

The background of the book cover is a composite image. The upper half features a warm, golden-yellow sky with a bright sun or moon. Two winged, red-skinned figures, resembling angels or fairies, are flying. One is on the left, and a larger one is on the right. The lower half of the cover shows a body of water reflecting the golden light. In the foreground, a shoreline is heavily littered with trash, including plastic bottles, cans, and other debris. Green reeds and plants are visible on the right side of the shore.

L'histoire fantastique de ma jolie rose

Michel GENOT

ROMAN

Éditions Bénévent

L'histoire fantastique de ma jolie rose

Depuis presque 2000 ans, les elfes vivent cachés et en harmonie dans la nature, mais un jour, ils refont surface...

Nous les connaissons depuis toujours à travers Noël, les contes, et aussi les légendes racontées par nos parents. Pourtant, que savons-nous vraiment de ces petits êtres de la forêt ? Pourquoi rêvons-nous et parlons-nous d'eux depuis toutes ces années ? Et surtout autant depuis peu ? La nature est-elle en danger à ce point ?

Après une surprenante rencontre avec une femme au regard émeraude, malgré sa force mentale et sa grande complicité avec la nature, Michel est loin de se douter qu'il a été choisi par les elfes pour trouver une solution contre la pollution. En effet, celle-ci dégrade la nature à une vitesse inquiétante, et fait mourir à petit feu leur peuple, mais aussi le nôtre.

Une très belle histoire d'amour entre une mystérieuse femme sauvageonne et un homme au cœur d'or, qui va les faire voyager aux quatre coins du globe, à la recherche d'une curieuse pierre censée sauver leurs deux mondes. Mais celle-ci et leur amour vont-ils suffire pour sauvegarder notre belle planète ?

L'HISTOIRE FANTASTIQUE DE MA JOLIE ROSE

Michel GENOT

L’histoire fantastique de ma jolie Rose

Éditions Bénévent
© Éditions Bénévent, 2007

Envois de manuscrits:
Éditions Bénévent — B.P. 4049 — 06301 Nice Cedex 4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma fille adorée.
À la Nature, éternelle, et si belle...*

*Belle et féconde est la nature,
À celui qui sait la respecter,
La préserver, la regarder,
La comprendre
Et vivre en harmonie avec elle.
Nous l'avons seulement oublié!*

L'Auteur

Préface

Cette histoire conte un amour passionné et hors du commun entre les deux protagonistes de cette fantastique aventure, qui se veut éducative pour lutter contre la pollution de notre belle planète, et qui est inspirée de mes plus beaux rêves. Effectivement, depuis l'âge de 17 ans, ces rêves fleurissent mes nuits de fantastiques, mystiques, prémonitoires et fabuleuses images, qui s'enregistrent au plus profond de mon inconscient, la plupart restant gravées dans ma mémoire. Une chose est sûre, ma sensibilité me fait voir les gens, les lieux, les situations, les événements, l'avenir, d'une façon extraordinairement spirituelle dans tous les rêves que je fais. Ce qui est très étrange, c'est cette impression d'être guidé vers un but ultime, par ces rêves, par la nature qui me semble avoir une force et une âme très puissantes... Depuis toutes ces années, je note les rêves m'ayant le plus marqué, avec dans l'idée d'en faire un livre. Mais il me manquait quelque chose! Car écrire ces rêves comme ça, en bloc, en polémiquant sur ceux prémonitoires, ceux à décrypter... je n'en trouvais pas l'intérêt pour le moment, ou alors le faire plus tard. Au fond de mes pensées, germait plutôt l'idée de faire un roman, en y incluant plusieurs de mes rêves. Le problème était qu'il me fallait une histoire! Je cherchai des idées au plus profond de mon cerveau, mais rien. Plusieurs mois ont passé et, comme par magie, en janvier 2002, un rêve divin a enchanté ma nuit, me donnant le début de l'histoire, ainsi qu'un sens à la constitution de ce roman. Le plus incroyable, c'est que cela fait des années que je cherche des solutions à mon niveau pour lutter contre la pollution, et ce rêve m'a donné la réponse en une nuit... Pourquoi MA JOLIE ROSE ? À la suite d'une recherche sur Internet, j'ai découvert le texte d'une chanson parlant avec subtilité d'une rose, et retraçant exactement le plus beau de mes rêves, inclus dans ce roman, ce qui logiquement a fait ce titre.

Miraculeusement, ce morceau a ouvert mon cœur à l'amour. Je réponds donc à ces mots si beaux et si doux à mon cœur, par ce livre nous conduisant à la plus belle et spirituelle histoire d'amour... La pollution est un vrai fléau que nous créons chacun à notre échelle, sans nous en rendre compte, et qui fait partie intégrante de notre façon de vivre. Certes, quelques efforts sont fournis pour minimiser notre propre déclin car nous détruisons la nature sous tous ses aspects ! Mais comment faire pour lutter contre le développement, le pouvoir de l'argent et pour protéger ce qui nous fait vivre (la nature) ? Dure tâche pour nous, humains ! Pourtant, il y a des solutions : peut-être en faisant prendre conscience de manière personnelle de ce déclin à ceux détenant le pouvoir et l'argent, et qui sont prêts à tout pour les garder, même à détruire notre belle planète ! Et les contrer grâce à ce même pouvoir, avec en plus le charme, soutenu par la force de l'esprit, pour changer notre façon de penser et avoir la force de montrer du doigt ces personnes qui détruisent ce paradis qu'est la Terre, et qui devient un enfer à cause d'elles ! D'autant plus que des gens intelligents cherchent et trouvent des solutions pour lutter contre cette pollution ! Mais que deviennent-ils, pourquoi leurs recherches ne sont-elles pas révélées au grand jour ? Je ne vais pas m'étendre sur ce sujet, ni me faire l'avocat du diable ! Juste dire une chose : « À vous, hommes de pouvoir ayant conscience du mal que vous faites à notre si belle planète, Dieu vous regarde... ».

Partie I La rencontre (la Terre)

Un matin de juin de l'année 2001, quelque part en France.

Michel prit sa voiture pour aller faire un footing, ainsi que son entraînement d'arts martiaux, dans la nature. Il menait une vie tranquille, sans stress, travaillant le week-end et s'entraînant le reste du temps. Divorcé, vivant seul et s'occupant au mieux de sa fille tous les mercredis, il essayait de provoquer le destin en sortant, en voyant du monde, pour trouver l'âme sœur. Cependant les jours passaient et se ressemblaient inlassablement, jusqu'à ce jour de juin, où il partit courir sur son habituelle colline, à quelques kilomètres de chez lui. Après 40 minutes de course, il se forgeait à une discipline de mouvements, alliant le stretching, le karaté-do Shotokai, le kung-fu siu Lam¹, la boxe américaine, avec des gestes rapides, précis, plutôt violents, mais tout en souplesse et en osmose avec la nature. Pratiquant les arts martiaux depuis son enfance dans des clubs de sa région et de Paris, il avait atteint un niveau technique, physique et spirituel très élevé. Il continuait à les pratiquer seul, pour garder une philosophie de vie à sa convenance. Étrangement, ce jour-là, quelque chose le gênait et le motivait en même temps, sans qu'il puisse déceler exactement ce qu'il ressentait ! Il continua son entraînement par des exercices énergétiques sur les éléments, puis, et c'était rare quand il était dehors, il finit par une méditation. Là, fait étrange ! Cette fameuse présence qu'il ressentait depuis le début de son entraînement se fit plus précise, il entra dans un état second de méditation. Tout à coup, télépathie ? ! Il tourna la tête et ouvrit les yeux sur un buisson à l'orée du bois, tout près de lui, le fixant de son regard mi-ange, miguerrier. Une jolie femme au visage angélique se leva

¹ . KUNG-FU SIU LAM : Art martial chinois, composé de mouvements ressemblant à ceux des animaux.

vivement, s'étant sentie dévoilée. Leurs regards se rivèrent l'un à l'autre, remplis d'interrogations, de pureté d'âme, pour finir en un éblouissant sourire de reconnaissance et d'attraction mutuelles incontrôlables. Ils dégageaient tous deux une telle force d'attraction qu'ils s'apprêtaient à venir l'un vers l'autre, quand un groupe de cyclistes en VTT troubla leur rapprochement. Et plus rapide qu'une gazelle, la mystérieuse inconnue disparut ! Il essaya désespérément de la rattraper, or c'était peine perdue, elle avait détalé plus vite que l'éclair. Très troublé par le magnifique regard de cette si jolie jeune femme, il se lança sur le chemin du retour en faisant quelques détours au cas où... Encore ébloui par son sourire rayonnant comme mille soleils, il arriva à sa voiture et ne laissa pas insensibles deux femmes, qu'il ne regarda même pas. Plutôt bel homme, grand (un mètre quatre-vingt-dix), musclé, avec beaucoup de charme, il était pourvu de bons atouts pour séduire avec ses yeux vert foncé et ses cheveux bruns ; pourtant l'amour n'avait encore jamais frappé à sa porte. Quelle intensité dans les jolis yeux verts de cette charmante inconnue, quel magnétisme, la reverrait-il un jour ? Ému et désespéré à la fois, il ne pouvait s'empêcher de penser à elle. Comment avait-elle fait pour partir aussi vite ? « Elle est sacrément rapide ! » pensa-t-il... Gravissant l'escalier pour rentrer dans son petit appartement, qu'il comparait à un cocon, il était chaque fois essoufflé. La première chose qu'il faisait d'habitude était de regarder son portable, mais ce n'était pas son souci principal ce jour-là. En effet, il ne cessait de repenser à cette jolie apparition. Après quelques exercices de musculation, de souplesse et de yoga, il regarda son téléphone et, là, surprise ! Un message sur son répondeur. Il écouta : c'était son père qui l'invitait à l'anniversaire de sa demi-sœur, et lui demandait de l'aider à préparer la salle où allait se dérouler la fête. Il le rappela aussitôt, pour confirmer sa présence, la veille de

l'anniversaire. Tellement troublé par ce qu'il venait de vivre, il ne put s'empêcher d'en parler à son père, qui ne le prit pas vraiment au sérieux.

Quelques jours plus tard, vaquant à ses occupations habituelles, il retourna à l'endroit où il avait vu sa mystérieuse inconnue, mais rien, aucune trace d'elle dans les environs !

Les soleils passèrent jusqu'à la veille de l'anniversaire. Il arriva à la salle des futures festivités, gara sa voiture dans la cour; étrangement l'endroit lui était familier ! Pourtant il n'y était jamais venu auparavant. Une très forte sensation de bien-être, mêlée à une impression de déjà-vu, lui provoqua une angoisse, remuant son estomac dans tous les sens. Ce qui lui laissa présager un événement inattendu et certainement fort en émotions...

— Bonjour, Papa, comment vas-tu ?

Ils se firent la bise pour se saluer. Son père était encore bel homme pour ses soixante-cinq ans, malgré ses cheveux blancs. Son fils avait hérité de sa volonté et de l'intensité de ses yeux marron qui en disaient long sur la vie.

— Bonjour, Michel, ça va et toi ?

— Ça va plutôt bien, je crois que j'ai rencontré la femme de ma vie et le plus bizarre, c'est que depuis ce jour, de nombreux événements étranges, ainsi qu'une sensation très forte d'une réussite future, embellissent ma vie.

— Tu ne changeras jamais toi, toujours dans tes délires ! Aide-moi à mettre les tables et les chaises qui se trouvent au fond de la salle, s'il te plaît.

— D'accord. Je l'ai réellement vue, tu sais. Si seulement tu avais pu la voir, ses magnifiques yeux vert émeraude et son envoûtant sourire...

Il soupira, l'air songeur, rempli de bonheur.

— As-tu parlé avec ton fantôme ? Tu ne crois pas que la chaleur t'a joué un tour, ajouta son père d'un air moqueur.

— Non, je suis certain de l'avoir vue comme je te vois. Elle était belle comme une fée, j'ai été idiot de n'avoir pas su la retenir, mais ce n'est pas grave, je suis sûr de la revoir bientôt ! Nos regards étaient trop intenses, il y avait trop d'attirance entre nous, pour que le destin ne nous réunisse pas à nouveau. Enfin, je l'espère !

— Je te le souhaite, mon fils. Au fait, tu as des bisous de Valérie, Estelle et Jonathan.

— Tu les embrasseras de ma part, répondit-il.

Ils discutèrent longuement des échecs sentimentaux du fils, tout en installant les tables, les chaises, les nappes, les couverts, les décorations et la sono. Michel avait une grande complicité avec son père, ils pouvaient philosopher sur la vie pendant des heures, et à chacune de leurs conversations, il sortait toujours quelque chose de positif. Cependant, son père restait quand même sceptique quant à ses dires, d'autant plus qu'à chacune de ses rencontres féminines, il voyait toujours tout en rose ! Il ne voulut donc pas le contrarier et le laissa croire à son rêve, en pensant que la chaleur lui avait sûrement chauffé le cerveau et provoqué une montée de testostérone...

Le temps était passé si vite qu'il était déjà l'heure pour Michel d'aller travailler...

Cette nuit-là, comme toutes les nuits depuis qu'il avait vu sa belle inconnue, fut difficile. Chaque soir, il essayait de se remémorer son visage, son sourire, ce qu'il avait ressenti, cette complicité magique d'un instant...

Le lendemain matin, l'envie de faire un footing, pour se mettre en forme et chasser les tensions qui le submergeaient, se fit sentir malgré le manque de temps. En effet, il devait se préparer, s'habiller pour la fête de midi. Il était 9 heures du matin quand il

partit s'oxygéner pendant 45 minutes de bonheur, dans la nature si belle et donnant encore un semblant de pureté, dans ce monde où tout meurt par notre faute.

Enfin prêt, il partit rejoindre les membres de sa famille et les amis invités. Sur le chemin, la sensation qu'il allait se passer quelque chose était encore plus forte que la veille. Il s'instaura une règle de conduite à tenir et surtout un principe : rester sur ses gardes, de sorte à ne pas se laisser dépasser par les événements. Garder le contrôle sur les événements, les situations, les gens, était un de ses défauts !

Arrivé un peu en avance, il peaufina les derniers préparatifs avec son père et sa grande sœur. Le reste de la famille, ainsi que les amis arrivèrent ensuite les uns après les autres. L'apéritif se passait dans la bonne humeur, Michel retrouvait ses quatre sœurs, ses deux frères. Il raconta son étrange rencontre à ce petit comité familial, jouant les vedettes. Pendant ce temps, son père filmait chacun de leurs gestes, des moments de bonheur qui seraient conservés pour l'éternité et qu'il se plaisait à garder, afin de les visualiser plusieurs années après. Tout le monde s'amusait, riait, parlait et mangeait, quand soudain, petit problème !

— Il faut toujours qu'il tombe en panne dans les meilleurs moments, ce caméscope !

— Qu'y a-t-il Papa ? demanda Anaïs, une de ses filles.

— La batterie du caméscope est épuisée, heureusement j'en ai pris une autre.

Son père avait l'air soucieux, car il ne se rappelait pas s'il avait mis sa recharge dans le sac. Michel était inquiet, il connaissait les colères de son père, et le ton de sa voix en prenait tout droit le chemin.

— Bordel ! Je suis d'une bêtise incroyable, j'ai oublié la batterie à la maison.

— Ce n'est pas grave, on a pas besoin de ça pour s'amuser !
répliqua Michel.

— Tu rigoles, si j'ai pris le caméscope ce n'est pas pour le laisser dans son sac ! Je pars chercher la recharge à la maison.

Pour son père, c'était inconcevable, voire même vraiment dramatique que cela arrive. Il était bel et bien décidé à partir sur le champ pour aller chercher la batterie de rechange qu'il avait préparée pour l'occasion. Sa femme, Valérie, essaya de l'en dissuader, or il ne voulut rien entendre. Sa nervosité étant à son comble. Michel décida de l'accompagner, afin de le calmer et faire en sorte que tout se passe bien. Car c'est souvent dans ces moments-là que des accidents surviennent. Le temps était étrange ce jour-là, il y avait une lourdeur et beaucoup d'électricité dans l'air, avec des nuages sombres inquiétants, mais qui fort heureusement passaient sans s'arrêter.

— Tu feras attention Papa, j'ai un drôle de pressentiment ! En plus le temps est très bizarre, veux-tu que je conduise ? dit-il en montant dans la voiture.

Son père se mit au volant, démarra, puis s'engagea sur la route...

— Ne t'inquiète pas je vais être prudent. Tu as peur ?

— J'avoue que je ne suis guère rassuré aujourd'hui ! Quelque chose me remue le ventre et je perçois un danger. Pourtant je sens que nous devons y aller, je n'avais encore jamais ressenti ça avant ! dit Michel quand l'automobile arriva dans les lacets d'une montée.

— Oui je vois bien que tu n'es pas au mieux de ta forme. Si tu veux, descends ici.

— Non, ça va aller, continue, dit-il en regardant le ciel d'un air inquiet.

Ils sortirent de la ville, traversant un petit village situé sur une colline semblant être protégée par la Sainte Vierge. Celle-ci les

regardait du haut de son piédestal depuis un village voisin, dominant toute la vallée. Le temps changeait de minute en minute, il devenait étrange, comme irréel. Ils arrivèrent à environ trois cents ou quatre cents mètres d'une grande descente.

— Tu as vu le temps Papa ?! Il vient de changer en l'espace d'une seconde, c'est tout noir, d'un noir que je n'ai encore jamais vu ! Ralentis !

— Mais arrête de t'inquiéter pour rien, le ciel ne va pas nous tomber sur la tête !

Le ciel avait vraiment l'air menaçant. Au moment même où son père lui dit de ne pas s'inquiéter, commença une forte pluie de petits grêlons compacts à ne pas voir à un mètre !

— Ralentis ! cria Michel.

— Je ne fais que ça ! Je ne peux pas freiner, la route est déjà verglacée.

Son père essaya d'arrêter la voiture par tous les moyens, en rétrogradant, en freinant, mais il était trop tard. En quelques secondes, la route était complètement gelée, et comme elle était en pente descendante, la voiture glissa inévitablement à vive allure, prenant encore de la vitesse. Que s'est-il passé dans la tête de Michel à cet instant ? Il ouvrit la portière, tout en criant à son père de sauter hors de la voiture. Ce dernier le regarda sans pouvoir réagir ni rien dire, puis Michel se projeta hors du véhicule malgré la vitesse. Ce n'était franchement pas mieux ! Sur les fesses, il commença une terrible descente dans les bois, qui lui parut interminable tellement il était malmené par les branches, les cailloux, qui lui laminaient le corps et « BOOUM », le trou noir. Sa tête avait heurté un arbre, mais sans gravité. Il fut assommé et reprit connaissance plusieurs minutes après.

— Oh ma tête, ce n'est pas possible une galère pareille !

L'impression qu'un camion lui était passé dessus fut l'expression la plus appropriée pour décrire les douleurs qui le tétanisaient.

Il ouvrit les yeux, « suis-je dans un rêve » se demanda-t-il. Sa mystérieuse inconnue s'approchait de lui pour panser ses blessures au visage, en lui esquissant un incroyable et charmant sourire qui le transporta sur un nuage de bonheur. Il lui rendit son sourire. Ne trouvant aucune parole à lui dire, il fit l'homme vaillant et essaya de se redresser. Surprise, sa douce infirmière des bois prit peur et détala à nouveau, rapide comme l'éclair. « Quel idiot je suis ! » s'écria-t-il. Il la perdait à nouveau et par sa faute, cette fois. « Mais qu'est ce que j'ai fait au bon Dieu pour être aussi bête ? » marmonna-t-il, énervé.

Le ciel était redevenu normal, le sang qui avait coulé sur son visage lui collait les yeux, ce qui le gênait considérablement pour voir. En reprenant ses esprits, il prit conscience de ce qui s'était passé. Son père ? Que lui était-il arrivé ? Étrangement cela ne l'inquiéta pas outre mesure. Sa première réaction fut quand même de monter cette pente pour revenir vers lui. Il se leva péniblement, apparemment ses membres fonctionnaient tous normalement.

Que faire ? La raison lui dictait de gravir la colline, toutefois cette forêt était attirante, comme envoûtante, et puis sa jolie sauvageonne avait pris la direction du bois. Suivant toujours son instinct, Michel prit la direction de son cœur, irrésistiblement attiré par cette forêt. Il commença à marcher.

Les odeurs étaient divines après la pluie, les senteurs de pins prédominaient dans cette région de Bourgogne, ses poumons s'emplirent de ce doux parfum printanier qui lui fit oublier sa désastreuse chute. Arrivé devant une longue allée de sapins, comme devant l'entrée d'un village ou d'un château, il fut frappé. Cet endroit lui rappelait quelque chose, il y était déjà venu, c'était certain. N'arrivant pas à se souvenir, il s'engagea dans l'allée, puis

se figea. Ses sens étaient en alerte. Tout à coup, des buissons sortirent des êtres ressemblant à des elfes. Ils s'approchèrent, venant de toutes les directions.

C'était manifestement le centre d'un lieu où ils se rencontraient.

— Bonjour, dit-il d'une voix timide et inquiète.

Ils ne répondirent pas et se blottirent contre lui, avec de merveilleux sourires, l'air satisfait. Manifestement, ils le connaissaient bien !

— *Bonjour, Michel, nous sommes heureux de te rencontrer enfin.*

— Vous m'avez parlé ? demanda-t-il surpris.

— *Pourquoi fais-tu semblant de ne pas comprendre, Michel ?* Incroyable ! Il ne les entendait pas avec ses oreilles, mais uniquement dans sa tête.

— *Vous entendez mes pensées ? Êtes-vous télépathes ? Lequel d'entre vous m'a parlé ?* demanda-t-il enthousiaste.

— *C'est moi, là, devant toi !* dit un elfe en agitant les bras. *Tu ne te débrouilles pas si mal que ça, finalement.*

C'était tout bonnement fabuleux pour Michel ! Il avait déjà eu des expériences de télépathie avec des femmes et des hommes, cependant c'était chaque fois des expériences taboues. Pour ces petits êtres, cela avait l'air naturel de communiquer ainsi.

— *Mais qui êtes-vous, que faites-vous dans la forêt ? Comment se fait-il que vous me connaissiez ?*

— *Tout ce que je peux te dire, c'est que nous connaissons tout de toi et que nous avons attendu longtemps pour que tu sois enfin prêt à venir nous voir !*

— Je ne comprends pas comment vous pouvez me connaître. Vous m'avez espionné ? Pourquoi vous ne voulez pas me dire qui vous êtes ? demanda-t-il d'un air suspicieux.

Il s'arrêta de communiquer par télépathie, car cela lui donnait mal à la tête. Cela tombait bien ! Manifestement, ils ne voulaient plus

rien lui dire, apparemment l'heure n'était pas venue pour lui de savoir. « *Ils ont un drôle de caractère ces petits êtres*, pensa-t-il ». Il avait remarqué qu'ils se prenaient souvent dans les bras les uns les autres, se tapotant dans le dos avec de doux sourires. Ils passaient le plus clair de leur temps à se balader dans la forêt, et à rester dans leurs petites huttes cachées dans les arbres ou les buissons. Ils vivaient simplement, pourtant il sentait dans leurs regards un grand mystère...

*

Pendant ce temps, au-dessus de la colline, son père était tombé avec sa voiture dans le contrebas d'un champ. Il fut assommé par la violence du choc. Sa tête avait heurté le volant malgré la ceinture de sécurité, et sa belle automobile était plutôt bien cabossée ! Il reprit connaissance quelques minutes plus tard. Étrangement, ce jour-là personne ne passa sur cette route pendant l'accident...

— Bordel, ce n'est pas possible une galère pareille ! s'exclama-t-il ahuri.

Il sortit en trébuchant... Le choc et la peur l'avaient bien amoindri. Il s'assit quelques minutes sur le talus, le temps de reprendre ses esprits. Son souci premier fut de savoir où était passé son fils. Il se leva pour aller voir l'endroit où il était tombé, et regarda en passant l'état de sa voiture.

— Oh! Ma voiture, elle est foutue! marmonna-t-il tristement. À cet instant il pensa au portable qui était resté dans l'automobile. Il le prit pour appeler les secours, la police, puis rechercha son fils. Arrivé à l'endroit de sa chute, il regarda en bas tout en l'appelant. Mais aucune réponse ne lui parvint. « Que faire ? » pensa-t-il. Attendre les secours ou aller voir ? Il opta pour l'attente car la

descente était plutôt dangereuse et, mal en point à cause de l'accident, il ne voulait pas aggraver son état. En attendant, il appela sa femme pour la mettre au courant de la situation et la rassurer. Les secours arrivèrent au bout de vingt minutes et se mirent à chercher Michel à l'endroit où il avait disparu. Pendant ce temps, il expliqua aux policiers ce qui était arrivé, et surtout comment. Ils étaient sceptiques quant à ses dires, et préférèrent téléphoner à la météo pour demander confirmation de ces changements climatiques étranges. Malgré les affirmations de la météo lui donnant raison, le policier, consciencieux, le fit souffler dans le ballon pour vérifier son taux d'alcoolémie, qui s'avéra négatif. Les recherches avaient commencé depuis une heure déjà et l'inquiétude se lisait dans le regard de chacune des personnes se trouvant là, car Michel aurait dû logiquement se trouver dans un rayon de cent mètres maximum et les policiers en étaient déjà à plus d'un kilomètre de quadrillage.

*

Michel se demandait quand même s'il n'était pas dans un rêve ! Il se tapota les épaules, se pinça les joues, respira à pleins poumons. « Je suis bien lucide pourtant, mais où suis-je ? Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de ces êtres, dans aucun livre, dans aucun journal, et pourtant ils ne sont qu'à quelques kilomètres de la ville ! Cependant, j'ai vraiment l'impression d'être dans un autre monde. Par quelle magie j'arrive à communiquer avec eux avec autant de facilité ? Je sais que je suis doué, mais quand même ! Ils m'ont dit qu'ils m'attendaient depuis longtemps ! Comment me connaissent-ils ? Suis-je de leur monde ? Et pourquoi moi ? »

Tant de questions sans réponse l'inquiétaient et l'angoissaient profondément. « *Ma tête a sans doute été bien touchée*, pensa-t-il ». Toujours est-il que son angoisse et ses questions avaient manifestement dérangé les petits hommes de la forêt, car il y eut soudain beaucoup d'agitation autour de lui. Ils le rassurèrent par de gentils mots télépathiques, puis s'installèrent tous autour de lui. Ils le faisaient rire, ces elfes ! De petite taille (un mètre à un mètre vingt), ils avaient tous des visages illuminés d'un sourire radieux qui inspirait confiance. Ils se blottissaient contre leur hôte, le prenaient par le cou, le bouscullaient de l'épaule tout en riant... Bref, ils faisaient tout pour qu'il se sente bien. Subitement, en face de lui, les branches des sapins furent agitées par une brise qui se mit à souffler de plus en plus fort. Étrangement, les lutins se turent et s'agenouillèrent tous en baissant la tête ! Très impressionné, Michel se sentit obligé d'en faire autant, se demandant ce qui pouvait bien se passer. Curieux, il leva la tête pour ne pas perdre une miette des événements à venir. Ce que ses yeux voyaient sortait de la réalité. Il se les frotta. « *J'hallucine ou quoi ?* »

Quatre elfes habillés de vêtements dorés, portant un siège sur lequel était assis un homme aux habits de lumière, arrivaient, comme transportés par le vent. Leurs pieds ne touchaient pas le sol, ils glissaient à cinq ou dix centimètres de la terre. Michel fut épaté par ce spectacle fantastique, et pourtant bien réel. Le vent s'arrêta quand ils se trouvèrent devant lui. Les quatre "transporteurs" s'agenouillèrent. Leurs regards ! « *Ce sont des guerriers, ces quatre-là !* » pensa-t-il, profondément troublé. L'homme se leva de son siège. Il était vêtu d'une sorte de cotte de mailles marron, d'un pantalon large de couleur or et d'une grande cape rouge brodée d'or. Il avait les cheveux grisonnants, une longue barbe, un regard vert émeraude très intense, et, étrangement, il était plus grand que les elfes (entre un mètre

soixante-cinq et un mètre soixante-dix). « Il ressemble bien à un chef, celui-là ! » pensa Michel. Une force impressionnante, une grande sagesse et une aura lumineuse émanaient de cet homme. Leurs regards se fixèrent intensément, mais avec douceur. Michel ressentit une pureté extraordinaire en lui, qui le força à se prosterner à nouveau puis à baisser la tête en toute confiance. Il se surprit à dire :

— Je suis votre serviteur oh mon Maître !

— *Relève-toi mon enfant, tu es mon égal, tu l'as simplement oublié*, répondit le chef par télépathie.

Surpris, rassuré, fier et inquiet en même temps des mots qu'il venait de prononcer, il se releva, impressionné, un peu tremblant, et se sentant surtout très inférieur en sagesse ainsi qu'en pureté d'âme. Ce qui le surprit le plus fut cette impression d'être proche et complice de cet homme, comme s'il l'avait toujours connu. En tout cas, il se sentait dans son élément : la spiritualité et la pureté vraie de la nature. L'homme lui fit signe de s'asseoir près d'un ancien feu éteint, ce que Michel fit sans discuter. Lui-même s'assit avec ses porteurs. Tendant la main devant lui, à quelques centimètres du bois carbonisés, il y fit jaillir une flamme ! Le bois se mit à crépiter ardemment. Leur hôte en était bouche bée !

« Mais comment fait-il ? » se demanda-t-il.

— *La magie mon enfant, la magie.*

L'homme à la barbe avait entendu sa pensée et répondu en toute simplicité. Pendant ce temps, deux elfes étaient allés chercher du bois pour alimenter le feu qui flamba de plus belle. Très intimidé par tout ce qu'il venait de voir, Michel restait sans voix ni pensées, respectant leur silence. À part le bois qui crépitait, attaqué par des flammes semblant indestructibles à ce moment-là, un étrange silence régnait dans la forêt. Personne ne disait mot, même par télépathie, tous étaient occupés à observer le nouveau membre de

leur groupe, comment il allait réagir face à ce silence à la fois pesant et agréable. Il le respecta, et manifestement ils avaient l'air surpris et satisfait de sa réaction, surtout le chef. Celui-ci lui esquissa un incroyable sourire, le transportant d'un bonheur délicieux. Le chef laissa le temps s'écouler encore quelques minutes, puis rompit le silence.

— *Alors, Guerrier Pacifique, tu n'as plus de questions à l'esprit ?*
C'était la troisième fois qu'il lui parlait par télépathie, Michel avait vraiment l'impression de connaître sa voix, son énergie. C'était plus qu'une sensation, c'était une vibration de bonheur et de reconnaissance indescriptible. Il prit conscience à cet instant que c'était sa vraie vie...

— *Qui êtes-vous, mon Maître, vous et votre petit peuple ?*

— *Disons que nous sommes un peuple à l'agonie, mourant, à cause de vous, les humains ! Comment dois-je t'appeler, Michel ou Guerrier Pacifique ?*

— *Comme vous le jugez bon, à vous de choisir. Et vous, comment dois-je vous appeler ?*

— *Appelle-moi Dieu, tu as vu mes pouvoirs !*

Il éclata d'un rire qui contamina toute l'assemblée. Irrésistiblement, Michel se mit à rire lui aussi, comprenant la plaisanterie. Les rires se multiplièrent, s'enchaînant les uns après les autres. Michel riait tellement qu'il en pleurait. Le chef le prit plusieurs fois par le cou en lui tapotant l'épaule, comme un ami ou un frère. Leur délire dura cinq bonnes minutes, ils eurent beaucoup de mal à se calmer. Cela leur faisait tellement de bien de rire, qu'ils n'avaient aucune envie de s'arrêter. Enfin le chef reprit la parole.

— *Trêve de plaisanterie, on m'appelle Shanti, je t'appellerai Michel, tu veux bien ?*

— *Oui avec plaisir, Shanti.*

— *Je vais tout te dire de nous. D'abord, il faut que tu saches que nous sommes dans un autre monde que le tien, un monde parallèle. Pourtant nous sommes bien sur la même planète et dans la même nature, je te rassure. Tu vois, en ce moment, s'il y avait d'autres humains à l'endroit où nous sommes, ils ne nous verraient pas, et nous non plus, pourtant nous sommes exactement sur la même terre. Je t'expliquerai cette magie quand tu auras évolué un peu dans notre peuple. Nos ancêtres ont créé cette barrière d'énergie il y a 1950 ans, pour nous protéger des êtres humains qui ne nous acceptaient pas, ainsi que pour nous cacher et les éviter ! Cette magie ne peut s'opérer que dans la nature, notre élément d'origine depuis la nuit des temps, et nous ne pouvons rester que sept jours au même endroit. Cependant il y a quelque chose qui tracasse mon peuple, et me met hors de moi ! Vous détruisez inlassablement toute cette partie de notre si belle planète, et cela me force à réagir en te faisant venir, Michel.*

— *Mais pourquoi moi ? Que dois-je faire pour vous aider ? J'ai déjà longuement réfléchi, médité, pour trouver des solutions contre la pollution et la déforestation. Mais j'avoue que c'est un combat inégal.*

— *Sottise tout ça ! Cela fait des années que je t'observe, tu as une très grande bonté d'âme, une intelligence et une sensibilité hors du commun. Nous avons parcouru la planète dans tous les sens, tu es le seul à avoir autant de qualités sur cette terre, tu as su développer une force spirituelle en toi, au contact de la nature que tu ressens comme le sang qui coule dans tes veines. Tu as aussi un incroyable don : tu peux capter l'énergie d'où qu'elle vienne et la concentrer et la canaliser en toi pour l'utiliser à bon escient. Et puis tu as fait des choses extraordinaires dans et pour la nature, ainsi que pour les gens qui t'ont côtoyé. Rappelle-toi, à la campagne, à la montagne, partout où tu es allé... Le problème,*

c'est que tu as peur de ta force, de ces dons que tu as en toi, de ce que tu es. Tu n'es pas un monstre, je te rassure ! En fait, tu es comme nous, comme les humains, les animaux, la terre, l'eau, le feu, l'air, tu es un tout, mais avec un plus... Maintenant il est l'heure pour toi de le découvrir et de te manifester au monde.

Toute l'assemblée écoutait avec attention le chef, qui avait l'air passionné par ce qu'il disait. Il connaissait manifestement Michel, comme s'il avait toujours vécu avec lui. Michel était flatté et effrayé en même temps de ce qu'il lui disait. Il repensait à son passé. Il est vrai que tout au long de sa vie, il avait toujours eu cette impression d'être différent, d'être guidé par son intuition, pour un but final. Mais était-ce bien de l'intuition ?

— *Tu as d'autres questions ?*

— *Oui, Shanti. Que dois-je faire et surtout comment ?*

— *Tu le comprendras, et nous te le redirons dans cinq jours, avant de partir. En attendant tu vas retrouver ta force spirituelle d'antan, avec nous. Et nous ferons une grande fête, le jour de ton départ. Les elfes te raconteront notre histoire, tu sauras tout de nous... À bientôt, Michel.*

Il se leva, remonta sur son siège, puis repartit comme il était venu, avec ses porteurs. Michel le regarda s'éloigner, ému et rempli de fierté. Ils se firent un signe de la main, Shanti lui esquaissa son merveilleux sourire, qui lui fit penser à sa jolie inconnue.

La nuit était déjà bien avancée et Michel se demandait où il allait dormir. Un elfe lui fit signe de le suivre, et l'emmena derrière un buisson, le long d'une paroi rocheuse. Ils avaient construit une petite cabane en bois, soutenue par la paroi. Cela paraissait douillet. Le lit était fait de feuilles mortes et de plumes d'oiseaux, recouvertes d'une couverture de laine ainsi que d'une autre couverture, plus grande; une petite table basse décorait la pièce. Celui qui le salua en lui souhaitant une bonne nuit s'appelait

Nataraja. Il ne le lâchait pas d'une semelle. C'était un apprenti spirituel qui tenait à s'entraîner avec son protégé. Michel s'allongea sur la paille de fortune qu'ils lui avaient préparée, puis se plongea dans ses pensées après cette journée mouvementée. Une question le tracassait : « Où le chef vit-il et où dort-il ? ». Il repensa à son père, sa famille, son travail : « Je devais travailler ce soir. » L'inquiétude le gagna, il ne pouvait rester ici. Son portable, ses papiers, tout était resté dans la voiture. « Ils vont certainement me chercher ! Quelle excuse vais-je donner à mon chef ? Que vont-ils croire ? Que j'ai disparu, que je me suis enfui ? » Des dizaines de questions s'enchaînaient les unes après les autres dans son esprit, il allait certainement avoir du mal à s'endormir ! Bizarrement, la journée était passée à une vitesse incroyable. Sa montre indiquait 16h45. Ici, c'était la nuit depuis au moins deux heures. N'y comprenant rien, il se leva pour aller faire un tour. Le feu crépitait encore. Manifestement, tous les elfes étaient couchés. Il essaya de s'éloigner du feu, mais c'était peine perdue ! La nuit était vraiment trop sombre. Finalement il rentra dans sa cabane, se rallongea sur son lit de fortune, puis plongea à nouveau dans ses pensées...

Quand il ouvrit les yeux, le jour était déjà levé. La première de ses pensées fut pour sa jolie inconnue. Il se rappela qu'il l'avait bien vue dans ce monde. Il se leva, s'habilla, alla se renseigner pour savoir qui elle était vraiment. En vain ! Les elfes ne voulaient rien lui dire. « Ils sont coriaces et têtus comme des mules, ces petits êtres. » Cependant, ils prenaient grand soin de lui. Ils avaient préparé un festin de roi rien que pour lui, ce qui le déconcerta un peu.

— *Ce repas est délicieux, Nataraja, mais vous ne mangez pas avec moi ?*

— Non, nous avons mangé tôt, et puis nous devons préparer ton petit déjeuner. Je dois te parler d'une chose importante. Dans la forêt, il y a une limite que tu ne dois pas dépasser, sinon tu reviendras dans ton monde, ce qui obligera notre chef à matérialiser une nouvelle fois une opération magique pour te faire revenir ! Tu devras faire très attention car le chef a peur que nous soyons découverts s'il renouvelle ce changement climatique. Vous avez des moyens technologiques de plus en plus sophistiqués, et ce serait une catastrophe si ton monde apprenait notre existence maintenant.

Il lui fit un plan sur le sol. Les contours étaient bien tracés, simples à comprendre. Il insista longuement sur le fait qu'il ne fallait pas dépasser les plus gros sapins, situés juste après un noisetier.

— Ne t'inquiète pas, Nataraja, je serai très attentif, je te le promets. Je vais justement courir un peu ce matin, pour me vider la tête et me remettre en harmonie avec la nature. Tu veux venir avec moi ?

— Non, je ne trouve aucun intérêt à courir. Si c'est bon pour toi, ça ne l'est pas forcément pour les autres. Quand tu seras revenu, je t'apprendrai tout sur les fleurs, les arbres, les plantes, et les racines. Les prochains jours, tu me montreras ce que tu connais de l'énergie et de la télékinésie. On comparera nos expériences !

— Oui avec plaisir. Tu connais bien la télékinésie ? J'ai du mal dans ce domaine, toutefois j'ai déjà réussi des expériences enrichissantes, grâce à l'instinct.

Nataraja ne voulut pas répondre à sa question, prétextant qu'il voulait mieux le connaître avant de lui en dire plus dans ce domaine. Michel en fut un peu vexé ! Il pensait que Nataraja avait confiance en lui, il s'écarta pour cacher sa colère. « C'est fou ça, ils me font venir ici pour que je les aide, or ils ne me font même pas confiance ! » Il ne se douta à aucun moment qu'ils entendaient

ses pensées. Cependant, ils ne dirent rien, ils savaient qu'il en prendrait conscience en retrouvant sa force mentale, au contact de la nature. Pour évacuer sa colère passagère et se vider la tête de tous ces événements, il partit faire un footing. Cela faisait cinq minutes qu'il courait, quand cette étrange sensation d'être observé réapparut, détectée par ses sens. Il se retourna, mais ne vit rien. Il continua son chemin, laissant la place au vide et à l'instinct dans son esprit, son pas se fit plus léger, il zigzagua entre les arbres, puis s'arrêta devant un gros chêne pour se cacher. Une minute passa, il bloquait sa respiration pour éviter de faire trop de bruit. Surprise ! Qui vit-il passer ? Sa mystérieuse inconnue ! Il sourit, elle ne l'avait pas vu et pensait être toujours derrière lui. Il la suivit, le cœur battant la chamade. Son pied fit craquer une branche, elle se retourna, surprise, puis heureuse de le voir à sa poursuite. Elle ralentit pour courir à sa hauteur. Elle le regarda avec admiration, tout en lui souriant, de son sourire rayonnant, qui l'inonda d'un bonheur savoureux.

— Bonjour, jolie inconnue.

— Bonjour, Michel. Bravo ! J'étais pourtant persuadée que tu n'avais pas senti ma présence, dit-elle d'une douce et jolie voix fluette.

Il la regarda avec étonnement. Elle était très belle, avec des yeux vert émeraude, auxquels peu d'hommes pourraient résister. Il lui donnait entre vingt-cinq et trente ans, elle avait un corps de mannequin, de longs cheveux blond cendré. Elle était habillée d'un fuseau gris-marron plutôt sexy, qui ne le laissait indifférent. Elle portait aussi un maillot de laine vert foncé. Il la trouvait merveilleuse, elle courait avec beaucoup d'allure comparé à lui, et en plus elle était pieds nus.

— Es-tu muet, ou est-ce l'arbre dans lequel ta tête a tapé, qui t'as enlevé la parole ?

Était-ce de la timidité ou le charme qu'elle dégagait et qui le remplissait de joie, qui faisait que les mots lui manquaient ? Elle était si sauvage, et là, d'un seul coup d'un seul, elle était près de lui, sans aucun obstacle à l'horizon. Son cœur battait follement, ses jambes semblaient l'abandonner, et la raison semblait l'emporter car il avait trop peur que sa voix trahisse ses émotions, ce qui était forcément une faiblesse pour un homme tel que lui. Cependant, il se décida quand même :

— Pardon, charmante inconnue, j'avais pris l'habitude de ne plus parler.

— Ah oui, avec les elfes !

— Oui, comment les connais-tu ? Et comment se fait-il que tu saches mon prénom ? C'est la troisième fois que l'on se rencontre, dans les deux mondes. Qui es-tu ? Puis-je savoir comment tu t'appelles ?

Elle se mit à rire d'une façon merveilleuse, cela le contamina... Puis elle lui répondit :

— Oh ! On ne m'avait pas menti, tu es curieux et vif d'esprit en plus ! Je m'appelle Stella, je vis dans ce monde, malheureusement je ne peux t'en dire plus sur moi, je dois veiller à ce que tu aies bien compris les limites à ne pas dépasser dans la forêt.

— Oui, j'ai compris, jolie Stella, répondit-il pantois. C'est injuste de ne rien me dire de plus sur toi ! Comment as-tu fait à notre première rencontre, pour détalier aussi vite ?

— Je me suis bien entraînée. Suis-moi, je veux te montrer quelque chose.

Son pas de course était plutôt rapide, Michel faisait son possible pour ne pas lui montrer qu'il avait du mal à la suivre. Au fil des chemins qu'elle empruntait, il commençait à reconnaître l'endroit où elle allait. Il était souvent venu s'entraîner aux arts martiaux dans ces environs. Elle s'arrêta à une fontaine érigée en l'honneur

de Sainte Anne. L'endroit était sympathique, fait de pierre, avec un autel d'où l'eau jaillissait, et que la statue de la sainte dominait. C'était un lieu très saint. Elle se plaça à gauche du filet d'eau qui coulait, en but sept gorgées, joignit les mains quelques secondes, puis fit un signe de croix. Il sourit fièrement, ébahi d'autant de naturel et de croyance.

— C'est fou ça ! Toutes les fois que je suis venu ici, j'ai bu à la même fontaine en faisant exactement le rite que tu fais.

— Oui je sais, Michel, je t'ai souvent observé quand tu faisais ça. Je ne suis pas vraiment croyante, mais à force de te voir faire ce petit rite anodin, un jour j'ai fait comme toi. Ce jour-là a transformé ma vie, j'ai ressenti des bouleversements en moi, une douce purification qui m'a aidé à comprendre ton monde, le mien, qui je suis. Enfin ! Les rythmes de la vie quoi !

— J'en suis flatté, jolie Stella, répondit-il ému. Dis, tu peux m'expliquer une chose ? Nous sommes bien sortis des limites de la forêt, non ? On ne va pas avoir de gros problèmes ?

— Ah ! Oui, je ne te l'ai pas expliqué. Il y a des exceptions pour lesquelles nous pouvons sortir de notre zone limite, et les lieux saints en font partie. Cela augmente notre espace, ce qui nous permet de côtoyer les deux mondes.

— Comment ça ? Y a-t-il d'autres surprises auxquelles je dois m'attendre ?

— Oui ! s'exclama-t-elle en riant. Suis-moi, nous repartons, je t'expliquerai plus loin.

Elle prit les chemins qu'il avait l'habitude d'emprunter. Tout en courant, il la regardait avec beaucoup d'admiration. Elle s'intéressait manifestement à lui car elle avait l'air de bien le connaître, mais quelle pouvait être sa relation avec les elfes, pourquoi prenait-elle soin de lui montrer autant d'intérêt ? Ils arrivaient au coin de paradis de Michel. C'était le dojo, comme il

l'appelait. Il s'y entraînait avec conviction, tout en réunissant les forces de la nature, pour se transformer en un être meilleur.

— Pourquoi m'emmènes-tu ici ?

— Tu te souviens de cet endroit magique ? Tu te rappelles de ce qui t'as décidé à le choisir ? Tu ne remarques rien de changé depuis la dernière fois que tu es venu ?

Il regarda avec attention en essayant de se rappeler la première et la dernière fois qu'il était venu là.

— Oh ! Là, oui ! Tu as vu ?

Au pied du ruisseau qui courait dans ce paysage si beau et qui méritait bien son nom de coin de paradis, un joli rosier avait poussé, une magnifique rose ouvrait ses pétales, s'offrant en spectacle, signe d'un épanouissement certain.

— Magnifique ! s'exclama Michel. Comment a-t-elle pu pousser à cet endroit ? Je me rappelle le premier jour que j'ai découvert ce coin, j'ai craqué dès que je l'ai vu. La dernière fois, j'étais avec mon ami, il s'était passé quelque chose d'étrange ! Il avait vu quelqu'un habillé tout en blanc, ça l'avait perturbé. Était-ce toi ?

— Oui, c'était moi.

Elle s'assit dans l'herbe encore un peu humide de la rosée du matin ; il fit de même.

— Lors de chaque entraînement que j'ai fait dans cet endroit, j'avais toujours cette impression d'être observé. Est-ce que tu étais là à chaque fois ? Pourquoi autant d'intérêt à surveiller tout ce que je fais dans la nature ?

— Je ne te surveillais pas ! J'aime bien te regarder, me sentir près de toi, sentir ta force... Oui, je crois que j'étais là chaque fois, sauf peut-être une ou deux fois. J'adore venir ici quand nous restons sept jours près de là. On ne m'avait jamais rien dit de toi. Un jour, en venant là, je m'étais dit que si un beau jour je rencontrais un homme, il y aurait de grandes chances que je sois attirée, s'il

venait à cet endroit ! Ce même jour, tu es venu pour la première fois. J'ai été obligée de me cacher, je ne comprenais pas trop ce que tu faisais, tous ces gestes dans le vide ! J'avoue que j'étais intriguée, et aussi en colère que tu m'ôtes ma tranquillité, mais tu étais là. Cependant, j'ai du mal à comprendre pourquoi tu as abandonné ce si merveilleux endroit, en préférant aller où l'on s'est rencontré, il y a quinze jours ?

Ils étaient assis très près l'un de l'autre. Michel ne sut trop comment interpréter ses mots.

— Je pense que mon esprit a changé depuis cette époque, la vie ne m'a pas trop gâté. Je pense aussi m'être un peu écarté de la nature, pour un confort superflu. Si j'avais su qu'une aussi jolie rose m'observait, j'aurais installé ma toile de tente !

— Tu aurais vécu ici ?! s'exclama-t-elle étonnée.

Il sourit, car elle n'avait manifestement pas compris son expression. Ce n'était plus une petite fille, cependant son âme était si pure qu'elle parlait comme une enfant.

— Non, je voulais simplement te dire que tu me plais beaucoup. Qui es-tu dans ce monde, tu vis avec les elfes ?

Elle se leva, s'approcha du petit ruisseau, plongea sa main dans l'eau pour en mettre dans son creux, la but, et s'en versa sur le visage pour dissiper un peu la chaleur harassante.

— Tu viens, nous retournons au village des elfes.

Il se leva à son tour, la suivit sans rien dire. Visiblement, elle ne voulait plus parler et il ne s'en offusqua pas. Elle reprit un pas de course assez rapide, il ne dit rien car il gardait ses forces pour la suivre. Arrivés à leur point de départ, elle se retourna puis s'écria :

— Merci de ta gentillesse, à bientôt.

Il sourit. Elle essayait de le distancer. Il s'était un peu empâté, toutefois c'était un ancien coureur à pied, alors il était hors de question qu'elle le quitte de cette façon.

— Attend ! Tu ne crois quand même pas que tu vas te défiler comme ça ? cria-t-il.

Elle lui fit un signe de la main, accélérant de plus belle. Plus il essayait de la rattraper, plus elle le distançait. Elle disparut en moins de cinq minutes. À bout de souffle, vexé et en colère, il finit par s'arrêter.

— Mais... C'est impossible... C'est une extraterrestre cette fille... Comment fait-elle ? Il va falloir que je m'entraîne plus que ça, s'écria-t-il, parlant tout seul et essayant de reprendre son souffle.

Pour ce faire, il enleva ses baskets puis se remit à courir tranquillement. C'était un peu dur, mais ça allait. Il longeait les limites à ne pas dépasser, quand une terrible angoisse le saisit : « Pourquoi je ne rentrerais pas dans mon monde ? Après tout, je ne sais pas qui ils sont et ce qu'ils me veulent vraiment ? Et puis j'ai une vie peinarde, pourquoi m'embêter ? Oui mais là, il est question de sauver la nature, leur monde, ils ont tellement l'air de croire en moi ! Et puis il y a aussi Stella... » pensa-t-il tourmenté. Irrésistiblement, son instinct lui dictait de rester, et puis il avait tant à apprendre de leur monde. Pourtant la tentation de rentrer était grande. « C'est le moment où jamais de faire une bonne action, je ne sais pas encore comment je vais pouvoir les aider, mais bon ! Enfin ! Je verrai bien... » se dit-il.

Sa décision n'était pas évidente, mais elle était prise. À partir de cet instant, tout allait être différent. Étrangement, les oiseaux qui auparavant se taisaient à son passage, chantaient maintenant à tue-tête... Courant depuis quarante-cinq minutes, il décida de rentrer vers les elfes, en se promettant de se lancer à fond dans l'aventure. Déçu de l'avoir une nouvelle fois perdue, il lui était difficile de penser à autre chose qu'à elle. Il se remémora chaque seconde passée près d'elle, chaque mot qu'elle avait prononcé...

Lorsqu'il arriva au camp, Nataraja commençait à s'impatienter. — *Tu es bien souriant, que faisais-tu ?*

— *J'étais avec une très jolie jeune femme, qui s'appelle Stella. Je suis convaincu que tu la connais. Tu veux bien me parler d'elle ?*

— *De qui parles-tu ? Nous avons beaucoup à faire, suis moi...*

Nataraja fit encore la sourde oreille. Il l'emmena dans les bois pour commencer son apprentissage des plantes, lui apprendre à s'en nourrir. Maintenant qu'il y pensait, il se rappela du bon petit-déjeuner copieux qu'il avait eu ce matin. D'après ce qu'il comprit, ils mangeaient les plantes, les fruits, les racines, les champignons et même les écorces, qu'ils récoltaient dans cette fabuleuse nature. Notre joyeux apprenti spirituel, lui expliqua en détail tous les bienfaits de chacune des plantes de cette forêt de Bourgogne. Cela avait l'air de le passionner de lui apprendre tout ça, et ce n'était pas notre héros qui allait s'en plaindre, car cela le passionnait tout autant. Ils étaient depuis deux bonnes heures à parler des richesses de la planète, quand des odeurs de cuisson déclenchèrent l'horloge de leur estomac. Ils rentrèrent donc pour découvrir le nouveau festin que les congénères de Nataraja avaient préparé. Celui-ci continua ses explications tout en mangeant. Il lui détailla chaque met, ayant l'air délicieux vu la façon gloutonne dont Michel les ingurgitait ! Cela ravissait Nataraja et tous les elfes, qui le regardèrent manger avec plaisir. La journée se passa dans la continuité de ces apprentissages. « C'est merveilleux comme notre terre est bien faite. » pensa Michel. Nataraja lui expliqua aussi les méfaits de la pollution sur la nature, les plantes, les arbres... qui avaient disparu à cause de notre évolution, depuis deux mille ans. Michel en était honteux, son cœur se remplit de haine, et de multiples questions fusèrent dans son esprit. Nataraja lui fit comprendre gentiment, avec beaucoup de tact, de psychologie et de philosophie, que la haine nourrissait la haine, sans apporter de

solutions à cette destruction. Il se déclencha à ce moment-là dans son esprit une prise de conscience fulgurante. Il comprit en un instant qui il était, quel était son rôle, et surtout comment il allait agir. Cela se grava dans son esprit au fur et à mesure que la haine laissait place à la compréhension, comme si des dizaines de portes s'ouvraient dans sa tête. Notre elfe avait prononcé des mots magiques...! Tandis que la nuit tombait, un événement extraordinaire se produisit. Toute l'assemblée se réunit autour d'eux, tous avaient ressenti l'ouverture d'esprit de Michel et sa pureté d'âme. Le feu se mit à crépiter, et de grandes flammes s'élevèrent, comme si une force mystérieuse les nourrissait. Une ambiance de joie envahit tout le groupe. Le plus incroyable, c'est que les elfes gloussaient de bonheur, laissant échapper de petits cris qui se transformèrent en rires joyeux... Ils entrevoyaient grâce à lui l'espoir qui se dessinait pour notre planète, leur peuple et toutes les espèces vivantes de la terre. Il se dégaga à ce moment-là une émotion si forte que toute la communauté explosa de bonheur, chacun frappant dans ses mains.

Michel savait que Shanti et Stella étaient présents par la pensée. Cette soirée resterait la plus belle de sa vie, car il faisait dorénavant partie de leur communauté. Ils l'avaient admis, lui disant qu'il était leur frère, et ils avaient promis de tout lui dire de leur peuple. Il en profita pour questionner Nataraja sur les zones d'ombres qui subsistaient dans sa tête à leur sujet.

— *Dis-moi Nataraja, je voudrais savoir une chose. Shanti et Stella, qui sont-ils pour vous les elfes ?*

Le nain hésita un court instant avant de répondre, comme s'il attendait la réponse. Ce qui était le cas : il questionnait Shanti par la pensée et celui-ci lui donna son approbation.

— *C'est une longue histoire, tu sais. Veux-tu vraiment le savoir ?*

— *Oui, raconte-moi tout, nous avons la nuit devant nous.*

— Sache que nous sommes presque aussi anciens que ton peuple. Nous vivions en harmonie dans presque toute l'Europe jusqu'en cinquante-deux après Jésus Christ, date à laquelle de grandes discordes commencèrent entre notre peuple et le tien.

Ceci bien sûr à cause de vos guerres complètement idiotes. Les accrochages se firent de plus en plus réguliers, mais nous l'emportions souvent, grâce à la magie nous venant de notre chef spirituel elfe, malgré la violence des chevaliers.

— Ah ! C'était un elfe votre chef, à cette époque-là ?

— Oui, ne me coupe pas s'il te plaît ! dit-il d'un ton gentil. Bon, j'en étais où ? Ah oui ! La violence des chevaliers. Un jour, un druide nous étudia de près, il comprit un peu notre magie et lança une attaque surprise avec des chevaliers, protégeant ceux-ci de son pouvoir. Ce jour-là, le druide, inconscient tua le chef sorcier de notre peuple. Un événement incroyable se produisit. Un tremblement de terre secoua la planète entière, puis le ciel devint tout noir en un instant, c'était le chaos total. Sachant ce que la mort du sorcier laissait présager, les elfes l'expliquèrent au druide, lui laissant le choix soit de retourner avec les siens, et la destruction du monde suivrait son cours, soit de rester pour l'éternité avec notre peuple, en punition de ce qu'il avait fait, et tout rentrerait dans l'ordre. Tellement désespéré de sa bêtise, il était rempli de remords. Il fit un pacte avec notre peuple, celui de devenir notre druide sorcier et de nous protéger, ce qu'il fit en toute sincérité. Plusieurs années passèrent, avec toujours autant d'altercations entre les deux peuples. Se déplaçant de plus en plus, les elfes et le druide rencontrèrent un jour une très puissante sorcière, ce fut un coup de foudre fulgurant entre elle et notre nouveau sorcier. Grâce à leurs énergies communes, leur amour et leurs pouvoirs réunis, ils résolurent le problème en créant un champ d'énergie qui nous rendit invisibles aux yeux des humains.

Depuis, nous vivons paisiblement dans la nature. Mais depuis une dizaine d'années, nous nous faisons beaucoup de souci à cause de la pollution qui a déjà détruit trop de plantes, d'espèces animales, et qui nous menace dangereusement !

Il interrompit son récit, l'air triste, soufflant fortement. C'était la première fois que Michel voyait un elfe triste, et cela lui fit mal.

— *Ne sois pas triste Nataraja, je vais trouver une solution*, dit-il en lui tapotant le dos, puis en l'entourant de son bras. *Dis-moi, est-ce que Shanti est ce druide ?*

— *Non, c'est un descendant*, répondit-il en riant.

C'était drôle, quand il riait, on pouvait entendre le son de son rire!

— *Pourquoi ne vit-il pas avec vous ? Et Stella, qui est-elle ?*

— *Si notre chef ne vit pas avec nous, c'est parce que cela fait partie d'un pacte. La mort de notre sorcier de l'époque était une blessure tellement profonde que mes ancêtres avaient décidé de faire vivre le druide dans leur monde, mais loin d'eux, ainsi que tous ses futurs descendants. Quant à Stella, c'est la fille de Shanti. Elle est très sauvage, nous la connaissons peu. Je crois qu'elle ne nous aime pas beaucoup. Plusieurs fois elle a voulu nous rallier pour que nous vivions tous ensemble et nous avons toujours refusé.*

— *En tout cas, elle est très belle. Dis-moi, si je réussis ma mission de ralentir, voire même d'arrêter la pollution sur la planète, vous pourrez revoir cette ancienne décision ?*

— *Est-ce du chantage ?*

— *Non, Nataraja, ce n'est pas du chantage ! Je suis déçu que tu penses ça de moi. Je croyais que tu m'avais cerné, cependant je constate qu'il te reste encore du chemin à parcourir sur la longue voie de la vie. Je ferai de mon mieux pour accomplir ma destinée avec tout l'amour, toute la volonté et toutes les forces que j'ai en moi... Je te demandais ça parce que, si je réussis, vous allez avoir*

encore beaucoup d'années à vivre dans le même monde et je pense qu'il y a un moment où il faut savoir pardonner. Je ressens bien que nous sommes différents de vous, mais s'entêter à ce point pour un pacte, c'est franchement idiot ! Si toi, tu n'arrives pas à voir et comprendre que Shanti est complètement différent de ce druide qui a tué votre sorcier, alors je n'ai plus rien à apprendre de toi.

Un long silence s'installa entre les deux hommes... Michel était un peu bouleversé d'avoir appris que Stella était la fille du chef, quoiqu'il s'en doutât un peu, sans vouloir cependant se l'avouer. Toujours est-il qu'il était heureux quand même, car il savait qu'il allait la revoir avant de partir. Mais il était aussi un peu agacé du manque de confiance que lui témoignait son guide elfe.

— *Tu as raison, notre entêtement est idiot. Je réfléchirai à ta proposition, excuse-moi d'avoir parlé de chantage.*

Les soleils et les lunes se succédaient, chacun apprenait beaucoup de l'autre. L'avant dernier jour était déjà là. C'était un jour important, Nataraja devait lui apprendre la télékinésie et cela promettait d'être passionnant. Malgré les aptitudes de Michel, son guide paraissait plus fort dans ce domaine. De plus, ils n'avaient qu'une journée pour s'entraîner, et c'était court, trop court pour assimiler cette force !

— *Viens, nous allons nous isoler dans un endroit particulier. — Tu vas m'apprendre enfin la télékinésie ?* dit-il en le suivant.

— *Oui, mais je ne vais rien t'apprendre de plus que ce que tu sais déjà. Seulement te donner davantage confiance en toi, comme pour la télépathie.*

Les deux hommes arrivèrent dans une clairière pleine de charme. Le lutin s'assit sur une grosse pierre, invitant son élève à en faire autant. Celui-ci s'avança vers la première pierre qu'il trouva, plus petite, et s'assit. Comme par magie, la pierre se déroba sous ses fesses. Déséquilibré, il tomba à la renverse sans rien y

comprendre. Nataraja, content de sa blague, se mit à rire à en pleurer...

— *Tu es content de toi ? J'aurais pu me faire mal, espèce de fou ! Ah! Tu veux jouer à ça ? Tu vas trouver ton maître, espèce de nain de jardin !*

Très en colère, il ne pouvait s'empêcher de crier, de l'insulter. Cela fit rire l'elfe de plus belle. Il se tordait, montrant Michel du doigt. Décontenancé, ce dernier voulut lui rendre la pareille en poussant la pierre sur laquelle il était assis, grâce à sa nervosité. Le siège de fortune de Nataraja trembla, ce qui le fit vaciller...

— *Houai! s'exclama-t-il surpris. Bien, Michel. Recommence, sans énervement, mais avec la volonté maintenant, comme si c'était un absolu. Essaie de mettre ton esprit dans la pierre ou imagine que tu la pousses avec une main géante.*

Il recommença, imaginant qu'il prenait la pierre avec une main géante. La grosse pierre bougea, se souleva du sol de presque vingt centimètres, puis retomba lourdement tandis qu'il s'écroulait de tout son poids, ses jambes se dérochant sous lui. Il avait investi trop d'énergie mentale à vouloir soulever cette pierre et en avait oublié son corps.

— *Mon pauvre, tu as trop forcé. Tu n'es pas habitué à faire de tels efforts.*

Nataraja l'aida à se relever et à s'asseoir sur un tronc d'arbre. Il était comme amorphe, son corps avait du mal à fonctionner car son cerveau avait été en suroxygénation, ce qui avait entraîné une baisse de tension, puis une faiblesse dans tous les muscles de son corps. Il lui fallut plusieurs minutes pour récupérer.

— *Ou la la ! balbutia-t-il. Mais que s'est-il passé pour que je me sente si mal ?*

— *Tu as utilisé trop d'énergie d'un seul coup dans ton cerveau et tu as oublié ton corps. Rien de grave, rassure-toi. Respire*

profondément plusieurs fois, cela va redonner de l'oxygène à ton sang et ça ira mieux.

Il s'exécuta. Après quelques respirations, son teint était déjà moins pâle. Quelques minutes plus tard, il avait complètement récupéré et était prêt à recommencer l'expérience.

— *Comment fais-tu pour que tout se passe bien ?*

— *La première chose importante, c'est d'être assis quand tu le fais pour la première fois. Après, c'est le résultat qui compte, mais je trouve que tu as bien réussi pour un novice. Tu veux réessayer ?*

— *Oui, je la soulève à nouveau ?*

— *Tu vas déplacer ces quatre pierres, puis les soulever et les maintenir en l'air toutes en même temps. Ensuite nous ferons un exercice de volonté à deux.*

— *Hou ! Tout ça, je vais avoir du mal ! Bon, ok, je le fais.*

Michel se concentra, son regard changea. Les quatre pierres bougèrent, puis commencèrent à se soulever à près d'un mètre audessus du sol, puis il en fit tourner trois autour d'une qu'il fit rester fixe, comme si c'était notre système solaire.

— *Sublime, c'est très fort ce que tu fais là. Hum ! Bien, en plus tu réussis même à continuer quand je te parle, tu t'améliores vite. Maintenant tu vas faire descendre doucement les trois plus petites pierres et garder la grosse en l'air en essayant de la maintenir en place. Moi, je vais essayer de la faire aller dans tous les sens, contre ta volonté.*

Il fit redescendre les trois pierres comme l'elfe le lui avait demandé, tout en maintenant la plus grosse en l'air. Un terrible combat de volontés se préparait. Nataraja changea de place, pour se mettre en face de lui, et commença à pousser la pierre à droite, elle bougea de quelques centimètres mais pas plus. Très impressionné, il essaya dans tous les sens, mais elle ne bougea pas d'un poil. Il intensifia sa volonté mentale en la poussant contre lui,

Michel ferma les yeux pour augmenter la sienne, cela dura dix minutes, mais le résultat fut le même. La pierre ne bougea pas d'un millimètre. Exténué, l'elfe arrêta.

— *Bravo Michel, tu as toute mon admiration ! C'est pourtant moi le plus expérimenté de la tribu et tu es plus fort que moi, sans entraînement de surcroît. Le chef avait raison à ton sujet, tu es celui que l'on attendait depuis toujours, ton pouvoir est non seulement puissant, mais en plus il est pur, rempli de compassion, d'intelligence et de discernement.*

Notre héros fit redescendre délicatement la pierre sur le sol, puis il prit une grande inspiration, se prenant la tête dans les mains car il était aussi exténué que son professeur.

— *Merci, c'est vrai qu'à ce jeu, je suis très fort, mais tu n'as pas forcé au maximum ta volonté ?*

— *Tu rigoles ! C'est la première fois que je force autant. Allons manger, j'ai une faim de loup !*

La journée se poursuivit tranquillement, entrecoupée de moments passés à se reposer et à grignoter des fraises des bois qu'un elfe avait ramassées. Au repas du soir, Nataraja raconta à tous ses compagnons la victoire de Michel lors du “combat de volontés de la pierre magique”, comme il disait. Ils écoutaient avec admiration, regardant leur invité avec beaucoup de respect. Le feu crépitait de mille flammes, comme nourri par l'émotion de l'instant.

Le jour du départ arriva, comme identique aux autres jours. Michel commençait à s'habituer au bonheur d'être réveillé par le chant des oiseaux, aux odeurs de rosée, mêlées à celles des pins, qui le faisaient se sentir si bien, et en harmonie avec la nature qui unifie les liens entre tous les êtres. D'après ce que les elfes lui avaient dit, en ce grand jour, Shanti devait venir, en fin de matinée. Une fête mémorable se préparait. Ils avaient rassemblé beaucoup de

branches, pour faire un feu grandiose. Le tas de bois s'élevait à plus d'un mètre de hauteur. Un festin de roi était en préparation. Ils avaient aussi fabriqué des instruments de musique de fortune. Les elfes s'étaient parés de leurs plus beaux vêtements. Michel, pour s'occuper, aida à la préparation du repas. C'était la première fois qu'il passait du temps avec les femmes elfes, qui avaient toutes beaucoup de charme. Leurs conversations télépathiques étaient remplies de naturel, quoiqu'elles fussent peu enclines au bavardage. Les heures passaient tranquillement quand soudain, une agitation inhabituelle s'empara de la tribu. Tous se réunirent au centre de la clairière, qu'ils considéraient comme leur village. Nataraja lui dit de faire de même, puis un des membres alluma le feu qui s'embrasa aussi rapidement que le vent arrivait, indiquant que le chef approchait. Ils s'agenouillèrent tous en baissant la tête, respectant le rite hiérarchique. Shanti arriva comme la dernière fois, mais de jour cette fois-ci. Il s'assit près de Michel sans rien dire, puis il fit signe aux elfes de servir le festin... L'ambiance était à la fête. Certains jouaient avec les instruments de fortune, produisant des sons s'apparentant davantage à du bruit qu'à de la musique ! Cela les distrayait follement. D'autres dansaient, et ça ne devait pas leur arriver souvent car ils s'amusaient vraiment. Pendant ce temps, Shanti, Michel, Nataraja et certains autres, continuaient de déjeuner tout en riant de les voir s'agiter dans tous les sens.

— *Alors, es-tu prêt à retourner dans ton monde pour accomplir ton destin ?*

— *Oui, Shanti, je me sens prêt, mais je me sens triste aussi à l'idée de partir, de ne plus vous voir et surtout de ne plus revoir Stella.*

— *Elle te plaît bien, j'ai l'impression ! Est-ce que je me trompe ?*

— *Non, c'est vrai qu'elle me plaît beaucoup, pourtant c'est impossible de concevoir quelque chose entre nous ! Elle vit dans*

ce monde et mon destin se trouve autre part. De plus, ma mission va occuper tout mon temps.

— Au fait, félicitations pour ta victoire contre Nataraja. J'ai une bonne nouvelle pour toi ! Sache que ma fille connaît ta présence, depuis longtemps et vos destins sont liés. Je vais te la présenter.

Les elfes firent à ce moment-là un roulement de tambour, d'autres avancèrent dans sa direction en tenant des branches de sapins, comme pour cacher une présence. Puis ils baissèrent les branches sur un signe du chef.

— Voilà ! Je te présente ma grande fille Stella et sa sœur Elea...

Elles ressemblaient à deux jolies fées. Stella était habillée d'une séduisante robe bleu clair, avec des dessins dorés, maquillée de façon envoûtante. Cela la mettait encore plus en valeur, la rendant irrésistible de beauté et de charme. Sa sœur était presque aussi belle. Plus jeune, avec de sublimes yeux bleus cristallins dont on ne pouvait avoir que du mal à se défaire, elle était vêtue d'une robe mauve. Il fixa Stella, qui s'approcha de lui en le regardant tendrement et en lui souriant. Elle lui prit la main, ce qui le plongea dans un bonheur intense et délicieux.

— Bonjour, jolie Stella, tu es très belle, dit-il ému. Comment vas-tu ?

— Bonjour, mon prince, merci. Je vais bien et toi ?

— Tu communicates par télépathie, ça fait drôle ! Je vais bien et encore mieux depuis que tu es près de moi.

— Oui, je dois parler de cette manière avec mon père et les elfes. Mon père a quelque chose d'important à te demander, j'espère que tu seras d'accord...

Shanti, reprit la parole :

— Michel, tu es maintenant prêt à affronter ton destin. Je suis sûr que tu seras à la hauteur et que tu réussiras. Pour t'aider dans ta tâche, si tu le veux, Stella t'accompagnera dans ton monde.

Il ne s'attendait pas à ce que le chef lui propose une telle chose, ces mots n'étaient que bonheur à ses oreilles. Une telle complicité fleurissait entre sa jolie rose et lui. Il avait sa main dans la sienne et ne voulait plus la lâcher.

— *Bien sûr je le veux, pour moi ce sera un bonheur exquis d'être avec une aussi jolie fée !*

À ses mots, Stella bondit de joie. Ils se regardèrent, les yeux remplis d'amour, puis elle s'abandonna dans ses bras... Les elfes frappèrent dans leurs mains en signe de contentement et se mirent à danser de plus belle. La fête dura de longues heures après le festin, mais toute bonne chose ayant une fin, Shanti fit signe aux lutins de s'arrêter et se leva.

— *Il va être temps pour vous deux de partir. Pardonne-moi de te presser, Michel, le temps est compté, il ne faut plus trop vous attarder ! J'ai un cadeau pour toi, tiens...*

Flatté et ému en même temps, il prit le cadeau et l'ouvrit.

— *Merci Shanti, qu'est ce que c'est comme pierre ?*

— *C'est une pierre de force, magique. Porte-la tout le temps sur toi, elle te donnera des pouvoirs et une force de guerrier quand tu en auras besoin. Je te souhaite bonne chance, et si un jour tu es dépassé par les événements, pense très fort à nous, nous interviendrons. Ah ! Une dernière chose, méfiez-vous des personnes qui vont vous entourer quand vous reviendrez dans ton monde, car le gouvernement risque de faire une enquête sur toi suite à ta disparition, à la venue de Stella, et aux changements climatiques survenus dans la région. Prend soin de ma fille, je te la confie, c'est le joyau le plus précieux que j'aie sur cette terre. Je pense qu'elle te protégera plus que tu ne la protégeras. Elle est forte, et pourtant si fragile dans son cœur.*

Ses yeux devinrent humides, il avait l'air si dur et pourtant sa sensibilité affirmait le contraire. Il le prit dans ses bras comme si

c'était son fils. Puis vint le tour de sa fille. Ils ne purent contenir leurs larmes et restèrent blottis l'un contre l'autre plusieurs minutes. Presque toute l'assemblée pleurait. Michel eut une pensée pour sa fille, qui devait se faire beaucoup de souci pour son papa. L'étreinte terminée, ils se dirent au revoir, se faisant de grands signes. Nos deux héros partirent main dans la main rejoindre le monde des humains, sans aucun doute plus hostile que ce gentil peuple des elfes...

*

Les soleils et les lunes passèrent. Michel reprit son travail comme si rien ne s'était passé. Sa famille, la police et des personnes du gouvernement à l'identité secrète, lui avaient posé des dizaines et des dizaines de questions sur sa disparition ainsi que sur le changement climatique étrange.

Sa réponse fut la même pour tous : il avait dévalé la pente, puis, assommé par un arbre, il avait repris conscience au bout de quelques minutes. Ayant perdu la mémoire, il s'était égaré dans la forêt, se nourrissant de la nature pour survivre... Ils eurent un peu de mal à le croire, cependant ses propos étaient cohérents car il était assez bon comédien. Il rendit sa disparition banale, quant au temps étrange, il ne voyait pas de rapport avec sa disparition, et mit cela sur le compte de la pollution qui avait rendu le climat complètement fou. Il ne parla pas de Stella, préférant taire sa présence pour le moment. Même à sa famille, il ne dit rien de la vérité malgré les questions incessantes de son père, lequel avait décelé quelque chose d'anormal. Cela faisait presque trois semaines qu'ils vivaient en concubinage et tout se passait à merveille. Ils apprenaient à se connaître dans l'harmonie, l'amour, et chaque jour passé l'un près de l'autre était pur bonheur. Il lui

faisait découvrir toutes les bonnes choses de son monde, et tout l'émerveillait. Son peuple n'avait pas l'air de lui manquer, à part sa sœur dont elle parlait tout le temps. Elles étaient manifestement très complices. Ce qui lui plaisait le plus, c'était l'ordinateur, qu'elle avait vite maîtrisé. Elle adorait aussi les longs moments passés en tête-à-tête, ainsi que les grasses matinées blotti l'un contre l'autre...

Pour remplir sa mission, il avait commencé d'écrire un livre traitant de la pollution, et qu'il voulait transformer en un roman fantastique, parlant bien sûr du monde des elfes. Ce n'était pas chose facile pour lui d'écrire car Stella avait toujours envie de bouger, de faire quelque chose. Presque tous les jours, ils allaient marcher ou courir dans leur coin de paradis, c'était comme vital pour elle. Il adorait aussi y aller et se promener main dans la main avec elle, satisfaisant son besoin avec plaisir. Chaque fois, elle lui parlait du passé de cette colline, comme si elle voulait lui faire comprendre quelque chose. Cependant, chacune de leurs balades finissait toujours de la même façon, ils s'embrassaient passionnément, car il était plein d'admiration devant ce qu'elle disait. Il réussissait quand même à écrire un peu chaque soir, quand elle était occupée à regarder la télévision. Elle ne manquait jamais les informations de vingt heures, qu'elle suivait avec dégoût. Voir ce que nous faisons de la nature et de notre monde la révoltait, mais elle ne pouvait se passer de regarder.

— Que fais-tu de beau, chaque soir sur l'ordinateur ? demanda-t-elle curieuse.

— Tu n'as pas essayé de regarder ?

— Non, je ne me le suis pas permis ! J'aurais dû ?

— Hum, je t'aime ma jolie rose. Je n'ai aucun secret pour toi, bien sûr que tu peux te permettre de regarder tout ce que je fais. J'écris un livre.

— Ah oui ! Sur quoi ?

— Sur notre histoire, sur ton monde et comment lutter contre la pollution.

— C'est vrai ?! Tu ne crois quand même pas que c'est ton livre qui va lutter contre la pollution ? répliqua-t-elle stupéfaite.

— Oui, c'est vrai. Pourquoi tu penses ça ? Bien sûr que mon livre va aider à lutter contre la pollution ! Cela va faire prendre conscience à la population que c'est un véritable fléau, les gens réagiront peut-être enfin et avec l'argent que nous gagnerons, nous investirons dans certains domaines pour lutter contre cette même pollution...

— Tu n'as rien compris mon pauvre ! Je croyais que tu étais au courant du pourquoi je suis avec toi, de ta mission ?

— Que veux-tu dire ? Ma démarche est plutôt logique...

— Incroyable ! s'écria-t-elle. Toi, tu penses faire bouger les choses en écrivant ton livre, tout en restant assis là sans rien faire ?! Mais réfléchis un peu, toi le soi-disant sauveur de notre planète. Franchement tu me déçois ! N'as-tu jamais entendu parler du secret de la création de nos peuples ?

Il essayait de comprendre ce qu'elle voulait dire, ce à quoi elle faisait allusion, or ils n'étaient plus sur la même longueur d'onde.

— Non ! Explique-moi.

— Vraiment ? Tu n'en as jamais entendu parler ? Pourtant je suis sûre que oui ! Vos chevaliers se sont battus pour ça. Les guerres, les religions de chaque peuple en parlent. Néanmoins, aucun homme sur cette terre n'a eu l'intelligence, la sensibilité, le cran, ni la foi de comprendre de quoi il en retournait sur un plan spirituel. De plus ce n'était pas le moment. Mais toi tu as soi-disant ce pouvoir !

De quoi pouvait-elle bien parler ? Il pensait au Calice, toutefois ça ne pouvait être l'objet de son énervement. C'était la première fois

qu'il la voyait aussi sûre d'elle et déterminée dans ce qu'elle disait. Cela le rendait encore plus admiratif.

— Je ne comprends toujours pas de quoi tu veux parler, ma jolie rose.

— Vraiment ? insista-t-elle de nouveau. Tu me déçois de plus en plus ! La bible, la vraie bible, tu la connais ?

— La bible ! s'écria-t-il. Oui, je la connais, mais elle a été écrite par des hommes de foi qui ne connaissent rien aux vrais rythmes de la vie, à la spiritualité, à l'énergie et qui ne savent pas qui nous sommes vraiment.

— Tu te trompes, amour de ma vie. Je te parle de la vraie bible, celle qui détient tous les secrets de la création de notre espèce, de la terre et bien d'autres encore. C'est elle qui va te dire comment agir, qui va te guider, t'ouvrir toutes les portes pour sauver nos deux peuples et sauver la terre.

— Tu es incroyable, toi ! Comment et où je vais la trouver cette bible ? Si tant est qu'elle existe.

— Je sais où elle se trouve, je l'ai vue en rêve, grâce à toi. D'ailleurs, elle n'est pas très loin de nous.

— Ah bon ! Tu crois qu'elle va se trouver là où tu l'as rêvée ? Tu as déjà fait des rêves prémonitoires ?

— Oui ! Et je suis presque sûre qu'elle est là où je pense. En tout cas, cela ne nous coûte rien d'aller voir.

Ils passèrent la soirée et la nuit à parler de leurs rêves. La passion grandissait un peu plus chaque jour entre eux, chacun devenant tour à tour écrivain et joyaux. Leurs cœurs, leurs corps, leurs pensées, leurs énergies, leurs âmes s'unissaient de façon harmonieuse...

Le lendemain, l'achat d'une pelle et d'une pioche laissa présager des courbatures à venir. Ayant rempli un sac à dos avec soin, pour ne rien oublier, ils se préparaient pour une excursion où ils n'avaient aucun droit à l'erreur. Afin d'être tranquilles, ils

décidèrent de partir peu avant la nuit. Arrivés à l'endroit donné sur la colline, ils laissèrent la voiture à l'orée du chemin et continuèrent à pied.

— Dis-moi, ma jolie rose, pourquoi on ne se dirige pas vers l'ancien monastère, comme tu me l'as dit ?

— J'ai lu quelque chose là-dessus, sur Internet. Dans les châteaux, les forts, les monastères... enfin, partout où il y a des souterrains, il y a des entrées dans le bâtiment et une sortie, loin dans les bois. Comme ici, le bâtiment est occupé, nous allons rechercher la sortie !

— Attend ! Ne me dis pas que tu ne sais pas où l'on doit chercher ?! s'exclama-t-il.

— Mais arrête de t'inquiéter ! J'ai vu ces souterrains, ainsi que la porte, en rêve. Je vais la trouver grâce à mon intuition et à mon instinct, c'est aussi simple que ça.

Marcher dans les bois au coucher du soleil était un instant magique car c'était un des rares moments de la journée où l'esprit pouvait entrer facilement en communion avec la nature.

La fraîcheur de la rosée tombante faisait exploser en un bouquet odorant tous les parfums de la terre, des plantes, des arbres, des fleurs. C'était un pur bonheur de partager cet instant précieux avec la femme qu'il aimait, et une incontrôlable émotion, une joie intense l'envahissaient. Elle ressentit ses pensées, se retourna et lui esquissa son merveilleux sourire rempli d'amour, qu'il lui rendit avec autant de passion. Elle s'arrêta pour se blottir dans ses bras, leurs lèvres s'unirent dans un interminable baiser, qui aurait pu durer une éternité. Tout à coup, un craquement de branche les fit sursauter ! C'était une laie avec ses deux petits. Tous trois détalèrent dès le premier mouvement des amoureux. Stella se lança à sa poursuite aussi rapide que l'éclair, comme à son

habitude ! Il la suivit avec beaucoup de peine. Après dix minutes de course d'une allure de sanglier, elle s'arrêta soudainement.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? J'ai cru mourir, tellement tu allais vite ! dit-il à bout de souffle.

Elle se mit à rire de le voir ainsi. Et la joie pure de son rire le fit sourire de la situation.

— Mon pauvre amour, nous nous sommes pourtant entraînés. Tu te fais vieux ! Je pensais que tu étais en forme, dit-elle d'un ton moqueur.

— C'est ça, moque-toi ! Je vais te donner la pelle, la pioche et le sac à dos, on verra si tu es toujours aussi rapide. Pourquoi as-tu poursuivi ces sangliers ? demanda-t-il curieux.

— J'ai vu dans le regard de la maman sanglier qu'elle connaissait l'endroit.

Il rit à son tour. Elle continua à marcher tout en parlant, comme si elle savait où aller...

— Pourquoi ris-tu ?

— Tu as vraiment vu quelque chose dans le regard de cette maman sanglier ?

— Oui bien sûr ! D'ailleurs, nous sommes presque arrivés.

Ils s'arrêtèrent en bas d'une pente, les arbres étaient très rapprochés les uns des autres. L'endroit était plutôt ardu à passer, et donnait sur un semblant de clairière. Elle remonta brusquement la pente, sur cinquante mètres environ.

— Nous sommes arrivés, c'est ici, dit-elle convaincue.

Ils se trouvaient au pied d'une paroi rocheuse. Un petit monticule de terre apparaissait, qui étrangement, n'était pas recouvert d'herbe et de mousse. Quelque chose devait se trouver en dessous.

— Bon ! Nous n'avons plus qu'à creuser.

— J'espère que tu as vu juste, ma jolie rose. Ça m'a l'air pas mal découvert, c'est drôle que les avions ou les satellites ne l'aient pas détecté.

— J'ai lu aussi un texte à ce sujet. Ils ne peuvent pas voir les passages souterrains car trop profonds. Quant à la porte, elle doit faire deux mètres sur deux, ce qui n'est pas vraiment voyant. Oh, et puis arrête d'être si pessimiste !

Ils prirent leur courage à deux mains, Michel commença à creuser, maniant la pioche avec force et dextérité. Stella l'aidait à déblayer la terre avec la pelle, et le temps défilait à une vitesse incroyable. Cela faisait déjà une heure qu'ils creusaient, faisant une pause environ toutes les trente minutes pour boire, car la chaleur de ce mois de juillet était plutôt harassante, même la nuit.

— Nous allons nous faire du mal si nous continuons de creuser comme ça ! En une heure, nous n'avons pratiquement rien fait. Si j'utilisais la force de mon esprit ?

— Tu veux dire déblayer la terre par télékinésie ?

— Oui, en moins d'une minute, j'aurai tout déterré, mon amour. Nous gagnerions du temps, je te l'assure.

— Tu oublies que nous venons chercher la Bible ! Ce serait un sacrilège d'avoir recours à un moyen surnaturel !

— Ce n'est pas surnaturel la télékinésie ! Nous l'avons tous en nous à un degré plus ou moins fort, et puis c'est une force que nous développons de façon naturelle.

— Oui, toutefois toi, tu l'as à un fort degré, et tu as fait des exercices spécifiques pour avoir ce don.

— Oui, soit ! Mais c'est accessible au commun des mortels. Et puis zut ! J'en ai marre de creuser comme un idiot, alors que nous pourrions déjà être à l'intérieur.

— Reste humble avec ton pouvoir mental, sinon nous n'arriverons jamais à remplir notre mission.

— Excuse-moi de m'être emporté ! Ne t'inquiète plus, j'ai vraiment conscience des forces que je peux déployer. Je peux faire preuve de beaucoup de discernement, pour savoir quand, comment et où m'en servir avec intelligence et respect, partout où nous irons. Là, je pense vraiment que c'est le moment.

— J'aime t'entendre parler de cette façon, mon petit cœur. Tu n'as pas encore commencé ?

Il grommela, tout en lui décrochant un tendre sourire complice. Il s'écarta de quelques mètres, s'assit en tailleur, respira profondément et fit le vide dans sa tête, pour se concentrer. Le résultat fut immédiat : la terre se mit à trembler à l'endroit indiqué. Un grand bruit sourd se fit entendre, accompagné de terre qui vola, comme une explosion.

— Whaou, bravo mon amour ! dit-elle heureuse, se laissant tomber de tout son corps, dans les bras de l'homme de sa vie.

Il ouvrit les yeux et eut juste le temps de la voir arriver sur lui.

— Mais tu es folle, tu veux me briser les reins !

— Tu ne crains rien. Tu es un guerrier, mon prince adoré, dit-elle d'un air malicieux.

Elle l'embrassa passionnément... Curieux, et en même temps anxieux de ce qu'ils allaient découvrir, il mit fin à leur étreinte, malgré son irrésistible envie de lui faire l'amour en cet instant si excitant. Les deux portes étaient ouvertes. Ils prirent les lampes ; l'entrée était large et montait plutôt à pic. Une forte odeur de renfermé les prit à la gorge.

— Tu es déjà entré dans le souterrain d'un monastère ? demanda-t-il excité.

— Non et toi, mon petit cœur ?

— Non plus ! C'est super excitant ! Si ça se trouve, personne n'est entré ici depuis plus de mille ans. Merci ma jolie rose, de m'y avoir amené.

Elle lui répondit de son gracieux sourire, lui prenant la main pour fouler ce lieu sacré. Ils avançaient à petits pas. La source ne devait pas passer très loin au-dessus car de minces filets d'eau ruisselaient sur les parois. Ils arrivèrent à l'intersection de trois tunnels, ce qui leur compliqua la tâche.

— Sublime, tu vois ces épées et ces boucliers ? Incroyable, ils sont d'époque ! s'écria Michel ébahi.

Un arsenal jonchait le sol, mais une seule épée l'attirait, comme un aimant. Elle portait un écusson en forme de bouclier au niveau du manche, à cheval entre le quillon, servant de garde vue sa grandeur, et le manche. Cet écusson bleu avec cinq croix blanches était plutôt perturbant, aucune des autres épées n'en avait. De plus, expert dans les sabres japonais et les épées en général, il n'en avait jamais vu de ce genre ! L'envie de la prendre en main était grande, presque irrésistible, mais une force étrange l'en empêchait.

— Tu vas admirer cette épée toute la nuit où on cherche notre chemin ? demanda-t-elle agacée.

— Excuse-moi, je ressens une force dans cette arme... Alors, quelle direction prenons-nous, ma jolie rose ?

Il la fixa, tourna ensuite la tête pour regarder à droite et à gauche.

— Je ne sais pas, nous allons prendre au hasard, répondit-elle en regardant chaque tunnel.

— C'est vrai que le hasard t'a plutôt bien réussi jusqu'à maintenant ! Toutefois, j'ai peut-être une idée pour savoir où aller sans nous tromper.

— Ah! Quelle idée ? demanda-t-elle peu convaincue.

— Je pense que l'histoire de cette épée a une relation directe avec le livre et j'essayerais bien de la prendre en main pour ressentir ce qu'elle peut me dire, dit-il en montrant l'épée devant laquelle il était en admiration.

— Tu penses ressentir quelque chose par télépathie ?

— Oui, ma jolie rose.

— Qu'attends-tu alors, mon cœur d'amour, ça te démange tellement ! dit-elle admirative.

Aucune trace de rouille n'était apparente sur l'arme blanche, ce qui était incompréhensible, vu l'état de rouille des autres épées et des boucliers. Il s'agenouilla comme les anciens chevaliers, de façon à la prendre délicatement. N'osant poser ses mains dessus, il la regarda avec admiration quelques instants puis se décida à la saisir. Il la brandit en l'air tout en fermant les yeux. Soudain ! Sans prévenir, un souffle glacé parcourut un des couloirs jusqu'à eux. Stella resta figée de peur, tandis que Michel fut pris d'un spasme faisant trembler tout son corps, lequel commença à bleuir. Elle le fixa, son visage devenait mort, elle ne pouvait rien faire pour lui, comme si une force l'empêchait de bouger. Il tomba à genoux sur le sol, puis lâcha l'épée. En même temps que le vent disparut, il s'écroula de tout son poids. Libérée, Stella s'agenouilla près de lui puis le retourna. Son visage était encore bleu, il respirait à peine. Elle lui tapota les joues pour lui faire reprendre connaissance. Son visage retrouva peu à peu des couleurs sous ses mains de fée, ce qui redonna le sourire à Stella.

— Mon petit cœur, tu m'entends ? Ça va ? demanda-t-elle inquiète.

— Oh ! Mon dieu, je me suis fait avoir comme un bleu, quel cauchemar !

— Que s'est-il passé ? Qu'as-tu vu ?

— Je crois que l'esprit du chevalier à qui appartenait cette épée est ici. Il m'a montré sa mort, et aussi l'endroit où se trouve le livre. Apparemment un moine l'a tué. Mais ce que j'ai du mal à comprendre, c'est qu'il était le seul à connaître l'existence du livre. Manifestement, les moines ne savaient pas qui il était et ce qu'il venait chercher. Le plus troublant, c'est que c'était un chevalier portugais !

— Tu as vu sur la plaque à la chapelle, il est inscrit qu'une sainte du Portugal est venue ici en mille quatre cents. Tout vient peut-être de là ?

Il acquiesça d'un signe de tête, puis se leva péniblement en s'appuyant sur Stella. Il regarda l'arme de ses tourments, la reprit puis la planta de toutes ses forces dans le sol humide. Il s'agenouilla ensuite pour faire une prière...

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda Stella étonnée.

— C'est pour montrer à l'esprit du chevalier qu'il y a d'autres moyens que la haine pour être un guerrier, afin qu'il repose en paix ! Suis-moi, c'est par ce couloir, dit-il en montrant la direction du doigt.

Sa faculté de récupérer était extraordinaire. Il avait été pourtant bien secoué par cet esprit qui avait pris possession de son corps et de son cerveau. Cependant, il repartait à l'aventure comme si de rien n'était. Ils prirent le couloir du milieu, qui remontait en pente douce sur trois cent cinquante mètres, puis donnait sur une salle souterraine. Là, ils allumèrent quatre torches suspendues aux murs. C'était une grande salle, des dizaines de tableaux ornaient les murs, des armures avec leurs armes et boucliers étaient dispersées dans les quatre coins. Mais ce qui captait le plus leur attention, c'était les nombreux livres disposés sur les tables, les étagères et même un peu partout sur le sol.

— Incroyable ! s'exclama-t-il. Il y a des livres très intéressants ici. En plus de ça, ils sont bien conservés, dit-il en feuilletant quelques-uns.

— Tu crois que le livre que nous recherchons est ici ?

— Non, ma jolie rose. Mais cette pièce est une vraie mine d'or, tout est d'époque ici.

Il passait d'un livre à l'autre en les feuilletant, s'attardant sur certains plus intéressants que d'autres, pendant que Stella le regardait l'air énervé.

— Qu'y a-t-il ?

— Ces livres n'ont aucun intérêt comparé à celui que nous cherchons ! Ils vont te contaminer l'esprit !

— Tu as tort ! Certaines œuvres se rapprochent plus de notre histoire de France que nos livres actuels. Bon ! Tu as raison, continuons, dit-il d'un ton résigné.

Il referma le livre qui avait retenu toute son attention, traitant de l'astrologie et de la résistance des métaux des épées, alliés à des pierres venues de l'espace. Épées qui étaient fabriquées en suivant les rythmes des planètes, en l'occurrence Mars, Pluton, ainsi que la Lune noire pour tout ce qui avait trait à la guerre. Effectivement, comparées aux armes toutes rouillées qu'ils avaient trouvées, exceptée celle du chevalier portugais, les armures, épées et boucliers se trouvant dans cette pièce étaient presque tous bien conservés. Une sorte de force magique opérait dans cette salle. Chaque objet avait sa place et paraissait immuable, comme protégé par cette force. Au fond de la salle, cinq couloirs s'enfonçaient dans le noir. Ils s'engagèrent dans le deuxième couloir de gauche, qui redescendait en pente douce pour arriver dans une grotte où se trouvait un pont suspendu de dix mètres avec un vide impressionnant dessous. Ils le passèrent sans difficulté, sans se poser de question quant à sa présence dans ce souterrain. Son pas se fit soudain moins assuré.

— Que se passe-t-il, mon petit cœur ?

— Nous sommes presque arrivés, répondit-il d'une voix étrangement tremblante.

Le couloir s'élargissait, attirant, poussant à continuer sans regarder autour. Pourtant, un renfoncement dans la roche laissait

entrevoir deux grandes portes à celui qui savait regarder. Michel était de ceux-là ; certes, il avait l'avantage de les avoir déjà vues grâce à l'épée. Les deux portes semblaient très solides. Stella hésita à les ouvrir, Michel le fit sans hésitation. Curieusement, elles n'avaient pas de verrou. Incroyable ! L'endroit était tout illuminé par des centaines de bougies. Ils étaient attendus, c'est sûr. Une douceur, une paix régnaient dans cette petite grotte et une divine sensation de bonheur indescriptible les inondait. Une petite table ressemblant fort à un bureau, avec une chaise et un gros livre posé sur la table, était placée à droite de la pièce, contre la paroi. Ils s'approchèrent le pas hésitant. C'était la fameuse bible, Stella avait raison ! On pouvait lire dans le regard de Michel à cet instant un amour passionné, admiratif et indescriptible pour sa jolie rose. Il regarda ensuite le livre, puis il comprit qu'il devait s'asseoir, comme si une force mystérieuse le lui imposait. Ce qu'il fit avec beaucoup de délicatesse et de respect. C'était un grand livre, dont la couverture ressemblait aux anciens ouvrages monastiques. À la différence que celui-ci était doré à l'or fin, orné d'une belle croix en or massif qui prenait presque toute la couverture. On pouvait lire des inscriptions en Hébreux juste au-dessus de cette croix et mystérieusement, en dessous des dessins ressemblant fort à des hiéroglyphes égyptiens ! Il ouvrit le livre, une planche percée de trous se trouvait à l'intérieur. Les inscriptions en Hébreux devaient certainement indiquer à quoi servait cette planche. Il n'y avait nullement besoin de lire ces lignes pour comprendre qu'il fallait découvrir des mots cachés à l'intérieur même de l'écriture de cette bible. Il tourna plusieurs pages, toutes dorées à l'or fin : l'écriture était la même jusqu'au bout.

— Ça va être dur de sauver le monde ! Je ne comprends rien à cette écriture, et en plus il faut avoir le mode d'emploi pour lire avec cette planche. Nous sommes bien avancés !

— Mais non, réfléchis ! C'est impossible pour un homme, quel qu'il soit, ou n'importe quelle machine d'ailleurs, de décrypter les mots cachés ! Il y a des milliards de combinaisons possibles. Cette planche percée, indiquant qu'il faut chercher des mots secrets, est un emblème. Tu dois lire ce livre avec ton esprit, ton âme, tu dois ressentir ces pages avec la foi et te laisser guider par elle.

Pourtant, la lecture de cette bible devait être riche en enseignement de part sa différence d'avec notre bible... Il se demandait comment Stella pouvait savoir tout ça. Elle parlait rarement pour ne rien dire et chaque fois, elle avait raison dans ses propos. Elle forçait l'admiration.

— Nous pourrions l'emmener, pour la décoder à l'aide de l'ordinateur ?

— Tu es fou ! N'y pense même pas ! C'est un livre sacré qui ne doit jamais bouger d'ici. Fais comme tu as fait avec l'épée. Tu as peur de ce que tu vas ressentir ?

— Non, je n'ai pas peur ! J'ai juste l'impression de ne pas avoir suffisamment la foi. Mais bon ! Si nous sommes arrivés jusque-là, c'est que quelque part je suis prêt.

Il fit tourner les pages une à une, faisant le vide dans sa tête, et ouvrant son esprit à chacun des mots écrits, tout en passant sa main, ses doigts, sur chaque page. Patiente, Stella le regarda faire sans bouger, avec une admiration et une passion peu communes. Dans son autre main, il tenait la planche. Les pages défilaient au rythme de sept à la minute, ce qui était peu important, ils avaient tout le temps, mais sans s'en rendre compte, il se tenait à cette cadence certainement bénie par Dieu ! Une douce force brillait dans ses yeux, dans son regard, tout en augmentant son aura, à mesure qu'il avançait dans le livre. Il ressentait et comprenait l'histoire des premiers jours de l'homme, la connaissance s'enregistrait dans son cerveau... Arrivé à la dernière page, il avait

tout assimilé sans s'en rendre compte, sans jugement, sans envie, sans convoitise, tout était clair. Son âme était au service de Dieu, avec toute l'expérience du passé depuis la création. Il comprit qui il était, mais il eut du mal à se faire à cette réalité, malgré la clarté imbibant son esprit. Étant au même point qu'au départ, il ne savait toujours pas comment s'y prendre pour sauver le monde. Il réfléchit sur toutes les informations reçues, et laissa à nouveau la place à son instinct en mettant ses deux mains à plat sur le livre, et ferma les yeux pour se laisser guider. Soudain ! Les bougies s'attisèrent plus intensément, puis ses mains se décollèrent du livre. Les pages tournèrent très vite, comme par magie, pour finalement s'arrêter au milieu de la bible ! La planche se posa sur la page, il sentit qu'il devait poser sa main légèrement dessus. Ayant rouvert les yeux, il les ferma à nouveau. La planche se mit à bouger toute seule, donnant des lettres qui se transformèrent en mots à chaque arrêt. Stella nota chaque lettre sur un calepin qu'elle avait eu la bonne idée d'emporter. Pendant ce temps, Michel vivait un flash qui ressemblait à un rêve éveillé, son visage devint grave puis souriant, se transformant au rythme des images reçues. Elle avait écrit vingt mots sur son carnet quand il retira sa main de la planche qui s'était arrêtée. Le gros livre se referma violemment, dans un bruit sourd. Aussi soudainement, un vent glacial se leva comme par magie et éteignit toutes les bougies. Elle alluma sa torche, ils se fixèrent l'air interrogateur, ayant bien compris qu'il était temps de partir. Sans rien dire, il se leva, se dirigea vers la sortie de la pièce qui n'était plus éclairée que par leur lampe. Ils sortirent pour commencer l'aventure de leur destin. Sans aucun doute, ils n'allaient plus jamais être les mêmes après avoir vu et ressenti ce qui venait de se passer ! Ils remontèrent le couloir par lequel ils étaient passés, puis arrivèrent dans la salle remplie de livres, de tableaux et d'armures. Toujours sans parler, il prit une

épée qu'il accrocha à son sac à dos, trois livres et un tableau qu'il mit dans son sac, puis ils continuèrent vers la sortie.

À la croisée des trois couloirs, ils firent à nouveau une halte. Il prit la belle épée grâce à laquelle ils avaient pu trouver leur chemin, et ils continuèrent en direction de la sortie, avec l'arme. Dehors, il se retourna, planta l'épée dans la terre, se concentra sans s'asseoir, puis ferma les yeux. Les deux portes se refermèrent dans un grand fracas, la terre les ensevelit, volant de toute part. Stella contempla ce prodigieux spectacle, qui l'impressionnait malgré tout ce qu'elle avait déjà pu voir. En quelques secondes, le sol était recouvert, même moins voyant qu'à leur arrivée.

— Incroyable, mon petit cœur ! s'écria-t-elle. Ta force a encore augmenté depuis tout à l'heure. Alors, qu'as-tu vu ? Moi, j'ai noté chacune des lettres sur lesquelles tu t'es arrêté avec la planche, dit-elle craintive et impressionnée par son regard qui était devenu différent.

Une supériorité en émanait, ni bonne ni mauvaise certes, mais cela la dérangeait, l'inquiétait même. Il mit ses mains sur l'épée, comme pour se retenir de tomber. Sa question restant sans réponse, Stella insista en se rapprochant de lui.

— Ça va, mon petit cœur ?

De tout son corps, il s'écroula sur le sol, saignant du nez, le teint très pâle. Elle s'agenouilla près de lui en lançant un cri de peur. Les yeux grand ouverts, il la fixait, voulant lui parler, mais aucun mot ne sortit de sa bouche. Elle lui enleva son sac à dos avec précaution pour en sortir une bouteille d'eau. Elle l'ouvrit, en versa sur un maillot qu'elle avait emporté. Elle le lui passa sur le visage pour nettoyer le sang et le rafraîchir, tout en posant sa main tendrement sur son front. Elle se demandait pourquoi ses fréquents évanouissements l'assaillaient. Elle se remémorait ce que son esprit avait subi depuis leur entrée dans ces souterrains... Elle

avait ressenti un manque d'oxygène un peu avant la sortie et comprenait ce qui lui était de nouveau arrivé. Il lui sourit pour sa compréhension qu'il ressentit, il prit une grande inspiration qui lui redonna toutes ses couleurs. Fidèle à sa tendresse, il se redressa à demi pour l'embrasser passionnément. L'émotion inondant leurs deux cœurs quand ils s'embrassaient était si forte, qu'ils avaient chaque fois l'impression d'entendre une douce et belle mélodie. Ils ne pouvaient la décrire, ni même l'exprimer, cependant elle les mettait sur un nuage de bonheur certain...

— Merci, mon amour, de prendre soin de moi comme tu le fais. Si tu savais comme je t'aime, dit-il ému. C'est une épreuve de ne pas être égoïste, de devoir sauver le monde. Chaque minute passée près de toi, je ne pense qu'à tout laisser tomber et t'emmener sur une île déserte où nous serions tous les deux à ne vivre que d'amour. Mais je ne t'aurais jamais rencontrée si je n'avais pas eu à remplir cette mission. La vie est dure et toujours mal faite, mais si belle près de toi, ma jolie rose.

À son tour elle lui sourit, pleine de joie, d'amour et de bonheur de le voir aller mieux.

— Je t'aime aussi très fort, mon prince. Je ne savais pas vraiment quelle était la signification de ce mot avant de te connaître. Quand je pense à toutes les belles choses que je vis, le bonheur que je ressens au plus profond de moi quand je suis près de toi ; quand tu es inconscient, sans savoir ce que tu as, et que le monde s'écroule autour de moi de peur de te perdre ; quand tu me prends dans tes bras, que tu me fais l'amour avec tant de tendresse, de passion et que je suis sur un nuage ; quand je me réveille rassurée, heureuse tout contre toi ; quand je m'endors enlacée avec toi en me disant que ce serait la plus belle des morts ; sans aucun doute, tous ces sentiments que j'ai et ressens à ton égard sont la signification de ce mot ! Ne t'inquiète pas, mon petit cœur, quand nous aurons

accompli notre destin, nous vivrons notre amour dans la douceur et le simple bonheur de la nature. Si tu le veux bien sûr !

— Oui, je le veux, je ne pourrais être heureux qu'avec toi, où que tu sois, ma jolie rose. Tes mots me touchent profondément et me comblent de joie.

Il prit Stella dans ses bras pour cacher les larmes qui inondaient ses yeux.

— Merci, dit-elle émue. Comment se fait-il que tu te sois encore évanoui ? As-tu ressenti quelque chose avec le livre ? demanda-t-elle en déliant son étreinte.

— Mon cerveau a enregistré beaucoup trop de données en peu de temps, ensuite j'ai oublié de respirer avant de refermer les deux portes par télékinésie, puis le brouillard ! Ne t'inquiète pas, cela ne m'arrivera plus, des modifications vont s'opérer en moi... Oui, j'ai vu beaucoup de choses : déjà toute la connaissance du passé et celle du futur, de façon intuitive. J'ai aussi fait une sorte de rêve éveillé, au moment où, avec ma main, j'ai suivi la planche, guidé par une force incroyable. C'était extraordinaire ! Je me suis vu à l'entrée d'une caverne au Brésil, tu étais avec moi et quelqu'un d'autre était avec nous. À l'intérieur, nous trouvions le trésor d'un bateau portugais, et ce qui est fou, c'est que dans une des caisses, je voyais le drapeau de l'écusson qui est sur l'épée que nous avons. Incroyable, non ?! Elle approuva de la tête, puis il continua. Je pense que c'était des marins, qui ont été guidés dans cet endroit. Il doit y avoir un secret que l'on doit découvrir, quelque chose de très important en relation avec cette épée. Et je pense que les mots que tu as notés vont nous en dire plus sur cette chose. Fais-moi voir ce que tu as écrit !

Elle lui donna le papier sur lequel elle avait inscrit les lettres qui, grâce aux arrêts de la planche, formaient à présent des mots. Il les

regarda avec attention tandis qu'elle le fixait avec beaucoup de curiosité. Il sentit son regard émeraude...

— Qu'y a-t-il, ma jolie rose ? Je te sens très interrogative !

— Tu comprends cette écriture maintenant ?

— Oui, je crois savoir de quoi il en retourne. Cela parlerait d'une pierre verte comme une émeraude, mais je préfère que nous décryptons ces mots Hébreux avec l'ordinateur, c'est encore trop flou pour moi et c'est mieux que nous vérifions, plutôt que de nous faire de fausses idées.

— D'accord. Que voulais-tu dire à travers ces mots : cela ne m'arrivera plus, des modifications vont s'opérer en moi ?

— Oui, ça ne m'arrivera plus car, grâce au livre, mon cerveau a développé et réveillé des parties jusqu'alors inexploitées. C'est fou ! J'ai plus de compréhension pour tout, et surtout je discerne comment mieux gérer mon énergie dans toutes les situations, en y mettant toujours tout mon cœur... Si nous rentrions maintenant, ma douce fée ?

— Oui, tu as raison, rentrons. Dis-moi, comment se fait-il que lorsque tu as ouvert le livre, tu ne comprenais aucun mot d'Hébreux et que maintenant tu les comprends ?

Ils se levèrent et prirent la direction du retour, main dans la main, parlant tout en marchant.

— Grâce au livre ou à Dieu, je ne sais trop ! J'ai ressenti et vu une forte lumière qui m'envoyait des centaines de données, directement dans ma mémoire. Avec beaucoup de parties secrètes dont je ne peux rien dévoiler pour le moment car elles sont dans mon inconscient, mais cela me reviendra le moment voulu. En regardant ces mots, j'arrive à les comprendre maintenant...

— Tu comptes partir au Brésil ? l'interrompt-elle.

— Oui, sans aucun doute. Tu as déjà traversé l'océan ?

Les yeux de Stella s'illuminèrent de joie.

— Tu veux dire que tu m'emmènerais, mon petit cœur ?

— Oui bien sûr, comment pourrais-je partir sans toi ? J'en mourrais ! Sauver le monde sans toi à mes côtés dans l'aventure, je ne le conçois pas car je sais que je n'arriverais à rien.

Elle porta la main de son élu à sa bouche, l'embrassa tendrement, puis la serra plus fort dans la sienne.

— Comment allons-nous traverser l'océan ?

— En avion, je pense. Ça te fait peur ?

— Cela m'angoisse un peu, mais je pense que ça ira. Dis-moi, il va me falloir un passeport et une carte d'identité pour voyager, d'après ce que j'ai compris. Comment vas-tu faire pour me les procurer ?

— Ne t'inquiète pas, je vais trouver une solution. Nous irons au Brésil, c'est tout ce qui compte. S'il faut que je remue ciel et terre pour te trouver des papiers, alors je le ferai.

— Je t'aime, toi, dit-elle en le regardant amoureusement. Elle resta silencieuse quelques secondes puis ajouta : Il faut que je t'avoue une chose importante, mon petit cœur...

— Ah ! M'aurais-tu caché un secret ? demanda-t-il, lui coupant la parole.

— Non, ce n'est pas un secret. Voilà ! Tu sais, quand j'ai quitté mon monde pour t'accompagner, j'étais contente et excitée de découvrir le tien, mais je savais au fond de moi que mon père et ma sœur me manqueraient trop et que je rentrerais très rapidement. Jamais je n'aurais imaginé pouvoir rester avec toi si longtemps. Elle marqua une courte pause, cherchant ses mots, tandis que le visage de Michel se fermait de tristesse, d'interrogation et de crainte.

— Rassure-toi, les mots que je veux te dire sont remplis d'amour, tu es tellement attachant, gentil, rassurant, doux, attentionné, pur, passionné et amoureux. Mon cœur s'est enflammé pour toi depuis

le premier jour, et j'ai vraiment appris l'amour en te côtoyant. Enfin ! Ce que je veux te dire, c'est que je ne pourrais plus vivre sans toi moi non plus. Je mourrais de tristesse si tu n'étais plus près de moi. Déjà rien que quand tu travailles, je trouve que c'est trop long. Sache que je finirai ma vie à tes côtés et si un jour elle nous sépare, alors je partirai du monde des vivants avec toi dans mon cœur pour l'éternité. N'oublie jamais ces mots, mon petit cœur, c'est une promesse d'amour venant du plus profond de mon cœur et de mon âme. Je la fais devant Dieu comme témoin, dit-elle pleine d'émotion.

Son visage s'illumina à nouveau de bonheur, il ne put contenir les larmes qui inondèrent ses yeux tendrement amoureux.

— J'espère pouvoir vivre très vieux, ma jolie rose, pour te voir fleurir de mon amour jusqu'à mon dernier souffle. Tu es si belle, ton cœur est si pur, et je t'aime tant. Je te fais aussi la promesse devant Dieu que rien sur cette terre et dans l'univers ne nous séparera. Et si un jour cela arrivait, sache que je déchaînerais mon âme, toutes les forces qui sont en moi, autour de moi ainsi que dans l'univers, pour revenir à toi...

*

* *

Partie II L'émeraude (L'eau)

Leur seule hâte était de décrypter le message que Stella avait écrit. Ce à quoi ils s'employèrent sans attendre. Stella était assise depuis déjà deux heures devant le merveilleux outil qu'est l'ordinateur, et avec lequel elle se débrouillait de façon incroyable, comme si elle avait toujours su l'utiliser. Il se tenait debout derrière elle, appréciant ses recherches.

— Alors ! Que disent exactement les mots que tu as écrits ?

— C'est confus, mais je pense que c'est ça : brillante verte comme émeraude. Déposer dans son écrin. Énergie par quatre éléments volonté cœur âme corps amour. Puissance de l'univers fertilisera terre entière. Est-ce ce que tu pensais ?

— Oui, exactement. Mais comment sais-tu qu'il y a des points à ces endroits-là ?

— Les arrêts étaient plus longs avant ces mots et chacune des premières lettres de ces mêmes mots étaient derrière un point, c'est pour cela que je les ai soulignées sur mon papier. Comprends-tu ce que cela veut dire ?

— Tu es vraiment très intelligente, ma fée, pour une sauvageonne ! Je pense que l'on trouvera cette pierre au Brésil, mais j'ai du mal à croire qu'elle sauvera le monde en la déposant seulement dans son écrin, même avec toutes les forces du monde ! Enfin ! Le principal, c'est déjà d'aller là-bas et de trouver cette pierre, ensuite je me laisserai guider par mon intuition.

— Quand est-ce que nous partons ? demanda-t-elle impatiente.

— Ce serait bien que nous partions pendant mes vacances, mais cela va être très dur. Il faut que je fasse faire tes papiers, passeport, etc. En moins de trois semaines, c'est presque impossible ! De plus, il faudra que j'explique à ma fille pourquoi nous partons là-bas et sa mère ne voudra jamais que nous l'emmenions.

— La nuit porte conseil, tu vas bien trouver une solution, mon petit cœur. Mais nous ne sommes pas obligés de partir en août ! Tu n'as qu'à prendre des congés sans solde et profiter de tes vacances pour t'occuper des papiers et de ta fille.

— Tu es un amour, ma jolie rose... Oui, j'y ai pensé. Je vais essayer de vendre une épée et un livre que nous avons ramenés, je pense en tirer un très bon prix. Si ça suffit pour acheter les billets d'avion, la nourriture et en mettre un peu de côté pour un mois, alors c'est ce que nous ferons.

— Tu ne vas quand même pas vendre la belle épée avec l'écusson ?

— Non ! Ne t'inquiète pas, celle-ci, je la garde rien que pour moi. Dis-moi, ma jolie rose, j'ai une question à te poser.

— Oui ?

— Est-ce que tu sais pourquoi ton père a choisi un homme comme moi, divorcé avec un enfant, pour remplir cette mission avec toi qui es si pure ?

— Drôle de question ! Je pensais que tu avais compris qui tu es ?

— Oui, je l'ai compris. Mais je me suis écarté de ma voie spirituelle en faisant un enfant et en me mariant. Je pense qu'il aurait pu trouver quelqu'un d'autre, du genre prince charmant, non ?

— D'abord, je te rassure, tu as une âme aussi pure que la mienne. Tu sais, il y a peu d'êtres humains qui ont fait une ascèse spirituelle comme toi. Surtout, il y en a peu qui l'on faite au contact de la nature, et encore moins qui l'ont ressentie et comprise comme tu l'as fait ! Moi, je sais que ce n'était pas le hasard la première fois que je t'ai vu. Tu es mon destin, avec tout ton passé. Elle fit un court silence et reprit : un soir, quand tu étais avec les elfes, nous avons parlé de toi avec mon père, car je voulais savoir s'il t'avait choisi parce que je t'avais rencontré. Il

m'a dit une chose étrange ! Que tu étais né pour cette mission sacrée, mais que tu n'aurais jamais dû avoir d'enfant ni te marier. Puis il s'est mis très en colère parce que tu avais dépassé sa volonté. Il a eu beaucoup de mal à le comprendre et à l'admettre, pourtant malgré cela et son caractère aussi entêté que le tien, avec le temps, je crois qu'il a développé encore plus d'estime pour toi! — C'est vrai, quand j'ai senti cette force me manipuler, j'ai déchaîné toutes les puissances de mon esprit pour arriver à mes fins. Et j'ai longtemps lutté contre cette mystérieuse énergie qui me guidait sur ce chemin tout tracé.

Pardonne-moi, ma jolie rose, mais je ne regrette rien. Chaque moment de ma vie a renforcé mon caractère, j'aurais dû écouter ma petite voix intérieure, mais bon ! Tu sais, c'est dur de se sentir manipulé, sans savoir d'où cela vient. Alors tout au long de ma vie, c'est lui qui dirigeait ce que je devais faire. Je comprends mieux, maintenant, les tensions que j'avais.

Ils discutèrent de Shanti avec respect, puis s'endormirent l'un contre l'autre, comme chaque nuit.

La journée du lendemain fut consacrée à la fille de Michel, qui s'entendait à merveille avec Stella. Celle-ci lui raconta sa vie dans les bois... Ils demandèrent à Magali de garder le secret quant à la présence de Stella, ce qu'elle accepta avec beaucoup de complicité... Les jours suivants, ils s'appliquèrent à la préparation de leur voyage, à la vente de l'épée, du livre, et à la recherche d'une identité pour Stella. Tout ceci semblait compliqué et plutôt mal engagé ! Les brocanteurs ne lui offrirent presque rien de ce qu'il leur proposa, quant à la secrétaire de mairie, elle ne pouvait concevoir de faire une carte d'identité à une personne n'ayant pas d'extrait de naissance. Elle posa des questions auxquelles il ne pouvait répondre sans être pris pour un idiot, et sans dévoiler qui était Stella. De plus, sa demande la

rendit suspicieuse, ce qui n'était pas pour arranger ses affaires. Déterminé à réussir, et les semaines passant, il décida de rencontrer un expert en armes anciennes à Paris, et un autre en livres anciens. Cela paya. L'un estima l'épée à 2700 €, tandis que l'autre lui offrait plus de 15200 € pour le livre. C'était une très belle somme, mais ce livre posait aussi un problème important : pour l'expert, c'était un livre qui n'était pas censé exister, et cela le perturbait, d'autant plus qu'il était pratiquement intact, et datait quand même de 437 après Jésus Christ ! Il traitait de l'astrologie, de la ferronnerie de l'époque etc. Il s'intitulait : LA FERRONNERIE ASTROLOGIQUE ET ÉNERGÉTIQUE. D'après l'écrit, l'auteur faisait partie d'un monastère, sans être moine. En plus d'être expert en fabrication d'épées, il était aussi écrivain... Ce livre troublait le libraire, car les premiers écrits des moines dataient de 600 après Jésus Christ. Voulant l'authentifier, il leur demanda de le laisser quelques jours à son magasin. Michel refusa par manque de confiance et aussi à cause de ses questions un peu trop indiscretes concernant sa provenance. La vente de l'épée, elle, se fit sans difficulté. Ils rentrèrent heureux. Cependant, ils étaient inquiets de s'être un peu trop dévoilés, et cette inquiétude était renforcée par un pressentiment commun. Stella s'était sentie très gênée par le regard des hommes de cette ville, et surtout par celui des deux experts, et ce regard avait aussi énervé Michel...

*

Tandis que nos deux tourtereaux s'en retournaient chez eux, le libraire décrocha son téléphone pour appeler une de ses connaissances travaillant au gouvernement. Pour lui, ce livre était peut-être une aubaine et une remise en question de l'histoire. De

plus, le mystère émanant de ces deux personnages ne voulant rien dire sur la provenance du livre, ajouté à leur différence d'âge et de physique, lui laissait penser que quelque chose de gigantesque et d'étrange se cachait là-dessous!

— Allô ! Jean-François ?

— Oui, c'est moi ! À qui ai-je l'honneur ?

— C'est moi, Yvan Lambert !

— Tiens, quelle bonne surprise ! Que me veux-tu, cher ami ?

— Je t'appelle car quelque chose me tracasse. Deux personnes, venues de Bourgogne sortent de mon magasin. Elles voulaient faire estimer un livre, et leur comportement était étrange. Crois-tu que tu pourrais faire une enquête?

— Tu me déranges simplement parce qu'ils paraissaient étranges ? Tu es fou ou quoi !

— Attend, je t'explique ! En fait, le livre qu'ils sont venus faire évaluer n'a pas de prix.

Il lui coupa la parole :

— Comment ça, pas de prix ?!

— Oui, il a une valeur inestimable car il a été écrit presque deux cents ans avant le plus ancien livre connu à se jour. De plus, il traite d'un sujet plutôt audacieux dont personne, il me semble, n'a jamais fait usage. Ceci prouverait son authenticité. Le plus incroyable, tiens-toi bien, c'est qu'il est intact ! La couverture, la reliure, les pages, tout est en bon état. Pour un livre écrit en 437 après Jésus Christ, tu ne trouves pas cela étrange ?

— Oui, ça paraît incroyable ! Mais tu es sûr qu'il date de cette époque ?

— Je n'en suis pas certain à cent pour cent, car ils n'ont pas voulu me le laisser pour que je l'authentifie, mais j'en suis convaincu au fond de moi !

— Et que sais-tu d'eux ?

— Pas grand-chose à vrai dire ! Ils n'ont rien voulu me dire, à part qu'ils venaient de Bourgogne. Pour le reste, je pense qu'ils m'ont menti... Peut-être une autre chose ! Ils ont apparemment vendu une épée ancienne à un brocanteur, je pense que ce ne sera pas difficile de retrouver ce fripier, si l'arme est aussi ancienne que le livre.

— Je ne comprends pas ce que tu veux. Si je fais une enquête et que c'est un bien de famille, ils ont tout à fait le droit d'en faire ce qu'ils veulent. Qui plus est, avec le peu d'éléments que tu me fournis, cela va être difficile de les retrouver.

— Tu as certainement raison, mais si ce n'est pas un bien de famille et que tu puisses le prouver, et qu'ensuite tu récupères ce livre, imagine la popularité et surtout l'argent que l'on se fera...

— Bon ! Je vais voir ce que je peux faire... Je te tiendrai au courant. À bientôt !

— D'accord, à bientôt, et merci d'avance, répondit-il. Et il raccrocha son téléphone...

*

Se trouvant dans l'incapacité d'obtenir des papiers d'identité pour Stella par les voies légales, sans risquer de se dévoiler, Michel opta pour de faux papiers. Ceci s'avéra tout aussi difficile.

Il passa la semaine à questionner son entourage, mais sans résultat. Éreinté par ces démarches, il décida d'entamer ses économies pour offrir à Stella et Magali quelques jours dans un chalet isolé, en plein cœur des Alpes de Haute Provence. Au contact de la nature, il pourrait se ressourcer, et peut-être y verrait-il plus clair ensuite.

C'était un petit chalet perdu au milieu de nulle part, sans aucune maison à plusieurs kilomètres à la ronde. Stella retrouvait les joies

simples de la nature, et on pouvait lire le bonheur sur son visage. Souriante comme un soleil, elle partageait généreusement ces moments avec l'homme de sa vie, ainsi qu'avec Magali, qui apprenait beaucoup à son contact. Les soleils et les lunes passant, ils savouraient chaque instant qui les rapprochait, simplement, dans la complicité. Le mardi de la deuxième semaine, ils décidèrent d'aller au marché, dans le village voisin.

Magali, sa Galinette comme il l'appelait, craqua pour un superbe T-shirt à l'effigie de sa chanteuse favorite, et Stella ne put résister à la vue d'un magnifique collier de pierres. Beaucoup de gens se retournaient sur leur joie de vivre, sur la beauté pure de Stella, de sa fille, et de leurs merveilleux sourires. Michel commençait à s'inquiéter pour son porte-monnaie car, visiblement, ses deux femmes n'avaient pas la notion de l'argent. Il était plutôt du genre à ne pas se limiter, mais il devait faire attention à leurs dépenses. Main dans la main, ils illuminaient de joie les rues du village, dispersant sur leur passage bonne humeur et joie de vivre, empreintes d'une douce magie de l'instant. C'était comme si un vent de bonheur soufflait dans ce petit hameau de Provence. Soudain, sans prévenir, un nuage vint assombrir cet harmonieux moment.

— Mademoiselle, Monsieur, montrez-moi votre main, que je lise votre avenir !

Michel refusa, tandis que Stella tendit sa main spontanément. La bohémienne la prit en regardant la jeune femme fixement, dans les yeux. Puis elle porta son attention sur la paume ouverte de Stella. Ce qu'elle y vit la plongea dans un long silence. Elle releva la tête, l'air très ému et interrogateur.

— Vous êtes un ange, ou une fée ?

Stella regarda Michel. Celui-ci fronça les sourcils. Quelques curieux observaient la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

— Bon ! Allez, lâchez sa main. Nous n'avons pas d'argent à dépenser dans ces bêtises, dit-il, tentant de lui retirer la main de Stella. Mais la bohémienne résista.

— S'il vous plaît, je ne vous demanderai pas d'argent ! Oh ! Votre ligne de vie et votre ligne d'amour sont réunies, comme si votre destin dépendait de quelqu'un ! S'il vous plaît, Monsieur, laissez-moi regarder votre main, c'est très important, je vous en prie.

Elle se mit à genoux, suppliante. Une telle intensité émanait de son regard qu'il n'eut pas d'autre choix que de céder. Elle prit délicatement sa main gauche dans son autre main, gardant celle de Stella ouverte. Elle le fixa à son tour, mais plus longuement que Stella.

— Vous êtes un guerrier ancestral, mais bon, très bon.

Michel et Stella échangèrent un regard complice, puis sourirent tous les deux.

— *Elle est manifestement très forte*, dit Michel à Stella, par télépathie.

— *Laisse-la continuer, mon petit cœur, ça peut être intéressant.*

La bohémienne les contempla avec beaucoup d'étonnement, et leur rendit leur sourire d'un air malicieux.

— Vous avez une très grande complicité ! Vous communiquez par télépathie ? demanda-t-elle, les examinant toujours de son air malicieux, mais avec une pointe d'admiration dans la voix.

Michel la considéra sans parler, lui souriant en guise de réponse. Elle acquiesça de la tête, avec le même sourire complice, pour lui montrer qu'elle avait compris. Quelle intensité et quelle émotion dans ces jeux de regards et de sourires entre eux trois ! La bohémienne, très troublée par ces deux personnages semblant ne faire qu'un, avait complètement oublié la jeune fille à leurs côtés. Elle en prit conscience et la regarda tout aussi intensément.

- C'est votre fille à tous les deux ?
- Non ! C'est ma fille, je suis divorcé. On dirait que vous l'impressionnez !
- Excuse-moi, jeune fille, j'espère que je ne te fais pas peur. Comment t'appelles-tu ?
- Magali. Non, ça va ! Et vous madame, comment vous appelez-vous ?
- Violeta. Et vous ? demanda-t-elle plus décontractée, regardant les deux amoureux.
- Stella, et moi Michel. Enchanté Violeta ! Vous allez tenir nos mains longtemps ?
- Ah oui, excusez-moi ! Elle se replongea dans la lecture de leurs lignes tout en réunissant leurs mains. Oh, incroyable ! C'est extraordinaire ! Vous n'avez jamais remarqué que vos lignes de vie et d'amour se rejoignent trait pour trait ?
- Non, nous n'avons jamais remarqué cela. C'est important ? demanda Michel, surpris.
- Si c'est important ? Vous rigolez ! C'est incroyable, voire impossible ! Je n'avais jamais vu ça avant, j'en ai seulement entendu parler dans une vieille légende bohémienne que me racontait ma grand-mère quand j'étais petite.
- Une légende ! Quelle légende ? demanda Stella très étonnée.
- Vous avez des choses à faire ? dit-elle, lâchant leurs mains.
- Nos courses, et flâner sur ce sympathique marché, répondit Michel.
- Quand vous aurez fini, venez chez moi, je vous invite à déjeuner dans ma famille. Vous y serez accueillis comme des rois. Nous sommes à la sortie du village, à l'orée du bois, juste après le camping. Et je vous dirai tout sur cette belle légende, jolie fée Stella, ainsi que d'autres choses dont il faut que je vous parle dans un endroit plus tranquille.

Stella bondit de joie en prenant Michel par le cou, le suppliant d'accepter. Il accéda à sa demande, sans hésitation. Les curieux qui les observaient depuis un moment ne comprirent pas trop ce qui s'était passé. La petite famille continua sa promenade, tandis que la bohémienne s'en retournait vers les siens, pour leur annoncer la bonne nouvelle et préparer un festin en l'honneur de ses hôtes.

— Sympathique cette jeune femme, elle a un regard d'une intensité rare ! Tu ne trouves pas ?

— Oui ! Et elle a l'air pure. J'ai hâte d'y être, je pense qu'elle va nous apprendre des choses très intéressantes. Il est long ce marché, vous êtes sûr de vouloir aller jusqu'au bout ?

Michel regarda sa fille, l'air faussement décontenancé.

— C'est toi qui insistais pour tout voir, maintenant tu en as marre !

— C'est ça une fée, dit-elle en riant.

— Ah, les femmes ! Et toi Magali, comment la trouves-tu cette bohémienne ?

— Je la trouve gentille. Tu t'es trompé papa, c'est : ah, les fées ! Ils la regardèrent tous les deux, puis ils rirent tous en cœur. Les étalages n'ayant plus rien d'intéressant à leurs yeux, ils prirent le chemin du retour vers la voiture. C'était un marché qui égaillait par la diversité de ses étalages fantaisies. Il y avait foule ce matin-là, dans cette petite bourgade de Provence, et ce ne fut pas facile de sortir la vieille automobile qui les avait conduits jusque-là par on ne sait quel miracle, vu son état ! Toujours est-il qu'elle démarra au quart de tour. Ils prirent la direction indiquée par la bohémienne : la sortie du village, puis ils passèrent devant le camping et arrivèrent à l'entrée du bois où des caravanes étaient garées le long de la route. Plusieurs bohémiens semblaient les attendre, regardant à l'intérieur de chaque voiture qui ralentissait. L'un d'entre eux, les ayant manifestement reconnus, lança un

sifflement strident et agita les bras dans tous les sens, pour leur souhaiter la bienvenue et pour prévenir les siens de leur arrivée. La communauté sortit de toutes parts, pour les accueillir à bras ouverts. Des dizaines d'enfants et d'adultes s'empressaient autour de leur voiture pour voir les visages de cette légende vivante. Il fut obligé d'immobiliser son véhicule, de peur d'écraser l'un d'entre eux. Quand tout à coup, une femme se manifesta avec autorité. En moins d'une minute, ils s'étaient tous écartés de la Fiat. La vieille femme, accompagnée de Violeta s'approcha d'eux le regard enchanté et le sourire aux lèvres. Rassurés, ils sortirent de l'automobile avec aisance. La vieille dame s'arrêta à quelques mètres d'eux, puis les fixa de son intense regard. Elle avait du mal à croire que cette fameuse légende se révélait vraie, et elle voulait en avoir le cœur net. Dans sa tête se bousculaient déjà une multitude de questions.

Main dans la main, Stella et Michel, suivis de Magali, leurs sourires embellis par la joie de vivre, s'approchèrent des deux femmes et les contemplèrent tout aussi intensément.

— Bonjour, jeune homme, jeune femme et mademoiselle.

— Bonjour, madame, répondirent-ils.

Le regard malicieux et assuré de Michel, complice avec celui de Stella, dégageait une force immuable. La doyenne du clan plissa le front, paraissant troublée et même émue de ressentir autant de maturité chez ces deux personnages.

— Alors ma fille aurait dit vrai... Cela paraît invraisemblable ! Et pourquoi maintenant ? ! Pourtant, vous avez l'air authentiques, mais la pierre nous dira si vous êtes bien ceux que vous semblez être.

Michel et Stella échangèrent un regard interrogateur.

— Une pierre ? Quelle pierre ? demanda-t-il, se demandant si elle parlait de l'émeraude qu'ils cherchaient.

— Suivez-nous, on va discuter tranquillement devant un bon repas.

Ils suivirent les deux femmes, tout en se parlant par la pensée.

— *Tu crois qu'elle parle de la pierre que nous recherchons ?*

— *Non ! Je ne pense pas, elle ne peut pas être au courant d'un tel secret. Cela doit être autre chose.*

— *Pourtant ils savent notre secret et cela date d'il y a très longtemps, car une légende se transmet de génération en génération !*

— *Oui, tu as raison, mon petit cœur, les bohémiens sont un peu de la même famille que nous les elfes. C'est pour cette raison, je pense, qu'ils connaissent mon peuple et qu'ils savent pour nous à travers cette histoire. Mais pour l'émeraude, cela est peu probable qu'ils connaissent son existence, c'est forcément autre chose.*

Ils arrivèrent devant plusieurs tables garnies de nombreux plats, dont l'odeur alléchante donnait envie de festoyer sans attendre. Une table avec sept couverts était disposée à l'écart des autres. La vieille femme les invita à s'y asseoir. Ils s'exécutèrent avec plaisir. Magali, affamée, se jeta sur les chips garnissant la tablée. Michel la fusilla du regard. Elle comprit aussitôt et les reposa dans l'assiette. Un jeune homme, déjà assis, les dévisageait avec agressivité et un enfant les observait aussi, visiblement très impressionné.

— Excusez-moi, je ne me suis pas présentée ! Je m'appelle Orane, je suis la doyenne de la communauté. Vous connaissez ma fille. Ne faites pas attention à mon grand fils, il fait tout le temps la tête quand des inconnus viennent nous voir ! Le petit garçon, c'est Antonio, le fils de Violeta. Dites bonjour, les garçons !

— Bonjour, répondirent-ils.

Les trois invités leur répondirent gracieusement.

— Quelle est cette pierre dont vous avez parlé, Orane ? demanda Michel.

— Nous en parlerons en tête à tête, après le repas. Dites-moi, pourquoi êtes-vous venus en vacances en Provence ? Si ma fille ne s'est pas trompée, vous seriez ceux dont mon peuple parle depuis plus de mille ans, au travers de cette légende qui me remplit d'espoir chaque fois que je la raconte. Alors je pense que vous n'êtes pas là par hasard ?

— Je risque de vous décevoir, chère Orane. Nous sommes ici en vacances. Je voulais venir dans ce merveilleux paysage depuis des années déjà, et là je me suis décidé. Nous voulions profiter de ces vacances pour accomplir notre destin, mais j'avais promis à ma fille de l'emmener dans un bel endroit tranquille, en pleine nature. Alors nous sommes là. Et j'avoue que c'est un vrai bonheur...

— De quel destin vous parlez ? demanda d'un air moqueur le jeune homme qui les dévisageait depuis le début de la conversation.

Michel fixa Orane d'un air interrogateur. Elle répondit par un sourire complice. Il le comprit comme une invitation à répondre en toute franchise.

— Comment te prénommées-tu jeune homme ?

— Qu'est ce que ça peut bien vous faire, monsieur ?!

— Moi, c'est Michel. Si tu veux que je réponde à ta question et avoir une conversation avec moi, il faudra apprendre la politesse, sinon tu n'auras en retour que les mots et les actes que tu donnes aux gens.

Michel soutint son regard, laissant une place pesante au silence, que la tablée n'osa rompre. La force tranquille qu'il dégageait les impressionnait tous. Le jeune homme, ne supportant plus d'être

fixé aussi longuement, baissa la tête. Michel reprit la conversation, tout en l'ignorant :

— Alors, Violeta, vous nous parlez de cette légende?

— Je m'appelle Phillipé, dit le jeune homme, coupant la parole à sa sœur.

La douceur avec laquelle il avait répondu fit sourire Michel, la tablée et les bohémiens des autres tables. Ils s'étaient tus et furent tous surpris, non seulement qu'il ne se soit pas énervé, mais qu'en plus il ait objecté gracieusement. Cela étonna toute la communauté. Michel fixa Stella pour lui faire comprendre qu'il souhaitait qu'elle prenne la parole. Pendant ce temps, Orane servait ses invités et les autres tables. Ils commencèrent de déjeuner.

— Enchanté, Phillipé, dit Stella. Tu veux savoir de quel destin nous parlons ?

— Oui, répondit-il timidement.

— Et bien, nous allons nous efforcer de trouver une solution pour enrayer la déforestation, et stopper la pollution sur terre. C'est apparemment notre destin à Michel et moi, depuis des centaines d'années. Je suis sûre que tu dois te demander « pourquoi eux? ». Il lui fit un signe affirmatif de la tête.

— Et bien je t'avoue que nous sommes un peu dans le même cas que toi, nous nous posons aussi la question ! Je pense que si nous avons été choisis, c'est grâce à notre amour, à nos forces et à nos pouvoirs communs.

— De quels pouvoirs parlez-vous? demanda Phillipé.

Michel fit les gros yeux à Stella. Sans s'en rendre compte, elle avait dévoilé leur secret. Il reprit la parole pour détourner la conversation:

— Et si vous nous parliez de cette légende, Orane ?

— Oui, je vais vous en parler, mais si vous nous montriez un peu ces pouvoirs ! dit-elle, regardant Stella.

— Nous n'avons aucun pouvoir, Orane, seulement une forte volonté et notre foi pour cette mission, répliqua Michel, qui dégustait une cuisse de poulet.

Elle les regarda avec insistance, n'ayant aucunement l'air convaincu de ce qu'il disait.

— À mon avis, vous avez plus que ça tous les deux ! Je me demande si vous voulez nous le cacher où si vous n'en êtes encore pas conscients... Enfin ! C'est votre secret. Je vais faire un pacte avec vous, si vous le voulez bien...

— Un pacte ? Si c'est honnête, oui, pourquoi pas. En quoi consiste-t-il ?

— Si c'est bien vous les élus pour cette mission sacrée, je vous dévoilerai tout sur cette légende qui donne tant d'espoir à notre communauté. Ma fille vous révélera non seulement un secret sur votre avenir, qui risque d'être très tumultueux, mais en plus, elle donnera à Stella un cadeau pour votre grand départ dans cette aventure qui vous attend. En contrepartie, je vous demande de nous faire confiance et de devenir nos amis, répondit Orane.

Michel fixa la femme de sa vie pour avoir la certitude de son accord ; elle répondit par son habituel sourire.

— Je vous le promets Orane, vous resterez nos amis, quoi que l'avenir nous réserve. Mais peut-on parler devant toute votre communauté ?

— Oui, bien sûr, autant qu'à nous ! Bon ! Il est temps que je vous parle de cette légende. Est-ce bon, la nourriture vous plaît ?

— Oui, c'est délicieux, répondirent-ils en chœur, impatients.

Elle sortit une bougie d'une de ses poches, qu'elle prit soin de mettre sur un support en bois. Violeta prit une petite branche, dont le bout brûlait dans le feu crépitant ardemment, et alluma la

bougie. Orane était prête à raconter son histoire. *C'est fou comme ce peuple ressemble au mien*, pensa Stella. Cela lui rappela de nombreux souvenirs et la rendit nostalgique. Michel le ressentit et embrassa tendrement sa main, tout en la regardant amoureusement, pour la reconforter.

— Cette légende est née vers l'an 55. À l'époque, notre peuple et celui des elfes vivaient en harmonie dans les bois, ils se côtoyaient presque chaque jour. Ils combattaient même côte à côte contre les chevaliers. Et puis un jour, le sorcier des elfes voulut rencontrer notre chef. Ils discutèrent longuement, le sorcier lui raconta qu'un jour, dans mille cinq cents ans à deux mille ans, un humain et une fée viendraient dans ce monde pour sauver la planète d'un mal plus puissant que tous ceux jamais connus : la pollution. Et que si notre peuple existait encore, il devrait les accueillir et peut-être même aussi les aider dans leur quête. C'était un sacré devin et il savait ce qu'il faisait, le vieux sorcier !

Elle reprit son souffle, but un peu d'eau pour se désaltérer. Nos deux héros se regardèrent surpris par ses dires. Elle continua son récit :

— J'en étais où ? Ah oui ! Je disais donc : il savait ce qu'il faisait, ce sorcier. Excusez-moi de me répéter ! Ils secouèrent la tête en guise de compréhension, pour ne pas l'interrompre. Pour que notre peuple puisse vous reconnaître, il avait cassé en deux une pierre sacrée à ses yeux, dont il donna un des deux morceaux à notre chef. L'autre morceau serait la preuve de leur authenticité. La seconde façon de les reconnaître serait leur amour passionné et très complice, autant physique que mental.

Michel porta la main à la pierre accrochée à sa chaîne, ce si beau cadeau donné par Shanti. Il regarda Stella, interrogateur, les yeux pétillant d'amour.

— *Tu étais au courant de ça, ma jolie rose ?*

— Non ! Mon père ne m'en a jamais parlé, je sais seulement que certaines pierres magiques protègent, et ont des vertus différentes sur le corps, c'est tout. Elle est cassée, la pierre qu'il t'a donnée ?

— Je crois, oui, mais ça ne m'a pas choqué. De toute façon, ça n'a aucune importance, si ce n'est pas l'autre moitié que j'ai, cela ne nous empêchera pas de remplir notre mission.

— Mais...! Vous parlez par télépathie vous deux, ou quoi ? s'exclama Orane, surprise et impressionnée.

— Non ! Nous nous interrogeons du regard. Continuez, Orane. Elle grommela, peu convaincue de la franchise de sa réponse.

— La suite, c'est que nous ne les avons jamais vus, et vous voilà aujourd'hui ! Toutefois, cela me surprend, car aucun de vous deux ne ressemble à un elfe ! Alors j'espère au moins que vous avez l'autre morceau de pierre, parce que si ce n'est pas le cas, cela va m'être très difficile de vous croire, chers amis !

— Je l'ai sur moi, l'autre morceau. Quant au physique de Stella, il est vrai qu'elle ne ressemble pas vraiment à un elfe, mais c'est une longue histoire. Enfin ! Je pense qu'elle vous en parlera mieux que moi, dit-il, caressant tendrement la main de sa bienaimée.

Contente de prendre enfin la parole pour raconter l'histoire de son peuple, Stella ne put s'empêcher de laisser éclater sa joie par un petit rire pur et merveilleux. Elle contamina toute la communauté, charmée de tant de bonheur et de pureté de cœur. Michel joignit la pierre qu'il avait autour de son cou à celle d'Orane, pour n'en faire qu'une. Soudain ! Un vent imprévisible souffla en rafale, quelques secondes, pour s'évanouir aussi soudainement qu'il était venu. Un long silence s'ensuivit ; tous avaient le sang glacé par cette force mystérieuse qui régnait autour d'eux. Stella, habituée à ces phénomènes le rompit de sa douce voix fluette et se lança dans le récit de son peuple. Peu enclins à écouter car encore secoués et effrayés par ce vent étrange, les bohémiens la

regardèrent, éberlués par tant de passion dans sa voix ! Ses mots ne faisaient qu'un avec sa pensée, remplie de cette pureté qui était la sienne. Une telle énergie émana du timbre de sa douce voix, qu'il leur était impossible de ne pas prêter attention à ses dires. En moins d'une minute, plus rien n'eut d'importance. Ils étaient tous envoûtés, à l'écoute du moindre détail de ce qu'elle racontait. Quand elle parla de l'homme de sa vie, les yeux s'écarquillèrent en regardant Michel. Elle n'omettait aucun des moments intenses des sept jours qu'il avait passés dans son monde. Tout en parlant, elle le regardait avec un tel amour, un tel respect et une telle fierté que ses yeux brillaient de bonheur. Elle continua en parlant du livre sacré découvert récemment. Michel lui fit comprendre par télépathie de ne pas s'étendre sur ce sujet, surtout sur le lieu. Ce qu'elle fit avec une habileté surprenante. Elle ne parla pas non plus du message faisant allusion à l'émeraude. Elle finit par une conclusion extraordinaire qui fit réfléchir toutes les personnes présentes.

— Mon peuple et le vôtre sont les hôtes de cette si belle nature. Nous ne sommes que de passage sur cette terre et rien ne nous donne le droit de la détruire, nous avons juste le devoir de la préserver pour nos descendants, par morale et surtout pour survivre.

À nouveau, un long silence suivit les propos de la jolie fée. Orane prit la parole :

— Vous êtes surprenants tous les deux ! Pourtant des zones d'ombre subsistent dans mon esprit. Vous êtes tranquillement assis ici, en sachant qu'il faut sauver le monde, ça me choque un peu !

— Nous devons partir à la recherche de cette pierre pendant mes congés, cependant j'avais promis à ma fille de l'emmener en

vacances dans ce beau paysage de Provence. Nous partirons après, Orane, si nous arrivons à résoudre notre problème.

— Quel problème ? Est-ce que nous pouvons vous aider ?

— J'en doute !

— Dites toujours, on ne sait jamais !

— Je recherche un moyen de donner une identité à Stella, mais cela s'avère plus difficile que je ne le pensais.

Orane regarda Violeta avec un sourire complice.

— Nous avons la solution à votre problème, Michel. Mais avant de vous faire complètement confiance, je veux être sûre que vous êtes celui que vous prétendez être, car vous pouvez très bien avoir volé cette pierre.

Exaspéré, il rétorqua avec ironie.

— Et à votre avis, nous avons inventé tout ça ? Dans quel but ? Vous voler une caravane ?!

— Peut-être pour profiter de notre hospitalité ! Excusez-moi de réagir de cette façon, mais je veux que tout soit clair entre nous.

— Je ne vous comprends pas, Orane ! Que voudriez-vous que je fasse de plus pour vous prouver notre bonne foi ? De toute façon, nous n'avons rien à prouver. Si vous ne nous croyez pas, nous partons et nous chercherons une autre solution pour lui donner un état civil !

— Ne vous emportez pas ! Dans son récit, Stella a dit que vous aviez des pouvoirs télékinésiques. Faites-nous simplement une démonstration, et vous ferez partie de notre famille, comme si vous étiez mon fils.

Il regarda Stella, celle-ci lui fit signe de le faire. Mais sa morale et les demandes pouvant découler d'une telle démonstration le firent hésiter.

— Allez, s'il vous plaît ! Je vous assure qu'on ne vous le demandera plus après.

Il hésita encore le temps d'un silence. Puis il donna son accord en hochant la tête deux fois de suite. Il décrispa ensuite les traits de son visage qui s'illumina d'un merveilleux sourire. Les bohémiens, contents et impatients, attendaient de voir ce dont il était capable.

— Bon ! Que voulez-vous que je fasse ?

Orane se donna un temps de réflexion, puis lui dit d'un naturel incroyable :

— Vous pourriez faire venir des billets, de la banque la plus proche ?

Il sourit, l'air interrogateur, pensant qu'elle faisait de l'humour, mais elle parlait sérieusement. Cela confirmait son pressentiment : elle voulait profiter de son pouvoir.

— Non, Orane ! Cela, je ne peux pas le faire, voler je n'ai pas le droit.

— Zut ! Ça m'aurait bien arrangée pourtant. Faites ce que vous voulez, alors.

Il regarda autour de lui, et se concentra. Il prit pour cible la pierre qu'Orane avait remise dans sa poche. Elle s'envola jusqu'au-dessus de la table, suivie de trois pommes se trouvant sur cette même table. Il recommença la même démonstration qu'avec Nataraja, les trois fruits tournèrent autour de la pierre, comme les planètes autour du soleil. Cela les impressionna beaucoup. Ils applaudissaient tout en poussant des *oh, ah...* Puis il reposa délicatement les pommes sur la table et prit la pierre dans sa main.

— Orane ! Je garde la pierre que le sorcier des elfes avait donnée à vos ancêtres. Elle doit leur revenir.

— De quel droit vous voulez la garder ?

— Par tous les droits ! Elle ne vous a jamais appartenu et vous n'en avez plus besoin.

— Soit, vous avez raison, mais c'est quand même un objet sacré pour nous !

— Oui, je comprends, Orane. Mais le juste retour des choses veut qu'elle revienne au peuple des elfes. Et puis nous allons avoir besoin de toutes les forces disponibles...

— Vous avez raison, excusez-moi, Michel ! Elle observa un court silence, puis reprit : Il y a un mois, une de mes filles venait d'avoir trente ans, elle est morte bêtement. Elle vivait avec un homme riche, et elle l'avait quitté deux mois auparavant. Il lui avait tout donné, cet homme, et elle avait tout pour être heureuse. Mais un jour, sans savoir pourquoi, il a perdu la tête. Il s'est mis à la frapper. Je crois que c'est plus la violence qui l'a fait mourir que l'accident.

— Quel genre d'accident a-t-elle eu ? Pourquoi nous parlez-vous de ça ?

Ses yeux commencèrent à rougir, les mots ne pouvaient plus sortir de sa bouche. Cet événement était trop récent pour qu'elle puisse continuer d'en parler sans fondre en larmes. Par un regard plein de détresse, elle demanda à Violeta, sa fille, de continuer à sa place. Celle-ci comprit et prit la parole :

— Ça s'est passé dans la montagne, du côté d'Albertville. Ma sœur est partie se balader, comme elle le faisait chaque matin, en fin de matinée. Elle avait l'air bien ce matin-là, comme apaisée. Cela aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Il était midi, c'était l'heure de déjeuner, nous l'attendions, et nous nous sommes vite inquiétés. Nous l'avons cherchée toute la journée, en vain. Pendant trois jours, nous avons fouillé tous les endroits possibles. C'est un enfant qui l'a trouvée, gisant au fond d'un ravin. Nous avons pensé à un accident, mais au fond de nous, nous savons que ce n'en était pas un. C'est un peu macabre ce que je vous raconte,

et c'est encore trop récent pour que je puisse contenir mon émotion... Excusez-moi ! dit-elle, les yeux inondés de larmes.

Enfin ! Tout ça pour vous dire que ce serait un honneur pour nous de donner à Stella l'identité de ma sœur.

Surpris, ils la considérèrent avec étonnement.

— Comment pensez-vous que sa carte d'identité puisse nous servir ? Stella ne lui ressemble pas, et puis c'est gênant. Nous ne sommes guère superstitieux, mais cela pourrait nous porter malheur !

Orane reprit la parole :

— Je crois que rien ne pourra vous atteindre ou vous porter malchance, car vous vous protégez l'un l'autre. Vous ne faites qu'un et je sais bien que rien ni personne ne vous séparera. En ce qui concerne sa carte d'identité, vous pouvez la scanner sur un ordinateur, puis vous changez la photo, ensuite vous faites une photocopie et vous faites croire qu'on lui a volé ses papiers. Ils n'y verront que du feu ! De plus, ma fille est toujours vivante à leurs yeux, nous n'avons jamais déclaré son décès. Stella sera Céline Berchenet... Je vous donnerai aussi mon livret de famille, pour l'acte de naissance. Vous pourrez même changer son prénom, pour prendre celui de Stella, si vous le voulez.

— C'est carrément génial ! s'exclama Stella, sautant dans les bras de Michel.

— Oui, elle est vraiment géniale votre idée. Vous savez, vous nous enlevez une sacrée épine du pied ! J'aurais eu beaucoup de mal à trouver une solution sans éveiller les soupçons. Mais vous êtes sûre que ça va fonctionner ? demanda-t-il, sceptique.

— Bien sûr que oui, pourquoi ça ne marcherait pas ? À part nous, personne ne sait qui elle est, et à part la photo, ils n'ont aucune référence pour l'identifier. Au pire, vous n'avez qu'à présenter le

livret de famille, ils vous feront une nouvelle carte d'identité sans poser de questions.

— Et l'homme avec qui elle vivait, s'il essaye de la retrouver ?

— Oui, nous y avons pensé. Mais il y a peu de chance pour qu'il nous retrouve et si ça arrive un jour, nous lui dirons qu'elle est partie avec autre un homme. Donc, aucun souci à avoir de ce côté-là. Franchement, je suis sûre que vous n'aurez aucun problème, et en plus vous aurez sa protection, car son esprit sera avec vous !

— Vous êtes gentille, Orane. Ce que vous faites pour nous, je ne l'oublierai jamais. Je sais qu'il faut beaucoup de courage pour faire renaître votre propre sang au travers d'une inconnue. Nous vous ferons honneur, je vous l'assure, car Stella est une femme au cœur pur, c'est mon joyau précieux, brillant de mille feux.

Elle leur décrocha un large sourire complice, et des larmes, de bonheur ou de tristesse, peut-être même un peu les deux, firent briller son doux regard. Michel et Stella la prirent dans leurs bras. Ce geste fit naître une belle émotion, emplie d'amitié, au sein de la communauté.

La nuit commençait à flirter avec le peu de jour restant, et le temps avait passé comme une étoile filante traversant le ciel. Ils avaient décidé de partir, pour ne pas abuser de leur hospitalité. Mais ils durent se résigner à rester face à l'insistance de leurs hôtes pour qu'ils assistent à la petite fête qu'Orane avait faite préparer en leur honneur. En attendant la fin des préparatifs, Magali s'amusa joyeusement avec le fils de Violeta et avec d'autres enfants. Elle était ravie de passer la soirée avec eux. Pendant ce temps, Michel et Stella aidaient aux préparations culinaires. La fête dura jusque tard dans la nuit et engendra des liens d'amitié de plus en plus forts...

*

Les vacances terminées, Michel reprit son travail pour quinze jours, le temps de prévenir son employeur de son départ en congés sans solde. Ce dernier accepta sans problème. Stella était très nerveuse à l'approche du départ car elle n'avait jamais pris l'avion, et aussi parce que cette jungle amazonienne, où les animaux n'avaient rien de commun avec ceux de nos forêts, pouvait se révéler très hostile. Ce trésor risquait de susciter convoitise et curiosité, et cela l'effrayait plus que tout. Violeta l'avait mise en garde contre des gens mauvais qu'ils trouveraient sur le chemin de leur aventure, ses mots l'avaient marquée. N'ayant jamais eu à faire face à l'adversité et à la méchanceté, cela la terrifiait, malgré la présence de Michel à ses côtés. Vivre sans presque rien ne la gênait nullement, et le peu d'affaires qu'elle emmenait surprenait Michel. Il avait une valise et un gros sac bien remplis, cela exaspérait Stella. Ils prirent le train pour Paris, cependant personne n'était au courant de leur départ. Il avait réservé un voyage organisé où ils faisaient partie d'un groupe de 28 personnes, dont ils se sépareraient à leur arrivée. Le trajet s'avérerait être très long, car ils faisaient une escale à Chicago, avec une attente d'une heure trente, ensuite direction le Brésil. Le voyage durerait 10h30. Ils descendraient dans un charmant hôtel grand luxe, entre Brasília et Victoria de Conquista, pour normalement une période de quinze jours, qu'ils rallongeraient certainement selon qu'ils trouveraient rapidement ou pas la pierre qu'ils venaient chercher. Stella, très stressée au décollage du Boeing 747, laissa quelques marques en forme de croissants sanguinolents sur l'avant-bras de Michel. Il ne dit rien, car l'amour qu'il lui portait était dix fois plus fort que la douleur de ses griffures. Le vol jusqu'à Chicago se passa sans difficulté. À l'aéroport, Stella était comme euphorique. Elle voulait sortir de l'enceinte pour visiter la ville, et voir s'il y avait encore un endroit

de nature dans cette grande mégapole. Mais Michel n'avait guère envie de s'éloigner de l'endroit où ils se trouvaient, de plus, le groupe voyait cela d'un mauvais œil.

— Pourquoi tu veux sortir de l'aéroport ? C'est trop court 1 heure 30 !

— Trop court, tu rigoles ! Dis plutôt que tu n'as aucune envie d'y aller !

— C'est vrai, cela ne me dit rien qui vaille. Et puis, nous ne pouvons pas nous permettre de manquer l'avion. Ça bouge vite ici, et tu sais, ce n'est pas notre objectif d'aller dans cette ville.

— Qu'en sais-tu ? J'ai une sœur à Chicago, mais je ne sais pas où elle se trouve exactement, dit-elle d'un naturel incroyable.

— Hein, une sœur ! Tu me fais marcher là ?

— Non ! Je ne te fais pas marcher, mon petit cœur, j'ai vraiment une sœur qui habite à Chicago.

— Mais pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— L'occasion ne s'est jamais présentée, et donc il n'y avait pas lieu d'en parler.

— Elle vit ici depuis longtemps ?

— D'accord ! Je te raconte toute l'histoire si tu m'accompagnes pour la retrouver !

Il acquiesça, prit tendrement sa main, et l'embrassa tout aussi tendrement. Ils marchèrent en direction de la sortie, sous le regard inquiet, voire énérvé, de leurs compagnons de voyage.

— Alors, dis-moi tout, ma jolie rose.

— En fait, je l'ai peu connue, j'avais 7 ans quand elle est partie, elle en avait 17. C'était elle qui devait partir avec l'écu. En l'occurrence, toi, mon petit cœur. Elle se disputait souvent avec notre père car il ne voulait pas qu'elle te rencontre avant que tu sois prêt. Et puis un jour, elle s'est mise à fuguer. Elle me racontait chaque soir ses escapades dans la ville, et où elle allait. Jusqu'à

ce fameux soir où elle rencontra cet Américain. Il la faisait énormément rire et apparemment il avait pressenti qu'elle était une fée. Au matin du sixième jour de l'endroit où nous étions, elle me fit part de son envie de partir avec lui à Chicago. Moi, comme une idiote, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que de le dire à notre père. Il s'est mis dans une colère noire... L'avait-elle senti ? Je ne l'ai jamais su, car elle nous avait quitté et nous ne l'avons jamais revue.

— Incroyable ! Si je comprends bien, tu n'es pas vraiment sûre qu'elle soit ici ?

— J'en suis presque sûre au contraire, je le ressens. Mais c'est étrange, je n'arrive plus à communiquer par télépathie avec elle. C'est comme si son esprit n'était plus disponible, comme si elle me repoussait.

— Bon! Concrètement, comment va-t-on s'y prendre pour la retrouver? Connais-tu au moins le nom de son Américain?

— Non, je ne le connais pas ! Ne dis plus rien, si c'est pour être encore aussi pessimiste !

— Ce n'est plus être pessimiste, ma jolie rose, c'est être réaliste ! Nous sommes dans une ville de plusieurs millions d'habitants, avec son seul prénom pour la rechercher, et nous n'avons plus qu'une heure douze minutes pour la retrouver, dit-il en regardant sa montre.

Elle regarda dans tous les sens, scrutant chaque visage, tout en réfléchissant.

— Tu pourrais utiliser ton pouvoir pour m'aider à la retrouver ?

— Comment ? Je n'ai aucun élément la concernant, à part toi.

— Je peux t'envoyer son image par télépathie en pensant fort à elle, et tu te concentres sur ça.

— Oui, cela peut se faire. Mais pas ici, on va nous prendre pour des fous!

Il la prit par la main pour l'emmener dans un endroit où il y aurait moins de monde. Ce qui s'avéra plutôt difficile à trouver dans une aussi grande ville. Les gens grouillaient de partout. En passant devant un magasin de vêtements, une idée lui vint à l'esprit. Il l'entraîna à l'intérieur.

— Mais, pourquoi aller dans un magasin ? Il y a encore plus de monde que dans la rue !

— Suis-moi et ne pose aucune question.

Il prit une robe au hasard, jeta un coup d'œil autour de lui, puis se dirigea vers les cabines d'essayage.

— Bonne idée, mon petit cœur, en plus elles sont hyper grandes ces cabines !

Ils entrèrent, tirèrent le rideau, sous le regard interrogateur d'un couple qui finalement les imita. Il se mit face à elle, l'embrassa tendrement et prit sa tête entre ses deux mains, tout en fermant les yeux. Elle pensa fort à sa sœur. Le résultat fut immédiat ! Il eut un flash presque dans l'instant. Il ôta ses mains, quand soudain ! la cabine se trouvant à côté de la leur se mit à trembler, et de petits gémissements en sortirent, émis par une voix féminine. Ils se regardèrent étonnés, et se mirent à rire.

— J'aurais bien fait la même chose qu'eux, quels veinards !
Dommage que nous n'ayons pas le temps.

— Dans une cabine d'essayage, alors que tout le monde peut nous entendre ! Tu es fou ! Alors qu'as-tu vu ? demanda-t-elle en prenant la direction de la sortie, Michel sur ses talons.

— Bon ! Oublions l'amour dans la cabine ! Tu vas rire, mais nous avons une chance incroyable ! Elle travaille dans ce magasin.

— Quoi ! Tu es sérieux ? demanda-t-elle toute excitée.

— Oui, tout à fait sérieux, elle travaille à l'étage, dans le rayon enfant. Elle nous attend !

Sans plus attendre, elle détala aussi vite qu'un éclair, se précipitant dans les escaliers. Arrivée en haut, elle regarda dans tous les sens, sans savoir où aller. Michel montait tranquillement par l'escalator.

— C'est de quel côté ? s'écria-t-elle émoustillée de bonheur.
— Va à droite, c'est tout au fond.

Le temps qu'il finisse sa phrase, elles étaient l'une en face de l'autre. Stella se jeta dans les bras de sa sœur, qui était d'une beauté incroyable. Un visage de poupée, avec de superbes yeux vert clair, comme son père, un corps aussi parfait que celui de Stella, avec une tête de plus qu'elle en taille. Cela faisait d'elle un soleil de séduction.

— Bonjour, Sandra ! Ça fait du bien de te revoir, dit Stella, la voix tremblante d'émotion.

— Bonjour, petite sœur ! Oui, ça fait du bien de te revoir aussi, si tu savais comme tu m'as manqué ! dit-elle les yeux brillants. Alors, c'est l'élue ?

— Oh, oui ! Je te présente Michel, l'amour de ma vie. Michel, voici Sandra.

— Enchanté Sandra, dit-il en lui esquissant un gentil sourire.

Elle le salua d'un signe de tête avec un délicieux sourire, semblable à celui de sa sœur. L'instant était fort en émotion, car dans son esprit naissait le regret de ne pas avoir attendu, et son silence en disait long sur cette nostalgie qu'elles comprenaient toutes les deux.

— T'inquiète, petite sœur, je ne vais pas te le prendre ! Vous êtes faits l'un pour l'autre, et puis un bel amour passionné comme le vôtre ne peut être vécu deux fois.

— Je le sais Sandra, j'ai confiance en toi. Finalement, tu as contribué à mon bonheur. Notre destin s'est tracé, pareil à des fleurs attendant d'être cueillies dans le jardin de la vie. Toi, tu es

partie et comme tu dis, nous sommes vraiment faits l'un pour l'autre.

Elle observa un silence de quelques secondes, souriante, cherchant une approbation sur le visage de sa sœur. Celle-ci lui sourit à son tour, lui caressant doucement la joue.

— Alors ! Comment vas-tu ? Es-tu heureuse ici ? reprit Stella.

— Mon père, ma petite sœur et les elfes me manquent. La vie est étrange dans ce monde, mais ça va, je m'y plais. Je ne m'ennuie plus et oui, je vais bien. Et toi, comment vas-tu ? Tu es rayonnante...

— Merci. Ce serait difficile d'aller mieux ! Je vis ce qu'il y a de plus beau : l'amour. Mon père, ma sœur et les elfes me manquent aussi.

— Quand les as-tu vus pour la dernière fois ? demanda Sandra, la gorge serrée.

— Cela fait un peu plus d'un mois. Tu n'as jamais pensé à retourner les voir ? Tu nous as vraiment manqué, tu sais !

— Oui, j'y ai pensé plus d'une fois, mais je crois que notre père ne me pardonnera jamais ! Est-ce qu'il a dit quelque chose quand je suis partie ?

— Non, pas quand tu es partie. Le jour de mon départ, il m'a dit dans le creux de l'oreille : « Si tu revois un jour ta grande sœur, dit lui que je l'aime fort et qu'elle sera toujours la bienvenue ». Et il a pleuré. C'est pour ça qu'il m'a semblé important de te voir aujourd'hui, je voulais que tu saches ce qu'il m'a dit.

Elle fixa Michel, lui esquissant un sourire complice.

— Tu es un ange, Stella, dit-elle en la prenant dans ses bras à nouveau, les yeux inondés de larmes de joie. Pouvez-vous rester ce soir ? J'aimerais vous présenter mon mari.

— Ce serait avec plaisir, mais nous avons un avion à prendre dans une heure. Au retour, si tu veux ?

— Oui, avec plaisir. Où allez-vous ? Et dans combien de temps revenez-vous ?

— Nous allons au Brésil pour quinze jours, normalement.

— Je viendrai certainement en France avec vous, quand vous rentrerez. Qu'allez-vous faire au Brésil ?

Michel, regarda sa montre, et prit la parole :

— Nous vous en parlerons au retour, car le temps presse. Notre avion va bientôt arriver et il faut que nous présentions nos passeports.

— Nous avons tant à nous dire... Enfin ! Ce sera pour mieux se retrouver. Promettez-moi de rester un jour ou deux chez moi, quand vous reviendrez.

— Oui, c'est promis, Sandra, répondirent-ils en chœur. Tu viendras en France avec ton mari ? Est-il au courant de ta différence? demanda Stella, curieuse.

— Michel a raison, nous en reparlerons quand vous repasserez me voir. Allez, sauvez-vous vite, l'avion ne vous attendra pas, dit-elle, la voix tremblante.

Chacune posa sa main sur le visage de l'autre, le regard tellement rempli de tendresse que leurs yeux ne purent contenir leurs larmes. Michel regarda Sandra avec douceur, pour lui dire au revoir par la pensée. Elle les salua de la main tandis qu'ils s'éloignaient. Ils passèrent la porte de sortie du grand magasin, Stella le cœur léger d'avoir pu voir sa sœur. Sandra avait le cœur heureux de savoir que son père ne lui en voulait plus. Michel prit la main de l'amour de sa vie, la regarda fièrement, comprenant son insistance à avoir voulu voir sa grande sœur.

Ils arrivèrent tranquillement main dans la main à l'aéroport alors que le groupe s'impatiait. Ils eurent droit à une leçon de morale, mais cela leur importait peu. Ils sourirent de la situation,

se contemplant amoureusement. *S'ils savaient qui nous sommes et pourquoi nous sommes là !* se dirent-ils par la pensée.

*

Dans un bureau de la banlieue parisienne, le Capitaine Sargeret, des services secrets français, épluchait sur Internet toutes les adresses des brocanteurs. Son téléphone sonna :

— Oui, allô, à qui ai-je l'honneur ?

— C'est Aigle Royal des Plaines !

— Ah ! Bonjour, monsieur le Ministre. Vous allez bien ?

— Oui, ça va bien, merci Capitaine. Alors, vous avez retrouvé la trace de nos deux Bourguignons qui ont vendu cette épée ancienne ?

— Non ! Je n'ai pas eu le temps, Monsieur le Ministre.

— Quoi. Vous vous moquez de moi ? Cela fait trois semaines que je vous ai confié cette affaire et vous ne les avez toujours pas retrouvés ? s'écria-t-il.

— Excusez-moi, Monsieur le Ministre, mais nous avons des affaires beaucoup plus importantes et prioritaires à résoudre ! J'ai noté tous les brocanteurs se trouvant dans un périmètre de deux kilomètres autour de la boutique du libraire dont vous m'avez parlé. Je vais leur faire rendre une petite visite demain matin à la première heure, par mon équipe.

— J'ai pourtant été assez explicite lors de mon dernier appel pour que vous passiez mon affaire en priorité ! Non ?

— Oui, vous avez été très explicite, Monsieur le Ministre, cependant nous avons des priorités par centaines pour la défense de notre pays. Alors, retrouver deux civils n'ayant rien fait à personne, simplement pour authentifier un livre qui n'est pas

censé exister, cela ne fait aucunement partie de mes priorités. Désolé !

— Continuez à me répondre, Capitaine, et vous allez droit aux ennuis ! Je vais faire un rapport au Président... Et si nous sommes en face de quelque chose d'aussi important, comme je le pense, je demanderai à vous faire virer !

— Faites donc. Il vous dira exactement ce que je viens de vous dire, et il me donnera raison. De plus, si vous continuez à me parler sur ce ton, c'est moi qui ferai un rapport. Il aura beaucoup plus de poids que le vôtre face à l'incohérence de votre demande et de vos propos. Sachez, Monsieur le Ministre, que notre mission principale est la défense de notre pays, au cas où vous l'auriez oublié ! Si je vous rends service, c'est simplement parce que vous êtes ministre. Alors continuez sur cette voie avec moi et vous allez faire votre recherche vous-même. Au revoir, Monsieur le Ministre, dit-il en raccrochant son téléphone.

— C'est pas vrai, il m'a raccroché au nez, ce con ! s'écria le ministre, en colère. Il recomposa le numéro sur son téléphone.

— Capitaine Sargeret, c'est moi !

— Qui ça, moi ?

— Vous êtes pesant ! C'est Aigle Royal des Plaines.

— Que voulez-vous, encore, Monsieur le Ministre ?

— Ne refaite plus jamais ça, Capitaine !

— Quoi donc, Monsieur le Ministre ?

— De me raccrocher au nez. Bon ! Nous n'allons pas nous énerver pour si peu, nous sommes censés nous entraider et résoudre les problèmes. Je vous prie de m'excuser de vous avoir parlé de cette façon, j'espère que vous ne m'en voulez pas ?

— J'accepte vos excuses ! Mais il faut que vous compreniez, nous n'avons pas les mêmes problèmes à résoudre vous et moi, et surtout, je reçois mes ordres directement du Président.

— Je comprends, soyez en sûr. Est-ce que cela veut dire que je dois lui en parler, pour avoir votre accord ?

— Non, ça ira pour cette fois, mais pensez-y à l'avenir ! Je vous appellerai dès que j'aurai les renseignements demandés. Au revoir, Monsieur le Ministre...

*

L'avion se posa à l'aéroport de Brasília alors que le soleil déclinait à l'horizon. Le spectacle, vu des hublots du Boeing, était éblouissant de beauté. La température au sol avoisinait les 42 degrés centigrades, à 21h37. Un bus climatisé les attendait à la sortie de l'aéroport pour les emmener à 50 kilomètres de Victoria de Conquista, dans un charmant hôtel en pleine jungle. Celui-ci vantait les bienfaits de cette nature restée vierge. Le trajet s'avérerait certainement long et fatigant car l'endroit où ils allaient se trouvait à 600 kilomètres de Brasília. Ils passeraient une partie de la nuit dans ce bus, qui avait l'air très confortable. Michel avait choisi ce lieu car il se rapprochait le plus de l'endroit vu en flash. Et pour ne pas éveiller les soupçons, en toute logique, il avait pris un hôtel pour touristes en lune de miel. Il faisait confiance à son intuition pour découvrir où se trouvait l'émeraude, une fois sur place, au moment des recherches. Cela ne l'inquiétait nullement. Il ne cherchait pas vraiment à savoir comment il recevait ces flashes qui venaient dans sa tête. Pendant que les kilomètres défilaient et que Stella dormait avec sa main dans la sienne, il pensa à ce qu'il avait déjà vécu avec elle. Leur rencontre, les elfes, son monde, ce qu'il avait ressenti avec la bible, son amour pour elle et qui chaque jour le transportait sur un nuage de bonheur. Ses doutes, sa peur de la perdre et de ne pouvoir réussir cette mission. Il contempla son reflet dans la vitre,

et se demanda qui il était vraiment, quelle était l'étendue de ses pouvoirs.

— *Finale­ment, je n'ai rien fait d'extraordinaire, je suis simplement dirigé par cette force ! Mais pourquoi moi ? Bon d'accord, je ressens les choses, les gens, tout, très fortement, avec beaucoup de sensibilité. Il est vrai aussi que je suis doué pour la télépathie et la télékinésie, mais bon ! Il doit bien y en avoir d'autres sur cette terre, qui ont ce don. Pourquoi n'ai-je pas le droit à une vie normale ? Il n'y aurait pas eu ma jolie rose, aurais-je rempli cette mission ? C'est vrai que sans elle, je ne serais pas là où je suis maintenant. Bon, allez ! Il faut que j'arrête de me torturer l'esprit. Tout ce qui compte, c'est de l'aimer, et de réussir à sauver la nature, et surtout de rester bon,* pensa-t-il.

Il regarda dormir la femme de sa vie, elle était paisible. Les traits purs de son joli visage le fascinaient. Il se pencha, déposa un tendre baisé sur son front et blottit sa tête sur son épaule. Il se disait avoir beaucoup de chance de vivre tous ces moments près d'elle. Puis il s'endormit à son tour. Le chauffeur, entraîné à rouler la nuit, n'avait aucune intention de faire une halte. Mais le destin en décida autrement...

Dans un crissement de pneus, le bus s'arrêta brutalement, secouant violemment les passagers encore tous endormis, surpris de cette halte imprévue.

— Que se passe-t-il ? s'écrièrent-ils à l'attention du chauffeur.

Michel se leva pour aller voir de plus près de quoi il en retournait.

— Nous sommes attaqués par des brigands ! Laissez-moi parler avec eux et tout ira bien, répondit le chauffeur.

Un feu crépitait ardemment sur la route, à 20 mètres du bus. Ils étaient huit hommes, armés de fusils et de revolvers. Stella fixa Michel, l'air très inquiet. Elle savait qu'il ne les laisserait pas

faire. Il ressentit son regard, son inquiétude, et lui sourit pour la rassurer. Tout le monde avait cru à une farce du conducteur, mais ces hommes n'avaient pas l'air de plaisanter ! Guy, leur chauffeur, était aussi leur guide. Il était en train de parlementer avec les bandits et faisait de grands gestes. Il finit par leur donner une liasse de billets qu'il avait dans sa ceinture. Cela n'eut pas l'air de les calmer. Un des hommes s'approcha du bus pour regarder les passagers, son regard s'arrêta sur Stella. Michel, qui l'observait, s'en aperçut. L'homme sentit la force de son regard, et le fixa à son tour. Sans baisser les yeux, Michel lui commanda par télépathie forcée de se contenter de ce que le chauffeur leur avait donné et de partir. L'homme fit exactement selon sa volonté, sans discuter, et sans comprendre ce qu'il lui arrivait. L'homme commanda au reste de la bande de partir. Les autres, surpris de sa réaction le dévisagèrent. Tout à coup, sans crier gare, celui qui parlait avec Guy, qui manifestement était le chef, lui décocha une formidable gifle. Visiblement très énervé par son sbire, il ordonna à Guy de faire descendre tous les passagers. Celui-ci s'exécuta sans contester. Une fois tous hors du bus, Michel, inquiet quant aux intentions du meneur, prit la parole :

— Demandez-lui ce qu'il veut, dit-il en regardant Guy.

Guy traduisait à la perfection. Il s'exécuta à nouveau, parlant au chef en portugais. Ce dernier lui répondit en s'avançant vers Stella qui tenait la main de Michel.

— Il veut que vous enleviez tous vos bijoux, que vous les déposiez sur le sol, et il demande si vous avez des objets précieux dans vos bagages.

L'homme continuait de parler et caressait les cheveux de Stella, puis il passa un bras autour de sa taille. Dans le même instant, le regard de Michel changea. Il se redressa, la foudre semblant sortir de ses yeux inquiéta profondément Stella, car elle ne l'avait

jamais vu et ressenti comme ça. Le brigand fut lui aussi très impressionné. Il lâcha Stella, s'écarta. Dans le même instant, les autres touristes posèrent leurs bijoux sur le sol.

— Qu'a-t-il dit, demanda Michel d'un ton étonnement inhumain.

— Il dit qu'il veut s'amuser avec cette jolie jeune femme, et demande quel est son prénom.

Michel tira Stella par la main pour la placer derrière lui.

— Dites-lui que s'il nous laisse tranquille, s'il m'aide à trouver un trésor dans cette forêt, je lui en donnerai une partie, et je le laisserai en vie.

— Quoi ? Vous êtes fou ! Si je lui dis ça, il va tous nous tuer, s'écria le chauffeur, stupéfait.

— Si vous ne lui dites pas, c'est moi qui vais vous tuer ! répondit-il d'un ton ne laissant aucune autre alternative.

Tandis que Guy hésita, Stella, abasourdie par ses paroles, le mitrailla du regard, déçue.

— *Mais qu'est-ce qui te prend ?* demanda-t-elle par télépathie.

Sans répondre, Michel lui fit signe de ne pas s'en mêler. Énervé par le chauffeur qui ne lui répondait pas, le chef pointa son fusil sur la tempe de celui-ci afin qu'il lui répète ce que Michel avait dit.

— Dites-lui exactement ce que je vous ai dit. Je le saurai si vous lui dites autre chose, et ça ira très mal pour vous ! menaça Michel. Guy, résigné répéta mot pour mot. Le chef scruta Michel, qui répondit par un sourire ironique et sûr de lui. Il se mit à rire en parlant à ses compagnons. Ceux-ci l'accompagnèrent dans son hilarité. Quand il se fut calmé, il s'approcha de Michel, à un mètre, le regarda droit dans les yeux. Au bout de quelques secondes, ne pouvant plus soutenir son regard, il détourna la tête et s'adressa à Guy, qui traduisit :

— Il demande de quel trésor vous parlez.

— Dites-lui que c'est le trésor de l'équipage d'un bateau portugais. Il se trouverait dans une grotte non loin d'ici ! Leurs richesses ne m'intéressent pas, je veux juste connaître leur histoire, et savoir pourquoi ils ne sont jamais sortis de cette grotte. Après traduction, le chef, étonné le regarda à nouveau fixement. Il projeta la crosse de son fusil en direction du visage de Michel, mais celui-ci l'esquiva avec habileté, riposta en le frappant au plexus de ses deux mains, associant son pouvoir de télékinésie à sa frappe. L'homme fit un vol plané de 20 mètres. Dans le même temps, son fusil et toutes les armes des brigands s'arrachèrent à leurs mains, s'élevèrent dans les airs pour finir leur trajectoire dans le feu. Michel hurla à ses compagnons de route de se coucher. Une explosion impressionnante déchira les ténèbres de la nuit, déblayant la route du feu et des branches l'obstruant. Les voleurs ne s'étant pas couchés, surpris par ce qui se passait, car n'ayant pas l'habitude qu'on leur résiste, allèrent s'écraser contre les arbres et contre leurs véhicules. La plupart furent brûlés ou assommés par le choc.

— Vous allez tous bien ? demanda Michel.

— Oui ! répondirent-ils tous ensemble en se relevant indemnes, mais un peu choqués.

Guy, secoué mais conscient, s'approcha de Michel et le dévisagea.

— Il faudra que vous m'expliquiez comment vous avez fait ça ! Le reste du groupe, derrière lui, le soutenait et attendait lui aussi la réponse de Michel.

— Comment j'ai fait quoi ? demanda-t-il d'un air naïf.

— Envoyé valdinguer cet homme aussi loin, simplement avec la paume de vos mains. Et les armes, comment elles ont atterri dans le feu ?

— Je ne sais pas ! Il m'a tellement énervé, cela a dû décupler ma force, quant aux armes, ils ont dû les lancer.

— Ces dégénérés, lancer leurs armes dans le feu ? Vous vous moquez de nous ?!

— Que voulez-vous que je vous dise ! Je ne suis pas dans leur peau à ces mecs, allez savoir ce qui leur est passé par la tête ! Bon, nous en reparlerons plus tard si vous voulez bien. Pour l'instant, j'ai deux mots à dire à leur chef.

Sa tête avait heurté une pierre, il était assommé. Michel l'empoigna d'une main, lui envoya de petites gifles de l'autre main pour le réanimer. Mais rien ! Il prit son pouls, pour vérifier s'il était encore vivant. Il l'était, et respirait bien. Il regarda sa blessure à la tête, qui avait cessé de saigner. Bref tout allait bien. Sachant que ceux de ses acolytes encore vaillants allaient s'occuper de lui, il le laissa à sa place. Il reprit l'argent que Guy avait donné, rejoignit Stella et ses compagnons de voyage. Ceux-ci en avaient profité pour récupérer leurs bijoux. Stella questionna Michel par télépathie:

— *Que lui as-tu dit ? Est-ce toi qui as envoyé les armes dans le feu par télékinésie ?*

— *Rien, il est inconscient. Excuse-moi, ma jolie rose, d'avoir réagi de cette façon, mais c'était la seule solution face à ces personnages. Heu... oui, j'étais obligé d'user de mes pouvoirs.*

— *Tu penses qu'ils nous auraient fait du mal ?*

— *Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Si je n'avais pas riposté, il m'aurait battu à mort, il t'aurait certainement violée et peut-être même qu'ils nous auraient tous tués.*

— *Mais pourquoi lui avoir dit ça ? C'était de la pure provocation !* demanda Stella, sidérée.

— *Oui, c'était le but ! Je voulais en finir au plus vite, sinon il nous aurait fait du mal. Tu sais, les humains sont une mauvaise race, il y en a peu qui ont un cœur bon. Tu sais bien de quoi je parle, les elfes ont déjà subi cela, et vous en avez fait les frais ton père, tes sœurs et toi. Et puis j'avoue avoir détesté sa façon de te toucher. À l'idée qu'il te fasse du mal, mon sang n'a fait qu'un tour. Tu m'en veux d'avoir réagi de cette façon, ma jolie rose ?*

— Eh oh ! Vous êtes sur notre planète, vous deux ? Vous allez vous regarder longtemps comme ça ? Et si nous montions dans le bus, car je vous signale qu'on nous attend à l'hôtel, s'écria Guy.

— Excusez-nous ! répondit Michel en riant. C'est comme si nous étions partis. Tenez Guy, c'est à vous, dit-il, lui tendant l'argent avec un large sourire.

Il le remercia, ému. Stella prit la main de Michel, la porta à sa bouche et y déposa un tendre baiser.

— Je t'aime, mon petit cœur.

Le car avec tous ses passagers reprit tranquillement la route dans la bonne humeur. Cinq minutes plus tard, Guy prit son micro pour faire une annonce :

— Mesdames, messieurs, excusez-moi de vous déranger dans votre futur sommeil. Je tiens à vous faire savoir que ce qui s'est passé n'était plus arrivé depuis deux ans, et en général cela se passe très bien. Comme tout s'est finalement bien terminé, grâce à Michel, je vous demande si vous seriez d'accord pour ne pas en parler à l'agence de voyage.

Ne voyant personne s'y opposer, Albert, le doyen du groupe, se leva :

— Vous êtes fou ou quoi ! Si nous ne disons rien, cela va continuer avec d'autres, jusqu'au jour où il y aura des morts. La police ne fait rien dans votre pays ?

— Habituellement, ils sont là à chaque fois que j'emmène des touristes dans cet hôtel. Mais ils ont estimé que ce n'était pas nécessaire cette fois-ci. C'est la fête dans tous les villages, et ils ne pensaient pas qu'ils pourraient tenter quelque chose en pleine nuit.

— Bon, d'accord ! Nous pouvons éviter d'en parler à l'agence de voyage, mais il faut au moins en parler à la police, pour qu'elle soit présente à chaque fois, répliqua Albert avec autorité.

— Super ! Vous êtes sympathiques, merci à tous, s'écria-t-il, réjoui. Dites-moi Michel, pouvez-vous venir vers moi 5 minutes, s'il vous plaît ? J'aimerais vous parler.

— Oui ! dit-il. Il embrassa Stella, puis se dirigea vers Guy.

— Alors ! Qui a-t-il, mon vieux Guy ? Est-ce que cela vous gêne si on se tutoie ?

— Non, au contraire. Je voulais savoir, étais-tu sérieux pour le trésor ? demanda-t-il, presque chuchotant.

— Non, Guy ! Franchement, pourquoi j'irais m'embêter à rechercher un trésor pendant mon voyage de noce, en plus avec une belle femme comme la mienne.

— Alors c'est faux, ce que tu leur as dit ? Mais pourquoi t'enterrer dans un endroit pareil pour un voyage de noce ?

— C'est très simple, elle déteste l'eau, les plages, et la montagne. Nous sommes tombés sur l'annonce de ce bel endroit et ça nous a séduits.

— Tu es un drôle de phénomène, toi ! Tu as inventé toute cette histoire ? Mais sais-tu qu'il y a bien un équipage portugais qui a disparu ? Leur bateau a coulé près des côtes, pas très loin de cette région, et on n'a jamais retrouvé de traces de l'équipage.

— Ah bon ? demanda-t-il, feignant l'ignorance. Il a coulé où exactement ? Votre gouvernement n'a jamais fait de recherches ?

— Si, ils ont fait des recherches, il y a dix ans, pendant un an et demi. Rien, aucune trace d'eux. Remarque, ils ont disparu en 1400 et des poussières, ça date ! Même dans l'histoire, on conta leur disparition comme mystérieuse. Quant au bateau, il a coulé du côté de Itabuna, c'est à deux cents kilomètres de l'hôtel où l'on va. Tout ça pour te dire que je ne crois guère à une invention de ta part, c'est un trop grand hasard ! Si tu me disais plutôt la vérité ? Michel le regarda en souriant, étonné de son analyse, hésitant quand même quelques instants à lui dire le pourquoi de sa venue.

— D'accord, Guy ! Nous sommes bien là pour retrouver cet équipage. Le trésor ne nous intéresse pas, nous voulons juste savoir ce qui s'est réellement passé et retrouver un objet. Je ne peux t'en dire plus, désolé !

— J'en étais sûr ! Tu sais que c'est un bien national ? Si j'ai bien compris, tu agis pour ton propre compte, pas pour le gouvernement ?

— Oui, je veux juste cet objet, qui a été, je pense, le motif de leur disparition mystérieuse. Dès que je le récupérerai, tout rentrera dans l'ordre, tu auras le trésor, le gouvernement portugais ses morts. Et devine grâce à qui ? À toi...

— Tu ferais ça ?!

— Oui ! Mais en contrepartie, je veux le silence total sur notre venue. Ce sera toi, et toi seul, qui découvriras où ils sont. Tu pourrais aussi nous aider à trouver un moyen de locomotion et nous avoir des cartes de ces bois ?

— Si je refuse et te dénonce, que feras-tu ?

— Ce n'est pas dans ton intérêt ! Personne ne te croira, nous sommes de simples touristes à leurs yeux, ce sera ta parole contre la nôtre. Et puis, tu passeras à côté du trésor, car sans moi tu ne le trouveras jamais. Ce serait franchement idiot ! Surtout que nous trouverons quand même cette grotte, cet équipage, et ce trésor.

— Tu es un drôle de bonhomme, Michel ! Tu as un regard si gentil, mais tu n'as aucun remord dans l'action. C'est d'accord, tu peux me faire confiance. Quand nous l'aurons trouvé, j'attendrai votre retour en France pour annoncer ma découverte. Je leur dirai que je suis tombé dessus par hasard.

— Attend ! Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir trouvé, nous ne savons pas encore ce que nous allons trouver là-bas. Enfin, nous verrons ! Tu es un gars intelligent, Guy, si tout se passe bien, je pense te dire toute la vérité, car j'ai confiance en toi. Et quand tout sera fini, tu pourras être fier d'avoir contribué à ce secret.

— Merci, Michel. Ta confiance me touche profondément, d'autant plus que tu as l'air d'être un homme bon. Cela doit être un truc énorme pour que ce soit quelqu'un comme toi qui viennes ici ?

— Nous en reparlerons le temps venu. Je vais dormir un peu. À tout à l'heure, Guy, dit-il en lui tapotant l'épaule en signe d'amitié.

La fin du voyage se passa dans le calme de la nuit. N'ayant plus fait de halte, ils arrivèrent à l'hôtel 6 heures plus tard, aux environs de 4h30 du matin. L'arrêt du bus réveilla la plupart des 28 passagers, les autres furent réveillés par leurs voisins. Les valises portaient le nom de chacun, et furent transportées dans leurs chambres respectives par le personnel de l'hôtel. Le directeur s'était levé pour les accueillir, et avait préparé une collation en leur honneur. Il leur distribua ensuite les clés de leurs chambres. Ils étaient tous heureux de les avoir, car rien ne valait mieux qu'un bon lit pour finir sa nuit. Guy attendait Michel et Stella pour leur donner un rendez-vous.

— Où vis-tu ? demanda Michel à Guy.

— J'ai une petite cabane à 3 kilomètres de là. On se revoit dans l'après-midi ?

— Oui, mais tu ne travailles pas ?

— Non ! J'ai dû avoir un pressentiment, j'ai pris 10 jours de congés ! Je t'apporte les cartes de toute la région, où mieux, venez chez moi dès que vous serez prêts. D'accord ?

— Ok, cher Guy, mais comment allons-nous chez toi ?

— C'est très simple. Vous suivez ce chemin, et la première cabane sur laquelle vous tombez, c'est la mienne, dit-il, montrant un chemin de terre s'enfonçant dans les bois.

— Tu vis seul dans ta cabane ?

— Non, je vis avec ma gentille femme et mon fils, pourquoi ?

— Je voulais savoir, par curiosité. Je me disais aussi qu'un bel homme comme toi était forcément accompagné.

— Tu as vu juste. Allez ! Je vais rejoindre ma petite famille. Dormez bien, ne faites pas trop de folies sous les draps, répondit-il, riant malicieusement.

— Pareil pour toi ! À tout à l'heure.

— Au revoir Guy, dormez bien, dit aussi Stella.

Ils se saluèrent de la main. Guy était un homme d'une quarantaine d'années, plutôt bien conservé. Brésilien de pure souche, pourtant il était blanc. Bel homme, il mesurait un bon mètre quatre-vingts avec une musculature indéniable, et de superbes yeux bleu azur, donnant plaisir à les regarder. Tandis qu'il rentrait chez lui, les deux tourtereaux prirent le chemin de leur chambre.

— Dis-moi, mon petit cœur, que vous êtes-vous dit dans le bus ? Vous êtes bien proches maintenant !

— Ah oui, c'est vrai, je ne t'ai pas raconté ! Le gouvernement brésilien a fait des recherches pour retrouver l'équipage disparu mystérieusement. Ils ont retrouvé le bateau coulé, il y a quelques années, au bord des côtes Itabuna, mais ils n'ont pas retrouvé

l'équipage. Guy était au courant, par les journaux locaux. Alors, quand j'en ai parlé, ça l'a interpellé. Il m'a posé des questions. J'ai tenté de lui dire des bêtises, mais il ne m'a pas cru. Alors, je lui ai dit une partie de la vérité. Ai-je eu tort ?

— Tu n'avais guère le choix manifestement. Je pense qu'il va beaucoup nous aider, il a l'air d'être quelqu'un de très bien. Allons nous coucher, je suis fatiguée, dit-elle, lui tendant sensuellement ses lèvres pour qu'il l'embrasse et l'entraînant par la main jusqu'au lit...

*

À Paris, il était déjà un peu plus de 10 heures du matin. Le Capitaine Sargeret avait envoyé cinq de ses hommes dans un périmètre tracé avec soin. Selon la logique, Stella et Michel se seraient déplacés non loin du libraire chez lequel ils avaient été. Cela porta ses fruits, un de ses hommes avait retrouvé le brocanteur auquel ils avaient vendu l'épée.

Le téléphone sonna dans le bureau du Ministre de la justice.

— Bonjour, bureau du Ministre de la justice, à votre service.

— Bonjour Madame, pourriez-vous me passer le Ministre s'il vous plaît, de la part du Capitaine Sargeret.

— À votre service, mon Capitaine. Je vous le passe en ligne directe.

La sonnerie retentit deux fois.

— Oui, allô!

— Monsieur le Ministre, bonjour, ici le Capitaine Sargeret.

— Ah, Capitaine, bonjour ! J'attendais votre appel avec impatience. M'apportez-vous de bonnes nouvelles ?

— Oui, Monsieur le Ministre. Un de mes hommes a retrouvé le brocanteur à qui ils ont vendu une très belle épée. Tenez-vous

bien, elle date de 1400 approximativement, et, fait incroyable, elle est intacte ! Je l'ai vue, franchement c'est à se demander comment elle a pu traverser les âges sans être altérée par la rouille. D'autant plus qu'il m'a montré une épée de l'an 1720, loin d'être aussi belle...

— Très intéressant, ce que vous me dites. Très étrange aussi ! Vous avez d'autres éléments ?

— Je trouve aussi cela étrange ! Oui, il lui a donné son nom, il se nomme Michel GELIONT J'ai pris tous les renseignements le concernant. Son casier est vierge, cependant il n'a pas l'air clair notre homme...

— Comment ça ? l'interrompt-il.

— Il habite et travaille à Dijon. J'ai appelé à son travail, pour demander des renseignements sur lui. Ils n'ont rien voulu me dire ! Je leur ai pourtant expliqué qui j'étais, que c'était pour le gouvernement, mais rien. Ils m'ont juste dit qu'il avait pris un mois de congés sans solde, pour partir en voyage.

— Qu'y a-t-il de louche ? C'est normal de se méfier de quelqu'un qui téléphone pour demander des renseignements.

— C'est la suite qui n'est pas très claire. J'ai recherché la liste des passagers de tous les vols de ces trois derniers jours. Il a pris deux billets d'avion aller-retour pour Brasília, en s'inscrivant dans l'agence de voyage Odyssée. Jusque-là, rien de plus banal. Je les ai appelés : il s'est inscrit pour un voyage de noces à son nom et celui de Stella BERCHENET. C'est maintenant que cela devient intéressant ! Elle a fait changer son prénom et fait refaire sa carte d'identité, il y a tout juste une semaine, à la mairie de Dijon. J'ai téléphoné à la mairie, elle se nommait Céline BERCHENET, née à Nice, de parents bohémiens. Ils ont fait refaire sa carte d'identité pour cause de vol, avec constat de police à l'appui. Le plus étrange, c'est qu'il y a un mois, il était venu demander des

renseignements pour savoir comment faire pour donner une identité à une personne n'en ayant pas. Le personnel de la mairie voulait le dénoncer, or devant l'authenticité de leurs documents, ils ont laissé tomber. J'ai poussé mes recherches un peu plus, en me renseignant pour savoir s'il avait de la famille. J'ai appelé son père, deux de ses sœurs et sa mère, aucun n'est au courant pour elle. Voilà, Monsieur le Ministre. Nous sommes devant un homme ayant voulu vendre un livre censé ne pas exister, vendu une épée de la même époque, et le tout en parfait état. Et qui plus est, parti dans un pays avec une femme dont on n'est pas vraiment sûr de son identité et de qui elle est. Fait encore plus bizarre, c'est l'endroit où ils sont partis ! Ce serait le dernier endroit où j'irais passer des vacances, surtout à cette époque.

— Que voulez-vous dire ? demanda le Ministre déconcerté.

— C'est un endroit perdu en pleine nature. Réputé, certes, pour sa nature sauvage, mais je trouve cela quand même étonnant qu'un couple aille se perdre dans un tel lieu, plutôt que d'aller dans un endroit plus connu ! Mais bon ! Alors, que fait-on, Monsieur le Ministre ?

— C'est vraiment très étrange tout ça ! Pouvez-vous les faire surveiller ?

— Si vous m'en donnez l'ordre, oui, je fais le nécessaire.

— Franchement, qu'en pensez-vous, Capitaine ? demanda le Ministre, hésitant.

— Il faut éclaircir cette affaire, pour savoir qui est vraiment cette jeune femme et surtout comment ils ont eu ce livre et cette épée. Nous devrions aussi essayer de savoir pourquoi ils sont allés au Brésil, car je pense que c'est lié à leur trouvaille.

— Bon ! Comme je pense la même chose, je vous donne l'ordre de les faire surveiller. Que proposez-vous ?

— J'avais dans l'idée d'envoyer deux personnes de mon équipe sur place, au Brésil, pour sympathiser avec eux et pour les surveiller de près sans éveiller leurs soupçons. Nous aviserons par la suite, selon leurs réactions, et suivant ce que nous apprendrons d'eux. Qu'en pensez-vous, Monsieur le Ministre ?

— Cela me paraît être une bonne idée. Mais si vous en profitez pour mettre aussi des micros chez eux ?

— Attendons d'en savoir un peu plus sur eux, nous aviserons en temps voulu. Mes deux espions partiront dès cet après-midi. Je vous informerai de l'évolution des événements.

— Bien ! Je vous fais confiance, Capitaine. Vous avez fait du très bon travail, félicitations !

— Ne me félicitez pas, c'est mon quotidien d'être professionnel, mais merci quand même. Au revoir, Monsieur le Ministre, à bientôt.

— Au revoir, Capitaine. Bonne journée et à bientôt.

Le Capitaine reprit son téléphone, et fit venir ses deux meilleurs éléments. Le Lieutenant Steven DUPUIT et l'adjudant Rosana MARTINEZ. Ils n'en étaient pas à leur première mission de ce type. Très complices dans le travail comme dans la vie, car vivant ensemble, ils étaient aussi de fins psychologues, très consciencieux. Il leur expliqua ce qu'il attendait d'eux. Cela leur semblait simple au premier abord. Leur avion décollerait à 16h45, ils avaient un peu plus de quatre heures pour se préparer, cela leur suffisait amplement. Heureux de partir pour de pseudos vacances en amoureux, ils n'auraient pas grand-chose à faire à part les surveiller et sympathiser avec eux, pour rapporter le maximum d'éléments les concernant. Pour être sûr qu'ils ne se trompent pas de personnes, le Capitaine Sargeret leur donna une photographie de Michel et Stella, faxée par la Préfecture dans laquelle ils avaient fait faire leurs passeports.

*

Michel ouvrit les yeux avant elle. Le premier bruit qui le fit sourire, comme chaque matin était le doux et profond souffle tranquille de Stella. Il le comparait à un petit vent léger dans le mystère de la nuit ; c'était pour lui comme l'air de la nature, et cela le faisait frissonner d'un profond et intense bonheur. Leur amour n'était pas un simple amour. La magie émanant de leur relation, de leur amour, de leurs deux corps, de leurs deux âmes, de leur énergie commune et de leurs deux cœurs était d'une intensité et d'un bien-être tel qu'elle faisait naître une explosion de sentiments inexplicables, mais d'une force certaine et réelle, dans tout leur être. N'ayant jamais vécu une si forte émotion auparavant, il vivait l'instant présent en le savourant de toute son âme. Il aimait tout d'elle, son rire, son sourire, son odeur, sa voix, ses yeux, son physique, son âme, ses tristesses, ses joies... C'était comme s'il l'avait toujours connue. Il avait rêvé d'elle, d'un tel amour, et elle était plus encore... Elle était chaque palpitation de son cœur, chaque flot de son sang passant dans ses veines, chaque pensée et chaque inspiration était remplie de son doux parfum de jolie rose. Sans elle, il savait qu'il ne pourrait plus vivre, car elle était sa raison d'être. Le doute qu'elle ne l'aimât plus ou que quelque chose puisse lui arriver lui serra la gorge et le plongea dans une angoisse terrible. Il se reprit, posa sa main sur sa hanche nue, l'embrassa tendrement sur le front.

Il lui dit en chuchotant et en ouvrant son cœur : *Je t'aime du plus profond de mon cœur et de mon âme, ma jolie rose. Grâce à toi, je sais ce qu'aimer veut dire et je ferai de ta vie un doux paradis. Tu es ma fée, et moi, je serai ton ange pour l'éternité.* Au même instant, elle ouvrit ses jolis yeux pétillants de joie et d'amour, lui

esquissa un incroyable sourire. Il sourit à son tour, puis elle l'embrassa tendrement.

— J'ai entendu ce que tu as dit, mon petit cœur. J'ai aussi ressenti ton angoisse de me perdre. Doutes-tu de mon amour ?

Il la regarda, caressa sa joue.

— Non, je ne doute pas de ton amour. J'ai seulement un peu de mal à croire à autant de bonheur. La vie m'a rarement gâté tu sais, c'est toujours moi qui apportais du bonheur aux autres. Et t'avoir près de moi chaque jour, en ayant des sentiments si forts pour toi, ça me fait forcément peur, car je ne pourrais plus vivre sans toi. C'est si fort ce que nous vivons, cette passion de tous les instants.

— Oui, et il n'y a aucune raison pour que cela s'arrête. Je n'ai connu aucun homme avant toi, et il n'y en aura aucun autre après. C'est ma façon d'être, et je t'aime plus que ma vie, aucun homme sur cette planète ne m'apportera autant de bonheur, dit-elle, l'embrassant à nouveau tout en se serrant sensuellement contre lui.

Puis elle lui demanda: Dis-moi, c'est quoi un ange ?

— Tu ne sais pas ce qu'est un ange! Sérieusement ?

— Non, mon petit cœur. Explique-moi.

— Hum, je te l'expliquerai après, j'ai trop envie de toi, et ça, les anges n'y ont pas droit.

— Ah ! Tu me feras l'amour comme un ange, ou tu ne feras rien si tu ne me l'expliques pas maintenant, répliqua-t-elle d'un air malicieux.

— Tu es incroyable, toi ! dit-il, lui embrassant tendrement l'épaule, et caressant sensuellement son joli corps. Un ange, c'est un envoyé de Dieu, chargé de protéger et de guider une personne.

— Ah bon ! Alors tu es un ange ? Il y en a beaucoup dans ton monde ?

— Je vais agir comme un ange, c'était une expression ! Oui, il doit y en avoir beaucoup, mais on ne les voit jamais. Ce sont aussi des personnes mortes qui protègent des gens proches à leur cœur et encore vivants. On le dit aussi de quelqu'un faisant de bonnes actions.

— C'est peut-être moi l'ange envoyé pour te protéger !

— Je n'en ai aucun doute, ma jolie rose. J'ai la sensation que nous nous nourrissons l'un et l'autre d'énergie et d'amour, comme si nous formions une puissante force commune. Près de toi, par moments, je ressens des énergies étranges et très puissantes aussi. Je n'ai jamais ressenti ça auparavant, c'est délicieusement bon.

— Oui, je l'ai ressenti aussi. Elle garda le silence un instant, frottant sensuellement son corps contre le sien. Je t'aime, mon petit cœur, j'aimerais te donner un enfant, vivement que nous finissions cette mission dans ton monde.

Il l'embrassa passionnément, puis lui fit l'amour de toute son âme et de tout son corps enflammé par le désir. Ayant fait l'impasse sur le petit-déjeuner, et fatigués d'une telle étreinte, ils auraient aimé rester blottis l'un contre l'autre toute la journée à écouter les oiseaux chanter par la fenêtre. Mais ils avaient rendez-vous avec Guy, et puis leurs estomacs réclamaient quand même à manger. Ils prirent le temps de se préparer pour ne pas laisser paraître le peu de sommeil manquant à cause du décalage horaire et passèrent une bonne heure dans la salle de bain. Le restaurant de l'hôtel étant en libre-service jusqu'à 14h30, ils avaient encore 1h30 pour se restaurer.

Dans la salle à manger, toutes les tables étaient libres. Ils étaient manifestement les premiers ou les derniers. Le serveur, toujours aussi affable, leur confirma qu'ils étaient les premiers. Les plats avaient tous l'air délicieux, pour le nez et pour les yeux. Des plats régionaux pour la plupart garnissaient le buffet, notamment des

salades à base de maïs, de poulet, et de beaux poissons. Le reste était de la cuisine américaine traditionnelle. Leurs plateaux bien remplis, ils allèrent s'installer à une table en terrasse, surplombant un superbe jardin de fleurs en tout genre, dont le parfum envoûtant et subtil contribuait au bien-être. La salle était décorée de plantes, de petits arbres et, sur les murs, des tableaux représentant de beaux oiseaux de la faune locale. C'était d'un ravissement et d'un charme rares, même pour un détracteur de la nature. La salle était séparée de la terrasse par une grande baie vitrée, ouverte de part et d'autre.

— Quel endroit magnifique ! Ça te plaît ? demanda Michel émerveillé.

Il posa son plateau sur la table près de laquelle ils s'étaient arrêtés.

— Oui, beaucoup ! C'est d'une beauté envoûtante. Merci, mon petit cœur, de m'avoir amené ici.

— De rien, mon amour. Tu sais, je ne serais jamais venu ici sans toi. Si nous avons le temps, nous irons nous baigner dans la piscine après déjeuner ?

— Oui, je pense que nous pourrons prendre un peu de temps pour ça. Pourquoi m'appelles-tu tantôt mon amour, tantôt ma fée, plutôt que jolie rose ?

— Tu es mon amour, et j'aime aussi t'appeler ma fée. Pourquoi, tu n'aimes pas ces petits noms ?

— Je suis une fée, mais je me considère plutôt comme une elfe. Je te dirai un jour pourquoi, mon petit cœur...

— Ah bon ! Dans notre monde, les elfes sont indissociables des fées, tu sais, dit-il avec un large sourire, mais pourtant bien différents. Tu vois, c'est l'essence même des fées, ce mystère que tu as en toi, et nous humains, nous adorons ça.

— Je viens du même monde que toi. Je suis humaine avant tout, et mon père aussi. La seule différence entre ton peuple et le mien,

c'est que nous avons gardé les anciennes valeurs des rythmes de la nature, alliées à notre énergie et à notre volonté, c'est ce qui fait notre force. En fait, j'aime beaucoup quand tu m'appelles jolie rose, je trouve ça trop craquant !

— Oui, je l'avais compris. Alors, tu seras à tout jamais ma jolie rose! Je suis heureux d'être là avec toi, dit-il, se penchant pour déposer un baiser sur ses lèvres.

Elle lui sourit, tendit sa bouche et l'embrassa avec tendresse. Puis ils commencèrent de déjeuner en profitant à chaque instant de cette nature généreuse.

*

À Paris, le Capitaine Sargeret continuait son investigation dans l'espérance de trouver des éléments nouveaux concernant Michel Geliont et Stella Berchenet, lorsque le téléphone sonna. Le voyant lui indiqua qu'il s'agissait d'un appel interne provenant de sa secrétaire.

— Oui, Sergent !

— Mon Capitaine ! J'ai un appel du commissariat de Dijon, l'inspecteur Pirez.

— Oui, passez le moi, s'il vous plaît.

Il attendit le temps nécessaire pour que la secrétaire lui transmette l'appel. Le téléphone sonna, le capitaine décrocha.

— Allô ?

— Oui! Bonjour.

— Bonjour, je suis l'inspecteur Pirez, du commissariat de Dijon. Un de mes collègues m'a fait part de votre enquête sur monsieur Geliont, et m'a dit que si nous avions des éléments le concernant, il fallait vous appeler. Qui êtes-vous, si ce n'est pas indiscret ?

— Je suis le Capitaine Sargeret. Nous faisons effectivement une enquête concernant monsieur Geliont Michel, né le 15 septembre 1965 à Dijon, selon son état civil. Nous parlons bien du même homme ?

— Oui, c'est bien lui, je vous envoie par fax mon rapport le concernant. Cela doit être important pour que le gouvernement s'intéresse à lui...

— Oui, ça peut l'être ! Vous me dites ce dont vous vouliez me parler ?

— Ah, oui ! Il s'est passé quelque chose d'étrange, il y a deux mois...

Le capitaine lui coupa la parole.

— Décidément, c'est un spécialiste des phénomènes étranges !

— Ah bon ? Il y a d'autres éléments étranges le concernant ?

— Oui, mais je ne peux vous en parler.

L'inspecteur lui raconta son accident de voiture avec son père, dû aux conditions climatiques étranges et non prévues, sa disparition d'une semaine, et son amnésie inexpliquée. Tout ça dans les moindres détails... Le capitaine garda le silence, le temps de réfléchir et d'essayer de comprendre ce qui avait pu se passer à ce moment précis dans cet endroit.

— Vous a-t-il parlé d'une femme qu'il aurait rencontrée ?

— Une femme ? Non !

— Y a-t-il des châteaux ou des vestiges anciens, près de l'endroit où il a disparu ?

— Tout près, non, pas à ma connaissance. À quelques kilomètres, oui, il y en a plusieurs. Pourquoi ces questions, mon Capitaine ?

— Désolé, je ne peux pas vous en parler pour le moment il me faut plus d'informations. J'espère que vous me comprenez ?

— Oui, je comprends, mon Capitaine.

— Pourriez-vous le convoquer à nouveau, j'aimerais lui poser quelques questions, au cas où il se rappelle quelque chose de cette semaine d'amnésie. Si c'est possible, convoquez-le dans trois semaines, et envoyez-moi la date du rendez-vous. Je l'interrogerai avec vous. Prévenez aussi votre commissaire, j'aurai une autorisation de mon supérieur.

— D'accord, je m'occupe de faire tous les papiers nécessaires.

— Encore une chose ! Avez-vous contacté la météo, ce jour-là ?

— Oui, le jour de leur accident.

— Que vous ont-ils dit ?

— Ils m'ont dit qu'il y avait une dépression atmosphérique localisée anormale au-dessus de cette montagne, à l'heure présumée de l'accident ! Et apparemment, ce n'est pas la première fois que cela arrive dans cette région. Bizarre, non ?

— Y a-t-il eu des témoins ? demanda le capitaine sans prêter attention à sa question, lassé par tant de phénomènes étranges encore inexpliqués.

— Non ! Personne n'est passé sur cette route quand ça leur est arrivé.

— Bon, je vais décortiquer tout ça. Je vous remercie, inspecteur. Si d'autres éléments vous viennent à l'esprit, ou si vous recevez une déposition de quelqu'un, vous pouvez m'appeler ou m'envoyer un fax quand vous voulez.

— D'accord, Capitaine. Bonne enquête, au revoir.

— Merci, au revoir, inspecteur.

À peine le capitaine avait-il raccroché son téléphone qu'il pianota sur son ordinateur. Sa recherche sur Internet fut centrée sur les sites historiques des alentours de Dijon. Il en trouva deux : les châteaux de Lantenay et de Mâlin. Il appela son patron pour avoir l'autorisation d'utiliser le satellite de l'armée. Sa demande

acceptée, il tapota à nouveau sur son clavier et se connecta sur le site de l'armée dont il eut l'accès grâce à son numéro de matricule. Surfant sur les différents paramètres avec sa souris, il cliqua sur satellite. L'accès à celui-ci était réglementé par un numéro de code de trois fois dix chiffres. Les ayant eus par son supérieur, il entra les codes. En deux minutes, il avait l'Europe nue sur son écran. Grâce à ce satellite de surveillance, il pouvait localiser un homme dans la rue et le voir comme s'il était à un mètre. Mais ce n'était pas l'objet de sa recherche. Il se cantonna à photographier l'espace souterrain autour des châteaux et de l'endroit où Michel avait disparu. Il ne pouvait détecter les souterrains trop profonds, pourtant une entrée ne pouvait lui échapper. Il fit mouche pour les deux châteaux. Il prit son téléphone et se renseigna dans les mairies des deux communes concernées, mais les nouvelles ne furent pas bonnes. Les deux endroits faisaient l'objet de recherches par des associations bénévoles, et aucun vestige n'avait été trouvé. Déçu, il éteignit son ordinateur. Il posa sa tête sur sa main en relisant le rapport de l'inspecteur. *Qu'est-ce qu'il nous cache et qu'a-t-il bien pu trouver ?* pensa-t-il.

*

Stella et Michel arrivèrent main dans la main à la cabane de Guy. Ils se trouvèrent face à elle, donnant sur une vaste plaine verdoyante, à la sortie du bois.

— Une cabane ! Le chenapan, il nous a bien eus, elle est superbe sa maison. Et tu as vu le cadre ? C'est une maison comme ça qu'il nous faut, dit Michel envieux.

— Oui, mais c'est impossible dans mon monde, répliqua Stella attristée.

— Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié.

Devant l'entrée de la maison, tendu entre deux arbres, un hamac semblait soutenir Guy. À côté, une superbe femme à la longue chevelure brune et à la peau mate était allongée dans une chaise longue, tandis que leur enfant barbotait dans une petite piscine gonflable. Ils avaient un extraordinaire jardin de fleurs, toutes plus belles les unes que les autres. C'était fascinant à regarder. Un petit ruisseau, enjambé par un petit pont de bois, coulait en amont de leur maison. Sur le toit, ils avaient fait installer des panneaux solaires, certainement pour avoir de l'électricité car ils n'avaient nullement besoin de chauffage avec ce climat tropical. La femme de Guy les avait vus la première. Elle se leva pour enfiler un maillot, prévenant en même temps son mari. Oubliant qu'il était dans un hamac, celui-ci voulut se lever précipitamment pour les accueillir, et s'affala de tout son long dans un sourd craquement d'os! Michel et Stella firent la grimace de ceux qui n'aimeraient pas être à sa place. Ils se regardèrent, et ne purent s'empêcher de rire.

— Mon pauvre Guy, quelle chute ! Ça va ? demanda Michel, accourant vers lui pour l'aider à se relever.

— Hou, oui, ça va ! Bonjour, ça va vous ? demanda-t-il en se tenant le dos.

— Ça va.

Ils l'aidèrent à se relever, le soutenant chacun d'un côté, tandis que sa femme, inquiète lui parlait en portugais tout en lui caressant la joue. Guy la leur présenta, elle s'appelait Marie Lou, et son fils Fernando. Il les invita à s'asseoir autour de la table de jardin, tout près de laquelle fleurissaient les superbes fleurs qui envoûtaient l'air d'un doux parfum. Pendant ce temps, sa femme apporta des fruits et un cocktail de sa confection. Elle posa le tout sur la table. Puis elle apporta des verres, ainsi qu'une poubelle de table.

— Vous excuserez ma femme, elle ne parle pas un mot de français.

— Ce n'est pas un souci, nous arriverons bien à nous comprendre, dit Stella.

— Alors ! Tu as une sacrée cabane, dis-moi ! s'exclama Michel. Ça doit rapporter d'être chauffeur de bus ?

— Ah ! Oui, je fais souvent des extra...

— Tu l'as faite faire, ou c'est toi qui l'as construite de tes mains ? demanda-t-il ébahi.

— J'ai presque tout fait seul, sauf le toit et les panneaux solaires.

— Eh bien, félicitations, Guy !

Guy releva la tête fièrement avec un petit sourire de plaisir non dissimulé. Sa femme, très serviable servit le cocktail à tous. — Alors, les amoureux, vous avez bien dormi à l'hôtel ?

— Oui, nous avons très bien dormi, les chambres sont confortables et le jardin de l'hôtel est d'une beauté exquise, répondit Stella.

Guy savoura littéralement ses mots comme envoûté par le son de sa voix.

— Elle parle bien ta femme, elle a une voix ravissante ! dit-il impressionné. Êtes-vous marié ? Est-ce indiscret de vous demander ce que vous faites comme travail ? demanda-t-il en s'adressant à Stella.

— Non, nous ne sommes pas encore mariés, répondit Michel à sa place, regardant la femme de sa vie avec une lueur d'amour dans les yeux. Moi, je travaille dans une usine de chocolat et Stella n'a aucun travail pour le moment.

— Bon ! J'ai posé assez de questions, je vais chercher les plans pour que nous regardions ça de près.

Il se leva rapidement, disparut dans la maison, puis réapparut quelques minutes plus tard avec les bras remplis de plans. Il posa le tout sur la table et s'assit.

— Voilà, mes amis. Vous avez devant vous presque trois cents kilomètres de bois, de chemins et de routes, détaillés sur ces plans.

— Extraordinaire ! Nous allons forcément trouver notre bonheur. Dis-moi, dans tous ces plans, en aurais-tu un du pays entier ?

Il le regarda, interrogateur.

— Tu me demandes ça à moi ? Bien sûr que j'ai ça !

Il se leva et reprit la direction de la maison, pestant contre son étourderie.

Michel et Stella en profitèrent pour regarder les plans posés sur la table, tout en dégustant leur cocktail. Marie-Lou les fixait d'un air interrogateur. Elle prit la parole pour leur demander s'ils parlaient un peu portugais. Ils comprirent sa question et lui répondirent par un signe de tête de gauche à droite. Guy revint avec la carte du Brésil.

— Ah, mon ami ! Je crois que ta gentille femme veut nous parler, peux-tu lui demander ce qu'elle voulait nous dire ?

— Oui, bien sûr.

Il s'exécuta sur le champ et lui posa la question. Un long dialogue commença entre eux. Les deux invités essayèrent de comprendre le sujet de leur discussion dont ils étaient manifestement le centre d'intérêt, mais dépassé par la rapidité de leurs paroles, ils attendirent sagement la fin de leur conversation. Cela dura un peu plus de cinq minutes, au bout desquelles elle les regarda à nouveau avec admiration.

— Alors, que voulait-elle nous demander ? interrogea Michel.

— Elle voulait savoir ce que nous allons faire avec tous ces plans.

— Tu ne lui as pas parlé du pourquoi de notre venue ?! demanda Stella interdite.

- Non ! Je lui avais juste dit que des amis allaient venir.
- Tu lui as tout dit ? s'inquiéta Michel.
- Oui, je l'ai mise au courant du pourquoi de votre venue. Je n'aurais pas dû ?
- Si tu es sûr qu'elle ne dira rien à personne, alors aucun problème!
- Ne t'inquiète pas Michel, s'il y a une personne en qui j'ai confiance, c'est bien ma femme. Et puis à qui veux-tu qu'elle parle ici? répliqua Guy, rassurant.
- Bon, c'est très bien, de toute façon, j'ai confiance en toi.
- Et si nous commençons à faire notre recherche sur les plans ! intervint Stella, impatiente.
- Oui, tu as raison, commençons ! s'exclama Michel.
- Il prit le plan général du Brésil, le fixa avec beaucoup d'attention pendant quelques minutes, puis ajouta :
- Dis-moi, Guy, est-ce que tu connais les endroits où ton gouvernement a cherché les disparus et le trésor ?
- Heu... Oui ! Toute cette région, là, entre le sud-ouest de Vitoria de Conquista et le nord-est de Brasília, dans un périmètre de trois cents kilomètres approximativement, expliqua-t-il en lui indiquant la zone en question sur la carte.
- Mais qu'ont-ils fouillé, et où ? questionna Stella.
- Ils ont recherché dans les forêts et surtout les grottes. Il y en a beaucoup à cet endroit, dit-il, lui montrant le même emplacement sur la carte. J'y repense ! Il y a un endroit où ils n'ont pas cherché ! C'est une ancienne mine d'or qui se trouve ici, montra-t-il sur le plan. C'est à cent cinquante kilomètres en azimuth ouest de Itabuna, dans la Serra do Espinhaço.
- Ah bon ! Mais pourquoi n'ont-ils fait aucune recherche à cet endroit ? demanda Michel, regardant le lieu exact sur la carte se trouvant sous ses yeux.

— C'est une mine désaffectée, trop dangereuse, à cause de la roche qui s'effrite. Il y a eu beaucoup de morts dans cette mine, tout ça parce que personne n'avait remarqué qu'un ruisseau coulait juste au-dessus de la roche !

— C'est ici... Ils sont certainement là, et c'est là qu'on va chercher, dit Michel catégorique.

— Quoi ! C'est une blague que tu me fais, hein ? Non, vu ton regard, tu ne plaisantes pas... Mais nous n'avons aucune chance d'aller loin dans cette mine, elle va s'écrouler sur notre tête !

— Arrête de t'inquiéter, Guy. Nous avons une botte secrète et nous nous en servons.

— Tu parles !

Il réfléchit quelques secondes, se remémorant l'incident de la veille, avec les bandits.

— Tu veux dire que tu ferais comme avec les bandits ? C'est quoi, de la magie, un fantôme qui vous suit, ou quelque chose de ce genre ? demanda-t-il troublé.

— Tu verras quand nous serons sur place, si tu veux venir avec nous bien sûr ?

— Oui, je veux venir, je ne manquerais ça pour rien au monde !

— Super ! s'écrièrent Michel et Stella.

— Par contre, il va falloir que nous trouvions une voiture, des lampes, et peut-être aussi des casques. Tu sais où nous pourrions trouver ça dans les environs ? demanda Michel.

Guy sourit fièrement puis dit quelques mots à sa femme. Celle-ci se leva presque aussitôt et se dirigea vers le hangar.

— Mes amis, j'ai une très bonne nouvelle pour vous.

Guy se tut un instant, le temps de laisser revenir Marie-Lou, chargée d'un gros sac à dos. Puis il continua :

— J'ai tout ce qu'il vous faut dans ce sac. Lampes frontales, casques, cordes et même dynamite au cas où. Et dans le hangar,

j'ai une Range Rover en parfait état, prête à vous emmener quand vous voulez, et où vous voulez. Ça vous cale les neurones ça, hein !

Michel et Stella se regardèrent agréablement surpris, ils le contemplèrent fièrement.

— Alors là, oui, tu nous surprends très agréablement, Guy ! D'autant plus que nous aurions eu beaucoup de mal à trouver ce matériel dans cette région. Tu es tout bonnement extraordinaire, mon cher, c'est à croire que tu nous attendais...

— Merci, mes amis. En fait, j'ai fait des recherches de mon côté pour retrouver ce trésor, il y a quelques années. Et je crois bien que c'est Dieu qui vous a amenés à moi... Stella prit la parole :

— Oui, je crois qu'il nous guide, mais à mon avis, il ne nous a pas amenés à toi pour que tu retrouves ce trésor, mais certainement pour autre chose !

— Que veux-tu dire par « autre chose »? demanda Guy, inquiet du ton de sa voix.

— Je ne pense pas que Dieu œuvre à rendre quelqu'un plus riche financièrement. Cela contribue au bonheur, certes, mais tu as déjà tout ce qu'un homme peut rêver, et franchement, je crois qu'il te prépare une sacrée surprise ! Peut-être l'humilité, ainsi que le contentement...

Il se tut à ces mots, qui manifestement lui firent l'effet d'une gifle en plein visage. Un long silence régna... Silence que Marie-Lou rompit, parlant avec douceur à son mari. Il la regarda, ne sachant que dire. Elle avait ressenti un malaise, elle en était maintenant sûre. Elle se rapprocha de lui et prit sa main tendrement. Michel, désarmé par le manque de tact de Stella lui donna malgré tout raison.

— Bref ! Nous verrons tout ça dans le feu de l'action. Tu penses que nous pourrions partir demain au lever du jour ?

Guy ne lui répondant pas, il essaya de lui redonner confiance :

— Ne t'inquiète pas mon ami, tu es quelqu'un de bien, je suis sûr que le destin t'apportera encore de belles années de bonheur.

— Je l'espère. En tout cas je ferai en sorte d'aller dans le sens du bien, peu importe si le bonheur n'est pas au rendez-vous. Ce qui compte à mes yeux, c'est d'être en paix avec moi-même et les gens qui me côtoient.

Le bruit aigu d'une sirène l'interrompt et fit sursauter Marie-Lou. Celle-ci grommela ; le mécontentement s'entendit dans sa voix quand elle parla à Guy, et le froncement de ses sourcils vint confirmer cette impression. Guy se leva rapidement, l'air très contrarié, marmonnant des mots portugais, puis il disparut à l'intérieur de sa belle maison. La sirène s'interrompt quelques secondes plus tard. Il parlait si fort que les oiseaux qui chantaient tout près de la belle demeure cessèrent leur chant mélodieux. La conversation dura quelques minutes, et il refit son apparition, l'air encore plus contrarié.

— Que se passe-t-il, Guy ? À qui parlais-tu ? demanda Michel inquiet.

— Je parlais à mon patron, à la radio.

— Ah bon ! Tu as une radio ? Que te disait-il, rien de grave j'espère ?

— Oui, c'est le seul moyen de communiquer avec lui, et je n'ai pas de bonnes nouvelles. Nous allons devoir reporter notre départ, je dois aller chercher deux personnes ce soir à l'aéroport de Brasília. Nous partirons demain après-midi, ou après-demain ?

— Aucun problème, mon ami. Tu ne m'as pas dit que tu étais en vacances ? Ils te font te déplacer pour deux personnes ?

— Oui, c'est la première fois. Me déranger pour aller chercher seulement deux personnes, il est dingue ! J'avoue avoir du mal à comprendre, normalement l'agence de voyage incite les touristes

à partir à des dates prévues pour avoir le moins possible de frais de transport. Manifestement, cela ne dérange pas ces deux voyageurs, je trouve ça plutôt étrange. C'est bien ma veine ! Je suis le seul à pouvoir aller les chercher car tous les autres chauffeurs sont pris.

Michel considéra Stella, l'air anxieux.

— *Tu penses la même chose que moi, ma jolie rose ?* lui demanda-t-il par télépathie.

— *Si tu penses qu'ils viennent pour nous, alors oui, nous pensons la même chose, mon petit cœur.*

— *Il va falloir que nous soyons très méfiants. Si c'est ce à quoi je pense, ils vont venir à nous sans que nous le voulions. Dans ce cas-là, c'est sûr, nous aurons affaire à des espions et il faudra être très prudents dans nos conversations, où que ce soit. Dès leur arrivée, nous n'aurons plus aucune conversation importante à voix haute.*

— *D'accord.*

— Vous êtes à nouveaux dans vos conversations télépathiques ?! demanda Guy perplexe. J'ai vraiment l'impression que vous vous comprenez du regard. Vous pouvez me le dire, je ne trahirai pas votre secret.

— Oui, nous parlions par télépathie, et nous nous demandions si ces deux personnes venaient pour nous espionner, répondit Michel.

— Vraiment, vous arrivez à communiquer mentalement ?

— Oui, nous y arrivons.

— C'est fou ça ! Comment ça se passe, vous vous comprenez aussi bien qu'en parlant ? Je suppose que tu arrives aussi à déplacer les objets ? Les fusils dans le feu, c'est toi qui as fait ça ?

Par un simple regard, Michel fit comprendre à Stella qu'il fallait qu'elle lui réponde pour qu'il puisse esquiver sa question et ainsi détourner la conversation. Elle réfléchit un instant pour ne pas dire n'importe quoi et lui répondit naturellement :

— Oui, nous parlons avec notre mental, mais aussi et surtout avec notre cœur. En fait, nous nous comprenons mieux qu'en parlant, car dans la télépathie, il n'y a aucun mensonge ni sous-entendu. Le fait de s'aimer passionnément, cela aide aussi beaucoup, je pense.

— Oui, c'est vrai, cela nous arrive souvent avec ma femme de nous comprendre sans nous parler, mais de là à avoir une conversation !

— C'est une question d'entraînement à l'auto-suggestion, répliqua-t-elle.

— Ah ! Comment ça, à l'auto-suggestion ?

— Le but, c'est de dire un mot, ou une phrase, ou une idée dans ta tête, et le répéter en pensant très fort à la personne à qui tu veux le transmettre.

— Ça a l'air simple, vu comme ça ! dit Guy en se grattant la tête.

— Essaie si tu veux ! Tu n'as qu'à demander à ta femme qu'elle t'apporte quelque chose.

Il s'exécuta de suite, ferma les yeux, puis il les rouvrit pour regarder si elle réagissait à ses pensées. Mais rien ! Elle le regarda et sourit de façon plutôt ironique, se demandant ce qu'il faisait. Il essaya de nouveau, se concentrant davantage. Sa femme se leva, disparut dans la maison et ramena un chapeau qu'elle lui mit sur la tête. Il la regarda, très étonné, et lui demanda pourquoi elle lui avait apporté ce chapeau. Elle lui répondit avec gentillesse qu'elle ne voulait pas que le soleil lui tape encore plus sur le cerveau. Il se mit à rire sans pouvoir s'arrêter, cela se transforma en un fou rire collectif sans que Michel, Stella et Marie-Lou ne sachent

pourquoi. Un peu plus d'une minute après, Michel, le rire toujours aux lèvres, lui demanda :

— Alors Guy, c'était ce que tu avais pensé, le chapeau qu'elle t'a rapporté ?

— Non, pas du tout ! dit-il en riant de plus belle... Puis il se reprit. Ha la la ! Elle trouve toujours le moyen de me faire rire, ma si jolie femme. En fait, j'avais pensé très fort qu'elle me donne un tendre baiser. Ah ça ! Le coup du chapeau, je vais m'en rappeler un bout de temps !

— Bon ! Revenons à nos moutons, Guy. Il va falloir les questionner pour connaître la raison de leur venue.

— Ah oui ! Je ne pensais plus à eux. Vous pensez vraiment qu'ils viennent pour vous espionner ?

— Oui, c'est une éventualité qui paraît probable, vu les événements. Cela pourrait être intéressant d'enregistrer vos conversations pour réécouter leurs réponses, mais nous n'avons pas de dictaphone, dit-il l'air désespéré.

— Un dictaphone ! s'écria Guy. J'en ai un, je ne l'ai utilisé qu'une seule fois.

— C'est vrai ? Mais tu es l'homme de toutes les situations !

— Oui, je crois bien. Je vais devoir vous laisser mes amis, il est l'heure que je parte chercher ces deux personnes. Je prendrai le dictaphone avec plusieurs cassettes et des piles de rechange.

— Surtout sois discret, nous ne savons pas de quoi sont capables ces gens-là. S'ils sont ce que nous pensons, il ne faut surtout pas qu'ils sachent que tu nous connais.

— Ne t'inquiète pas Michel, je suis un vieux briscard. Quand partons-nous pour la grotte ? Demain après-midi ?

— Non ! Demain tu seras fatigué, et si nous mettons plus de temps que prévu, cela m'embêterait de ne pas pouvoir terminer.

— Nous n'avons qu'à partir après-demain, de très bonne heure. Comme ça, nous aurons toute la journée devant nous. En plus nous éviterons d'être questionnés par les personnes de l'hôtel quand nous partirons, répliqua Stella.

— Oui ! C'est une bonne idée, Stella. Cela t'irait, Guy ?

— Ça roule pour moi ! Nous décollons à quelle heure ?

— Au lever du soleil, dit Stella.

— Ok pour moi, vous prendrez les casse-croûte ? Vous n'aurez qu'à vous servir au buffet, ils laissent toujours de la nourriture au cas où quelqu'un aurait faim pendant la nuit.

— D'accord, je m'en occuperai. As-tu des préférences ?

— Oh oui ! Tu me fais un gros casse-croûte avec du pain sorti du congélateur. Tu le fais chauffer et tu me mets de leur mayonnaise maison dedans, avec plein de tranches de saumon fumé et de saumon frais. Avec ça, tu me prends deux croissants aux amandes, deux ou trois fruits et trois canettes de bière. Tu y penseras, hein Stella ? Surtout, n'oublie pas, du saumon avec de la mayonnaise. Tu seras un ange...

— Je n'oublierai rien, gros gourmand.

— Hé bien ! Tu sais d'où vient ton ventre, toi au moins, dit Michel, d'un air moqueur.

— Pour une fois que je peux manger du saumon, autant mettre tout ce que j'aime dessus. Oh et puis zut ! J'adore le saumon, alors pour une fois...

— Ne te tracasse pas, mon ami, on te charriait. Michel et Stella se levèrent. Bon, nous partons. Bonne route, Guy, et n'oublie pas le dictaphone.

Ils saluèrent Marie-Lou et son fils, puis ils partirent profiter de la fin d'après-midi à leur hôtel. Les deux couples, main dans la main, se regardèrent une dernière fois en se faisant signe...

Le lendemain matin, le bruit du moteur du vieux bus réveilla Michel. Il se leva rapidement pour regarder par la fenêtre donnant sur la cour. Le couple sortit du car, s'enlaça, content d'être enfin arrivé. Les regarder fut attendrissant, ils paraissaient sincères. Michel observa chacun de leurs mouvements, regards et pensées. Guy, qui l'avait vu par la fenêtre depuis son bus, lui fit un clin d'œil, accompagné de son plus amical sourire. Il était 9h37 du matin quand les nouveaux venus entrèrent à l'intérieur de l'hôtel. Il se recoucha près de Stella et essaya de se remémorer et d'analyser chacun de leurs faits et gestes.

— Alors, mon petit cœur, de quoi ont-ils l'air ?

— Ça m'a l'air d'être un couple tout à fait ordinaire, je n'ai rien senti d'anormal.

— Cela te tracasse tant que ça qu'ils soient normaux ?

— Non ! Pourquoi dis-tu ça ?

— Je vois bien que quelque chose te met en souci.

— Oui ! Mon intuition me dit de me méfier d'eux et si je fais confiance à celle-ci, cela me fait me demander comment et pourquoi ils sont ici ! Je me demande si le vendeur de livres anciens ne nous aurait pas dénoncés aux autorités. Enfin ! J'extrapole, mais s'ils sont bien là pour nous, c'est grave, car ils ont des moyens technologiques certainement évolués et ils risquent de savoir ce que nous recherchons. Peut-être même de nous créer des problèmes. Alors il va falloir trouver une parade, et très vite.

— Une parade ! Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'il faut nous débarrasser d'eux, sans qu'ils se doutent de quoi que ce soit.

— Cela risque de ne pas être évident s'ils sont toujours derrière nous ! Comment allons-nous faire ça ?

— Nous n'avons qu'à jouer les touristes modèles pour le moment, et puis nous verrons bien ensuite.

Elle acquiesça de la tête et se blottit contre lui. Ils se rendormirent...

Quelques heures plus tard, pendant qu'il était allé chercher le petit-déjeuner sur un plateau pour Stella, celle-ci dansait en nuisette, de tout son corps, sur une musique house sortie de la radio de leur chambre. Elle se déhanchait, remuait ses fesses en suivant le rythme de la musique, quand il entra. Il la regarda très surpris, elle s'arrêta par peur du ridicule.

— Non ! Je t'en supplie, continue, ma jolie rose, tu es trop belle quand tu dances au rythme de cette musique.

Elle lui décrocha son merveilleux sourire, et elle continua de se trémousser, ravie de se donner en spectacle devant l'amour de sa vie. Il s'assit sur le rebord du lit et la regarda, comme envoûté par sa façon de bouger. Son regard ensoleillé ne pouvait se détacher de son déhanchement. Cela donna à Stella encore plus envie d'être sensuelle, glamour et érotique dans ses mouvements. Tantôt elle se rapprochait en se frottant contre lui, tantôt elle s'éloignait et se caressait, tout en le fixant d'un air très coquin. Elle avait un petit air fripon qu'il n'avait encore jamais eu l'occasion de voir. Il fut charmé quand elle fléchit légèrement les genoux tout en bougeant ses jolies fesses. Cela lui donnait une sensualité féminine à laquelle peu d'hommes pourraient résister. Elle se rapprocha une dernière fois de lui pour prendre ses mains et l'entraîna à danser avec elle. Plaisir pour lequel il ne se fit aucunement prier ! Il l'enlaça, caressa les superbes courbes de son corps, qu'il s'appliqua à suivre en laissant aller son instinct habituel pour ne faire qu'un avec la musique et le rythme langoureusement sensuel de ses déhanchements. Sans qu'ils s'en rendent compte, une osmose incroyable, mêlée d'énergie,

d'amour, de pureté et de complicité, s'était formée entre leurs deux corps et leurs deux âmes. Il se dégageait d'eux une telle force, une telle beauté et un tel plaisir de danser, qu'ils n'avaient aucune envie d'arrêter. D'autant plus que leur danse devenait de plus en plus érotique ! Plusieurs couples d'oiseaux de races différentes se posèrent sur le rebord de leur fenêtre, comme irrésistiblement attiré par leur jeu de corps et leur douce onde d'amour. L'un d'eux, plus téméraire que les autres, vint se poser sur l'épaule de Stella. Surprise, elle s'arrêta. Michel en fit autant. L'oiseau ayant interrompu leur parade amoureuse et l'onde qu'ils avaient créé, fut à son tour surpris de sa propre témérité. Il s'enfuit aussitôt par la fenêtre, emmenant ses autres congénères avec lui. Stella les regarda s'envoler. Ils s'interrogèrent du regard et se sourirent, ayant compris l'énergie déployée par leurs corps. Toujours près l'un de l'autre, il caressa sa joue en la regardant amoureusement, et l'embrassa passionnément. Chacune des caresses qu'il lui fit ce matin-là fut d'une douceur, d'une intensité tendre et magnétique dont elle allait avoir du mal à se passer. Elle adorait sa façon de lui faire l'amour. Elle s'abandonnait sans retenue, laissant exploser ses sens et ses émotions amoureuses. Mais ce matin-là, l'excitation et l'attirance entre eux furent à leur comble. Ses gémissements devinrent des cris à chacune de ses caresses. Elle était comme un coquillage porté par le flot de l'océan de son corps. Leur complicité fut si forte à ce moment-là qu'une aura d'énergie se créa autour de leurs deux corps mélangés. Ils ne s'en aperçurent pas, pourtant un léger voile brillant était visible et grandissait au fur et à mesure de leurs ébats amoureux. Il était le résultat de la fusion harmonieuse, passionnelle de leurs corps, leurs âmes et leurs cœurs. Le voile traversa les murs de leur chambre, se répandit partout dans l'hôtel ainsi qu'à l'extérieur, et contamina les couples légitimes ou non

légitimes de la demeure, ainsi que les animaux de la forêt. Tous envoûtés par une irrésistible onde d'amour, ils assouvirent leurs désirs sensuels jusqu'à l'instant magique de l'explosion de l'extase. Celle-ci se produisit quarante minutes plus tard, au même instant, entre les deux amoureux responsables de cette énergie érotique. Le rayon brillant ayant couvert un périmètre de sept kilomètres, s'évapora subitement. Michel s'écroula de tout son poids sur Stella. Il se sentait tellement bien après cet échange sensuel, il continua à l'embrasser tendrement, tandis qu'elle le serrait dans ses bras de peur qu'il ne reste pas dans cette position. Chaque être vivant se trouvant dans le périmètre atteint par le rayon fut empreint de la même émotion d'extase qu'eux. Cela les rendit tous heureux, et les mit de bonne humeur. Toutes les personnes de l'hôtel mirent cela sur le compte d'une envie soudaine, cependant certains avaient remarqué le voile brillant et trouvèrent cela très étrange, notamment les deux nouveaux arrivants.

L'intuition de Michel lui donna raison, car le nouveau couple passa la journée à poser des questions à propos de ce qu'ils avaient vu ce matin-là, voulant absolument savoir si d'autres personnes avaient vu la même chose qu'eux. Leurs soupçons furent confirmés. Ils s'étaient également empressés de demander à Michel et Stella leur version des faits, et les avaient harcelés de questions indiscretes, sans même avoir la politesse de se présenter.

Le matin suivant, tout était calme. Stella attendit le dernier moment pour préparer les casse-croûte. Elle les mit soigneusement dans un panier servant de décoration dans la grande salle.

Puis elle se servit en boissons dans le grand réfrigérateur, les bières et les coca-cola finirent de remplir son panier. Il semblait peser très lourd à en juger par la moue qu'elle fit en le soulevant.

— Mon petit cœur, pourrais-tu porter le panier, s'il te plaît ?

— Oui, ma jolie rose. Ça y est, tu es prête à partir ?

— Oui, nous pouvons y aller.

— Hou ! Mais il est lourd ton panier, qu'as-tu mis là-dedans ? demanda-t-il en grimaçant.

— J'ai mis seulement ce qu'il nous fallait, c'est peut-être les boissons qui l'alourdissent, répondit-elle, riant avec charme et malice.

— Si nous mettions son contenu plutôt dans un sac à dos, ce serait plus pratique à transporter jusque chez Guy, et ensuite dans la forêt.

— Oui, tu as raison, je vais chercher notre sac à dos.

Elle fit l'aller-retour en courant jusqu'à leur chambre, et ils transvasèrent le contenu du panier dans le sac à dos. Elle prit soin de remettre le panier à sa place. Ils partirent avec le soleil, celui-ci pointa ses premiers rayons au-dessus des grands pins qui constituaient cette superbe forêt. La rosée soulevait d'envoûtantes odeurs de terre, amplifiées par le parfum des plantes, des fleurs et des grands sapins croisés sur leur chemin; c'était un instant magique et divin. Ils prirent le temps de profiter de chaque moment, et de tout ce que notre belle planète pouvait offrir à celui et celle qui savait le savourer...

Lorsqu'ils arrivèrent devant chez Guy, celui-ci était déjà prêt à partir et s'impatientait, faisant des allées et venues devant sa Range Rover.

— Alors ! Que faisiez-vous ? Le soleil est levé depuis au moins vingt minutes, dit-il avec impatience.

— Excuse-nous, nous avons flâné. La nature est tellement belle, et ses odeurs sont hum... tellement envoûtantes, que nous n'avons pas pu résister à l'envie de nous arrêter, répondit Michel, encore sous le charme de cette nature vierge.

— Ah ! C'est vrai, le matin ici, c'est un paradis terrestre. Vous avez pensé à prendre les casse-croûte ?

— Oui ! répondit Stella.

— Bon, super ! Nous pouvons partir maintenant, mes amis.

— Combien de temps faut-il pour y aller ? s'inquiéta Stella.

— C'est à peu près à cent cinquante kilomètres, il va nous falloir deux heures trente, voire trois heures.

— Tant que ça ? s'étonnèrent-ils.

— Hé oui ! C'est bon, il est tôt et nous pourrons repartir juste avant la tombée de la nuit, en plus c'est la pleine lune ce soir. Vous mangerez chez nous et vous allez avoir le plus merveilleux des spectacles en rentrant !

— La pleine lune ici, ça doit être extraordinaire ! s'extasia Michel.

— C'est rien de le dire...

La Range Rover démarra au quart de tour, ils partirent doucement sur la route que Guy connaissait bien. Au volant, il conduisait prudemment et tout en douceur. Le chemin sur lequel ils roulaient était étroit et jonché de branches. De plus, un animal pouvait traverser à tout moment. En percuter un était ce qu'il devait absolument éviter, la meilleure façon d'y parvenir était de limiter sa vitesse. Les kilomètres défilaient. Stella, assise à l'arrière, tenait la main de Michel. Guy empruntait de petites routes plutôt que les axes principaux car il préférait éviter les nombreux militaires fréquentant cette région. Les rencontrer risquait de leur faire perdre beaucoup de temps dans d'interminables explications. Michel lui demanda s'il avait questionné ses deux passagers d'hier. Il lui répondit qu'il n'avait pu obtenir aucune

information de leur part. Deux heures quarante plus tard, l'automobile s'arrêtait au bord du chemin.

— Nous sommes arrivés ? demanda Michel en regardant Guy.

— Oui, mes amis. Nous avons une vingtaine de minutes de marche dans la forêt et nous serons devant la grotte.

— Super ! Quelle direction prenons-nous ? demanda Stella, impatiente de découvrir cette grotte.

Guy regarda sa carte pour être sûr de la direction à prendre et tourna sa boussole dans le bon sens, de sorte à avoir le nord en face de lui. Stella essaya de s'intéresser à la façon dont il se repérait pour trouver le chemin en regardant la carte par-dessus son épaule, puis elle regarda Michel avec un sourire en coin, peu convaincue qu'il sache où aller. Mais Guy resta imperturbable.

— C'est bon ! C'est par là, dit-il en montrant la direction du doigt. Nous allons couper à travers le bois en azimuth nord, et normalement, après cinq ou six cents mètres, nous devrions trouver un chemin. C'est celui qui nous mènera à la grotte.

Le bois que Guy voulait traverser était envahi de broussailles, et les arbres tellement rapprochés les uns des autres que cela paraissait difficile, voire impossible d'y pénétrer.

— Tu es sûr de toi ? Parce qu'entrer dans ce bois, avec ces broussailles, nous allons avoir du mal ! répliqua Michel.

— Aucun souci, Michel, j'ai pensé à tout, jubila-t-il.

Il se dirigea vers l'arrière de son automobile, sortit deux coupe-coupes du coffre de sa Range Rover, en tendit un à Michel.

— Nous pourrions partir directement du sentier, plutôt que de détruire le peu de nature qu'il nous reste sur cette terre ! s'étonna Stella, révoltée.

— Oui, cela peut se faire, cependant pour récupérer le chemin, il faudrait rallonger de plus de vingt kilomètres en voiture. Et ce sont des kilomètres qu'il faudrait refaire à pied, cela nous ferait

perdre au minimum trois heures. Tu sais, couper les branches et les broussailles ne détruit pas la végétation. C'est plutôt le contraire, ça repousse deux fois plus ici. Alors ! Vous voulez prendre le chemin en partant d'ici, ou nous allons là-bas ? demanda Guy, les regardant tour à tour.

— C'est tout vu, très cher ! Nous taillons les arbres. Tu veux bien, ma jolie rose ? demanda Michel en prenant un air charmeur et bon enfant.

— Bon d'accord, mais vous coupez le moins possible les branches des arbres.

— Nous ferons de notre mieux, ne t'inquiète pas, répondit Guy, se voulant rassurant. Je passe devant et tous les cinquante mètres, nous nous relayons. D'accord ?

— Ok, Guy.

À mesure de leur progression, la végétation donnait l'impression d'être de plus en plus dense. Ils traçaient leur chemin, pourtant la forêt semblait se refermer derrière eux, comme s'il n'y avait eu aucune trace de leur passage. Guy vérifiait tous les dix mètres qu'ils allaient bien dans la bonne direction grâce à sa boussole, sans laquelle cette traversée à travers bois aurait été impossible. Effectivement, le moindre écart les dévierait de leur trajectoire, et ils se perdraient sans le moindre doute possible. Ils avaient à peine fait deux cents mètres quand Michel commença à douter et s'arrêta.

— Dis-moi, Guy !

Guy stoppa net, se retourna et le regarda.

— Es-tu sûr d'être sur la bonne route ? Cela fait un bout de temps que nous marchons, nous ne devrions plus être très loin des cinq cents mètres, reprit Michel.

— Arrête de t'inquiéter, nous allons dans la bonne direction. Nous avons à peine fait deux cents mètres. C'est normal que ça te paraisse plus long, ici tout prend une grandeur disproportionnée. Ne voulant plus perdre de temps, Michel se demanda s'il n'aurait pas plutôt intérêt à se servir de son pouvoir de télékinésie pour tracer leur chemin à travers ce bois, mais il y avait Guy.

Stella sentit ses pensées et se manifesta par télépathie :

— *Non Michel, je ne te laisserai jamais te servir de tes pouvoirs, pour trois cents malheureux mètres à faire ! En plus, pour détruire ma nature !*

— *Mais nous gagnerions du temps, et puis je ferais moins de mal à la nature de cette façon plutôt qu'en coupant les branches et les broussailles avec ce sabre,* répondit-il, perplexe du ton autoritaire qu'elle avait pris.

— *Non, non et non ! Nous allons perdre du temps, mais nous utiliserons nos muscles et seulement nos muscles,* rétorqua-t-elle énervée. *Ne dis rien, je sais ce que tu penses ! Ce n'est pas moi qui tiens ton sabre, c'est ça, hein ?*

Il lui fit un petit sourire, plissa ses yeux malicieux en signe d'assentiment.

— *Qu'à cela ne tienne, donne-moi ton sabre,* ordonna-t-elle.

Elle s'avança pour le lui prendre de la main, mais il se recula d'un demi-pas et détourna le bras qui tenait le sabre pour qu'elle ne puisse pas l'attraper.

— *D'accord, tu as gagné, nous continuons comme ça. Excuse-moi, d'avoir voulu utiliser mes pouvoirs. J'ai tendance à oublier de rester humble, mais heureusement je t'ai !*

Il prit sa main et l'embrassa tendrement.

— *Je t'aime, mon petit cœur d'amour.*

Elle caressa sa joue avec la même tendresse.

— Bon ! Nous pouvons repartir, les amoureux ? s'impatienta Guy, néanmoins attendri par leur amour.

Ils acquiescèrent d'un signe de tête et reprirent leur traversée comme si rien ne s'était passé. Mu par sa force intérieure, et aussi par l'envie d'arriver plus vite à la grotte, Michel se remémora ses entraînements d'Iaido¹. Il les mit en application, maniant son sabre avec plus de dextérité, de force, et avec une technique indéniable. En moitié moins de temps, ils avaient fait cent mètres de plus. Ils étaient presque arrivés. Guy consulta une dernière fois sa boussole.

— Nous sommes arrivés ! s'écria Michel sur le chemin, content de lui.

— Bien ! Nous allons laisser un repère pour le retour, mais quelque chose de peu voyant.

Il regarda autour de lui, sur Stella et sur Michel, ce qu'il pourrait prendre, mais rien ne lui convint.

— Pourquoi tu ne veux pas laisser quelque chose de voyant ? s'étonna Stella.

— Il y a des brigands qui passent tous les jours par ici. S'ils voient ce que l'on a mis, non seulement ils l'enlèveront, mais en plus ils nous rechercheront. Et ça, c'est à éviter, car ils sont beaucoup plus nombreux que ceux auxquels nous avons eu affaire. Et ces gens-là me font très peur !

Michel visualisa l'endroit, l'emplacement des arbres...

— Le chemin pour aller à la grotte est à gauche ou à droite ?

Demanda-t-il à Guy.

— C'est à gauche. Pourquoi ?

— Nous n'avons qu'à faire une marque sur cet arbre-là, dit-il, montrant du doigt un gros sapin.

¹ . IAIDO: Art ou voie du Katana ou du Tachi, qui prit naissance au Japon.

Ils regardèrent Stella pour avoir son approbation. Elle leur fit un gracieux sourire et cligna des yeux.

— Bien! Tu peux faire ta marque, Michel.

Il dessina un triangle à l'envers, barré d'un trait, avec la pointe de son sabre.

— C'est un symbole ? Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Guy, curieux.

— C'est le symbole de la terre, en magie du moyen âge, chez nous en France.

— Ah bon ! Mais pourquoi ce signe ?

— Une intuition, et puis ça nous protégera, répliqua-t-il sûr de lui.

— Vraiment ? interrogea Guy avec un petit sourire ironique.

— Oui, ça peut ! L'énergie est puissante dans la nature, se mettre en harmonie avec elle peut éviter des désagréments pouvant survenir à l'improviste.

— Tu crois ? Mais de quelle façon ? Tu veux dire que la nature va nous protéger ?!

— Oui, mon ami. La nature – les arbres, les animaux, la terre... – nous ressent et sait qui nous sommes. Ne faire qu'un avec elle, la protéger par notre façon d'être et par notre mission, cela va nous apporter la certitude qu'elle nous protégera en cas de danger, d'où qu'il vienne.

— Bien, c'est plutôt rassurant et nous risquons d'en avoir besoin! Merci belle nature, dit-il en caressant un cyprés.

Ils n'étaient plus très loin de la grotte et reprirent leur marche. Guy semblait ailleurs. Inquiète, Stella le questionna:

— Tu as l'air contrarié ! Quelque chose te tracasse ?

— Oui, j'ai du mal à comprendre comment la nature peut nous aider ? répondit-il l'air grave.

Il avait pris les propos de Michel très au sérieux. Stella dévisagea Michel, semblant lui demander de trouver les mots justes pour convaincre Guy.

— C'est très simple, Guy, elle peut nous aider parce qu'elle a une âme, comme toi, comme Stella et comme moi.

— Comment ça, une âme ? La nature ne peut pas avoir d'intelligence.

— Tu te trompes, cher Guy ! Elle n'a, certes, pas la même intelligence que la nôtre, car nous sommes des destructeurs, pour conserver notre espèce, et finalement nous détruisons cette belle nature et nous nous détruisons nous-même par la force des choses. Franchement, je ne vois pas où se trouve l'intelligence là dedans ! Tandis que la nature, passive et harmonieuse, ne détruit rien. De plus, elle nous nourrit et nous fait vivre, car sans elle nous ne pourrions respirer. La terre se nourrit de la pluie; les arbres, des plantes et des feuilles; les animaux, des arbres et de la végétation; c'est un cycle harmonieux... Enfin ! Tout ça pour te dire que la nature est énergie. Nous, les êtres humains, pouvons communiquer avec elle par cette même énergie qui est une sorte de conscience spirituelle très élevée, et pourtant d'une pureté toute simple. Je vais te donner deux exemples, je les ai expérimentés il y a très longtemps.

Il reprit son souffle, tandis que Guy commençait à considérer la nature sous un autre aspect. Michel reprit :

— Connais-tu la méditation ?

— Oui ! J'en ai entendu parler mais je n'en ai jamais fait l'expérience.

— Pour le premier exemple, j'ai pris deux plantes similaires de la même taille, que j'avais mis à deux endroits différents chez moi. Une dans ma chambre, à laquelle je mettais de la musique, je lui parlais, la caressais et lui envoyais même de l'énergie par

visualisation. L'autre était dans ma cuisine, livrée à elle-même, je ne faisais que l'arroser quand elle en avait besoin. Après seulement un mois, la plante dans ma chambre avait fleuri et grandi à vue d'œil ; tandis que l'autre était restée comme au premier jour, pas de fleur, pas de feuille, ni même grandi. Ça m'a fait beaucoup réfléchir sur mon contact avec la nature, et sur ce que j'allais pouvoir lui donner comme amour, et surtout sur ce qu'elle allait me donner en retour et auquel je ne m'attendais pas!

— Quel retour ? s'exasia Guy.

— Eh bien, déjà par sa beauté offerte, par ses multiples paysages superbes, et aussi en s'étant dévoilée à moi, en me montrant son essence même tout en m'acceptant dans son monde.

— Que veux-tu dire, par “en te montrant son essence et en t'acceptant” ?! demanda-t-il de plus en plus curieux.

— Oh là, c'est un peu long à expliquer, mon ami. Je t'en parlerai ce soir, si tu veux bien ?

— Bien sûr, oui, je veux. Promis, tu me diras tout ce soir ?

— Oui ! Promis, Guy. Je te raconte ma deuxième expérience, cela va t'éclairer un peu, je pense, sur ce que peut donner la nature.

— Oui, oui, vas-y ! dit Guy, excité et impatient.

Pendant ce temps, Stella écoutait, admirative, ses premières expériences spirituelles au contact de cette nature si chère à son cœur. Ils continuèrent de marcher tranquillement sur le chemin les menant à la grotte. Michel poursuivit :

— La deuxième expérience était une méditation. Mon but dans cet exercice était d'être dans le même état mental qu'un arbre ! Je partais souvent m'entraîner aux arts martiaux dans une maison à la campagne chère à mon cœur, et dans laquelle je me sens vraiment bien. Derrière la maison, il y a un sapin avec lequel je suis presque en osmose. Je faisais tout le temps une méditation sur le vide, presque en dessous de ce sapin. Un matin de bonne

heure, je me suis aperçu qu'une buse blanche, espèce rare dans la région, s'était perchée sur mon sapin. Elle s'enfuit au bruit de mes pas. Sa venue sur mon sapin me flatta, car je voyais l'esprit guerrier et pacifique en elle, mais ce matin-là, j'en voulais plus ! J'ai commencé ma méditation et j'ai essayé de l'influencer mentalement pour qu'elle vienne se poser sur mon épaule. J'ai médité trois heures durant, mais la buse volait haut dans le ciel. Elle avait l'air de m'ignorer totalement, alors j'ai arrêté et ça m'a irrité de n'avoir aucun pouvoir mental sur elle. Je me disais que je l'aurais à l'usure, bien décidé à avoir un total pouvoir mental sur elle. Je me suis levé, j'ai entouré mon sapin de mon bras, en lui disant qu'il avait de la chance que cette buse se pose sur ses branches et là, l'incroyable se produisit ! Il me parla avec une petite voix, dans ma tête, qui me dit : *soit pacifique et ample, ne pense pas à la manipuler, soit comme moi, vide de toutes pensées. Que la terre, le vent, l'eau et le feu soient en toi, là elle viendra, car ce qui l'attire avant tout, c'est ton magnétisme, ton âme de guerrier.* À ce moment-là, ma conscience d'être humain a pris une claque mémorable. En quelques secondes je compris tous les rythmes et l'énergie de la nature... Je n'avais même plus envie de la faire venir sur mon épaule, mais je devais quand même le faire. D'abord pour ne faire qu'un avec elle, mais aussi parce que cette belle buse voulait ressentir ma force et me faire partager la sienne. Alors je me suis remis en posture de méditation au même endroit, j'ai fait quelques respirations en regardant mon beau sapin, puis je l'ai fixé longuement. Je pouvais voir un halo transparent autour de lui, c'était tout bonnement fabuleux ! Je voyais son aura, il se fondait en moi au fur et à mesure que je m'identifiais à lui. J'ai savouré l'instant plusieurs minutes durant. J'ai ensuite fermé les yeux et chassé toute pensée de ma tête. J'essayais de ressentir la terre sous mes jambes, le vent, l'eau de la rosée, et en dernier, le

feu du soleil qui caressait mon visage de ses doux rayons du matin. Ma respiration s'adaptait à chacun des éléments. Je me sentais si bien ! Sans que je m'en rende compte, mon corps bougeait au rythme du vent, tout comme le sapin. En même temps, je voyais une intense et brillante lumière verte, transparente et luminescente, circuler partout dans mon corps. Je voyais mon sapin dans le même état que moi, c'était une merveilleuse sensation de bien-être et de bonheur. Soudain, j'ai vu une vive lumière bleuâtre, avec des éclats rouges, venue du ciel, se poser sur mon épaule. Tout était limpide dans mon esprit, mais ma conscience d'être humain a repris le dessus rapidement, j'ai ouvert les yeux en tournant la tête, surpris. Mon bien-être disparut instantanément pour laisser place à la douleur des serres de la buse dans la chair de mon épaule. Au même instant, elle ouvrit ses ailes pour prendre son envol, j'eus juste le temps d'entrevoir quelques secondes son regard perçant, tranquille et fier. Je l'ai regardée s'éloigner, prenant conscience de sa présence, de sa force, de cet échange d'énergie partagée. Le plus surprenant dans ce qui venait de se passer, était cette force que l'on peut créer et déployer par cet état de non-être et de béatitude, souffla-t-il songeur.

Un long silence s'ensuivit, qui ressemblait fort à du respect pour la nature. Ce récit impressionna profondément Guy et Stella.

— Eh bien ! Tu faisais d'incroyables expériences dans ta jeunesse ! Quel âge avais-tu à cette époque ? demanda Guy.

— J'avais tout juste vingt ans.

— Mais qu'est-ce qui te motivait à faire de telles expériences, mon petit cœur ?

Sa question le surprit. C'était la question ! Il lui sourit avec émotion, laissant à nouveau un long silence s'installer entre eux.

— Tout a commencé quand j'ai pratiqué le karaté do shotokai. J'ai appris à mieux me connaître, puis j'ai commencé à sentir des

énergies se mouvoir en moi. Comme je suis curieux par nature, j'ai cherché à comprendre ces énergies par tous les moyens. Et de fil en aiguille, j'ai très vite évolué sur la voie spirituelle. C'est une longue voie, sur laquelle il faut toujours se remettre en question pour avancer et dont le meilleur guide est incontestablement la nature.

— Je ne peux te dire si c'est le meilleur des guides, mais en tout cas tu en parles souvent comme si c'était ton maître, et c'est surprenant, cher ami ! répliqua Guy.

— Pourquoi surprenant ?

— Parce que la nature, c'est la nature depuis la nuit des temps, elle a peut-être une âme et elle est peut-être plus intelligente que nous, mais nous n'avons plus rien à apprendre d'elle.

— Tu te trompes encore, Guy. Penses-tu...

— Nous en reparlerons ce soir mon ami, nous sommes arrivés, le culpa-t-il.

Ils se trouvaient le long d'une paroi rocheuse. Guy regarda sa carte à nouveau pour être sûr du chemin à prendre, puis il entra dans le bois pour contourner la falaise.

— Suivez-moi mes amis, c'est par là, dit-il, montrant la direction du doigt.

Ils marchèrent en suivant la paroi à travers le bois bien dégagé. Après cinq cents mètres, ils se trouvèrent entre deux falaises. Le panorama offert à leurs yeux était d'une fantastique beauté. C'était le début d'une chaîne de montagne, elle se dévoilait, majestueuse, devant eux. À gauche se trouvait la grotte que surplombait une roche très noire, d'une trentaine de mètres de hauteur. L'endroit était dégarni, comme si la végétation ne pouvait plus pousser entre ces falaises. Cela paraissait étrange, le sol ne laissait aucune place à la végétation, aucune plante, ni herbe, ni cactus, ni arbre, il n'y avait que des cailloux, de la terre

et de la poussière. L'entrée de la grotte était obstruée par de gros cailloux de la taille de deux ou trois ballons de foot, leur humeur s'assombrit.

— Ah, ça c'était imprévu ! grogna Guy.

— Comment ça, tu veux dire que ce n'était pas encombré de pierres la dernière fois que tu es venu ? demanda Michel d'un ton énervé.

— Non, bien sûr que non ! Sinon, je vous l'aurais dit, et surtout j'aurais pris le matériel nécessaire pour dégager l'entrée.

— Pff, c'est bien notre veine ça ! En plus, ce sont de grosses pierres. Bon ! Nous n'avons plus qu'à nous mettre au travail, dit Michel en embrassant Stella pour se donner du courage. Il commença à enlever les premières pierres une par une.

— Pour combien de temps tu penses que nous allons en avoir, mon petit cœur ? s'inquiéta-t-elle, enlevant les petits cailloux.

— À mon avis, il va nous falloir au minimum quatre bonnes heures. À ton avis, Guy ?

— Hou la oui, au moins ! Si ce n'est plus.

— Tant que ça ? ! s'étonna Stella.

— Attends, tu as vu le tas de pierres que nous avons à dégager ?

— C'est vrai, il y en a beaucoup. *Et si cette fois tu te servais de ton pouvoir ?* demanda-t-elle par télépathie.

Il la regarda, étonné.

— *Et Guy, qu'allons-nous lui dire ?*

— *Tant pis, il découvrira notre secret, de toute façon il sait déjà plus où moins.*

— *Tu sais, nous pouvons dégager l'entrée et revenir demain pour continuer les travaux commencés. Non ?*

— *Nous allons avoir les nouveaux de l'hôtel sur notre dos, j'ai l'intuition qu'ils nous cherchent, et j'ai un mauvais*

pressentiment! Nous ne devons plus perdre de temps. Ce n'est guère important que Guy découvre tes dons. De toute façon, même s'il dit quelque chose, non seulement nous serons loin quand il en parlera, mais en plus personne ne le croira.

Guy ne se douta pas un seul instant de leur conversation. Ils l'aidèrent à enlever les cailloux comme si de rien n'était, tout en se regardant de temps en temps pour mieux se comprendre.

— *Oui, tu as raison, ma jolie rose. J'ai aussi un mauvais pressentiment, et je crois que moins nous passerons de temps là, mieux ce sera.*

Déjà fatigué par le peu de pierres qu'il avait enlevées, et leur conversation télépathique terminée, Michel s'arrêta pour s'étirer et se désaltérer.

— Bon ! Nous avons bien mérité de boire un coup.

— Tu rigoles ! Nous venons tout juste de commencer. Travaillons encore une heure, ensuite nous pourrions boire ! répliqua Guy en sueur.

— Laisse tomber, Guy, dit Michel en lui prenant le bras pour l'empêcher de continuer.

— Mais qu'est ce qui vous prend tous les deux ? se révolta-t-il.

Il s'écarta d'un pas pour se dégager de l'emprise de Michel, et ajouta en haussant le ton :

— Vous étiez les premiers à vouloir en finir au plus vite, et là vous ne voulez plus travailler!

— Ce n'est pas ça, Guy. Je vais agir d'une autre façon.

— Comment ça "d'une autre façon" ? demanda-t-il, perplexe, d'une voix plus calme.

— Buvons un coup pour nous reposer un peu et je t'expliquerai...

Il acquiesça de la tête et s'installa sur une grosse pierre jonchant le sol, pendant que Stella sortait les bouteilles du sac à dos. Michel

s'assit en tailleur sur une pierre plus petite, juste en face de l'entrée de la grotte, à une quinzaine de mètres. Stella prit soin d'ouvrir une bouteille de bière qu'elle tendit à Guy, avec son gracieux sourire.

— Merci, Stella. C'est un amour ta petite femme, mon ami.

Ils sourirent pour répondre à son compliment.

— Alors, comment comptes-tu faire pour déblayer ce tas de cailloux ? demanda-t-il d'un air moqueur.

Michel but trois gorgées d'eau redonna la bouteille à Stella pour qu'elle boive à son tour. Il regarda Guy droit dans les yeux et lui dit, sûr de lui :

— Je vais les enlever grâce à mon pouvoir mental...

Guy le regarda, se retenant de rire. Puis voyant qu'il avait l'air sérieux, il se mit à pouffer d'un rire aigu. Il contamina Stella qui adorait rire. Elle pouffait d'avance de voir la tête qu'il ferait en découvrant ce qui allait suivre. Cela amplifia leur hilarité, tandis que Michel souriait. Quand soudain ! Guy tomba en arrière et s'écrasa comme un sac sur le sol ! La grosse pierre sur laquelle il était assis s'était dérobée sous ses fesses, elle flottait en l'air à un mètre du sol. Il ne s'était manifestement pas fait mal car il riait toujours. Il se releva et vit la pierre en l'air. Il écarquilla d'abord les yeux, puis se les frotta.

— Mais... hésita-t-il. Mais, c'est impossible ! Est-ce toi qui fais ça ? demanda-t-il éberlué, se rasseyant sur le sol.

— Oui, c'est moi qui fais ça. Alors, tu me crois maintenant quand je te dis que je vais enlever toutes ces pierres par la pensée ?

Michel reposa délicatement la pierre sur le sol par télékinésie. Stella riait toujours, mais cette fois-ci d'avoir vu Guy s'écraser sur le sol, et de le voir si surpris...

— Mais c'est impossible, il y a forcément un truc ! C'est vraiment toi qui fais ça ? C'est incroyable ! Hé, mais arrête de rire comme ça, toi ! fit-il en poussant gentiment Stella.

Il essayait de se retenir de la suivre dans son rire, mais il avait beaucoup de mal.

Michel, avec un sourire crispé, se retint de rigoler voyant Guy aussi stupéfait, et Stella pleurant de rire. Malgré le choc, Guy avait bien pris sa chute, qui avait soulevé un gros nuage de poussière sous son poids. Cela rendit la scène encore plus risible...

— Non, il n'y a aucun truc, comme tu dis, Guy. Je vais te le prouver maintenant, mon ami. Arrête de te moquer, s'il te plaît, mon amour, afin que je puisse me concentrer, ordonna-t-il gentiment à Stella.

Elle mit quelques minutes à se calmer. Pendant ce temps, Michel se concentra. Il fit plusieurs respirations, les yeux fermés. Soudain, un bruit sourd provenant de la grotte résonna à leurs oreilles. Aucune pierre apparente ne bougea, pourtant quelque chose se passait à l'intérieur ! Stella et Guy, inquiets, regardèrent tour à tour Michel, puis la grotte. Après une trentaine de secondes, les pierres de l'extérieur furent comme aspirées par la grotte, puis disparurent les unes après les autres à l'intérieur dans un épais nuage de poussière. Ni Guy, ni Stella ne comprirent ce qui s'était passé. Le bruit s'arrêta aussi brusquement qu'il avait commencé. Michel rouvrit les yeux, se leva, et dit, fier de lui, un sourire aux lèvres :

— Voilà, la voie est libre !

— Mais qu'as-tu fait des pierres, mon petit cœur ? s'étonna Stella.

— Tu vas voir par toi-même.

Il s'engagea dans l'entrée en agitant les bras pour évacuer la poussière. Stella le suivit, l'imita, tandis que Guy restait à la même place, ébahi par ce qu'il venait de voir. Michel sentit son

désarroi. Il s'arrêta, se retourna pour voir pourquoi il ne les suivait pas.

— Eh oh, ça va, Guy ? cria-t-il.

— Je ne sais pas si ça va ! Comment a-t-il pu faire ça, chuchota-t-il, encore sous le choc.

Voyant qu'il ne bougeait toujours pas, Michel fit demi-tour pour le rejoindre. Il s'agenouilla près de lui, mit un bras autour de ses épaules.

— Alors, mon ami, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Là, tu me laisses penaud ! Comment as-tu réussi à faire ça ? répondit Guy, le dévisageant comme s'il était un extraterrestre.

— Mais je te l'ai dit ! Par le pouvoir du mental, mon ami...

Michel sourit de le voir aussi perdu que sa démonstration ait fait son effet.

— C'est impossible ! Aucun être humain ne peut faire ça...

— Tu te trompes encore, Guy, n'importe quel être humain bien entraîné et plein de confiance en lui peut le faire. Bon d'accord, moi, je baigne dedans depuis mon enfance, et j'ai quand même mis plus de vingt ans pour réussir à le faire. Mais bon !

Il observa un court silence, attendant sa réaction, et ne le voyant pas réagir, il le secoua un coup.

— Allez, reprends-toi, Guy. Tu entres avec nous ou tu attends ici ? Michel se leva et fit mine de retourner dans la grotte.

— Je viens avec vous, s'écria Guy. Alors les armes qui ont volé dans les airs, c'était bien toi ? demanda-t-il, se levant à son tour.

— Oui !

— C'est incroyable, j'ai du mal à croire que tu aies un tel pouvoir sur les éléments ! Cela doit être hyper important ce que tu viens chercher, pour qu'un homme tel que toi se déplace !

— Oui, Guy, c'est encore plus important que tu ne le penses. C'est de la survie de la planète qu'il s'agit, répondit-il d'un ton grave.

Pendant ce temps, Stella regardait l'entrée de la grotte, stupéfaite. La poussière avait complètement disparu. Les pierres étaient posées les unes sur les autres, pour former des colonnes soutenant le plafond de la grotte, qui menaçait de s'écrouler. Il avait réussi à faire cinq colonnes, espacées de vingt mètres les unes des autres. L'entrée était vaste et très humide ; un petit lac, en contrebas, reflétait la lumière qui filtrait de l'extérieur, mais le fond de la grotte était sombre.

— Tu as les torches, Guy ? demanda Michel

— Ah, oui ! C'est tout bonnement incroyable, ce que tu as fait ! s'exclama-t-il bouleversé, tout en cherchant les torches dans son sac à dos.

— Qu'ai-je donc fait de si incroyable ?

— Empiler les pierres comme tu l'as fait, de sorte à constituer des colonnes pour soutenir la voûte afin que celle-ci ne s'écroule pas, mon petit cœur d'amour. Non seulement c'est fort, mais en plus c'est vraiment bien pensé, car cela menaçait sérieusement de s'effondrer, répondit Stella impressionnée.

— Oui ! J'avoue être assez fier de moi, sourit-il. En fait, j'ai pensé à cette solution parce que j'ai eu peur qu'une pierre ne vous blesse si j'avais fait exploser la paroi. Et puis au moins, là, elles servent à quelque chose.

— Alors ça, ça mérite le plus doux et le plus gros des baisers ! Stella le serra dans ses bras et l'embrassa langoureusement.

Pendant ce temps, Guy avait sorti les trois torches, les avait allumées, et attendait patiemment qu'ils aient fini de s'embrasser, n'osant les déranger. Leur étreinte terminée, ils s'excusèrent de l'avoir fait attendre. Il répondit par un doux sourire plein de compréhension pour leur montrer qu'il ne leur en voulait pas de s'aimer si fort. Il leur donna à chacun une torche, et tous trois s'engagèrent dans le boyau de la grotte. Les parois étaient

étrangement noires, sans que l'on puisse déterminer la nature de cette pierre. C'était certainement un mélange de fer ou d'un métal quelconque, car elle paraissait très dure. La voûte principale de la grotte était en pierre de roche, mais elle semblait s'effriter sous le ruissellement de l'eau. Le lac occupait une grande surface, environ les trois quarts de la grotte, malgré cela ils pouvaient en faire le tour sans être inquiétés. L'eau, transparente, ne laissait apparaître aucune vie. Tout autour de la grotte, des passages très étroits, creusés dans les parois, donnaient l'impression que la roche avait été usée par des coulées d'eau. Tout au fond, il y avait une ouverture. En s'approchant, ils constatèrent qu'un passage s'enfonçait dans la roche. Ce semblant de tunnel semblait avoir été fait sur mesure – 1 mètre 90 de haut, sur 3 mètres de large. Au moment de s'y s'engager, Michel s'arrêta net. Sans qu'il puisse vraiment déterminer ce qui le gênait, quelque chose l'empêchait d'avancer.

— Qu'y a-t-il, mon petit cœur ?

Il ne répondit pas, essayant de déceler et voir l'indescriptible, comme si une présence invisible était là. Guy, pour le rassurer, s'engagea dans le passage.

— Non ! s'écria Michel.

Guy stoppa net.

— Mais qu'y a-t-il, enfin ? demanda Stella, semblant s'énervier.

— Je ne sais... Je... Je ressens comme un danger, mais j'ai du mal à déterminer exactement quoi. D'habitude, j'arrive à cerner la nature et la force du danger qui menace. Là, je ne peux pas comprendre, ni cerner cette force. Tu ne ressens rien, toi ? demanda-t-il à Stella.

Il ne relâcha à aucun moment la concentration de son esprit, comme s'il essayait de voir quelque chose d'invisible. Aucun d'eux ne percevait le fond, les torches n'éclairaient seulement

qu'à une vingtaine de mètres, et ils ne pouvaient savoir à quoi s'attendre. Elle regarda l'entrée du passage et répondit :

— Non rien, désolée, mon petit cœur !

Il fit un pas à l'intérieur pour mieux voir la paroi, qui était lisse et sans aucune aspérité. L'eau ne pouvait l'avoir façonnée, c'était trop parfait, et puis il y aurait forcément eu un filet d'eau ou de l'humidité comme dans les trous tout autour de la grotte, mais là, rien. Il posa sa main droite sur la paroi de droite pour ressentir quelque chose, mais rien non plus.

— C'est étrange ! Les parois sont lisses, c'est trop bien fait, il n'y a aucune rugosité comme si ça avait été poncé ! dit-il perturbé.

— Tu sais, c'était une ancienne mine d'or, peut-être que les mineurs de l'époque ont pris beaucoup de soin à faire ce passage, répondit Guy.

Michel le considéra, imaginant les mineurs prenant le plus grand soin pour creuser ce passage parfait.

— Non ! Cela ne colle pas, Guy. Tu vois une machine entrer ici ? Et puis tu les imagines poncer les parois pour que ce soit nickel, tout ça pour trouver de l'or ? Moi, je ne les vois nullement faire ça, et quand bien même ils se seraient amusés à le faire, la main de l'homme ne peut réaliser quelque chose d'aussi lisse et d'aussi parfait. En plus, il n'y a aucune toile d'araignée, ni insecte, ni chauve-souris, et ça c'est encore moins normal !

— Soit, tu as raison... dit Guy en se grattant la tête.

— Comment penses-tu qu'il ait été fait alors ? Tu penses à des non-humains ? demanda Stella.

— Je ne peux le dire, mais c'est probable. En tout cas, je pressens un danger, alors soyons sur nos gardes, dit-il en faisant un pas en arrière puis, cherchant quelque chose autour de lui.

— Que cherches-tu mon ami ?

— Une pierre. Ah voilà !

Il se baissa, ramassa un caillou de la taille d'une main.

— Que vas-tu faire avec, mon petit cœur ?

— Je veux la lancer à l'intérieur pour voir s'il y a un danger direct.

Il s'avança à nouveau devant l'entrée du passage, lança la pierre à une quinzaine de mètres. Elle tomba sur le sol, mais n'émit aucun son ! Ils se regardèrent très étonnés et restèrent silencieux encore quelques minutes. Ils attendaient un écho ou un bruit quelconque, mais aucun son ne se produisit, et rien ne se passa.

— Alors ça, c'est tout à fait incroyable ! Vous non plus vous n'avez entendu aucun bruit quand la pierre est tombée ? Je vais devenir dingue, si je continue à vivre des trucs aussi bizarres ! dit Guy, bouleversé.

Ils répondirent par un signe de tête, sans rien dire. Michel et Stella se fixèrent sans communiquer par télépathie, essayant pourtant de comprendre ce mystère. Ils firent le vide dans leurs esprits pour envisager la meilleure façon d'agir face à ce phénomène surnaturel et face au danger que Michel pressentait. Puis ils contemplèrent la pierre qui semblait n'avoir subi aucun phénomène extérieur.

— Alors ! Que faisons-nous ? s'inquiéta Guy.

— Nous n'avons guère le choix je pense, répondit Michel. Ce que nous recherchons se trouve au bout de ce tunnel, et manifestement nous n'avons rien à craindre... dit-il d'une voix confiante.

— Tu es sûr que nous n'avons rien à craindre ? demanda Stella, peu rassurée.

— Heu... Je pense, oui... Enfin ! Je n'en suis pas certain, mais manifestement la pierre n'a subi aucune agression, et rien, à part l'absence de bruit, ne s'est passé. Alors je pense que ça doit être une sorte de passage phonique. Allons-y et nous verrons bien...

— Je ne suis guère rassuré ! Et si c'était autre chose, comme une base extraterrestre ou quelque chose dans ce genre-là ? Même toi tu n'es pas rassuré ! répliqua Guy.

— Soit, j'ai l'impression qu'un danger menace, cependant je vais y aller quand même. S'il faut que je me défende contre quelque chose ou quelqu'un, alors je me défendrai. Si vous voulez, attendez-moi ici, je traverse, et s'il n'y a aucun danger, je reviens vous chercher. D'accord ?

— Moi, je te suis, où que tu ailles j'y vais, dit Stella, se blottissant contre lui.

— Finalement ce n'est pas idiot, c'est mieux que l'un d'entre nous reste ici au cas où il arrive un imprévu ! répliqua Guy plein d'appréhension.

— Ok, alors nous faisons comme ça. Si dans une heure nous ne sommes pas revenus, tu rentres et tu avertis les autorités.

D'accord Guy ?

— D'accord, mais soyez prudents, mes amis...

Ils réglèrent leurs montres à la même heure (dix heures vingt précises). Ils s'engagèrent dans le passage tandis que Guy souriait et les regardait s'éloigner. Leurs torches flambaient ardemment, les flammes semblaient étrangement absorbées par le plafond, comme s'il n'y en avait pas. Ils furent impressionnés par cet effet visuel. Ils se trouvaient maintenant à la hauteur de la pierre lancée par Michel. Celui-ci se baissa pour la prendre dans sa main, la regarda avec attention. Il la lâcha pour la faire à nouveau tomber sur le sol. Une nouvelle fois, aucun bruit ne parvint à leurs oreilles. Michel parla à Stella et ne perçut toujours aucun son, même sa propre voix, il ne l'entendit pas. Stella essaya aussi de lui parler car elle voyait bouger ses lèvres, mais en vain, aucun son ne fut perceptible à leurs oreilles. Michel lui fit un signe signifiant qu'il n'y avait rien à craindre. Il fit signe à Guy de venir,

quand soudain, au même moment, Michel et Stella eurent une vision éveillés, ou était-ce la réalité ? Ils sentirent le sol trembler, puis virent un dragon noir, terrifiant, semblant remonter de dessous la terre. Dans le même instant, un bruit très aigu leur perça les tympans, comme si le dragon leur criait dessus. Ils se tinrent la tête, s'évanouirent et tombèrent de tout leur poids sur le sol... Guy vécu la scène en direct, sans comprendre ce qui leur arrivait, il ne sut que faire. Ils n'étaient qu'à une quinzaine de mètres de lui, et ils étaient sujets à un danger imminent, une des torches étant tombée tout près de Stella commençait à brûler ses vêtements. Il ne pouvait rester sans rien faire. Il prit son courage à deux mains et s'engagea. En quelques secondes, il était accroupi près d'eux. Il poussa la torche qui brûlait tout près de Stella, tapota les joues de Michel, mais celui-ci était inconscient, le visage grave. Guy se releva, prit la décision de les traîner jusqu'à la sortie. Il les prit chacun par un pied pour les tirer, mais il n'en eut pas le temps. La même vision lui vint à l'esprit, il sentit le sol trembler, puis il vit un terrible dragon noir remonter avec le même cri strident lui perçant les tympans. Il résista pour ne pas se tenir la tête, continuer à les sortir, mais en vain. Il perdit connaissance à son tour et tomba seulement à quelques mètres de la sortie...

*

À l'hôtel, le lieutenant Steven DUPUIS et l'adjudant Rosana MARTINEZ étaient à la recherche de Michel et Stella depuis le début de la matinée. Ne les ayant pas trouvés, ils prirent la décision de contacter leur supérieur hiérarchique, le Capitaine SARGERET. Pour ce faire, ils avaient une antenne satellite dernier cri, pouvant repérer les satellites de l'armée quel que soit l'endroit dans le monde où ils se trouvaient. Ils branchèrent un

téléphone cellulaire sur l'antenne. L'installation, et le temps de capter un satellite de l'armée, prit quelques minutes. Steven composa le numéro direct du Capitaine, qui répondit à la deuxième sonnerie :

— Oui, allô?

— Grand Manitou, ici Petit Faucon du Brésil.

— Ah ! Lieutenant DUPUIS ! Alors, quelles sont les nouvelles ? Vous pouvez parler sans crainte, la ligne est protégée...

— Nous ne savons pas encore pourquoi ils sont au Brésil, mais une chose est sûre, ils ne sont pas comme vous et moi ces deux-là!

— Ah bon ? Expliquez-vous, Lieutenant.

— Il s'est produit des faits étranges...

Il lui rapporta ce que les personnes de l'hôtel lui avaient dit sur ce qui s'était passé lors de leur rencontre avec les bandits, quand ils étaient sur la route. Il lui raconta ensuite l'épisode érotique, avec le halo lumineux sortant de leur chambre, ainsi que leur absence inexplicée... Ce qui intéressa le plus le capitaine fut l'épisode avec les bandits, et surtout l'allusion au trésor qu'ils seraient venus chercher.

— Oui, cela tient debout qu'ils soient là pour chercher ce trésor, d'autant plus que nous avons trouvé des vestiges très anciens et d'époque quand nous avons fouillé chez eux. Ce que j'aimerais bien savoir maintenant, c'est comment ils sont au courant pour ce trésor et surtout, ce qu'ils recherchent vraiment ! dit-il, se parlant à lui-même. Je vais faire des recherches sur Internet ainsi que dans les archives secrètes, pour savoir quels sont les trésors susceptibles de les intéresser dans la région... Vous avez pu les questionner ?

— Non, mon Capitaine ! Ils nous évitent chaque fois.

— Bon ! Dès que vous les reverrez, dites-leur que nous savons pour l'épée, le tableau et les livres anciens, nous verrons quelle sera leur réaction. Dans tous les cas, prévenez-moi quand ils rentrent en France. Nous les intercepterons à leur arrivée et les interrogerons.

— D'accord, mon Capitaine. Je vous recontacte dans combien de temps ?

— Je pense avoir les renseignements dans deux ou trois heures, contactez-moi dans quatre heures pour être sûr. Vous avez un moyen de locomotion pour vous déplacer ?

— Non ! Je n'en ai trouvé aucun à l'hôtel, nous allons nous renseigner.

— Ok, à tout à l'heure, Lieutenant. Ah, au fait ! Donnez le bonjour à l'adjudant MARTINEZ.

— Merci, mon Capitaine, à dans quatre heures...

Le Capitaine SARGERET raccrocha son téléphone pour s'investir sans plus attendre dans ses recherches, sur ce merveilleux outil qu'est Internet...

*

Toujours inconscients, ils gisaient sur le sol dans ce mystérieux passage. Ils étaient dans une sorte de coma contrôlé par une science dépassant de loin le savoir humain. Leurs visions éveillées s'étaient transformées en rêves. Michel s'était laissé guider par ce songe pour mieux le comprendre. Son cerveau ayant subi de grands changements, par la force de Dieu, il laissa faire son instinct. La mort l'attendait au bout de ce rêve, cela il le comprit dès le début. Même en se battant, les rêves deviendraient de plus en plus complexes jusqu'à ce que son esprit s'enferme dans la prison de la mort. Au moment où il s'évanouit, le dragon

l'emmena dans les profondeurs de la terre, Michel le laissa faire pour comprendre le mécanisme qu'il avait ressenti dans sa descente. Arrivé au fond, il se retrouva au milieu de l'eau, sans rien autour. Il ne paniqua pas. Il vit ensuite la terre se former autour de l'eau, créant un lac. Une voix invisible lui dicta de venir au bord pour sortir de l'eau, ce qu'il fit sans même nager.

Cette intelligence essayait de le contrôler. Elle avait senti la complexité de l'intelligence de Michel, et sa force mentale. Elle le guidait inlassablement sur une voie sans issue, pour l'affaiblir, cependant il contrôlait et comprenait déjà son mécanisme, ainsi que cette technologie. Michel continuerait de jouer le jeu tant qu'aucun danger extrême ne surviendrait. Au bord de la rive, l'eau était remplie de petits glaçons. Il sortit du lac sans aucune sensation de froid. La même petite voix lui dicta de marcher le long du lac, pour en faire le tour. Il obéit sans contestation. Le paysage était celui des premiers jours de la Création. C'était magique, d'une beauté sauvage incroyable, le sol était verdoyant, sans arbres, et légèrement vallonné. Des rivières de lave en fusion ruisselaient un peu partout, mais ne le mettaient pas en danger. Il continua d'avancer, longeant le lac, et, en peu de temps, il fut sur l'autre rive. Il était comme au bout de ce paysage. Il s'arrêta, mais la voix lui dicta de continuer. Il ressentit un grand danger, comme s'il n'y avait plus rien après, et refusa catégoriquement d'avancer. Au même moment, il se retourna et vit apparaître des centaines de petits objets métalliques, tous de la même forme, ressemblant à deux Z, tous accrochés et emmêlés les uns aux autres. Non seulement ils étaient très menaçants, mais en plus ils se multipliaient à vue d'œil. Ils cliquetaient entre eux, cela lui fit prendre conscience que la petite voix qu'il entendait venait d'eux, mais le plus surprenant, c'est qu'il n'entendait qu'une seule voix. Toujours est-il qu'il n'avait plus le choix, il devait continuer ou

certainement mourir car ils devenaient de plus en plus agressifs. Il se retourna pour s'engager dans l'inconnu d'un autre rêve, et au moment où la petite voix ne le menaçait plus, il se jeta dans l'eau. Avec la force de son esprit, associée à la télékinésie, il plongea au fond de l'eau pour faire le trajet inverse. Il sentit le dragon revenir, et l'élimina simplement par la volonté de son esprit.

Quand il respira à nouveau, il se retrouva dans son corps, sain et sauf. Sa respiration était profonde, revitalisant tous les muscles de son corps. Il ouvrit les yeux, regarda autour de lui. Il vit Stella, Guy, toujours inconscients, respirant à peine. Il se leva rapidement en vacillant un peu. Le temps était compté pour eux deux, il devait les sortir de ce passage sans tarder. Les torches flambaient encore. Il souleva Stella, la mit sur son épaule, empoigna Guy par son sac à dos, et saisit une torche. Il marcha dans le passage pour en sortir le plus vite possible, et luttait contre la force du dragon invisible qui persistait à vouloir prendre possession de son esprit. Le périple dura trois minutes. À bout de forces, il était sorti du passage. Celui-ci donnait sur un vaste couloir entouré de plusieurs murs, de pierres différentes. Son corps l'abandonna quelques secondes, et il s'écroula, tombant sur les genoux. Il eut le courage de retourner Stella pour voir si elle reprenait conscience. La panique l'envahit quand il s'aperçut qu'elle ne respirait plus, tandis que Guy se réveillait, grognant qu'il avait mal au crâne. Son cœur battait, il tapota doucement ses joues, ferma ses narines avec le majeur et le pouce de sa main gauche, puis posa sa bouche contre la bouche inerte de Stella. Il lui insuffla un peu de vie avec tout son amour, expulsant l'air de ses poumons une première fois pour remplir les siens. Il attendit une réaction, alors que les joues de sa fée ruisselaient de toutes les gouttes de tristesse tombées de ses yeux rougis.

— Je t'en supplie, reviens ma jolie rose, tu ne peux pas me laisser comme ça. Si tu pars, je mourrai aussi ! sanglota-t-il.

Il la prit délicatement dans ses bras, malgré cela elle ne respirait toujours pas. Il prit une nouvelle inspiration et lui insuffla de l'air dans les poumons. Sans qu'il s'en rende compte, plusieurs de ses larmes coulèrent dans la bouche de Stella. Elles allèrent directement dans les alvéoles de ses poumons. Cela lui fit le même effet que de l'eau et la fit réagir. Elle eut un spasme, suivi d'une inspiration profonde, et son joli visage d'ange reprit des couleurs...

— Oh, mon amour, comme je suis heureux, j'ai cru qu'il était trop tard ! dit-il, l'entourant à nouveau de ses bras, puis posant sa tête sur sa poitrine. Si tu n'étais pas revenue, je m'en serais voulu à en mourir. Excuse-moi de n'avoir pas pu te protéger contre cette technologie, se lamenta-t-il, la serrant encore plus fort.

— Ne t'excuse pas, mon petit cœur, chuchota-t-elle.

Elle reprit ses esprits, se redressa sur ses bras, et ajouta :

— Mais pourquoi dis-tu que j'allais mourir ?

— Tu ne respirais plus, et tu te laissais emporter dans ton rêve, ma jolie rose.

Sa main tremblait, cependant il ne put s'empêcher de lui caresser la joue puis de l'embrasser. Elle posa sa main affectueusement sur la sienne pour savourer son tendre baiser...

— Excusez-moi de vous interrompre dans votre étreinte, les amoureux, mais j'ai besoin d'une explication ! Tu penses que nous allons effectivement passer l'arme à gauche ? demanda Guy encore étourdi.

— Oui ! Cela a failli de peu. Vous étiez bien en train de rêver, n'est-ce pas ?

— Oui, oh la la ! C'était un rêve effroyable, dit Stella, parlant la première. J'étais entraînée au fond de la terre par un gigantesque

dragon. Il me perçait les tympans par son cri, puis il me déposa dans une grotte. Là, je ressentais des présences tout autour de moi, pourtant j'étais seule, c'était trop étrange ! Au fond de la grotte, je sentais une forte odeur qui me prenait à la gorge, je suis allée voir de quoi il en retournait. Quelle fut m'a surprise quand je vis ce liquide noir et visqueux, qui, en plus d'affecter ma gorge, me piquait les yeux et m'attaquait la peau...

— C'était de la lave en fusion ? demanda Michel, lui coupant la parole.

— Cela ressemblait à de la lave, oui, pourtant ce n'en était pas, c'était autre chose. Toujours est-il que je n'ai pas cherché à savoir ce que c'était, j'ai pris mes jambes à mon cou, dans le sens opposé. Ce qui est dingue, c'est qu'une voix me disait de me baigner dedans, je n'en croyais pas mes oreilles ! En partant de la grotte, j'avais le choix entre monter par un ascenseur ou gravir des escaliers. J'ai opté pour les escaliers car j'ai senti que l'ascenseur pouvait finir par tomber dans ce liquide étrange qui montait. Et puis, s'il tombait, j'aurais été piégée dedans sans rien pouvoir faire pour me sauver. Enfin ! Les escaliers me semblaient plus rassurants, cependant ce n'était guère mieux. Je suis montée, c'était long, et je sentais ce liquide qui montait aussi très vite, en même temps. J'avais cette drôle d'impression, comme si c'était la fin du monde tandis que la fatigue me gagnait. Je ne pouvais me faire à cette idée, pourtant, indescriptiblement, je l'acceptais et fuyais. Avant d'arriver en haut des escaliers, je vis une grande église avec pleins de gens qui attendaient manifestement leur dernière heure, et j'avais peur, car il n'y avait plus rien après. C'était terrifiant, personne ne me parlait, tu n'étais pas là, mon petit cœur, je me sentais seule et prête à mourir. La panique commença à nous gagner quand nous avons vu le liquide recouvrant tout dans sa montée. Nous avons tous suffoqué à cause

de cette forte odeur, la même que dans la grotte. Ils tombaient tous un par un, puis mon corps a défailli et je suis tombée sur le sol comme les autres. Le liquide noir n'était plus qu'à quelques marches de moi, je ne respirais plus, ma peau me brûlait, puis j'ai fermé les yeux. Quand soudain, la vision d'une vive lumière blanche dans mes poumons me régénéra. C'était toi, mon sauveur, qui me réanimais, j'ai ouvert les yeux et je t'ai vu en larmes. Je t'aime, mon petit cœur, ne l'oublie jamais... dit-elle en le serrant fort contre elle. Au fait, où sommes-nous, et comment se fait-il que toi, tu t'en sois sorti ?

Elle s'écarta de lui pour le regarder dans les yeux.

— Oui, j'aimerais bien savoir, moi aussi, comment tu as fait ! Je crois bien que j'allais finalement aussi à une mort certaine dans mon rêve ! C'est incroyable, j'ai vraiment cru être dans un songe. Tu nous as portés jusqu'ici ? questionna Guy.

— Oui, je vous ai portés tous les deux, jusqu'à l'autre bout du passage, où nous sommes maintenant. En fait, dès que j'ai vu le dragon, j'ai compris de quoi il en retournait, mais je voulais en être sûr, alors j'ai laissé faire. J'ai fait moi aussi un rêve, sauf que je l'ai contrôlé.

— Comment as-tu fait, mon petit cœur ?

— En partie grâce à la force de mon esprit, et comme j'ai ressenti un grand danger avant d'entrer, j'ai cherché à comprendre avant même de voir le dragon nous emmener. Quand je l'ai vu, j'ai tout de suite assimilé et compris sa force, je savais que la mort m'attendait à la fin du voyage qu'il m'emmenait faire. Alors je suis resté vigilant, mais je voulais voir jusqu'où, et surtout comment il m'emmènerait dans cette mort ! Dès que cela est devenu dangereux, j'ai repris le contrôle. Mais ce que j'ai complètement oublié à ce moment-là, c'est que vous étiez aussi en danger, et c'est très grave que je n'y aie pas pensé.

— Cela a l'air simple vu sous cet angle. Je fais des rêves depuis très longtemps moi aussi, mais je n'ai rien vu venir, ni rien compris et rien contrôlé ! De quelle technologie se servent-ils pour créer des rêves et nous voler la vie ? Et dans quel dessein ? s'interrogea Stella, révoltée.

— Je pense qu'ils doivent utiliser un processus électromagnétique très complexe, s'attaquant directement ou visuellement aux cellules du cerveau ainsi qu'aux codes génétiques de chaque cellule, pour les manipuler, les contrôler et finalement les détruire par une sorte d'autosuggestion télépathique. Quant au but, je pense que c'est un mécanisme d'autodéfense.

— Cela a l'air complexe comme technologie, mais tu l'as finalement déjouée ! Es-tu invincible, Michel ? demanda Guy enthousiaste.

Ne sachant quoi lui répondre, Michel regarda Stella, puis la réponse lui vint simplement, en savourant son délicieux sourire.

— Non, mon ami, je n'ai jamais été invincible ! Tu vois, si elle était partie, je serais parti dans l'autre monde avec elle, cela ne fait aucun doute. La vie tient à si peu de chose, pourtant quand Stella est près de moi, je pourrais vaincre toutes les situations et n'importe qui. Et oui, avec elle à mes côtés, je suis indestructible. C'est l'amour qui nous rend si forts, dit-il en l'entourant de ses bras. Mais sans elle, je ne suis rien !

— Mais dis-moi, tu as l'air de bien connaître la génétique ? questionna-t-elle, heureuse d'être dans ses bras protecteurs.

— Oui, j'ai appris à la connaître car il y a quelques années, je me croyais en pleine forme, et l'on m'a cependant découvert de sérieux ennuis de santé.

Un silence de quelques secondes s'installa. Il ne voulait aucunement s'étendre sur les faiblesses de son organisme, alors

que Guy et Stella attendaient qu'il poursuive. Impatiente, elle ne put s'empêcher de le questionner à nouveau :

— Ah bon ! Mais que t'est-il arrivé ?

— Cela a commencé par une infection au pancréas, le plus incroyable, c'est qu'on relie souvent cette maladie à l'alcoolisme ! Moi qui ne bois jamais d'alcool, j'étais ravi... J'ai tout de suite compris que cela venait de mon grand-père et que c'était inscrit dans mes gènes. J'ai franchement trouvé cela injuste, alors j'ai commencé à réfléchir sur la génétique, en comparant cette maladie à une tare que j'ai transmise à ma fille. Le fait de se ronger les ongles... Je sais que par la volonté on peut arrêter de se les ronger, je l'ai fait et ma fille aussi. Je me suis dit que si je pouvais le faire pour les ongles, je pouvais aussi bien le faire pour soigner cette infection, alors je l'ai fait ! C'est aussi simple que ça. Les médecins n'y ont rien compris à l'époque, ils se sont demandé comment je l'avais contractée, et surtout comment j'avais guéri aussi vite. En trois jours, mon pancréas était remis à neuf. Incroyable non ?

— Oui, c'est plus qu'incroyable, mon petit cœur, tu es toi-même fabuleux ! s'écria Stella admirative.

— Moi, plus rien ne m'étonne maintenant, après les exploits que tu nous as montrés, et ce qui vient de se passer ! Ta vie a toujours été faite d'événements aussi étranges et intenses, mon ami ? demanda Guy respectueusement, souriant à pleines dents.

— Toi, tu crois dur comme fer que je suis invincible ?

Guy sourit à nouveau, en guise de réponse.

— Oui, j'admets que ma vie est fleurie en phénomènes étranges. Je n'y prête plus vraiment attention maintenant, mais c'est vrai que cela peut paraître extraordinaire pour un regard comme le tien. J'essaie seulement de survivre à ma façon, en combattant le mal avec mon cœur, et en utilisant ma foi comme arme.

— Tu parles que ça paraît extraordinaire à mes yeux ! Il y a de quoi se poser des tonnes de questions quand on passe du temps près de toi. Mais bon ! Je m'y ferai bien à force, dit-il rempli de fierté à son égard.

Stella, perdue dans ses pensées, était encore très perturbée de n'avoir pu contrecarrer cette force magnétique, celle-ci l'aurait inévitablement emmenée dans les abîmes de la mort si Michel n'avait pas été là.

— Si j'ai bien compris ta leçon, mon petit cœur, pour réussir à traverser ce passage sans tomber dans le piège du rêve mortel, il faut lutter avec la volonté comme arme. Mais de quelle façon ?

— C'est très simple. Quand vous voyez le dragon, vous prenez une grande inspiration et vous vous dites : c'est une vision imaginaire, je veux continuer à voir la réalité, ce sont mes cellules et mon cerveau qui décident, ce dragon n'existe que dans mes pensées et ma volonté est la plus forte.

— C'est tout ! s'écria Guy, perplexe.

— Oui, c'est tout, mon ami.

— Et si notre volonté n'est pas assez forte ? demanda Stella, peu convaincue.

— Le principal est de prendre conscience que ce que vous voyez n'est aucunement réel, et ça, votre subconscient l'a bien enregistré. Alors ne vous inquiétez pas, tout se passera bien au retour. Bon ! Nous continuons ?

— Oui ! répondirent-ils en chœur.

— Tu as vu l'heure, Michel ! s'aperçut Guy avec stupeur.

Michel regarda sa montre et ne fut pas surpris.

— Pourquoi me dis-tu ça ? Il n'est que onze heures vingt-cinq à ma montre, ça va !

— Quoi ! La mienne indique quinze heures quarante !

— Oh zut ! Je n'y avais pas pensé, nos montres ont été complètement dérégées par le champ électromagnétique auquel nous avons été exposés.

Il réfléchit quelques instants puis reprit :

— Bon ! Nous sommes restés à peu près trente minutes inconscients, nous allons compter une bonne heure pour être sûrs et n'avoir aucune mauvaise surprise. Allez, nous allons dire qu'il est onze heures trente, ça vous va ?

Guy et Stella le dévisagèrent, perplexes, sans oser le contrarier, puis ils se regardèrent en souriant. Il perçut leur sourire comme une réponse positive, prit délicatement la main de Stella et ils poursuivirent leur déplacement à travers cette mystérieuse grotte... Bien qu'il ne leur restât qu'une seule torche, les contours se dessinaient sous le crépitement ardent de la flamme, dévoilant une grande salle faite dans la même pierre que celle du passage. La superficie de cette caverne était approximativement de deux cents mètres carrés au sol, et le plafond était un peu plus haut d'une dizaine de mètres que celui du couloir qu'ils venaient de traverser.

— Impressionnant ! s'écria Guy. Je crois que notre voyage s'arrête ici, mes amis.

Stella et Michel se fixèrent, n'osant s'avouer que leur expédition était un échec. Pourtant, l'endroit était totalement vide et sans issue. Michel s'avança tout près de la paroi sud, posa sa main sur la pierre à hauteur de son visage et commença à marcher pour faire le tour de la pièce.

— Que fais-tu, mon petit cœur ? Tu ne crois pas que nous nous sommes peut-être trompés de lieu ?

— Non ! répliqua-t-il sèchement.

— Il faut se rendre à l'évidence, mon ami. Depuis l'entrée jusqu'ici, il n'y a rien, sinon nous l'aurions forcément vu.

— Pas forcément ! Dans le passage, il y a des ondes électromagnétiques très puissantes, ce qui signifie qu'il y a obligatoirement un mécanisme ou un appareil très sophistiqué qui les génère. Donc, forcément caché quelque part... Il s'arrêta, regarda la hauteur surprenante de la roche au-dessus de sa tête, tout en réfléchissant. Attendez ! dit-il avec une lueur d'espoir dans les yeux et un sourire non dissimulé.

Il se dirigea vers l'entrée. Stella et Guy le suivirent dans le couloir. Il frappa avec son poing contre les parois de pierre. Elles avaient des couleurs dissemblables, et, à leur grande surprise, l'une des parois sonna creux.

— Je crois bien que ce que nous cherchons est derrière cette paroi, dit Michel fièrement.

Il recula d'un pas pour prendre de l'élan, puis lança un grand coup de pied dans le mur, utilisant sa force mentale. Quelques morceaux de pierres tombèrent, mais rien de plus. Il reprit son souffle, et demanda :

— Guy, aurais-tu emporté une pioche dans ta voiture, par hasard ? — Non ! Mais je crois que j'ai une masse, au fond de mon coffre.

— Tu crois ou tu en es sûr ?

Il réfléchit quelques instants, et répondit :

— Je ne sais plus ! Franchement, je n'en suis pas sûr. Désolé mon ami !

— Zut !

Il considéra la situation, rassembla ses idées, faisant les cent pas de long en large et regardant de temps en temps ce fameux mur, pendant que Stella et Guy le regardaient en essayant de deviner ce qu'il allait proposer. Soudain, il s'arrêta :

— Je sais ! Je vais chercher trois grosses pierres qui se trouvent devant la grotte et nous allons frapper sur cette paroi tous les trois ensemble.

— Pourquoi n'utiliserais-tu pas tes pouvoirs, comme tu l'as fait pour dégager l'entrée de la grotte, mon petit cœur ? demanda Stella, interdite.

— Je vais essayer, mais je ne vous promets rien. J'ai laissé beaucoup d'énergie dans le passage et je vais encore devoir lutter mentalement pour le retraverser.

Un silence s'installa entre eux trois, chacun perdu dans ses pensées des rêves qu'il avait fait. L'évocation de la traversée inverse du passage agissait inconsciemment sur leur cerveau, comme s'ils avaient été conditionnés. Certes, le réflexe d'autodéfense de leur subconscient s'était mis en action grâce aux bons conseils de Michel, qu'il avait préconisés en valorisant le fait d'agir par la volonté contre cette science les attaquant directement à la base de leurs propres cellules. Pourtant une peur incontrôlée les saisit chacun à l'estomac...

— Bon, j'y vais, nous casserons cette paroi puis nous mangerons. D'accord, mon amour ?

— Mon petit cœur...

Elle fit un court silence, et reprit :

— Je vais y aller, cela te permettra de garder tes forces pour détruire cette cloison. Chut, ne dit rien, c'est la meilleure solution et j'ai pris ma décision !

— Non, non et non ! C'est trop risqué. Je ne te laisserai jamais y aller toute seule, de plus comment feras-tu pour porter trois gros cailloux ? J'ai failli te perdre une fois, je ne veux pas que cela se reproduise, ce n'est pas grave si nous n'arrivons pas à casser ce mur aujourd'hui, nous le ferons la prochaine fois...

— Et si j'allais avec elle ? intervint Guy. À deux, les pierres seront moins lourdes, nous diminuerons les risques et dans tous les cas, si nous ne sommes pas revenus dans dix minutes, tu peux venir nous chercher. C'est un risque, mais calculé, qu'en penses-tu ?

Sa réflexion étant altérée par la peur de perdre Stella et par l'amour qu'il lui portait, il n'avait pas envisagé cette option. Stella le contempla avec un petit sourire, satisfaite de ce qu'avait proposé Guy. Pourtant, l'émoi qu'elle ressentit suite aux paroles de Michel lui remplit les yeux d'un ruisseau de joie, et elle préféra ne rien dire de peur de fondre en larmes. Michel ouvrit les bras, elle se blottit contre lui. Guy ne put se retenir de verser une larme devant cet amour qui lui faisait tant penser à sa femme Marie Lou.

— Bon, d'accord. Surtout, pensez bien à ce que je vous ai dit! Quand vous ressentirez et verrez le dragon, ou quoi que ce soit, dites-vous bien qu'il n'existe pas, et que votre volonté est la plus forte. Si tu peux Guy, prends un sabre, il pourra nous servir, dit-il, embrassant Stella tendrement.

— N'aies aucune inquiétude Michel, nous allons réussir. On y va? s'impatienta Guy en s'adressant à Stella.

— Allez, va vite, ma jolie rose... Je t'aime très fort.

— *Je t'aime très fort, mon petit cœur. C'est la première fois depuis notre départ que nous allons êtres séparés, chaque moment passé loin de toi est une véritable angoisse*, répondit-elle par télépathie. *Je t'aime...*

Elle lâcha sa main, embrassa la sienne, et souffla le baiser dans sa direction en signe d'au revoir.

Guy prit la torche, et ils s'engagèrent d'un pas résolu dans le passage. Quelques mètres après l'entrée, Stella se retourna une dernière fois sans s'arrêter pour faire un petit signe à l'homme de sa vie, pendant qu'elle le voyait encore. Soudain ! Ils s'arrêtèrent, prirent de grandes inspirations, baissèrent la tête et se bouchèrent les oreilles. Michel les regarda, inquiet. Manifestement, l'appareil électromagnétique du passage était en action... Michel se tenait prêt à intervenir, quand tout à coup, ils se redressèrent, se prirent par la main et se retournèrent pour lui faire un signe, indiquant

que tout allait bien. Il leur fit un large sourire et agita le bras pour leur souhaiter bonne chance. Les minutes passèrent, Michel s'était cantonné devant le passage pour les attendre, dans le noir. Les mots qu'avait prononcés sa jolie rose résonnaient dans sa tête comme une douce chanson d'amour, et le faisaient culpabiliser au fur et à mesure que le temps passait. Il allumait sa montre pour regarder toutes les minutes passer, cela faisait maintenant dix minutes qu'ils étaient partis, et personne n'apparaissait dans le tunnel. *Mais qu'est-ce qu'ils font, bon sang ! Bon, j'attends encore deux minutes et je vais les chercher*, pensa-t-il.

Au moment même où il le pensa, une lueur apparut au fond du passage. Heureux, il frappa dans ses mains. En quelques secondes, il vit deux torches lumineuses s'avancer rapidement, et distingua leurs silhouettes. Guy portait quatre grosses pierres, tandis que Stella tenait les deux torches, le sabre et la troisième torche, éteinte. Exténué, Guy lâcha les pierres dès qu'il arriva, et Stella, heureuse, se jeta dans les bras de son amoureux en lâchant le sabre et la torche éteinte.

— Mon dieu, ce que c'était lourd et fatigant, râla Guy, s'allongeant sur le sol.

Il attendait une réponse de leur part, pour se faire plaindre, mais rien. Ils s'embrassaient langoureusement... Il releva la tête pour voir ce qu'ils faisaient et ajouta :

— Vous êtes tout le temps en train de vous embrasser, tous les deux, cela ne fait que dix minutes que nous sommes partis, et vas y que ça se bécote à nouveau ! C'est injuste, vivement que je rentre pour embrasser aussi ma jolie femme.

Surpris de sa réplique, ils relâchèrent leur étreinte.

— Eh bien, Guy, tu as été un vrai chef, je suis fier de toi, lui dit Michel, souriant par-dessus l'épaule de Stella.

— Merci, mon ami.

— Tout s'est bien passé, mon amour ? demanda-t-il à Stella en lui caressant les cheveux avec amour.

— Oui, sauf que ce n'est quand même pas évident de se dire que ce dragon n'est pas réel, surtout quand il pousse son cri strident ! C'était infernal.

— Oh, ma jolie rose, pardonne-moi de t'avoir laissée partir à ma place, la plaignit-il en l'embrassant tendrement sur le front. Bon, c'est à moi maintenant de me mettre au travail.

Il les fit s'enlever de la trajectoire entre les cailloux et la cloison, s'assit puis respira quelques secondes pour se concentrer. Les quatre pierres se soulevèrent, puis dans un coup de vent, elles percutèrent le mur à une vitesse fulgurante, et dans un fracas assourdissant. Deux ou trois secondes passèrent dans la poussière, quand un second bruit, ressemblant à des pierres qui tombent, souleva encore plus de poussière et fit trembler le sol... Ils toussèrent tous les trois à s'arracher les poumons, car une forte odeur nauséabonde s'associa au nuage de résidus. Un souffle, qui avait été certainement provoqué par la chute des pierres, avait éteint une des deux torches tenues par Stella. Elle la ralluma aussitôt avec l'autre, en donna une à Michel, tandis que Guy ramassa la troisième qui traînait sur le sol et s'approcha de Stella pour l'enflammer. Les fragments formant cet épais nuage avaient du mal à retomber. Malgré les trois flambeaux allumés, ils ne voyaient pas grand-chose. Michel s'avança pour voir si le mur était bien détruit, or il dut renoncer, car le sol était jonché de pierres et il ne voyait rien. Résignés, ils attendirent patiemment que tout redevienne normal... Quelques minutes plus tard, les torches laissèrent entrevoir des couleurs sur le mur au-delà de la cloison tombée. Le nuage de poussière s'étant complètement dissipé, ils avancèrent dans cette antichambre qui mesurait approximativement une cinquantaine de mètres carrés. Une odeur

âcre s'en dégageait. Ce qu'ils découvrirent leur fut presque insupportable. Le sol était recouvert de plusieurs centaines d'ossements et de crânes humains. Trois grosses caisses garnissaient la pièce, et une magnifique fresque embellissait l'un des murs.

— Hou la la, c'est répugnant cette odeur ! Vous pensez qu'ils ont été emmurés vivants ? demanda Stella horrifiée.

Michel, très attiré par la fresque, n'avait nullement réfléchi à la question et ne répondit rien.

— C'est difficile à dire. Mais, je pense qu'ils ne se sont certainement pas laissé faire, répondit Guy tout aussi horrifié.

Stella et Guy s'avancèrent vers les caisses, essayant d'écraser le moins d'os possible, pendant que Michel restait à la même place, comme envoûté par la peinture. Stella s'arrêta, se retourna :

— Coucou, mon petit cœur, tu es avec nous ?

Il était tellement absorbé par la contemplation de cette peinture qu'il n'entendit rien.

— Michel ! s'écria Guy, qui s'était arrêté à son tour. Eh ho, ici la terre, nous appelons mon ami Michel, est-ce que tu nous entends ? ajouta-t-il, élevant un peu plus la voix.

— Hein... Heu, oui... Qu'y a-t-il ? bégaya-t-il surpris.

— Tu veux regarder avec nous ce qu'il y a dans les caisses ? Tu as eu un flash ?

— Heu... Non ! balbutia-t-il en reprenant ses esprits. Oui, allons regarder ce qu'il y a dans les caisses.

Il s'approcha d'eux. Stella le fixa avec attention, et sentit que quelque chose clochait. Elle regarda la fresque : c'était la représentation d'êtres ayant une corne sur le front, *manifestement des extraterrestres*, pensa-t-elle. Ils avaient la taille des humains, un visage boursoufflé presque blanc, de grands yeux très expressifs, de grandes oreilles, et pas de cheveux. D'après la

peinture, ils découvraient la terre, on les voyait gambader dans la nature, heureux, certains se tenaient par la main, d'autres s'embrassaient, d'autres se prenaient dans les bras. Ils lui rappelaient son peuple ! En bas de la fresque, elle remarqua trois lignes d'écriture dont elle ignorait le sens ; à droite, une main était dessinée.

— Mon petit cœur, dis-moi ce qui se passe. Tu as compris ce que signifie cette peinture ?

— Oui, ma jolie rose, mais nous en parlerons après avoir regardé ce qu'il y a dans ces caisses, je veux vérifier quelque chose.

Guy les écoutait, ne sachant quoi penser et n'osant rien dire. Ils se tenaient devant les trois caisses, se regardant comme pour deviner qui ouvrirait la première.

— Nous en ouvrons chacun une ? proposa Guy.

Michel questionna Stella du regard, et répliqua :

— Honneur aux femmes, mon ami !

Elle sourit, s'avança devant la grosse caisse en bois, sans attendre la réponse de Guy, qui approuva par un signe de tête, et esquissa un sourire empreint de respect. Elle prit une grande inspiration puis se décida à l'ouvrir. Un grincement accompagna l'ouverture, les fit sursauter, et lui fit lâcher le couvercle, provoquant un rire collectif... Elle finit par ouvrir le coffre, le spectacle était éblouissant. Des centaines de pièces d'or, ainsi que des bijoux de toutes sortes le garnissaient. Guy était fou de bonheur.

— La vie est belle, la, la, la, lala la lala... youpi ! Chanta-t-il frappant des mains et dansant sur place. La vie est trop belle, merci mes amis. Je peux ouvrir les autres caisses ?

— Oui, Guy, vas-y ! répondit Stella, souriante de le voir si heureux.

Sans perdre de temps, il ouvrit la deuxième, son contenu était le même, avec en plus des restes de documents, qui semblaient être

des actes de propriété et des cartes géographiques. Il ouvrit enfin la troisième caisse, et quelle ne fut pas leur surprise de découvrir, posé sur le dessus, un drapeau bleu avec cinq croix blanches, réplique de l'écusson incrusté sur l'épée récupérée dans la grotte, en France, non loin de chez Michel ! Stella, étonnée, riva à nouveau les yeux de son amoureux. Celui-ci souleva immédiatement le drapeau pour examiner ce qu'il y avait en dessous. La caisse était remplie de bijoux (bagues, colliers, bracelets, pierres fines de toutes sortes, couronnes...), d'objets précieux (couteaux, statuettes...). Guy jubilait, tandis que Michel, soucieux, avait l'air de ne pas avoir trouvé ce qu'il pensait découvrir après avoir regardé jusqu'au fond de la caisse. Il se tourna à nouveau du côté de la fresque.

— C'était bien le drapeau que tu pensais trouver ? demanda Stella.

— Non ! C'est fou ça, apparemment ils étaient en quête de la même chose que nous en venant ici ! En fait, je pensais trouver la pierre que nous cherchons, ou un plan.

Il réfléchit quelques instants, puis ajouta :

— Il y a une chose que je ne comprends pas ! Si c'était l'équipage d'un galion portugais, il aurait dû y avoir des chevaliers avec eux, pourtant il n'y a aucune épée, ni bouclier, ni armure.

— Peut-être ont-ils été désarmés avant d'entrer dans cette grotte, suggéra Stella. Tu crois qu'ils ont été enfermés ici vivants ?

— Je n'ose l'imaginer, cependant je pense que non, car apparemment rien n'est sorti des trois caisses et la fresque est intacte. À mon avis, ils sont morts bien avant et ils ont été entassés ici, mais par qui ?

— Cela saute aux yeux, mon petit cœur. Ce sont ceux ayant construit ce passage qui ont entassé ces corps ici, ceux de la fresque. Alors, au fait, qu'y a-t-il d'écrit dessus et que signifie-t-elle ?

— Non, mon amour. Ceux qui sont sur la fresque n'ont pu faire ça. Ces êtres-là sont arrivés au moment de la création de la terre, ou quelques dizaines d'années plus tard, et ils sont partis au moins depuis plus de deux mille ans. Le plus déconcertant, c'est cette écriture, c'est du Sanscrit !

— Qu'est ce que le Sanscrit, et qu'est-ce qui te dit qu'ils ne les ont pas tués ? Ils sont peut-être revenus plus tard ?

— Le sanscrit, c'est la langue des Indous et des Tibétains. Dans certains écrits très anciens, il est dit que les mantras¹, écrits en sanscrit, sont les premiers mots arrivés sur terre l'essence même des êtres humains. J'avais un peu de mal à le croire, cependant cela s'avérerait être vrai d'après cette peinture. Cela ne peut être eux car ils sont pacifistes, je ne pense pas que ce soit eux non plus qui aient construit ce passage, il a dû se passer quelque chose qui les a fait fuir, mais quoi. Il réfléchit, et ajouta : cela paraît logique, suis-je bête ! Ce sont ceux ayant construit ce passage qui ont dû les faire fuir...

— J'ai du mal à comprendre ! Tu veux dire qu'une autre race d'extraterrestres serait venue sur terre ? Et qu'est-il écrit en bas de la fresque, j'aimerais le savoir ?

— Oui, je pense, et ils les ont tués puis ont entassé les corps ici, en laissant derrière eux cette peinture pour faire croire que ce sont ceux de la fresque qui ont fait ça ! Il est écrit :

MERCI D'UNE TELLE RICHESSE SUR CETTE BELLE
PLANÈTE PURE.

NOUS GARDERONS INTACTE TANT DE BEAUTÉ, EN
NOUS SOUMETTANT À SES RYTHMES ET EN VIVANT
SIMPLEMENT EN ÊTRES PACIFIQUES.

¹ . Mantra: Incantations – outil de pensée aux résonances magiques et énergétiques – communes à l'Hindouisme et au Bouddhisme, écrites en Sanscrit. Selon certains textes védiques, ce serait la langue originelle de la terre depuis la nuit des temps.

Elle resta silencieuse et respectueuse à l'écoute de ces mots, touchée au plus profond de son cœur. Effectivement, ces mots correspondaient aux préceptes de son petit peuple d'elfes. Michel fut aussi très ému. Il s'approcha de la peinture... Pendant ce temps, Guy brassait l'or, les bijoux, avec ses mains, tout en chantant joyeusement... Michel observa longuement les dessins, s'imprégna de leur énergie. Il posa délicatement sa main sur la main peinte, prit une profonde inspiration et médita pour faire le vide dans son esprit. Quelques secondes s'écoulèrent sans que rien ne se passe. Soudain ! Le temps sembla s'arrêter. Même Guy se retourna sans bouger pour contempler silencieusement le spectacle, tandis que Stella l'observait sans pouvoir bouger son corps, celui-ci étant comme paralysé par une force invisible. Michel rayonnait d'un halo rose, vert, doré et blanc, luminescent, sans s'en apercevoir. Son esprit était dans un rêve éveillé, dicté par le pouvoir pensé de ces êtres qui avaient incrusté dans la fresque le mystère de leur passé, pour celui qui serait l' élu au cœur et à l'âme purs. La main peinte lui envoya de fantastiques images pendant presque deux minutes, durant lesquelles son corps fut secoué de spasmes plus ou moins intenses, selon ce qu'il voyait. Après ces deux minutes, son corps s'écroula sans qu'il puisse le contrôler. Stella brava cette force la retenant pour s'accourir et s'agenouiller près de son bien-aimé. Guy s'approcha aussi pour voir s'il revenait à lui. Elle lui tapota doucement les joues pour qu'il reprenne conscience. Il reprit connaissance, s'étira de tout son long, puis ouvrit les yeux. Stella lui sourit comme un soleil, le plongeant comme chaque fois dans un savoureux bonheur. Elle l'embrassa tendrement...

— Je croyais que cela ne devait plus t'arriver de retomber inconscient ?

— Heu... Oui, normalement cela n'aurait pas dû se reproduire, c'est incompréhensible ! Mais bon, c'est certainement le fait de cette science extraterrestre, dit-il hésitant et encore sous le choc.

— Alors, qu'as-tu vu ?

— Oh, oui... ! C'était fantastique ! Je sais où se trouve la pierre que nous cherchons, ils me l'ont montrée. Elle se trouve en Inde ou au Sri Lanka, dans un village à quelques kilomètres d'une fourche de rivière, située sur une côte d'un de ces deux pays. Par contre, ils ne m'ont donné aucune indication quant à son utilisation. Je pense que c'est une sorte de catalyseur d'énergie de la planète...

— C'est quoi, cette pierre que vous cherchez ? le coupa Guy.

— C'est la pierre qui va nous permettre de sauver la planète de la pollution, enfin je crois... répondit-il incertain.

— Ah bon ! Comment vous savez que cette pierre existe ? Tu penses vraiment qu'une pierre puisse sauver la terre ? demanda-t-il à nouveau, perplexe.

— Nous t'expliquerons tout cela ce soir, mon ami. Nous devons vite enterrer tous ces ossements et ne plus trop traîner ici. Mais comment faire ?

— Nous avons encore du temps devant nous, il n'est que midi, répliqua Guy en regardant sa montre. Nous pouvons répartir le trésor dans deux des caisses, et mettre les ossements dans la dernière, puis les enterrer hors de cette grotte.

— C'est bien pensé Guy, je te félicite, toutefois nous devons faire très vite, dit-il, commençant à transvaser les pièces et autres bijoux.

— Y a-t-il un danger ? s'inquiéta Stella qui avait entrevu ses pensées.

— Oui ! Dans mon rêve éveillé, ils m'ont dit que tout allait s'écrouler à peine trente minutes après qu'ils m'aient délivré leur

secret, pour que je sois le seul détenteur de leur mystère, répondit-il, poursuivant sa tâche sans relever la tête.

— Quoi ! s'écria Guy affolé en regardant Stella, qui le fixa tout aussi alarmée. Mais nous n'allons jamais avoir le temps de ramasser tous ces os !

— Excusez-moi de vous presser, malheureusement nous avons peu de temps pour réfléchir ! Si tu veux emmener ce trésor, il faut se grouiller, et il est hors de question que je laisse ces ossements ici, répliqua Michel déterminé.

Sans rien ajouter, Guy se mit à l'aider. Pendant ce temps, Stella rassemblait ce qu'elle pouvait d'os près de la caisse à remplir. À peine dix minutes plus tard, Guy et Michel avaient vidé le trésor. Guy s'apprêtait à remplir le coffre vide de squelettes, quand Michel l'arrêta.

— Attend ! Je vais m'en occuper, cela ira plus vite, dit-il, retenant le bras de Guy. Laisse, ma jolie rose, je vais les mettre dedans par télékinésie.

— Ok, ok, je te laisse faire, s'inclina Guy.

Michel fit quelques respirations, ferma les yeux, puis les os commencèrent à s'élever dans les airs pour finir leur course dans la caisse vide. Son regard brillait. Ses yeux devinrent comme verts émeraude, presque luminescents ; Guy et Stella le regardèrent, impressionnés. Cela prit une vingtaine de secondes pour que le coffre soit bondé des squelettes de l'équipage de ce navire disparu depuis si longtemps.

— Voilà ! Nous n'avons plus qu'à sortir d'ici.

Il ferma la caisse, ses yeux redevinrent normaux.

— Tu es extraordinaire, mon petit cœur, dit Stella, fière de lui.

— C'est vrai, c'est incroyable ce que tu fais, ajouta Guy ébahi.

— Merci, mais je ne fais que mon devoir. Nous décampons ? Je prends les deux caisses de bijoux, tu prends la caisse d'os, enjoint-

il à l'intention de Guy. Et toi mon amour, tu peux prendre les deux torches ?

— Oui, mon petit cœur adoré. Cela ne va pas te faire trop lourd ? Comment vas-tu les prendre ? demanda-t-elle, heureuse mais inquiète.

— Ben par les poignées !

Il empoigna les deux caisses et les souleva.

— Oh... Que c'est lourd, s'écria-t-il en grimaçant. Il les reposa.

— Tu vas pouvoir les tirer, mon ami ? s'enquit Guy.

— Oui, il va bien falloir !

Il prit une profonde inspiration, tenta à nouveau de les soulever. Il y parvint sans problème. Il les tira, marchant d'un pas décidé, comme si elles ne pesaient rien du tout. Guy et Stella le considérèrent un instant, puis se regardèrent étonnés de la facilité qu'il eut à les traîner.

— Bon ! Vous me suivez ? s'écria-t-il sans s'arrêter.

— Oui, oui... Nous arrivons, répondit Stella.

Guy empoigna la caisse d'os, la tira sans difficulté, et Stella rejoignit Michel. Ils s'engagèrent dans le passage. À mi-chemin, ils ne ressentirent toujours aucune agression télépathique. Quand ils furent sortis, Michel posa les deux caisses.

— Hou, j'ai les bras en compote ! Vous avez senti quelque chose ? demanda Michel.

Il secoua ses deux bras pour les décontracter.

— Non ! répondit Stella la première. Et toi, mon petit cœur ?

— Non, rien. Et toi Guy, as-tu ressenti quelque chose ?

— Non, rien du tout, c'est étrange ça ! Comment se fait-il que cette fois-ci nous n'ayons pas entendu le cri du dragon ?

— J'avoue ne plus rien comprendre, répliqua Michel, perplexe. Peut-être que cela vient des pierres, ou de l'or contenu dans les

caisses. En tout cas, sortons vite d'ici, cela risque de s'écrouler dans peu de temps.

— Tout à fait d'accord avec toi, chantonna Stella, rayonnante de son magnifique sourire de fée, différent sur l'instant de son sourire habituel.

Michel la dévisagea, interrogateur. Sa mystérieuse autosatisfaction l'intriguait, mais il n'avait guère le temps de s'attarder sur la question car ils devaient vite partir. Ils continuèrent donc leur expédition vers la sortie de la grotte. Cinq minutes leur suffirent pour entrevoir la lumière du jour, qui n'était plus qu'à une trentaine de mètres, quand le sol commença à trembler. La secousse fut légère, néanmoins cela les effraya et ils activèrent le pas. Non seulement ils devaient se dépêcher, mais en plus il leur fallait zigzaguer entre les pierres qui tombèrent des colonnes.

— Vite, vite, sortez vite! cria Michel qui s'assurait qu'aucune pierre ne tombe sur Stella.

Ils sortirent de l'enfer de cette excavation in extremis. Le sol trembla une seconde fois. L'entrée, soutenue par les colonnes, s'écroula totalement dans un nuage de poussière. La secousse dura un peu plus de trente secondes. Cela leur sembla une éternité, malgré sa faible magnitude sur l'échelle de Richter – 4,6 selon les scientifiques du centre brésilien de volcanologie. Le petit ruisseau qui coulait sur le dessus dévia de son cours pour aller se perdre dans la forêt. Un étrange silence régna après le séisme, comme si la forêt tout entière était tétanisée par la peur...

— Eh bien, nous l'avons échappé belle ! se réjouit Guy.

— Oui, nous avons eu de la chance. C'est très étrange ce silence, plus aucun oiseau ne chante. On dirait que la nature est morte, c'est trop triste ! s'exclama Stella avec beaucoup de mélancolie.

— Ne sois pas triste, ma jolie rose. C'est naturel après un tremblement de terre que les animaux aient peur, tout va redevenir normal d'ici quelques heures, dit-il en l'entourant de son bras pour la consoler. Bon ! Il faudra que nous revenions avec une pelle pour enterrer tous ces os.

— Oui, toutefois il vaut mieux cacher la caisse, conseilla Guy.

— Ah bon ! Pourquoi ? l'interrogea Michel.

— Parce que si nous la laissons ici, des bandits risquent de la trouver. Ils nous attendront et peut-être même qu'ils nous rechercheront, cela ne fait aucun doute, répondit-il d'une voix craintive.

— Nous n'avons qu'à la vider là-bas, vers les pierres, proposa Stella, montrant du doigt le tas de cailloux à côté de la grotte. Et transvaser une partie du trésor dans la caisse vide, cela te soulagera un peu, mon petit cœur. Comme ça, je pourrai vous aider.

— Oui, c'est une bonne idée. Tu es un amour...

Il caressa sa joue avec beaucoup de délicatesse. Ils vidèrent la caisse, la remplirent d'un peu du contenu des deux autres pour que chacun tire la sienne. Le travail terminé, ils s'assirent sur le sol pour se reposer un peu.

— Si nous mangions avant de repartir ? suggéra Michel, espérant une réponse positive.

— Oh oui ! J'ai trop faim, et mon super casse-croûte m'attend, miam, miam, je vais me régaler, s'exclama Guy heureux.

Stella se délesta de son sac à dos, le déposa devant elle sur le sol, l'ouvrit, fouilla dedans mais n'en sortit rien.

— Zut ! J'ai oublié ton casse-croûte à l'hôtel, Guy, dit-elle l'air grave.

— Quoi ! C'est une blague j'espère ?! rugit-il très contrarié.

— Heu... Elle regarda encore dans son sac. Non, je ne l'ai pas Guy, je suis vraiment désolée !

— Mais ce matin tu m'as dit que tu l'avais bien pris ! C'est incroyable ça, je n'ai jamais de bol dans la vie, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter qu'on oublie mon casse-croûte ? se lamenta-t-il énervé.

Il prit sa tête entre ses deux mains, désespéré. Stella sourit, et se retint de rire, tandis que Michel, complice, avait compris son sourire. Au même moment, Guy releva la tête. Stella voyant sa bouille défaite ne put se retenir d'éclater de rire, Michel la suivit avec joie dans sa moquerie...

— Ah, la coquine ! Tu m'as fait une blague, hein ? lança-t-il soulagé.

Il se leva et la chahuta, ce qui la fit rire de plus belle.

— Non... Ha... Ouille... fit-elle sans pouvoir s'arrêter de rire. Michel prit le sac à dos.

— Si tu ne la laisses pas tranquille, c'est moi qui vais manger ton déjeuner, Guy.

— Ah non ! Ce sac est à moi, dit-il, le prenant des mains de Michel. Vous êtes des chenapans tous les deux ! Vous aimez bien me faire marcher. Il prit un air sérieux, et ajouta : Vous savez, c'est merveilleux ce que je vis avec vous, je n'ai jamais été aussi heureux que maintenant dans toute ma chienne de vie. En fait, il ne me manque que ma petite femme et mon fils près de moi pour que je sois comblé de bonheur. Je suis très fier de vous connaître tous les deux, sachez que quoi qu'il arrive, jamais je ne vous oublierai. Et j'espère de tout cœur qu'un jour vous reviendrez nous voir ici au Brésil, quand tout sera fini, soupira-t-il très ému et attendri. Nous allons faire une fête du tonnerre ce soir...

Sa voix, tremblante trahissait son émotion. Ses yeux brillaient de larmes de bonheur en cet instant magique qu'ils lui avaient offert.

Ne l'ayant encore jamais vu sous cet aspect, Stella et Michel ne surent trop quoi lui dire. Ils se fixèrent, émus par sa sensibilité les touchant profondément, puis ils allèrent s'asseoir près de lui, chacun d'un côté, l'entourant de leurs bras.

— Nous non plus, nous ne t'oublierons jamais, Guy ! Tu es quelqu'un de bien et surtout un ami extraordinaire pour la vie. Sache que les humains, la nature et mon peuple des elfes auront de la gratitude envers toi, ce qui vaudra beaucoup plus que ce trésor. Et ils sauront ce que tu as fait pour eux en nous aidant, et ça tu vois, personne dans l'humanité ne l'oubliera.

Stella, émue, déposa un tendre baiser sur sa joue. Il la dévisagea, l'air très surpris, et rougit légèrement. Il sortit son déjeuner du sac à dos, et la questionna en même temps :

— Tu fais partie du peuple des elfes ? C'est qui ce peuple ?

— Oui, Guy. Mon peuple ressemble un peu à votre peuple des Mayas, sauf que nous, nous avons décidé de vivre complètement cachés des humains pour nous protéger. Tu nous donnes nos déjeuners, s'il te plaît ?

— Tu penses que vous le méritez ? répondit-il d'un ton taquin. Je rigole, mes amis ! Tenez ! dit-il après avoir sorti leurs sandwiches.

— Pourquoi parles-tu de ton peuple comme si tu ne faisais pas partie de notre race ? demanda Guy curieux.

— Parce que nous sommes un peuple à part des humains, je ne me considère nullement comme humaine, car je refuse d'avoir des richesses qui me feraient vivre mieux en détruisant cette si belle nature. Nous vivons en harmonie avec celle-ci, et nous la respectons, malheureusement vous les humains vous ne pouvez pas vivre comme nous ! Il vous faut le pouvoir et tout ce qui va avec...

— Pourtant, tu as l'apparence humaine. Je vis en harmonie avec la nature, moi ! se défendit-il, dégustant son repas.

— Je n'ai que l'apparence, Guy...

Elle hésita un instant, et posa son regard sur son bien aimé, comme pour lui demander si elle pouvait lui parler franchement. Il lui répondit positivement d'un large sourire serein et fit un signe de la tête. Elle continua :

— En fait, je suis plus que cette apparence humaine... Tu crois vivre en harmonie avec la nature, pourtant tu la détruis à petit feu, comme tout le monde. Avec ton automobile, ton bus et certainement d'autres choses.

— Je suis bien obligé de travailler ! Comment veux-tu faire autrement pour te déplacer dans ce pays ? Tu étais bien contente de trouver ma Range Rover pour venir ici, répliqua-t-il vexé.

— Oui, c'est vrai, parce que nous sommes un peu pressés par le temps. Pourtant, si je vivais dans ton monde, je ne me déplacerais certainement pas avec un engin qui pollue, je prendrais une bicyclette ou une voiture électrique. J'ai vu sur Internet qu'ils en avaient inventé une, ainsi qu'une qui fonctionne au gaz, et je suis sûre qu'il y a plein d'autres solutions que vous pourriez inventer et améliorer, rétorqua-t-elle avec conviction et un certain dégoût de cette pollution massive.

— Certes, tu as raison jolie Stella, toutefois toutes ces technologies ne sont guère au point. Les voitures électriques ont une autonomie limitée, tandis que les bus et automobiles à gaz ont l'inconvénient de ne pas être fiables à cent pour cent, et en plus presque aucune station n'a de gaz ! dit-il la bouche pleine.

— C'est n'importe quoi ce que tu dis, Guy ! C'est une question d'adaptation, d'amélioration et de prise de conscience de tout un chacun, pour que cela fonctionne bien. Le vrai problème, c'est que les gens s'en moquent. Ils meurent à petit feu en vivant leur vie tranquillement et égoïstement en se disant qu'avec un peu de chance, ils vivront vieux. Mais font-ils vraiment quelque chose

pour ça ? Non ! C'est à celui qui aura la plus grosse ou la plus belle voiture, le fait qu'elle pollue, ils s'en désintéressent, et ils ont le choix en plus ! Pourtant ils s'en moquent aussi, et s'il n'y avait que les automobiles... dit-elle avec énervement, soupirant de tristesse. Si seulement chaque être humain pouvait se sentir responsable de cette terre, comme si c'était le bien le plus précieux de sa vie, et en prendre soin par tous les moyens, ce serait un cadeau merveilleux, qui me rendrait la plus heureuse de toutes les femmes de la planète, car la pollution serait vite endiguée. J'ai du mal à comprendre une chose : tu as pourtant commencé dans cette voie-là en mettant des panneaux solaires sur ta maison, pourquoi t'arrêter en si bon chemin au lieu de trouver des solutions pour continuer dans cette direction ?

— J'ai honte, grimaça-t-il.

— Honte ! Pourquoi ?

Il n'osa le lui dire. Pendant ce temps, Michel mangeait tranquillement et les écoutait parler. Le regard insistant de Stella obligea Guy à répondre.

— Bon, d'accord ! Arrêtez de me dévisager comme ça, je n'ai assassiné personne ! J'ai honte, parce que si j'ai mis des panneaux solaires, ce n'est pas pour éviter de faire venir des poteaux électriques et tout le reste. C'est parce qu'ils n'ont jamais voulu faire l'installation pour une seule maison, alors je n'ai guère eu le choix, j'ai dû mettre des panneaux pour avoir du courant.

Stella ne voulut plus porter de jugement sur lui ; elle se tut et en profita pour dévorer le délicieux casse-croûte qu'elle s'était préparé. Un long silence s'installa entre eux trois, personne ne voulant le rompre. Il devint lourd, car même les animaux n'avaient toujours pas repris leur ballet musical. Les trois amis se dévisagèrent, avec pour seule musique celle de leurs mâchoires...

— Bon ! Qu'y a-t-il, vous me faites la tête ? explosa Guy, n'en pouvant plus de ce silence pesant.

— Non ! Pourquoi est-ce que je te ferais la tête, mon ami ? répondit Michel, surpris.

— Et toi, Stella, tu me fais la tête ?

— Mais non, Guy ! Arrête de t'installer dans une psychose à cause du silence. Ce n'est pas grave que la nature ne soit pas ta priorité. Cela m'attriste, mais ce n'est pas grave, je te rassure. J'espère seulement que malgré tout le trésor que tu as maintenant, tu respecteras la nature presque autant que moi, pour que nos efforts ne soient plus vains.

— Tu y vas un peu fort, Stella ! Je ne psychose pas, rétorqua-t-il désappointé. J'attendais seulement une réaction de ta part, mais tu as une belle âme qui comprend la faiblesse des gens, excuse-moi de ne pas l'avoir compris. Je te fais une promesse : à partir de maintenant, la nature est ma priorité et j'investirai tout mon argent pour me mettre en harmonie avec elle.

— Merci, Guy, cela me touche profondément.

Elle le serra dans ses bras.

— Il y a quelque chose qui me tracasse ! Tout à l'heure, tu as dit : « Je suis plus que cette apparence humaine ». Que voulais-tu dire ?

— Ah oui... Heu... Je t'en parlerai ce soir, si tu veux bien, dit-elle troublée, car elle n'y pensait plus.

— Oui, d'accord, nous en reparlerons ce soir...

— Alors, mon ami, il est bon ton méga casse-croûte ?

— Oui, il est délicieux ! Merci encore Stella, toutefois il me manque une bonne bière...

Sans attendre, elle sortit une bière, la décapsula avec un couteau, puis la lui tendit, arborant son charmant sourire.

— C'est un vrai petit ange ta femme, Michel. Tu as beaucoup de chance, vous allez vraiment bien ensemble tous les deux.

— Merci, Guy. Oui c'est vrai, j'ai beaucoup de chance, répondit-il en souriant tendrement à Stella.

Au moment même où il prononça ces mots, un oiseau se mit à chanter près d'eux. Il était perché sur un arbre à une dizaine de mètres, et chantait à tue-tête. Il les regardait, comme s'il leur parlait...

*

À l'hôtel, l'heure était à l'inquiétude. Le lieutenant Steven DUPUIS demandait à chaque personne présente si quelqu'un avait vu Michel et Stella. Un couple les avait vus partir le matin de bonne heure avec un sac à dos. Ils en déduisirent qu'ils étaient certainement partis faire une marche à travers les bois. Cela inquiétait le maître d'hôtel au plus haut point, car s'aventurer dans les bois sans carte était de la folie pure selon lui, et cela était encore plus fou de ne prévenir personne avec tous les dangers qu'ils pouvaient rencontrer sur leur chemin.

— Vous pensez vraiment qu'ils courent un grand danger dans ces bois ? demanda le lieutenant au maître d'hôtel.

— Oui ! Ils sont complètement inconscients vos amis, ils ne se rendent pas compte à quel point cette forêt est dangereuse. Il y a plein d'animaux prêts à s'attaquer à eux. Franchement, ils auront beaucoup de chance s'ils reviennent vivants, s'exclama-t-il.

— Ah bon ! Mais quel genre d'animaux ?

— Vous n'avez pas vu les photographies à l'entrée du salon ?

— Heu... Non ! bredouilla le lieutenant.

— Il faudra que je les change d'endroit pour qu'elles soient plus visibles. Il y a des scorpions, qui sont mortels dans la région, mais aussi des mygales, des tarentules, des crotales, des mambas, qui sont les plus agressifs et les plus dangereux serpents du monde. Il

y a aussi le python royal, et la liste est encore longue entre les insectes, les mammifères et tout le reste... D'habitude, je fais un speech pour prévenir des dangers de cette jungle, je vous le ferai ce soir.

— Ah oui, je comprends mieux maintenant. Mais vous leur en aviez parlé ?

— Bien sûr que je leur ai fait mon speech, ils savaient aussi que nous avons un guide ici à l'hôtel, mais manifestement ils s'en moquent complètement ! J'espère que vous n'avez pas dans l'idée d'aller à leur recherche ? demanda le maître d'hôtel, contrarié.

— Non, cher monsieur ! Les animaux et moi, ça fait deux, vous m'avez convaincu. Nous allons attendre jusqu'à ce soir. S'ils ne sont pas revenus, nous aviserons pour prévenir les personnes compétentes, répondit le lieutenant.

Il regarda le chemin qui menait à la forêt.

— Enfin quelqu'un de raisonnable. C'est ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment. Que regardez-vous ?

— Je me demandais si ce chemin aboutissait à un village ou à une ville ?

— Le village le plus proche par ce chemin se trouve à plus de deux cents kilomètres, et la première grande ville est à deux cent cinquante kilomètres, à peu près. Sinon, il y a des maisons par ci par là.

— Seriez-vous au courant d'un trésor qui se trouverait près d'ici, ou dans les environs ? s'enquit le lieutenant.

— Un trésor ! s'exclama le maître d'hôtel, s'esclaffant.

— Pourquoi riez-vous ? Il n'y a rien de risible dans ce que je vous ai demandé ! rétorqua le lieutenant agacé.

— Oh que si, c'est trop risible comme vous dites, continua-t-il de rire... Ah, la, la ! Franchement, s'il y avait un trésor dans les

environs, il faudrait être fou pour le rechercher, déclara le maître d'hôtel, après avoir repris son sérieux.

— Vous dites ça à cause des animaux ?

— Non. Ah, j'ai oublié de vous dire, il y a pire que les animaux dans cette jungle, il y a les bandits. C'est un vrai fléau, et ils connaissent ces bois comme leur poche, alors vous pensez, s'il y avait un trésor quelque part à cent kilomètres à la ronde, vous pourriez dire adieu à votre magot. Vous pensez qu'ils sont allés chercher un trésor ?

— Je ne peux pas encore le dire. Finalement, ce n'est guère attirant de venir en vacances dans votre hôtel. C'est plutôt limité côté dépaysement, et en plus on ne peut pas sortir pour visiter des vestiges ni pour se balader.

— Non mais, je vous en prie ! Ce n'est quand même pas si mal, vous avez l'air pur, et puis vous pouvez visiter des temples en ruine non loin d'ici, mais il faut prendre un guide...

— Bon ! Je verrai cela plus tard, je dois vous laisser, Monsieur... Il se tut, attendant une réponse. Est-ce indiscret de vous demander votre prénom, insista-t-il.

— Revellino, c'est mon prénom, comme le joueur de foot du Brésil ! Et vous, c'est monsieur Steven DUPUIS, je crois ?

— Oui, vous pouvez m'appeler Steven. Au revoir, Revellino, prévenez-moi quand ils seront de retour. Merci.

— Sans problème Steven, à ce soir au restaurant, fit-il avec un signe de la main.

Le lieutenant regagna sa chambre, et installa son téléphone satellite. Puis il composa le numéro du Capitaine SARGERET. Quelques secondes plus tard, le téléphone de celui-ci sonna. Il répondit à la première sonnerie :

— Oui, allô !

— Mon Capitaine ! C'est le lieutenant DUPUIS.

— Ah, Lieutenant ! Alors, vous les avez vus ?

— Heu... non, mon Capitaine !

— Comment ça, non ? demanda le Capitaine SARGERET, sur un ton désagréable, laissant présager une mauvaise journée.

— Ils ne sont encore pas rentrés à l'hôtel et, d'après les dires du directeur de l'hôtel, ils sont peut-être en danger, à cause des animaux, car ils sont partis dans la forêt à pieds. En fait, il se pourrait même qu'ils ne reviennent pas...

— Ah zut ! cria-t-il dans le téléphone. C'est incroyable ça, décidément rien ne se passe comme je veux aujourd'hui ! Je n'ai pu avoir les informations par le satellite car l'armée a des priorités, et sur Internet, il y a peu de renseignements. Tout ce que j'ai trouvé, c'est un équipage qui aurait disparu dans la jungle brésilienne. On a retrouvé leur bateau au fond de l'océan, mais aucune trace de l'équipage ni de son trésor. Des recherches ont été faites dans un périmètre de plus de deux cents kilomètres, dans la région de Itabuna, cependant, on n'a jamais trouvé l'équipage, et cela me fait une belle jambe car nous ne savons plus où chercher ! Je pense que c'est ce qu'ils sont venus chercher, ils ont certainement plusieurs longueurs d'avance sur nous, alors le mieux serait de les cuisiner. Par contre, j'ai trouvé des renseignements supplémentaires sur notre homme, Michel GELIONT. L'armée, rien à signaler. Par contre, j'ai la liste de tous les clubs sportifs qu'il a fréquentés, elle est impressionnante ! C'est un spécialiste des arts martiaux, alors faites très attention avec lui. De plus, j'ai devant les yeux un rapport le concernant, il aurait certains dons de voyance... Tout ça pour vous dire qu'à mon avis, nous allons avoir des soucis avec ce lascar...

— Quels sont les arts martiaux qu'il a pratiqués, mon Capitaine ?

— Il a pratiqué le karaté do shotokai, la boxe américaine, différents styles de kung-fu, la boxe chinoise, l'iaido, la boxe

française, et l'aïkido. Pourquoi, vous voulez vous mesurer à lui, Lieutenant ?

— Cela pourrait être intéressant... Bon ! Quelle stratégie devons-nous mettre en place, s'ils reviennent ?

— Votre voix a changé ! Cela vous refroidit qu'un homme ait pratiqué autant d'arts martiaux ? Je préfère que vous ne le provoquiez pas en combat, seulement en paroles, répondit le Capitaine d'un ton moqueur.

— Cette liste des arts martiaux qu'il a pratiqués est impressionnante, et il a montré de quoi il était capable en vainquant les bandits, mais il ne me fait pas peur, mon Capitaine. Je ne suis plus un novice et vous le savez, dit-il sereinement.

— Oui, c'est vrai, toutefois on fait comme on a dit. Dès que vous le voyez, vous lui dites ce que je vous ai demandé de dire, et nous le cueillerons tranquillement à l'aéroport avec des renforts, on ne sait jamais.

— Attendez, ils ne sont que deux ! Bon d'accord, il a battu des brigands, mais quand même, il n'est pas invincible ! répliqua le lieutenant exaspéré.

— Je ne veux prendre aucun risque, et surtout pas celui de le perdre. De plus, il y a trop de mystère autour d'eux, et puis mon intuition me dit que nous sommes sur une affaire explosive. Alors, je vais mettre le paquet... Quand ils seront rentrés, ou dès que vous avez des nouvelles, vous m'avertissez.

— À vos ordres mon Capitaine.

— Bon courage lieutenant, à plus tard.

Le lieutenant Steven raccrocha, rangea son téléphone satellite, s'allongea sur son lit pour se plonger dans ses pensées. C'était la première fois qu'il craignait d'affronter quelqu'un. Il avait déjà eu affaire à des terroristes renommés, il s'était retrouvé plus d'une fois dans des situations des plus critiques. Mais au fond de lui, il

savait que Michel GELIONT et Stella BERCHENET réussiraient à se sortir de ces bois, et l'idée d'affronter de tels personnages lui nouait l'estomac. De plus, cela l'exaspérait de ne pouvoir les cuisiner lui-même comme il avait l'habitude de le faire. Un mélange de respect, de curiosité et de jalousie s'installa au fond de son esprit...

*

Dans la forêt, les oiseaux, les insectes, ainsi que le reste des animaux se remettaient peu à peu à chanter, et reprenaient le cours normal de leurs activités, mus par leur instinct.

Guy, Michel et Stella finissaient tranquillement de déjeuner dans cette nature généreuse leur offrant le plus beau des spectacles. Ils se sentaient bien, profitaient aussi pleinement de ces simples instants de bonheur où la présence et le regard de chacun les réconfortaient les uns les autres. Le soleil brunissait la peau de Michel et Guy, qu'ils avaient mise à nu en enlevant leurs maillots par cette forte chaleur de printemps dans ce magnifique pays que les Portugais avaient exploité pour ses richesses mystérieuses, quelque cinq cents ans plus tôt. Le contraste entre le sol poussiéreux autour de la grotte et cette nature verdoyante, odorante, qui les entourait, était saisissant de mystère.

— C'est incroyable cette différence de paysage. À ton avis, de quoi provient cette dégradation du sol ? demanda Stella avec tristesse.

— Cela peut provenir de beaucoup de choses différentes. D'abord des mineurs qui ont dû retourner la terre plus d'une fois, et puis par la suite, des engins des êtres qui sont venus là. Avec tout ça, le sol ne doit plus être très fertile, mais bon ! C'est localisé seulement sur une trentaine de mètres carrés, et manifestement

cela ne dérange en rien la nature autour. Peut-être que dans quelques années l'herbe, les fleurs, et même les arbres repousseront sur ce sol, répondit Michel, désespéré de ne rien pouvoir faire pour que la terre redevienne féconde.

— Au fait ! Comment as-tu su que les animaux restaient silencieux après un tremblement de terre ? Est-ce par instinct, ou l'as-tu vu à la télévision, demanda-t-elle à nouveau.

— Un peu des deux, ma jolie rose, toutefois plus par instinct. Pourquoi toutes ces questions, mon amour ?

— C'est étrange, par moments j'ai l'impression que tu connais la nature mieux que moi. Pourtant, j'ai passé plus de temps que toi à son contact, mais tu as une telle facilité à te mettre en osmose avec elle que c'en est déconcertant ! Pourtant, il y a une chose que j'ai beaucoup de mal à comprendre...

— Quoi donc ? s'empressa-t-il de demander, curieux.

— Tu as parlé plusieurs fois de magnétisme, que tu as utilisé sur des êtres chers à ton cœur, alors pourquoi le faire pour des humains, des animaux et pas pour la nature ? Cette forêt est aussi vivante que nous trois, elle a autant le droit que chacun d'entre nous d'être soignée, non ?

Il la fixa intensément sans pouvoir lui répondre. Elle avait complètement raison, comme d'habitude, et ses paroles révélaient une faiblesse dans sa façon de penser et d'agir. *Pourquoi n'y ai-je jamais pensé?* se demanda-t-il en silence.

— Tu as raison, ma jolie rose, je crois que je peux faire ce qu'il faut pour que ce périmètre de terre morte devienne fertile à nouveau. Mais je le ferai plutôt un autre jour, car je suis vraiment trop fatigué aujourd'hui. Nous revenons demain pour enterrer les os, je te promets que je le ferai juste après.

— Tu as réussi à guérir beaucoup de monde avec ton magnétisme? s'enquit Guy, admiratif devant tout ce qu'il pouvait faire.

Au moment même où Guy posa sa question, Stella se leva, marcha en direction de l'entrée de la grotte où la terre était nue de toute végétation.

— Où vas-tu ? demanda Michel surpris.

Elle se retourna en lui esquissant son merveilleux sourire, et s'écria :

— Je reviens, mon petit cœur, je veux vérifier quelque chose derrière la grotte.

Michel la regarda s'éloigner, inquiet.

— Excuse-moi, que me disais-tu, mon ami ? demanda-t-il en ne quittant à aucun moment Stella du regard.

— C'est l'amour, mon ami... Je t'ai demandé si tu avais déjà guéri beaucoup de monde par magnétisme ?

— Heu... Oui ! J'ai eu quelques réussites. Ne t'éloigne pas trop, nous partons dans peu de temps, et fais attention aux scorpions, mon amour, cria-t-il à Stella, sans la lâcher des yeux.

— Mais laisse-la vivre un peu, tu es trop après elle, ce n'est pas bon de trop la couvrir !

— Je la protège, c'est différent Guy. Elle n'a pas conscience des dangers de ce monde, elle est très fragile sous son apparence forte, tu sais. Je ne veux plus la perdre, car je l'aime plus que ma vie, et puis j'ai fait la promesse à son père de prendre soin d'elle, répliqua-t-il, ému et inquiet.

— Elle est d'un autre monde ? questionna Guy naïvement.

— Heu... Oui et non ! Disons qu'elle est de ce monde mais... Enfin ! Je t'expliquerai plus tard, répondit-il en se levant. Je reviens, je vais voir ce qu'elle fait.

Guy l'agrippa avec force.

— Laisse-lui un peu de liberté, mon ami. Elle ne risque rien ici. Elle est tout près de nous, si elle a un ennui, elle nous appellera, sois en sûr.

— Oui ? Oh et puis tu as certainement raison.

Il se rassit.

— Bien sûr que j'ai raison, tu peux me faire confiance sur ce point, à être trop après elle, tu risques de la perdre.

— Tu sais Guy, elle n'a rien de comparable avec les femmes que tu as connues ou que tu connais, elle a beaucoup de pureté et de naïveté en elle, son monde d'elfes est un monde à part. Enfin !

C'est ma jolie rose au parfum de bonheur.

— Ah bon ! s'exclama Guy attendri.

Pendant ce temps, Stella s'installa hors de leur vue. Elle avait une chose importante à faire. Elle s'accroupit près d'un rocher, sur cette terre sans vie, posa ses mains sur le sol mort et poussiéreux. En quelques secondes, celles-ci étincelèrent d'un rayon lumineux de fines particules dorées, argentées, cristallines et flamboyantes, s'intensifiant au fur et à mesure que le vide s'installa dans sa tête. Son corps entier était entouré de ce halo transparent et luminescent, c'était son aura de fée. Le petit oiseau qui avait chanté près d'eux à leur sortie de la grotte et disparu subitement, réapparut. Il se percha sur le rocher à seulement un mètre de Stella. C'était une belle perruche bleu clair et blanche. Elle observa la scène comme si elle comprenait ce qui se passait, seule à contempler ce magnifique spectacle. Elle semblait être la gardienne de ce secret, et en même temps elle protégeait cette gentille fée au cœur d'or. Son chant était d'une douceur, d'une mélodie et d'une force incroyables ; elle s'harmonisait de corps, de cœur, d'âme et d'énergie avec Stella... Pour elle et la jeune femme, le temps n'avait plus d'importance. Quelque chose d'exceptionnel se produisait sous les mains de Stella, elle

transmettait une partie de son énergie et de son âme à cette terre morte. Pour finir, elle joignit ses deux mains, ce qui arrêta le rayon lumineux qui en émanait, elle les mit ensuite contre son cœur pour prier et envoyer ses pensées au plus profond de la terre. La scène dura à peine cinq minutes. Son énergie continua de briller de toute sa pureté et de toute sa douceur de fée, au fond de la terre... Elle se leva, tendit une main près de la perruche, sans hésitation, celle-ci se posa dessus. Elle la regarda et esquissa son incroyable sourire rempli de sa douceur. Elle la caressa avec la même douceur de son autre main puis rejoignit Michel et Guy. Dès qu'elle fut dans leur champ de vision, ils la regardèrent d'un air ébahi s'avancer vers eux avec cet oiseau posé sur sa main.

— Hé bien, qu'y a-t-il, vous n'avez jamais vu une perruche ? demanda-t-elle, souriante d'étonnement.

Guy tourna la tête, regarda Michel, qui fit de même et eut l'air aussi stupéfait que lui.

— Elle n'est pas sauvage, cette perruche, on dirait l'oiseau qui chantait tout à l'heure au-dessus de notre tête, non ? demanda Michel.

— Oui ! Je crois que c'est elle, c'est notre esprit protecteur... — Qu'as-tu été faire, ma jolie rose ?

— J'avais besoin de m'isoler un peu...

— C'est incroyable qu'elle n'ait pas peur de toi, ni de nous ! Tu crois qu'elle va rentrer avec nous ? demanda Guy, charmé par la force naturelle de Stella.

— Elle va nous accompagner jusqu'à la voiture, pour nous porter chance. Nous partons ?

L'oiseau les regardait l'un après l'autre quand ils parlaient, en penchant sa petite tête, écoutant chaque mot qui sortait de leur bouche. Il fixait leur moindre expression, comme s'il comprenait

tout ce qu'ils disaient ! Michel la contempla à son tour quelques instants, la perruche le fit sourire.

— C'est fou cette façon qu'elle a de nous observer, ta jolie perruche, on dirait qu'elle comprend tout ce qu'on dit.

— Mais elle comprend ce qu'on dit, mon petit cœur, c'est pour ça qu'elle n'a pas peur de nous, répondit-elle avec conviction et simplicité.

— Vous êtes vraiment incroyables tous les deux ! Quand je vais raconter tout ça à ma femme, elle va avoir du mal à me croire, répliqua Guy déconcerté. Nous partons, mes amis ?

— Ou i ! Répondirent-ils en chœur.

Stella prit le sac à dos, ce qui obligea l'oiseau à se poser sur son épaule, puis elle empoigna la caisse contenant peu de bijoux. Michel et Guy portèrent les deux autres caisses tout en faisant la grimace, cependant, n'ayant d'autre choix, ils supportèrent ce fardeau sans rien dire. Le trajet du retour s'annonçait long et très fatigant. Presque tous les trois cents mètres, ils s'arrêtaient pour se reposer. Trente minutes plus tard, ils se trouvaient devant l'arbre que Michel avait marqué. Guy sortit sa boussole pour se diriger dans cette épaisse forêt dont il ne restait plus aucune trace de leur passage, quelques heures plus tôt. Michel scruta chaque branche, puis demanda :

— Tu es sûr que nous sommes sortis de la forêt à cet endroit, Guy ?

— Oui, c'est bien ici, il y a ta marque sur l'arbre. Je t'avais bien dit que la végétation repoussait vite, tu me crois maintenant ? répondit Guy, jubilant d'avoir raison.

— Non mais attend... C'est impossible ! Nous sommes passés exactement ici, et il n'y a plus aucune branche coupée, c'est comme si ça avait déjà repoussé ! Cela fait six heures à tout casser que l'on est passés là, c'est impossible qu'elles aient repoussé si

vite ! Et les branches qui sont tombées au sol ne sont plus là, comment tu l'expliques ça ?

— Les animaux récupèrent les branches tombées, pour leurs nids ou pour leur alimentation, quant à la végétation, et oui, elle repousse en quelques heures dans mon pays. Tu vois Stella que j'avais raison !

— J'en suis très heureuse, si seulement cela pouvait être pareil partout dans le monde, ce serait le bonheur.

Michel scrutait chaque centimètre carré du sol, et de l'endroit par lequel ils étaient sortis, cherchant la moindre trace...

— Bon ! Mes amis, c'est en direction du sud pour le retour, dit Guy, montrant la direction de sa main. Je propose de faire le passage avec le coupe-coupe, et vous me suivez à la trace. Je pense qu'en une heure nous serons arrivés.

— Allons-y comme ça, mon ami ! Dis-moi au fait, que vas-tu faire de tout ton trésor ? Est-ce que cela te dérange si je prends un sac de pierre précieuse pour payer notre voyage au Sri Lanka ou en Inde ?

Avant que Guy ne prenne la parole, Stella s'empressa de lui imposer :

— J'espère que tu vas t'arrêter de travailler avec toute cette richesse !

— Bien sûr que je ne vais plus travailler, jolie Stella. Je ne sais pas encore trop ce que je vais en faire de tout ce trésor. Avant toute chose, il faudra que je puisse le vendre, ce qui est loin d'être gagné ! Ah si ! Il y a une chose que je ferai en priorité, c'est d'aller en France avec ma femme et mon garçon, pour venir vous voir, si vous êtes d'accord bien sûr. Quant à prendre un peu du magot, tu n'as même pas à poser la question mon ami ! répondit-il, les yeux pétillants de bonheur.

— Oh oui, ce serait fabuleux que vous veniez nous voir en France, mais après que nous ayons accompli ce que nous devons faire, répondit Stella enchantée.

— Ah oui, cela va de soi ! Bon ! Nous continuons ? Nous en reparlerons dans la voiture ou avant que vous ne partiez. Cela ne va pas te faire trop lourd, deux caisses à traîner ? demanda Guy, inquiet, à Michel.

— Mais non, ne t'inquiète pas mon ami ! répondit celui-ci en empoignant puis en soulevant les deux caisses remplies de pierres et autres objets précieux.

Ils avançaient vite. Guy prenait soin de ne couper que les branches qui les gênaient pour passer. Presque tous les cinquante mètres, il surveillait sa boussole, et leur permettait à tous les trois de se reposer un peu. À part ces quelques petites haltes, ils ne firent aucun arrêt, cela leur fit gagner du temps, et quarante-cinq minutes plus tard, ils arrivaient à la Range Rover. Des empreintes de chevaux sur le sol, selon les dires de Guy, indiquaient que des visiteurs étaient passés, et cela l'inquiéta au plus haut point. Sans perdre de temps, Michel et lui chargèrent les trois caisses dans le coffre de l'automobile, puis Guy en fit le tour pour vérifier si les visiteurs ne l'avaient pas sabotée. Rassuré, il ouvrit la portière, se mit au volant de sa voiture sans perdre de temps. Michel fit de même, tandis que Stella força la perruche à s'envoler, puis monta à son tour. Sa conduite était plus rapide qu'à l'aller. Il avait les yeux grand ouverts, comme s'il s'attendait à chaque instant à voir sortir des bandits de quelque part. Les kilomètres défilèrent à plus de cent à l'heure sur les petits chemins tortueux de cette magnifique forêt. À chaque tournant, les pneus dérapaient sur le sol et soulevaient un nuage de poussière derrière la Range Rover, tandis que Michel et Stella se cramponnaient aux poignées.

— Dis, Guy, si tu continues à conduire de cette façon, tu nous emmènes tout droit à un accident ! Ce sont les traces de chevaux que tu as vues tout à l'heure vers l'automobile qui te font si peur ? demanda Michel, d'une voix se voulant rassurante.

— Oui, répondit-il sèchement, sans décélérer.

— Tu penses que c'était des bandits ? Tu sais, ce n'est pas de rouler si vite qui va les empêcher de nous arrêter !

Comme il ne répondait rien, Michel insista :

— Franchement, si tu continues de rouler à cette vitesse, nous allons finir dans le décor et là, nous serons complètement à leur merci...

— Oui, c'est vrai, tu as raison. Excusez-moi, répondit-il en ralentissant.

— Ah ! s'écria Stella de soulagement. C'est mieux à cette allure.

— Oui, c'est quand même mieux comme ça, acquiesça Michel, soulagé. J'ai vraiment l'impression que ces bandits te terrifient, as-tu eu des mésaventures avec eux ?

Il préféra rester silencieux. Manifestement Michel avait posé une question embarrassante. Son silence fut accompagné de souffles lourds. Un passé qu'il cherchait certainement à oublier, et pourtant toujours bien présent dans ses pensées. Ne voulant pas le contrarier, Michel et Stella décidèrent, d'un simple regard complice, de ne rajouter aucune autre question, pour le laisser ressasser tranquillement ses pensées. Fatigué, Michel posa sa tête contre l'appui-tête du siège et inclina celui-ci, de façon à dormir un peu. Il tendit sa main en arrière pour prendre celle de sa bien-aimée. Les branches des arbres filtraient les rayons du soleil, qui paraissait vouloir passer malgré tout pour illuminer et apporter sa chaleur aux plantes ainsi qu'aux sublimes fleurs qui embellissaient le chemin. En même temps, il caressait le visage de Michel, qui se laissa bercer par ses rayons lumineux et chauds,

l'aidant à s'endormir. Au moment où Michel partit pour le pays des rêves, Guy se décida à parler :

— En fait, j'ai mes raisons d'avoir peur de ces bandits. Leur chef est mon frère, dit-il d'une toute petite voix honteuse.

Stella pensait que son amoureux allait prendre la parole pour le questionner, or il dormait à poings fermés. Elle se pencha pour en être sûre.

— Je crois bien qu'il dort comme un bébé. Il est trop mignon quand il dort, mon petit cœur ! Elle garda le silence un instant, puis reprit : Tu veux dire que le chef de la bande que nous avons vue sur le chemin, quand nous étions dans le bus, c'est ton frère ?

— Non, pas lui, leur grand chef, celui qui commande tous les bandits de la région, répondit-il.

— Ah bon ! Mais tu ne devrais pas avoir peur de lui si c'est ton frère ! Que s'est-il donc passé entre vous ?

— C'est une longue histoire tu sais !

— La route est longue, tu as au moins encore deux heures pour me raconter ton histoire, répondit-elle, impatiente de savoir ce qui s'était passé entre eux.

— J'étais à son service comme chauffeur, et donc bandit aussi. Un jour, ils ont pillé un petit village sans que je le sache, ils ont ramené trois femmes et des enfants, ils avaient tué tous les hommes. J'étais fâché et révolté, alors pour se faire pardonner, mon frère m'avait donné pour mission de m'occuper de ces trois femmes et de leurs enfants. Mon frère est un être mesquin et mauvais, il savait bien ce qu'il faisait en me confiant cette mission, et moi, j'ai toujours été trop gentil et bonne poire. J'étais devenu très proche de l'une des femmes, c'est Marie-Lou, que tu connais.

— Ah bon ! s'écria-t-elle stupéfaite par cette révélation. Tu l'as donc connue comme ça ! Que sont devenues les deux autres femmes et leurs enfants ?

— Oui, je l'ai connue de cette façon, ma petite femme adorée. Un peu plus d'un mois après leur arrivée, un soir, mon frère, fou de jalousie et sous l'emprise de l'alcool, a voulu abuser de Marie-Lou. Il était allé la chercher dans sa tente, je l'ai entendue crier, alors j'ai accouru. Nous avons d'abord eu des mots, puis il l'a brutalisée, alors je me suis fâché et je lui ai mis une grande baffe. Il est tombé comme une masse. J'ai emmené Marie-Lou dans mes quartiers pour qu'elle soit en sécurité durant la nuit. Quelques minutes plus tard, pour se venger, mon frère a frappé puis emmené une des deux autres femmes – qui s'appelait Amélia – dans sa maison, l'a ensuite violée, puis tuée. Il a fait une vraie boucherie, ce salaud. Pour couronner le tout, il l'a hissée sur un poteau au regard de tous. Le lendemain matin, quand j'ai découvert le corps de cette pauvre femme, nue, pendue par les pieds, j'ai cru devenir fou ! Je suis allé le chercher dans sa maison, je l'ai rossé devant tout le monde. Il pleurait comme un enfant en me suppliant d'arrêter de le frapper. Il me disait qu'il ne s'était pas rendu compte de ce qu'il faisait.

Je crois qu'à ce moment-là, je suis devenu leur chef. Cependant j'ai préféré m'enfuir sans rien dire. Ils n'ont jamais su où j'étais parti.

— Bien dis donc, quelle histoire ! s'écria-t-elle. Tu as emmené l'autre femme et les enfants avec toi ?

— Oui ! Un des enfants était celui de Marie-Lou. Bien sûr, Fernando est resté avec nous. L'autre femme, Patrizia, est partie à Brasília avec les autres enfants pour tenter sa chance. Et elle en a eu beaucoup, car elle est devenue professeur dans une petite école non loin de Brasília. Ainsi, elle a pu s'occuper de ses trois

enfants, et des deux autres qu'elle a adoptés, répondit Guy avec une larme d'émotion remontant du plus profond de son cœur.

Stella, ressentit ses sentiments, elle lui caressa la tête et lui dit :

— Tu es quelqu'un de bien, Guy. Ta sensibilité et ton énorme gentillesse sont tout à ton honneur. Tu as eu raison de partir, la terre est remplie d'êtres mauvais et c'est rare de rencontrer des personnes qui ont le cœur pur. Toi, tu as eu non seulement le courage de ne pas être complice et de ne pas avoir accepté cet acte terriblement mauvais, que la plupart auraient admis par peur dans ce contexte, mais en plus, tu as eu le cran de te dresser contre ton frère...

Les larmes coulèrent de ses yeux, comme les pluies chaudes de la saison des moussons, apparaissant chaque fois de façon si inattendue. Il essaya de lui parler, or les mots ne pouvaient sortir de sa bouche. Au fond de ses pensées et de son cœur, il était pareil à un enfant se confiant pour la première fois à quelqu'un sachant l'écouter, le rassurer et le conseiller en même temps. Stella ressentait ses moindres pensées, et savait exactement les mots qu'il fallait lui dire pour cicatriser les blessures de son cœur. Blessures qui étaient comme un barrage, empêchant le chant de ses sentiments de couler dans le flot de ses actes, de ses pensées et de ses mots de tous les jours. En une phrase, un regard, un geste et par sa présence de fée, elle avait cassé ce barrage qui était un fardeau et retenait ce qu'il y avait de plus beau dans son cœur. Plus rien ne pouvait entraver maintenant le bonheur qui y stagnait au plus profond. Il sécha ses larmes, celles-ci ne le plongeaient nullement dans la honte que la plupart des hommes ressentent quand ils pleurent devant une femme, car il avait une confiance presque aveugle en Stella. Il se reprit :

— Merci Stella de ta gentillesse. Tu ne peux pas savoir le bien que cela me fait de parler à quelqu'un qui me comprend. C'est

étrange, nous n'avons jamais reparlé avec Marie-Lou de ce qui s'était passé, tu es la première à qui j'en parle, lui expliqua Guy, une larme toujours présente au bord de ses yeux brillants de tristesse.

— Ne me remercie pas Guy, c'est tout naturel d'être à ton écoute. Mais pourquoi ne l'as-tu pas dénoncé à la police de ton pays ?

— Tu connais mal les bandits de cette région, cela se voit ! dit-il en souriant tristement. Même l'armée ne peut les combattre, alors la police...

— Un jour ou l'autre, il paiera pour ses crimes. On récolte toujours ce que l'on sème dans la vie, répliqua-t-elle d'un ton révolté. Pourquoi te fait-il si peur, tu crois qu'il pourrait te faire encore du mal ?

— Il ne me fait plus peur, et puis je pense qu'il ne s'avisera plus de s'en prendre à moi. Si j'ai peur, c'est pour Marie-Lou et Fernando. Je ne pourrais supporter qu'il leur fasse du mal, je crois que je le tuerais s'il s'attaquait à eux !

— Je te comprends, Guy. Je n'ai jamais connu l'amour avant Michel, et moi qui suis pacifiste, je pense que je serais capable de faire beaucoup de mal à celui qui le maltraiterait.

Guy se mit à rire... Elle reprit, vexée :

— Qu'est-ce qui te fait rire comme ça ?

— Je crois qu'il n'est pas encore né celui qui réussira à lui faire du mal, et quand bien même, il aurait des difficultés pour en venir à bout de notre Michel ! Tu ne crois pas ? demanda-t-il avec un large sourire.

Elle gloussa d'un petit rire mêlé de bonheur et de fierté. Elle caressa tendrement les cheveux de Michel, le regardant amoureuxment.

— Oui ! J'avoue qu'il me surprend tout le temps, mon petit cœur. Il a une telle complicité avec la nature, il la comprend et la ressent

si bien que par moments cela me rend un peu jalouse. En tout cas, la force qu'il en retire lui donne un cœur énorme, une sensibilité à fleur de peau, et le rend presque invincible au combat. Comme tu dis, je plains celui qui voudrait lui faire du mal.

— Tu sais, malgré le peu que je connais de vous deux, et aussi malgré le peu de temps qui s'est écoulé depuis que je vous connais, je dirais toutefois sans hésiter qu'il t'aime plus que la nature. Je crois que pour lui tu es un tout, tu es la nature incarnée, car tu en fais partie intégrante d'après ce que j'ai compris. Il faut que je te dise quelque chose d'important. Je ne connais presque rien de votre secret, certes, cependant il y a une phrase qu'il a dite, qui est complètement vraie et...

— Ah bon ! Quoi donc ?

Elle lui coupa la parole, curieuse, mais non surprise de ce qu'il venait de lui révéler.

— Quand nous étions sur le chemin de la grotte, il a dit : Sans elle, je ne suis rien, c'est l'amour que j'ai pour elle qui me rend invincible, c'est notre amour qui nous donne cette force. Quand il a dit ça, j'y ai presque cru ! Cependant, avec ce qu'il a fait par la suite, par télékinésie, là j'ai eu des doutes parce que c'est quand même lui qui l'a fait, et il n'a eu aucun besoin de toi pour ça. Mais quand je l'ai vu accroupi près de toi lorsque tu étais inconsciente et pratiquement sans vie et qu'il a dit : S'il te plaît reviens, ma jolie rose, si tu pars, je partirai avec toi... Il était sincère. Je suis sûr qu'à ce moment-là, il nous aurait abandonnés, moi, la nature, ainsi que sa mission de sauver la planète de la pollution, malgré toute la force qu'il a en lui, pour partir avec toi ! Votre amour est ce qu'il y a de plus beau et de plus pur sur cette chienne de terre où tout part à la dérive. Maintenant, je me rends compte à quel point l'amour est important entre deux êtres, et ce qui peut en découler, quand on donne son cœur en entier à l'autre...

Stella resta silencieuse quelques instants à ses mots. Cela la touchait, et en même temps elle comprenait l'insistance de son père pour qu'elle accompagne Michel dans cette mission. Manifestement, son père le connaissait presque mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Cela la troubla d'autant plus que des zones d'ombres subsistaient dans son esprit concernant leurs rapports. *Il faudra un jour que j'éclaircisse certains points avec mon père.* — L'amour est la plus grande des forces de la terre. Deux êtres s'aimant du plus intense des amours peuvent déplacer des montagnes, et même changer le monde, s'ils le veulent vraiment. Sans lui, je sais que je ne peux rien faire dans ce monde, et puis je n'aurais jamais eu la volonté de partir à l'aventure seule. En plus, c'est vrai que l'amour qu'il m'apporte, et que j'ai pour lui, me transcende. Sans moi, je sais aussi qu'il n'aurait jamais eu la force ni le courage de venir jusque-là, et de remplir cette mission que mon père lui a confiée. En fait, nous sommes faits l'un pour l'autre plus que pour l'amour, nous sommes le destin de la planète, nous sommes la légende vivante des peuples des elfes, des bohémiens et des humains... dit-elle avec conviction, les yeux remplis d'amour et le cœur plein de bonheur de vivre ces moments privilégiés. *Tout ça, mon père le savait déjà, j'en suis sûre. Je me demande s'il voit l'avenir ! Peut-être sait-il déjà que nous allons réussir ou peut-être échouer... Bon ! Il faut que j'arrête de me poser des questions, je lui demanderai quand je le reverrai.*

— C'est quoi cette légende ? demanda Guy perplexe.

Stella lui raconta l'histoire de son peuple, et cette extraordinaire légende, pendant que les kilomètres défilaient au rythme des bosses les secouant sur ce chemin bordé de part et d'autre par de vastes plaines éblouissantes de beauté sauvage, et qui se rapprochait certainement du paysage des premiers âges de la terre.

Ils roulaient sur l'un des sentiers les moins empruntés de toute la planète, le plus beau et certainement le plus naturel. Cette forêt amazonienne offrait un merveilleux spectacle aux yeux du peu de visiteurs qui s'aventuraient dans cette région. Stella savourait du regard chaque paysage et humait chaque odeur de cette nature généreuse, en même temps qu'elle lui parlait. Le soleil déclinait lentement vers les dernières heures de cette magnifique journée, tandis que la lune pointait la prestance de ses formes et de sa couleur orangée à l'horizon. Quelques minutes plus tard, elle faisait un face à face lumineux avec le soleil, qui rayonnait encore de tout l'éclat de ses derniers rayons.

— C'est incroyablement magnifique ! Arrête-toi Guy. C'est trop beau, il faut que Michel voit ça !

Ébahi par ce somptueux jeu de lumières, Guy s'arrêta brutalement à la demande de Stella, ce qui projeta Michel violemment en avant et le réveilla.

— Mais... Que se passe-t-il, nous sommes arrivés ? demanda-t-il, les yeux grands ouverts, à l'affût d'un danger éventuel.

Il n'avait pas reconnu le paysage des alentours de la maison de Guy.

— Non ! Regarde, là, le soleil et la lune.

Stella lui montra du doigt l'extraordinaire scène de nature qui leur était offerte. Il regarda dans la direction indiquée, se frotta les yeux pour mieux apprécier la beauté de ce qu'il voyait. Guy avait arrêté le moteur de sa Range Rover. Autour, quelques arbres, ainsi que de superbes fleurs aux couleurs et aux parfums envoûtants, parsemaient ce sublime tableau de bonheur. Michel décrocha sa ceinture de sécurité, ouvrit la portière, et descendit. Stella et Guy firent de même. Michel entoura de son bras les épaules de Stella, en prenant sa main. Des centaines d'oiseaux de nuit et de jour chantaient en même temps, les uns pour saluer le soleil avant qu'il

ne se couche, les autres pour célébrer la lune se levant, comme s'ils disaient merci pour ce merveilleux spectacle. Leurs chants étaient d'une telle intensité, d'une telle harmonie, que cela formait presque une musique cohérente. L'émotion de l'instant la faisait résonner telle une belle musique dans leurs cœurs chanceux.

— Que c'est beau ! s'exclama Stella, hypnotisée, se serrant encore plus fort contre Michel.

— *Oui, c'est vraiment très beau. Je suis heureux et comblé de contempler et de faire partie de ce magnifique panorama harmonieux, avec toi, ma jolie rose. Quand tu es heureuse, tes jolis yeux rayonnent comme le soleil et les doux pétales de tes lèvres sont parfumés d'amour et de tendresse*, dit-il par télépathie, tout en caressant tendrement ses cheveux.

Elle suivit sa main avec sa tête pour éterniser cette caresse...

— C'est divin ! s'extasia Guy ébloui. Je ne peux pas dire si c'est Dieu qui a créé tout ça, mais c'est sacrément beau en tout cas. Dire que nous, humains, nous détruisons toute cette belle nature, à cause de la pollution. Promettez-moi de tout faire pour réussir à combattre ce fléau, mes amis.

Ils profitèrent encore quelques instants de cette scène de bonheur, où tout était harmonieusement réuni pour faire étinceler leurs yeux émerveillés, et enchanter leur vie, avant de répondre à Guy:

— Devant tant de majesté et de splendeur, nous ne pouvons que réussir, et si ce n'est pas le cas, alors nous mourrons ! déclara Michel solennellement.

Il regarda sa bien-aimée pour l'interroger du regard et avoir son approbation. Elle lui fit don de son sourire n'ayant rien à envier à ce resplendissant panorama.

— Nous te le promettons, Guy.

Heureux de sa réponse, celui-ci esquissa un large sourire. Il ferma ensuite les yeux en humant l'air empli de ce doux parfum des fleurs environnantes et de la forêt si odorante, tandis que le soleil continuait sa descente gracieuse à l'horizon, se teintant d'un voile rouge orangé, signe de très forte chaleur le jour suivant. La lune, elle, devenait blanche dans un dégradé de couleurs aux nuances exquises. Les oiseaux clamaient leurs chants toujours aussi mélodieux, quand un vrombissement lointain vint rompre la pureté de cette divine soirée. Michel, Stella et Guy se retournèrent du côté d'où provenait le bruit. Un nuage de poussière était visible à cinq cents ou sept cents mètres ; un camion, décapoté et bondé de soldats, et trois jeeps roulaient côte à côte venaient dans leur direction. Michel interrogea Guy du regard. Mais celui-ci était investi à fixer les véhicules, les yeux écarquillés de peur.

— Qui crois-tu que cela puisse être ? demanda Michel.

— Il faut que nous partions tout de suite, ce sont des bandits. Ils ont certainement dû repérer nos traces, répondit-il, anxieux et pâlisant à vue d'œil, en montant sans attendre dans sa Range Rover. Vite, allez, montez, cria-t-il.

— Tu veux que nous fuyions devant des gredins ! rétorqua Michel, révolté de ne pouvoir profiter plus longtemps de cette nature généreuse.

— Des gredins, certes, mais armés jusqu'aux dents et en surnombre comparé à nous ! répondit Guy la voix tremblante.

— *Il a raison, mieux vaut ne pas leur chercher la bagarre, et puis ce n'est pas notre but*, répliqua Stella par télépathie.

Il acquiesça de la tête, monta rapidement à l'arrière de l'automobile de Guy.

— Pourquoi tu montes derrière ? demanda celui-ci.

Il démarra violemment dans un crissement de pneu.

— Ne t'inquiète pas, roule.

Michel se retourna pour appréhender la progression de leurs poursuivants.

Ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres derrière eux, quand soudain un coup de feu siffla à quelques centimètres de la Range Rover ! Un des bandits s'était levé d'une des jeeps, il leur tirait dessus sans sommation avec un fusil à pompe...

— Ok, vous voulez la guerre, vous allez l'avoir ! marmonna Michel énervé.

Il prit une profonde inspiration, simultanément, les pneus de chacun des quatre véhicules les poursuivant éclatèrent dans un bruit fracassant. Dans le même temps, il prit leur contrôle par télékinésie, puis les fit s'entrechoquer les uns dans les autres. Le camion percuta la jeep se trouvant à sa droite, il se retourna lourdement en soulevant un épais nuage de poussière, tandis que la jeep fit trois tonneaux et finit sa course trente mètres plus loin, dans une épaisse fumée noire. Les deux autres jeeps se percutèrent violemment par le côté. Au moment du choc, tous les occupants furent éjectés. Les deux véhicules s'arrêtèrent quelques mètres plus loin... Guy jeta un rapide coup d'œil dans son rétroviseur. Voyant tous les véhicules immobilisés, il écarquilla d'abord les yeux, interloqué, puis diminua la vitesse de sa Range Rover.

— Incroyable ! Est-ce toi, l'auteur de tout ça ? demanda-t-il, s'adressant à Michel.

— Heu... Non... Je n'ai rien fait moi ! répondit celui-ci d'un air innocent. Ils ont dû prendre de mauvais trous, ou alors ils ont percuté des branches.

Stella le fixa, soupçonneuse. Il répondit par un sourire complice, elle comprit aussitôt qu'il était bien l'instigateur de toute cette tôle froissée. Guy les observa dans son rétroviseur, et saisit à son tour.

— Ouais, je m'en doutais ! Cela ne pouvait venir que de toi, tu es vraiment trop fort Michel. Il s'arrêta. Il faudrait peut-être que l'on aille voir s'il y a des blessés, non ?

— Continue de rouler Guy, répliqua Michel d'un ton autoritaire. Ne t'inquiète pas, il n'y a aucun blessé, ils sont juste un peu sonnés, reprit-il d'une voix plus douce et rassurante.

Sans contestation, Guy enclencha la première, ensuite la deuxième, la troisième et enfin la quatrième vitesse. Les kilomètres défilaient sans qu'aucun d'eux ne parlât. Guy était encore plongé dans ses pensées, se demandant si son frère faisait partie de ceux qui les poursuivaient. Il était content de la correction qu'ils avaient reçue, mais au fond de lui, il était quand même inquiet pour ce frère qui lui avait fait tant de mal... Quarante minutes plus tard, juste avant que le jour ne cède complètement sa place à la nuit, ils arrivaient devant la maison de Guy. Il gara l'automobile devant. Avant que l'un d'eux n'ait eu le temps de descendre de la Range Rover, Marie-Lou fut devant la porte d'entrée, observant, inquiète, l'humeur de son époux. Celui-ci lui sourit, puis l'embrassa, et la prit amoureusement dans ses bras.

Surprise, mais néanmoins heureuse, de cette marque d'amour dont elle n'avait manifestement pas l'habitude, elle lui prit la main pour l'emmener à l'intérieur, lui parlant sans interruption. Michel et Stella se fixèrent, puis sourirent de ces petits riens donnant tant de bonheur. Quelques minutes plus tard, Guy revint.

— Alors mes amis, qu'attendez-vous pour entrer ? Ma belle petite femme nous a préparé un festin de roi ! Ah ! Vous avez descendu les caisses, merci. Oh ! Il faut que je lui montre ça, dit-il excité. Il retourna à l'intérieur, ressortit quelques secondes plus tard avec elle, la tenant par la main. Il ouvrit l'une des caisses. Elle émit un petit cri de surprise, mettant ses mains devant sa bouche. Sa

féminité, quand elle était heureuse, la rendait ravissante. Elle demanda à Guy où ils avaient trouvé la caisse, comment, et surtout pour qui c'était. Il lui expliqua... Elle poussa à nouveau un cri de joie, sautant tour à tour dans les bras de Guy, de Stella, puis de Michel.

— Hé bien ! Je crois que nous avons fait une heureuse, déclara Stella. Guy, est-ce que tu peux lui dire quelque chose pour moi, s'il te plaît ?

— Oui, bien sûr !

— Peux-tu lui dire que tout l'or du monde ne remplacera jamais l'amour. Ainsi j'espère que toute cette richesse ne lui enlèvera jamais son cœur d'or.

Guy contempla Stella avec beaucoup d'estime, il lui esquissa un sourire de respect. Il traduisit à sa femme ce qu'elle avait dit... Marie-Lou la riva avec la même intensité, s'approcha d'elle, lui parla, puis elle déposa un doux baiser sur sa joue. Stella, émue, demanda à Guy :

— Qu'a-t-elle dit ?

Il était manifestement aussi très ému, car les mots avaient du mal à sortir de sa bouche.

— Elle a dit : quand j'étais petite, un jour, ma maman m'a parlé d'êtres qui apportaient le bonheur dans le cœur des gens. Ces êtres, elle les appelait les fées. Tu as la bonté ainsi que la beauté d'une fée.

Stella la regarda à son tour, épatée, et se tourna vers Guy :

— Lui as-tu dit quelque chose à mon sujet ? demanda-t-elle en le dévisageant.

— Ne me regarde pas comme ça ! Non, je n'ai rien eu le temps de lui dire. Indéniablement, elle l'a deviné toute seule.

Stella observa à nouveau Marie-Lou, admirative. La conversation succéda à la compréhension, le dîner s'annonçait riche en mets

appétissants, ainsi qu'en émotion, car chacun se parlait à cœur ouvert et le temps, dans ces moments-là, passe toujours trop vite...

*

Le lieutenant DUPUIS s'était posté sur une chaise à l'entrée de l'hôtel, et attendait là depuis plus de deux heures déjà. Il regarda sa montre: *vingt-trois heures quinze, pfff ! C'est impossible, il a dû leur arriver quelque chose. Bon ! J'en ai marre d'attendre, je monte pour prévenir le Capitaine.* Il se leva, rangea sa chaise dans le salon de l'hôtel, puis monta dans sa chambre. L'adjudant MARTINEZ regardait la télévision quand il entra dans la chambre. Son humeur sombre lui indiqua qu'il ne les avait certainement pas vus.

— Alors, mon petit loup, tu les as vus ? questionna-t-elle pour en être sûre.

— Non! répondit-il sèchement. À mon avis, l'affaire est terminée, ils ont dû se faire bouffer par une bestiole quelconque !

Elle l'observa attentivement dans son énervement et ne comprenait plus qu'il prenne cette affaire autant à cœur.

— Pourquoi dis-tu ça ? Tu sais très bien qu'ils vont revenir, c'est pour ça que tu es énervé. Est-ce qu'ils te font peur ?

— T'es dingue ou quoi ! Tu dis n'importe quoi ! lui hurla-t-il, la fixant avec des éclairs dans le regard. Tu peux me dire pourquoi j'aurais peur de ces deux connards ?

— Je ne sais pas, c'est à toi de me le dire ! C'est la première fois que je te vois aussi anxieux et énervé depuis qu'on se connaît.

Il ne répondit pas, secoua la tête de mécontentement, prit le téléphone satellite, l'installa. Il composa ensuite le numéro à

treize chiffres du Capitaine SARGERET. La sonnerie retentit trois coups...

— Oui, allô !

— Mon Capitaine, c'est le lieutenant DUPUIS.

— Ah, lieutenant ! Ça y est, vous les avez vus ?

Il resta silencieux quelques secondes, se demandant s'il allait lui dire la vérité ou s'il devait lui cacher.

— Lieutenant! Vous êtes là ?

— Oui, je suis là, mon Capitaine. Non, ils ne sont pas encore rentrés. En fait, je pense qu'il leur est arrivé quelque chose. Et puis, passer la nuit dans la forêt brésilienne sans la connaître, c'est mortel, alors même s'il ne leur est rien arrivé et qu'ils se sont perdus, c'est très mal engagé pour eux !

— Quoi ! Mais c'est incroyable ça, s'écria-t-il. Ne vous fiez plus à ce que vous pensez, Lieutenant, il est différent cet homme là. Il a déjà passé une semaine dans les bois en France, il était porté disparu et il a réapparu comme une fleur sans que personne ne comprenne ni ne sache ce qu'il lui était arrivé. Depuis cette disparition, il se passe beaucoup trop de choses étranges autour de lui. Alors vous attendez demain, et si en fin de matinée ils sont toujours perdus, vous avertissez les autorités pour qu'ils fassent des recherches. Après nous aviserons.

— Sans vouloir vous vexer, mon Capitaine, les forêts françaises n'ont rien à voir avec celles de la région de Brasília !

— Peut-être bien, mais comme je vous l'ai déjà dit, notre homme est dans son élément quand il est dans les bois, alors vous faites selon mes ordres. Qu'est-ce qu'elle a de si différent la forêt là-bas, à part les animaux ?

— Justement, les animaux, mon Capitaine. Ici, la faune est incroyablement dangereuse, selon les dires du patron de l'hôtel. Il m'a montré quelques-unes des espèces les plus féroces, j'avoue

que cela m'a refroidi pour aller me balader ! Et il y a aussi les bandits qui, paraît-il, sont encore plus dangereux !

— Ah bon ! À part ça, vous êtes-vous renseigné pour savoir si un trésor existait dans la région ? demanda-t-il, agacé par ces nouvelles.

— Oui. Personne n'est au courant, mon Capitaine, désolé.

— J'en ai plus qu'assez d'eux ! Rien ne se passe comme prévu dans cette affaire, marmonna-t-il déconcerté. Bon ! Ne m'appellez plus tant que vous n'aurez pas de nouvelles d'eux, à moins que ce ne soit très important. Dormez bien, Lieutenant, au revoir.

— D'accord. Au revoir, mon Capitaine.

Il rangea le téléphone puis se déshabilla pour prendre une douche. Rosana le regarda alors que lui l'ignorait.

— Tu fais la tête, mon petit loup ? lui demanda-t-elle de sa voix la plus douce et d'un air bon enfant.

— Non ! Tout va bien, je suis juste un peu énervé, c'est tout. En fait, je n'aurai jamais peur d'eux, et tu le sais ! Ce qui m'angoisse, c'est leur capacité à anticiper les événements. Ils nous ont évités plusieurs fois sans que nous ayons rien compris. En plus, j'ai l'impression qu'ils savent que nous sommes là pour eux. Je crois qu'il y a une très grande force en eux, et je ne sais pas quoi, c'est ça qui me stresse le plus !

— Oh ! Tu crois ? demanda-t-elle d'un air moqueur. Moi, je crois que nous faisons une énorme erreur. Tout s'explique : le livre, les vestiges anciens viennent d'un grand-parent, et ses vacances ici avec sa très belle femme, c'est parce qu'ils aiment les lieux sauvages, et certainement le danger. Tu connais les procédures ! Le capitaine s'acharne sur eux, probablement parce qu'il a eu un ordre de quelqu'un du gouvernement. Ils ont trouvé un petit détail qui met un doute dans leur tête, et cela fait boule-de-neige avec d'autres petits détails qui n'ont rien à voir...

Il éclata de rire, puis se reprit. Toutefois, elle avait réussi à semer le doute dans son esprit. Il rétorqua :

— Alors toi, tu es incroyable ! Tu sais que le capitaine n'entame jamais une procédure d'espionnage sans être sûr. Bon ! Quand bien même aurais-tu raison, que fais-tu des bandits qu'il a mis hors d'état de nuire, et pour l'identité douteuse de sa si belle femme, comme tu dis si bien, comment l'expliques-tu ?

— Je te signale, entre parenthèses, que le capitaine s'est déjà trompé à propos de plusieurs personnes et d'enquêtes officielles. En ce qui concerne les bandits, avec les arts martiaux que Monsieur GELIONT pratique, rien de plus normal. Et c'est son droit de faire des arts martiaux ! Pour l'identité douteuse de sa femme, il n'y a rien de prouvé jusqu'à maintenant, répliqua-t-elle, sûre d'elle.

Il passa sa main droite sur ses yeux et sur son front, puis marcha d'un bout à l'autre de la chambre, en réfléchissant.

— Bon, ok ! Je vais essayer de rester objectif, peut-être as-tu raison finalement. Nous verrons comment ils réagiront quand nous les auront interrogés.

Elle sourit, heureuse d'avoir pu imposer son point de vue, et de l'avoir fait revenir sur ses affirmations. Il entra dans la salle de bain, prit une douche pour se délasser de cette journée d'attente et de forte chaleur...

*

Dans la forêt, les oiseaux, les insectes de la nuit chantaient en harmonie avec la lune, rayonnante de beauté et n'ayant rien à envier au ciel étoilé, formant une fabuleuse romance musicale, presque irréelle et fantastiquement mystérieuse. Les yeux, l'ouïe, l'odorat, comme le sixième sens de Michel et Stella, étaient inondés et investis de ce bonheur qui emplissait leurs cœurs d'une

immense joie. Main dans la main, ils rentraient à pied de chez Guy. La tête dans les étoiles, ils marchaient et s'arrêtaient tous les dix mètres pour apprécier cette divine représentation de la nature, les rendant heureux, tout simplement... Il était une heure trente du matin quand ils arrivèrent à l'hôtel. Stella sortit de son sac à dos une lampe torche ainsi que la clé de leur chambre. Ils entrèrent par la porte d'entrée de l'hôtel. Le maître des lieux avait pris soin de la laisser ouverte au cas où. Sans faire de bruit, ils montèrent dans leur chambre, prirent une douche, et se couchèrent sans que personne ne s'aperçoive de rien. Ils s'enlacèrent tendrement se serrant l'un contre l'autre, et s'endormirent presque aussitôt.

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, tous les couples de l'hôtel s'étaient donné, semblait-il, rendez-vous à la même heure. Et la bonne humeur régnait dans la grande salle à manger ainsi que dans le jardin, que certains avaient investi pour profiter du soleil matinal. Le lieutenant Steven et l'adjudant Rosana étaient de ceux-là. Ils commençaient à apprécier le charme envoûtant de cette nature généreuse et fleurissante de beauté sous les rayons magiques du roi-soleil. Le patron des lieux fit son apparition. Les ayant aperçus, il se dirigea directement vers leur table.

— Bonjour, Steven et Rosana, vous allez bien ? demanda Revellino, souriant.

— Bonjour ! répondirent-ils en chœur. Ça va bien, et vous Revellino ? répondit l'adjudant Rosana.

— Je vais bien, merci. J'ai une bonne nouvelle pour vous, les deux tourtereaux inconscients sont rentrés dans la nuit, annonça-t-il heureux.

— Quoi ! s'exclama Steven, portant son regard sur Rosana. Vous en êtes sûr ?

— Oui, tout à fait sûr. Ils ont mis l'affiche "NE PAS DÉRANGER" sur leur porte. Dites-moi, j'ai quelque chose à vous

demander. Depuis que vous êtes arrivés à l'hôtel, vous ne cessez de poser des questions sur eux, pourquoi ? interrogea-t-il en regardant Steven droit dans les yeux.

— Heu... Bien disons que... Pris de panique, il ne sut quoi répondre.

— C'est parce que nous les trouvons sympathiques, nous voulons mieux les connaître, et comme tout le monde, nous nous inquiétons pour eux, répondit Rosana à sa place.

Il les considéra quelques instants d'un air soupçonneux, puis répliqua d'un ton sévère :

— Bon, soit ! Cependant, je trouve toutes vos questions étranges. J'espère que vous ne leur poserez aucun problème dans mon hôtel!

Sa phrase à peine terminée, il tourna les talons afin de couper court à toute réplique de leur part. Il entendait bien faire la loi dans sa demeure. Au même instant, Michel et Stella, main dans la main, firent leur apparition à l'entrée de la salle à manger. À mesure qu'ils avançaient, chaque tablée les sollicitait pour leur demander comment ils allaient, leur faisant part de leurs inquiétudes quant à leur disparition dans cette dangereuse forêt. Ils prirent soin de répondre et de rassurer chacun. Arrivés au milieu de la salle, ils furent arrêtés par Revellino qui prit un air menaçant, fronçant les sourcils.

— Alors, les deux amoureux fous, où étiez-vous hier ?

Michel le regarda droit dans les yeux, lui sourit, et lui dit :

— Bonjour, monsieur. Vous allez bien ?

— Ah oui ! Bonjour, Monsieur et Madame GELIONT. Je peux dire que ça va mieux maintenant, cependant vous nous avez fait très peur d'avoir disparu comme ça dans la nature avec les dangers qu'elle cache. Vous avez passé toute la journée dans les bois ? s'enquit-il à nouveau, mais d'un ton plus doux cette fois.

— Heu...

Michel eut un instant d'hésitation, se demandant s'il devait lui dire la vérité ou s'il valait mieux lui mentir.

— Oui, nous avons passé la journée dans la forêt à nous promener, répondit-il sans remords.

— Nous adorons nous balader dans la nature, plus elle est sauvage et plus nous aimons cela. C'est ce qu'il y a de plus beau sur cette terre, alors pourquoi nous en priver ? renchérit Stella.

— Bon ! Le principal c'est que vous soyez en vie. Mais, vous avez eu de la chance qu'aucun animal ne vous ait attaqués !

— Attaqués ! Vous y allez un peu fort, non ? rétorqua Stella, perplexe.

— J'y vais un peu fort ! Vous rigolez, j'espère ? Vous êtes dans la région la plus dangereuse de la planète en ce qui concerne la faune. Vous savez qu'à cette époque de l'année, la forêt pullule de mambas, c'est le plus dangereux des serpents du monde. Il ressent un être vivant à plus d'un kilomètre, il tue pour le plaisir. Et ce n'est qu'un animal parmi tant d'autres, presque tous aussi dangereux ! Alors, quand je vous dis que vous avez eu de la chance, vous pouvez me croire. J'irais même jusqu'à dire que vous êtes des miraculés.

Stella tourna la tête et considéra Michel.

— *C'est anormal alors que nous n'ayons vu aucun animal dangereux ! C'est vraiment bizarre ça, en plus Guy ne nous en a pas parlé, à aucun moment !* réfléchit Stella par télépathie, attendant une réponse de Michel.

— *Non, c'est normal. Ne me demande pas pourquoi ! J'ai une affinité particulière avec les animaux, même les plus hostiles. Là où je suis, les plus dangereux évitent d'y être, ou bien je les ressens. C'est un peu un processus de télépathie : ils ressentent*

mes ondes, je ne l'explique pas ! Quant à Guy, il avait certainement d'autres choses à penser le pauvre, avec tout ce qu'on lui en a fait voir.

— Il se peut que vous ayez raison, monsieur le maître d'hôtel, cependant, moi, je pense que nous avons un ange protecteur, c'est pour cela qu'il ne nous arrive rien quand nous sommes dans la nature, suggéra Stella avec son gracieux sourire. Bon ! Ce n'est pas que l'on veuille vous fausser compagnie, mais nous avons faim. À tout à l'heure, peut-être.

— Oui c'est ça, à tout à l'heure ! Il faudra que nous en reparlions, bougonna-t-il. Bon appétit quand même...

Voulant s'isoler de sorte à avoir un minimum de tranquillité pendant leur petit-déjeuner, ils se dirigèrent vers une table en plein soleil, sur la terrasse à l'extérieur de la grande salle.

Ils passèrent devant la table de Steven et Rosana, les saluèrent respectueusement. Surpris de tant de naturel, ceux-ci faillirent s'étouffer en buvant leur café.

— J'en reviens pas ! Tu crois vraiment qu'ils ont passé toute la journée d'hier dans cette forêt hostile ? murmura Steven à Rosana.

— Il faut croire que oui, mais tu n'as qu'à leur demander pour en être sûr, répondit-elle perplexe.

— Nous les invitons à notre table ou nous les laissons déjeuner tranquillement ?

Rosana observa Stella. Celle-ci sentit son regard, et lui répondit par un sourire amical.

— Fais comme tu le sens, mon petit loup.

Pendant ce temps, Michel et Stella buvaient un jus d'orange avant d'aller chercher un plateau. Il se dévoua à aller au buffet pour eux deux, passa à nouveau devant la table du lieutenant et de l'adjudant.

— Bonjour, excusez-moi ! s'écria Steven en s'adressant à Michel.

— Bonjour, oui ?

— Nous aimerions beaucoup faire votre connaissance, avec ma femme, est-ce que vous accepteriez tous les deux de venir à notre table prendre votre petit-déjeuner ? pria-t-il d'une voix douce.

— Oh ! C'est très gentil de votre part et ce serait avec un énorme plaisir, mais nous voulions profiter du calme de ce si beau jardin, ce matin, car nous n'en avons pas profité hier. À midi ou ce soir, peut-être ?

— Oui, à midi ce serait très bien. Nous avons tous été très inquiets de votre absence, vous vous étiez perdus ? brigua-t-il aimablement.

— Heu... Non ! Nous avons fait une grande balade et le soir nous avons regardé les étoiles. Bon ! Heu... Je vous laisse, vous réserverez notre table pour midi ?

— D'accord ! Au fait je m'appelle Steven et ma femme, Rosana, continua-t-il, voulant manifestement converser plus longuement.

— Enchanté, Steven et Rosana, ma femme se prénomme Stella, et moi c'est Michel. Bon, j'y vais car j'ai très faim et je crois que ma femme aussi. À tout à l'heure, sourit-il gracieusement.

Il leur fit un signe de la main et s'éloigna vers le buffet.

— Enchanté, Michel, merci d'avoir accepté pour midi, s'écria le lieutenant.

— Hé bien ! C'est la première fois que tu es aussi poli avec quelqu'un, que t'arrive-t-il ? demanda Rosana surprise.

Exaspéré, il lui fit de gros yeux en contenant son énervement. N'en pouvant plus de rester silencieux, il lui rétorqua :

— Tu te moques de moi ou quoi ! C'est bien toi qui voulais que nous ayons de l'égard pour eux, non ?!

— Chut, elle va t'entendre ! Je ne me moque pas de toi, je suis surprise, c'est tout ! Je ne t'ai jamais vu aussi courtois, avoue que ce n'est pas dans ton caractère, chuchota-t-elle.

— Pff! Si tu savais comme ça m'irrite de m'abaisser à ce point, en faisant toutes ces manières. Pourtant nous n'avons guère le choix, car je pense que nous n'obtiendrons rien d'eux par la manière forte, bougonna-t-il.

Elle approuva par un signe de la tête. Pendant ce temps, Michel avait bien garni son plateau, ayant pris soin de prendre deux bols, avec tout ce qu'aimait Stella. Il passa à nouveau devant la table de Rosana et Steven et leur sourit. Lorsqu'il posa son plateau sur la table qu'il partageait avec Stella, celle-ci se jeta sur les croissants, visiblement affamée.

— Tu en as mis du temps ! Que t'ont-ils demandé ? questionna-t-elle, mordant avec appétit dans le croissant qu'elle avait déjà presque totalement ingurgité.

— Hé bien ! Tu as si faim que ça ?

— Hum, oui... Tu as oublié de prendre de l'omelette ? demanda-t-elle à nouveau, la bouche pleine.

— Ah, zut, oui ! Excuse-moi ! Bon, j'y retourne, tu veux autre chose ?

— Laisse ! Assieds-toi, j'irai plus tard. Alors, que t'ont-ils dit de beau, les deux espions ?

Il lui relata leur courte conversation dans les moindres détails. Elle écouta tout en mangeant goulûment, sans l'interrompre. Dès qu'il eut fini, elle reprit la parole :

— Tu penses qu'ils sont mariés ?

— Je ne peux le dire, en tout cas ils ont l'air très complices.

— Tu sais qu'à midi nous devons être chez Guy pour retourner à la grotte enterrer les os !

— Oui, je sais, dit-il agacé d'avoir dû leur mentir. Nous allons leur poser un lapin, parce que sinon, j'ai peur qu'ils ne nous lâchent pas de la journée.

— Si ce sont vraiment des espions, cela risque de les fâcher sérieusement, qu'on leur pose un lapin, non ?

— Ce n'est pas bien grave, de toute façon, dès que nous serons revenus de la grotte, nous demanderons à Guy qu'il nous emmène directement à l'aéroport. Nous partirons en avance, comme ça ils ne nous ennueront plus. Et puis cela ne nous servirait à rien de rester plus longtemps ici, répondit-il en réfléchissant.

— Comment va-t-on faire avec nos billets ? Nous sommes tenus de reprendre l'avion en même temps que ceux qui sont venus avec nous, et à la date prévu par l'agence de voyage, s'inquiéta Stella.

— Oui, normalement, mais nous essayerons de nous arranger avec les responsables de l'aéroport. Après tout, nos billets devraient être valables sur tous les avions de la même compagnie. S'ils refusent, je rachèterai des billets retour, nous avons suffisamment d'argent, objecta-t-il pour la rassurer.

Stella se leva pour aller chercher son omelette. Elle ramena deux assiettes, avec un bol rempli de céréales, car elle savait qu'il aimait les corn-flakes. Ils finirent leur petit-déjeuner, savourant leurs mets, ainsi que le chant des oiseaux. L'air, gorgé du parfum des superbes fleurs du jardin, les accompagnait avec bonheur et ils ne se lassaient jamais de les admirer. C'était certain, ils allaient regretter ce petit paradis à leur départ. Le soleil, déjà haut dans le ciel, leur indiquait que la matinée arrivait à son terme et qu'ils devaient se préparer pour partir chez Guy, ce qu'ils firent après avoir débarrassé leur table. Trente minutes plus tard, ils quittèrent leur chambre avec un sac à dos. Prêts à partir, ils sortirent de l'hôtel, mais par malchance, Rosana et Steven étaient assis devant l'entrée. Ils se trouvèrent nez à nez avec eux. Les attendaient-ils ?

— Vous partez ? demanda Steven surpris.

— Oui, nous partons, répondit Stella. Excusez-nous ! Nous n'avons plus faim, est-ce que cela vous dérange si nous reportons notre rendez-vous à ce soir, pour le dîner ?

Il ne répondit pas tout de suite, regarda Rosana, et lui sourit, l'air satisfait.

— Oui, cela me dérange beaucoup, car vous partiez sans nous prévenir. En fait, je pense que vous vous foutez carrément de notre gueule ! reprocha-t-il, fixant méchamment Michel.

— OH ! Vous n'avez pas à nous parler sur ce ton ! De plus, nous ne vous devons aucun compte, rétorqua Michel, haussant la voix. Puisque vous le prenez comme ça, ce n'est même plus la peine de nous adresser la parole. Salut !

Il prit la main de Stella, les contourna, et s'en alla...

— Attendez, où allez-vous comme ça ? Vous ne pensez quand même pas que vous allez vous défiler comme si de rien n'était ! les interpella-t-il en se dressant devant eux.

Michel lâcha la main de Stella, fit un pas en arrière pour se tenir à distance de Steven. Son regard changea dans la fraction de seconde pendant laquelle il recula. Autour, les autres couples, ainsi que le patron de l'hôtel, observaient la scène sans intervenir, l'ambiance leur paraissait très tendue...

— Ah oui ! Et qu'est-ce que vous allez faire pour nous en empêcher ? répliqua Michel calmement. Vous n'êtes pas ici en vacances, hein ? Dites-nous ce que vous voulez exactement ?

Stella agrippa son bras, inquiète.

— Ne t'énerve pas, mon petit cœur.

Steven s'attendrit, puis sourit des mots que Stella venait de prononcer. Cela lui ramena à la mémoire les arts martiaux que Michel avait pratiqués, associés à son regard de guerrier. Cela le refroidit, lui faisant prendre conscience d'un danger qu'il n'arrivait plus à estimer dans toute son envergure et pourtant bien

présent. Cependant, cela ne le démonta pas pour autant dans sa démarche.

— Je ne veux pas vous empêcher de partir dans cette jungle hostile, je veux juste vous dire que nous sommes là pour vous. Hé oui ! Vous faites l'objet d'une enquête officielle du gouvernement français. Ils ont retrouvé des objets très anciens chez vous, associés à toutes les choses mystérieuses se passant autour de vous deux, ainsi qu'à l'identité douteuse de votre femme. Tout cela réuni nous fait penser que vous tramez quelque chose de guère catholique ! Alors, si vous ne voulez avoir aucun souci, vous avez intérêt à être très coopératif avec nous... rétorqua le lieutenant, sûr de lui.

— Vous êtes complètement malade, mon pauvre ! Nous n'avons rien à nous reprocher, de plus, ici vous n'avez aucun droit, alors il n'y aura aucune coopération. Nous pouvons tout expliquer, mais certainement pas à vous et encore moins ici, où nous sommes en vacances.

— C'est vous qui voyez, Michel. Répondez simplement à nos questions sans vous défilier, et nous vous éviterons peut-être le désagrément d'être cueillis à l'aéroport de Paris ! dit Rosana, pour soutenir son mari.

— Nous n'avons rien à vous dire, il va falloir vous en contenter. Salut, nous partons ! répondit Michel contrarié.

Main dans la main, ils s'engagèrent sur le chemin s'enfonçant dans la forêt. Ni Rosana, ni Steven n'essayèrent de les retenir.

— Qu'en penses-tu ? demanda Steven énervé.

Elle resta silencieuse, le temps de les regarder s'éloigner...

— C'est étrange ! Ils réagissent normalement, cependant... j'ai... une drôle d'impression, comme s'ils avaient quelque chose à cacher. Dans tous les cas, une chose est sûre, ils nous évitent.

Peut-être as-tu finalement raison à leur sujet. Tu avertis le Capitaine ?

— Non ! Pas maintenant, je vais attendre d'avoir plus d'informations sur eux.

Revellino s'avança vers eux, les réprimanda, puis cria après les deux amoureux qui disparaissaient dans la forêt. Rosana et Steven ne firent aucun cas de ses reproches et rentrèrent dans leur chambre... Pendant ce temps, sur le chemin, Michel réfléchissait sans prononcer un mot.

— Qu'y a-t-il, je te sens tourmenté ! demanda Stella soucieuse.

— Ils vont nous créer de sérieux ennuis, ces deux-là ! Si nous voulons les éviter, il va nous falloir partir directement, et en plus sans repasser par la France, à moins que nous répondions à leurs questions.

— Je les trouve trop impertinents, ils ne méritent plus que nous leur adressions la parole. Tu crois qu'ils bluffent, ou ils sont sérieux à propos du comité d'accueil à l'aéroport de Paris ?

Sa répartie le fit sourire, et lui fit prendre conscience qu'il n'avait plus à penser au lendemain, mais devait seulement agir dans le présent, et aller chercher cette pierre le plus rapidement possible en évitant au maximum les ennuis. Dans cette optique, il trouverait les meilleures solutions.

— Non, je pense qu'ils ont dit vrai, ma jolie rose. De toute façon, si c'est le cas, nous ne pouvons prendre aucun risque, surtout celui d'être arrêtés par le gouvernement français. Ils ont de gros moyens, ils pourraient réussir à nous faire parler. De plus, ils nous feraient perdre beaucoup de temps, et puis je ne supporterais en aucun cas qu'ils te fassent du mal ! Ce soir, nous décamperons de l'hôtel. Nous verrons avec Guy les horaires des avions qui partent de Brasília pour Chicago. Une fois là-bas, nous aviserons.

— Ils vont être très énervés, les deux loustics ! gloussa-t-elle.

— Oui, mais bon, c'est leur problème, pas le nôtre. Tu as eu l'impression toi aussi qu'il était prêt à vouloir se battre contre moi, ce Steven ?

— Oui, le fou ! J'ai eu aussi cette forte sensation et j'ai bien cru qu'il allait te frapper quand tu lui as répondu. Tu as bien fait de te reculer. Il s'est ravisé quand j'ai parlé, dit-elle avec une légère fragilité dans la voix.

— Tu n'as jamais aimé les altercations, hein, mon amour ?

Il passa sa main sur ses cheveux fins, les yeux pétillant d'amour.

— C'est vrai, oui, je déteste ça ! Vous les humains, vous avez besoin de vous battre pour vous affirmer, je trouve cela très bas pour une race soi-disant évoluée. Mais heureusement, toi, mon petit cœur, tu sors du lot, et grâce à toi tous les espoirs sont permis pour l'avenir.

Elle se serra contre lui, tout en poursuivant son chemin. Ils arrivèrent chez Guy quelques minutes plus tard. Marie-Lou était dans le jardin. Elle appela son époux, vint les saluer, et les embrassa. Dès le premier jour de leur rencontre, elle s'était prise d'affection pour eux. Il en résulta une belle amitié naissante. Guy sortit de sa maison, les salua à son tour, les prenant l'un après l'autre dans ses bras. Ils discutèrent de leur altercation avec Steven devant un bon cocktail que Marie-Lou avait préparé... Très organisé, Guy avait tous les horaires des avions à destination de Chicago. Ils conclurent de partir aux alentours de 23 heures, cela les ferait arriver à l'aéroport de Brasília vers 5 heures du matin. Un avion de la même société que celui qu'ils avaient pris à l'aller partait un peu après 6 heures, cela leur convenait parfaitement.

Avant qu'ils n'arrivent, Guy avait pris soin de charger les pioches et les pelles dans son automobile, tandis que sa femme avait préparé un panier avec des casse-croûte, des fruits, ainsi qu'une

glacière avec des boissons. Cela allait leur permettre de partir au plus vite.

Le parcours jusqu'à l'entrée du bois se passa sans encombre. Le ventre rempli, ils traversèrent à nouveau la forêt à coup de machette dans une main, les pioches et les pelles dans l'autre main. Ils prirent le temps de savourer les arbres, les fleurs et les odeurs, qu'ils avaient omis de remarquer lors de leur premier passage. Accompagnés par le chant des oiseaux, ils arrivèrent dans la bonne humeur devant la grotte.

— Oh, incroyable ! s'écria Michel émerveillé. Vous avez vu, la végétation a repoussé là où tout était sans vie hier !

Guy, lui aussi très étonné, se retourna, contempla Stella. Michel la fixa à son tour, se demandant si elle était l'auteur de ce miracle.

— Pourquoi vous me regardez ainsi ?

Elle gloussa, avec un rire de bonheur non dissimulé.

— Est-ce toi Stella, qui as fait repousser la flore ? demanda Guy.

Elle répondit par un sourire et un air malicieux. Michel hésita quelques instants, se demandant s'il pouvait parler devant Guy, ou s'il devait parler à Stella par télépathie. Il décida de faire totalement confiance à son nouvel ami.

— Je suis impressionné et fier de toi, ma jolie rose, comment as-tu fait ? Par magnétisme ?

— Oui, en quelque sorte, mais c'est plus fort que ça encore. Je te montrerai un jour, mon petit cœur...

— Je t'aime d'une force que tu ne peux imaginer... C'est fantastique ce que tu as fait, et ça me touche profondément.

Michel prit ses deux mains, les embrassa l'une après l'autre avec douceur.

— Je suis désolé de vous déranger, les amoureux ! Mais nous devons creuser, et à moins que tu n'utilises ta force mentale, cela ne va pas se faire tout seul, reprit Guy, médusé et un peu gêné.

Michel s'écarta d'elle, et se retourna pour faire ses excuses à Guy. Il déposa un tendre baiser sur le front à Stella, prit la pioche et commença à creuser. Guy fit de même avec l'autre pioche. Quarante-cinq minutes plus tard, un trou d'un mètre de profondeur, large de deux mètres sur deux, était excavé. Pendant ce temps, Stella avait fabriqué une croix de fortune avec deux branches qu'elle avait trouvées dans le bois et un morceau de liane. Ils poussèrent tous les os dans le trou grâce aux pelles, puis les recouvrirent de terre. Stella avait cueilli une fleur dont elle jeta les pétales au fur et à mesure qu'ils comblaient la cavité. Quand le trou fut rebouché, elle s'occupa de planter la croix qu'elle avait préparée. Ils s'agenouillèrent ensuite tous les trois devant la tombe, joignant leurs mains. Michel pria à voix haute d'un air solennel :

— En ce jour de septembre de l'année 2001, Stella, Guy et moi-même, te demandons oh ! Seigneur, d'entendre notre prière pour que ces âmes défuntes reposent enfin en paix. Oh ! Seigneur Dieu, nous te demandons du plus profond de nos cœurs d'accepter d'accueillir toutes ces âmes dans ton royaume. Merci de m'avoir écouté. Amen.

Ils firent un signe de croix, et un long silence s'ensuivit. Fait incroyable, celui-ci fut aussi respecté par les oiseaux et par les insectes ! Plongés dans leurs oraisons du cœur intérieur, ni Guy, ni Michel, ni Stella ne s'en étaient aperçus. La jolie perruche de la veille vint interrompre leur silence par son chant harmonieux. Ils sortirent de leurs pensées, et se rendirent compte de ce qui venait de se passer. Ils se fixèrent très étonnés, néanmoins ils restèrent silencieux, car l'oiseau donnait un récital d'une telle beauté que cela leur ôtait l'envie de parler pour le rompre. À mesure que la perruche sifflait, d'autres oiseaux l'accompagnèrent, augmentant encore plus la mélodie et

l'ambiance à l'orée de la forêt... Ce petit oiseau semblait avoir un mystérieux pouvoir sur son environnement, doublé d'une belle intelligence. Il mettait le tout au service de la magie de l'instant dans cette divine nature. En quelques minutes, le chant mélodieux des insectes, de chaque oiseau du bois environnant, fut à son paroxysme, pour leur plus grand enchantement. La perruche se posa sur la main de Stella, continuant son sifflement, tandis qu'ils se relevèrent pour retourner à l'automobile.

— Elle est incroyable cette perruche ! Elle ressent qui tu es ?

— Oui, elle est en quelque sorte l'esprit protecteur de la forêt, elle sait pourquoi nous sommes venus, alors elle nous encourage pour nous remercier, répondit Stella heureuse.

Guy écoutait la conversation, ébahi de tant de complicité entre cet animal et Stella. Il ramassa les deux pioches, les tendit à Michel, et prit les deux pelles.

— Nous partons, mes amis ? Ce soir nous avons encore de la route et ce serait bien que l'on se repose un peu, devant un bon repas d'adieu.

Il observa avec tendresse la jolie perruche, et ajouta :

— Tu crois que je peux la caresser ?

— Oui, tu peux.

Il la caressa délicatement, avec une extrême douceur, elle se laissa faire en continuant de chanter. Puis ils prirent le chemin du retour, et la perruche retourna dans la forêt. Quelques heures plus tard, ils arrivèrent à la maison de Guy. Ils fêtèrent leurs adieux, festoyant devant une table garnie des meilleurs mets de la région. Marie-Lou s'était fait un plaisir de les préparer en leur honneur. Le temps était venu de partir, il était déjà vingt-trois heures, et ils avaient le cœur saignant, car ils savaient qu'ils n'allaient certainement plus se revoir. Marie-Lou les serra longuement dans ses bras. Ils montèrent dans la Range Rover et partirent. Guy

s'arrêta trois cents mètres avant l'hôtel, pour que personne ne s'aperçoive de leur retour, et aussi pour que Michel et Stella puissent prendre leurs sacs sans être vu. À vingt-trois heures vingt-cinq, apparemment tout le monde dormait dans l'hôtel. Il ne leur fallut pas plus de trois minutes pour aller dans leur chambre, prendre leurs affaires et redescendre. Guy, les ayant vus sortir, les rejoignit devant l'entrée, sans arrêter le moteur. Michel mit les sacs dans le coffre et monta à son tour dans l'automobile. Guy passa la première vitesse, la deuxième, la troisième et enfin la quatrième... Au moment où il démarrait, Steven, qui ne dormait pas, regarda par la fenêtre. Sa première réaction fut d'aller voir dans la chambre de Michel et Stella. Elle était située à côté de la leur, en moins d'une minute il ouvrit la porte sans même frapper à celle-ci.

— Ah, les salauds, ils sont partis comme des voleurs ! râla-t-il. Il retourna dans sa chambre, sortit son téléphone satellite pour prévenir le Capitaine Sargeret qu'ils avaient pris la fuite et qu'ils allaient atterrir en France par le prochain avion... Le capitaine consulta Internet pour interroger toutes les compagnies d'aviation ayant des vols directs depuis Brasília ou venant de Chicago...

*

La Range Rover avait déjà parcouru plusieurs kilomètres, Guy conduisait à vive allure, car il ne voulait plus perdre de temps, pour retrouver au plus vite sa jolie femme.

— J'en reviens pas ! Tout s'est trop bien passé, en plus, je crois bien que personne ne nous a vus partir. Si ça se trouve, ils mettront un ou deux jours avant de s'apercevoir que nous sommes partis définitivement. Nous pourrions presque rentrer en France directement, sans avoir de problèmes, s'exclama Michel content.

Il fit un court silence, pensant que Guy ou Stella prendrait la parole, or ils n'avaient ni l'un ni l'autre envie d'interférer dans son monologue. Il ajouta :

— Si tu veux Guy, je peux te relayer si tu en as assez de conduire?

— Je te remercie de me le proposer, mon ami, ce sera avec plaisir.

Michel prit le volant. Quelques heures plus tard, ils étaient à Brasília. Il était cinq heures du matin, la ville dormait encore dans la chaleur moite et humide de la nuit, illuminée par les lampadaires et par la pleine lune toujours aussi majestueuse.

Guy les déposa devant l'aéroport, les premiers guichets ouvraient à six heures du matin, il décida d'attendre avec eux pour profiter encore un peu de leur présence...

*

Paris, onze heures du matin.

Le Capitaine Sargeret n'avait nullement perdu son temps. Il avait déjà mis plusieurs équipes de surveillance en place, pour chaque avion en provenance des États-Unis et du Brésil. En parallèle, il avait téléphoné à l'aéroport de Brasília, afin d'être prévenu dès que Michel GELIONT et Stella BERCHENET prendraient l'avion. Pendant ce temps, le Lieutenant Steven et l'Adjudant Rosana cherchaient un moyen de locomotion pour rentrer à leur tour, toutefois cela s'avérait difficile, car le seul conducteur de la région était Guy et il n'était pas chez lui. Leur capitaine essayait d'avoir des autorisations pour les faire rapatrier par hélicoptère, mais en vain. Le gouvernement brésilien ne voulait rien entendre à la raison d'état qu'il prétextait, il leur fallait une demande du Président lui-même ou d'un ministre...

*

Michel avait fait valoir ses billets pour le premier vol les ramenant en France avec escale à Chicago. Il était six heures trente-cinq du matin, il leur restait à peine vingt minutes pour dire au revoir à Guy. Celui-ci les avait rejoint devant le guichet. La femme qui avait tamponné leurs billets d'avion prit le téléphone...

— Victoria! s'écria Guy en portugais. Est-ce bien toi ?

La femme qui composait le numéro sur son téléphone le dévisagea, d'abord surprise, puis lui sourit.

— Guy ! éclata-t-elle dans un rire de bonheur. C'est fou ça ! Ça fait au moins vingt années, et tu n'as pas changé d'un poil. Mais qu'est-ce que tu fais ici de si bonne heure ?

Elle reposa le téléphone sur son combiné avant d'avoir la personne qu'elle voulait contacter, sans même lui parler.

Au même instant, le téléphone du Capitaine Sargeret sonna, il répondit, personne au bout de la ligne ! Il vérifia instantanément la provenance de cet appel...

— Hé bien très chère, j'accompagne mes amis jusqu'ici pour leur faire mes adieux et j'ai vraiment bien fait, sinon je ne t'aurais jamais revue ! Tu n'as pas changé d'un poil toi non plus, jolie Victoria, tu es toujours ce rayon de soleil qui enchantait mes journées, belle comme notre beau soleil.

— Tu es toujours aussi flatteur à ce que je vois, merci, c'est gentil Guy. J'ai tant de chose à te dire, je ne sais par quoi commencer. Ce sont vraiment tes amis, monsieur GELIONT et madame BERCHENET ?

Au même moment, le téléphone sonna. Elle décrocha alors qu'il allait lui répondre...

— Excuse-moi, Guy ! Deux minutes, et je suis à toi. Bonjour, aéroport de Brasília, Victoria à votre service.

Elle passait du portugais à l'anglais avec une facilité déconcertante. C'était le Capitaine Sargeret, il lui demanda

pourquoi elle l'avait appelé, et surtout pourquoi elle lui avait raccroché au nez. Elle esquiva la question, prétextant une erreur de sa part, et lui raconta un énorme mensonge : qu'elle devait prévenir un autre gouvernement et d'autres personnes, mais qu'elle avait pris son numéro, quand elle s'en est aperçue, elle a raccroché. Elle s'excusa platement. Il insista à nouveau sur le fait qu'elle devait le prévenir quand ils se présenteraient. Elle le rassura, hésitante... Guy, qui écoutait la conversation, la fixa, la questionnant du regard.

— Pff ! Je prends des risques énormes, j'espère que vous êtes bons amis ? demanda-t-elle après avoir raccroché, remplie de remords d'avoir menti.

— Oui, jolie Victoria, nous sommes très bons amis, ils sont dignes de confiance, tu peux me croire. Mais qui a téléphoné, et pourquoi ?

— C'est un membre du gouvernement français, il a laissé un message au surveillant de nuit, qui me l'a transmis peu de temps avant que j'ouvre les guichets. Quand je vois tes amis prendre une destination, je dois normalement le rappeler.

Guy leur traduisit ce qu'elle venait de dire. Michel, très surpris, jeta un regard à Stella.

— *Manifestement, ils nous ont vus partir de l'hôtel. Il va nous falloir trouver une solution, ma jolie rose.*

Elle acquiesça par un signe de tête, sans rien répondre, tandis que Guy et Victoria les regardèrent, attendant une réaction de leur part.

— Dites-moi Victoria, je pense qu'à un moment ou à un autre, il faudra les avertir de notre venue. Ils savent que nous allons prendre l'avion, vous risqueriez d'avoir des ennuis à cause de nous si vous passez outre, et ça je le refuse ! Par contre, pourriez-

vous les avertir seulement quand nous serons arrivés à Chicago, pour notre correspondance? demanda poliment Michel en anglais. Elle regarda le tableau des heures de vol pour les courtes correspondances. Elle répondit avec douceur :

— Votre vol dure une heure trente, alors aucun problème pour ça. Excusez mon indiscretion, avez-vous de graves problèmes pour que votre gouvernement veuille vous intercepter ?

— Non ! Ils n'ont aucun problème, jolie Victoria, répondit Guy à sa place. Leur gouvernement enquête sur plusieurs faits étranges qu'ils ne comprennent pas, alors ils veulent les coincer pour les questionner. Bon ! Si tu me parlais un peu de toi maintenant, que deviens-tu ? Es-tu mariée, as-tu des enfants ?

— Des faits étranges ! De quel genre ? demanda-t-elle soupçonneuse.

— Oh, n'aie aucune inquiétude, cela ne les concerne en rien. Seulement, leur gouvernement croit que cela vient d'eux, mais il se fait des idées. Allez, oublie ça et parle-moi un peu de toi...

— Je veux bien oublier, mais tu peux me dire pourquoi ils fuient, tes amis ?

— Tu es incroyable toi ! s'exclama Guy agacé.

— Nous ne fuyons pas Victoria, nous sommes simplement en voyage de noce et nous voulons le poursuivre sans problème. De plus, nous ne savons vraiment pas ce qu'ils nous veulent ces gens-là. Enfin ! Nous verrons bien en France, répondit Michel.

— Bon d'accord ! Sauvez-vous vite avant que je ne change d'avis. Votre avion est arrivé, je rappellerai la personne à prévenir seulement vingt minutes après votre arrivée à Chicago.

— Merci du fond du cœur, Victoria, répondirent Guy et Michel. Le cœur et les yeux remplis d'émotion, Michel et Stella firent leurs adieux à Guy. Celui-ci, aussi triste qu'eux, leur fit signe de la main jusqu'au dernier moment...

Une heure trente plus tard, ils étaient à Chicago. Leur correspondance était déjà là, ils devaient attendre quelques minutes dans le hall de l'aéroport, le temps de faire le plein de Kérosène dans l'avion. Michel avait eu tout le temps de réfléchir durant le vol sur ce qui allait se passer à leur arrivée en France. Sans être devin, il se doutait bien que les ennuis les attendraient, et il voulait les éviter à tout prix. Il opta donc pour ne plus prendre cet avion pour la France. Il se renseigna, avec sa bien aimée, sur les vols à destination du Sri Lanka et de l'Inde, puis ils sortirent de l'aéroport pour retrouver Sandra la sœur de Stella. Ils avaient neuf heures devant eux, cependant Michel tenait absolument à embarquer pour une des deux destinations, avant que les services secrets français ne s'aperçoivent de leur absence dans l'avion à destination de Paris.

Sandra allait commencer son travail quand ils la retrouvèrent devant son magasin. Cela la rendit folle de joie, et pour les honorer de sa présence, elle prit sa journée, malgré quelques réticences de son supérieur qui n'eut d'autre choix que d'accepter. Chaque moment passé ensemble était composé de tendres instants d'émotion et de bonheur, qu'ils savouraient sans restriction. Le temps pressant, Stella s'était mise rapidement à scruter sur Internet les cartes des plages du Sri Lanka et de l'Inde. Tous les trois étaient installés devant ce merveilleux outil du futur. Ils épluchèrent chaque plage pour retrouver la fourche des deux rivières que Michel avait vue dans son rêve éveillé dans la caverne au Brésil. Ils avaient déjà regardé toutes les rives de l'Inde, mais rien. Les photographies des côtes du nord du Sri Lanka défilaient, au fur et à mesure, vers celles du sud...

— Là ! C'est cette plage, s'écria Michel excité.

Ils regardèrent sa situation géographique, elle se trouvait au sud-est. Ils ne leur restaient plus qu'à imprimer une carte du pays et

de la région concernée. À partir de là, ils trouveraient le village, puis la pierre. Ils devaient cependant résoudre le problème de l'argent. Stella avait parlé à sa sœur des pierres précieuses trouvées dans la grotte et qu'ils voulaient vendre pour financer leur voyage. Elle connaissait un repreneur de bijoux dans son quartier, malheureusement il était peu fiable, néanmoins ils décidèrent de le rencontrer...

*

Victoria prit le numéro du Capitaine Sargeret et l'appela pour le prévenir de l'heure d'arrivée de la correspondance pour la France de monsieur GELIONT et madame BERCHENET. Celui-ci ne posa aucune question. Il raccrocha, et sans perdre de temps, mit le dispositif en place pour les cueillir sans vague...

Pendant ce temps, Guy avait repris la route. Ses pensées affluaient sans interruption dans son esprit, pendant qu'il conduisait: *Jamais je ne les oublierai ces deux-là !* Souriait-il, ressasant chaque instant passé à leurs côtés.

Quelques centaines de kilomètres plus loin, dans le même pays, le lieutenant Steven et l'adjudant Rosana avaient réussi à contacter l'armée brésilienne. Celle-ci avait fait décoller un hélicoptère pour les conduire à l'aéroport de Brasília.

Quelques heures plus tard, ils étaient dans l'avion les ramenant en France. Rien dans leur mission ne s'était passé comme ils l'avaient prévu. Ils avaient simplement passé deux jours de vacances appréciables aux frais de la princesse...

*

Le repreneur de bijoux et pierres précieuses leur avait acheté quelques pierres pour une valeur de deux mille dollars, or Michel voulait plus d'argent. Ils avaient donc fait le tour des bijoutiers du quartier, ainsi que des quartiers voisins. Finalement, ils réussirent à vendre pour cinq mille dollars de pierres, ce qui allait leur permettre de payer le billet d'avion et peut-être le bus depuis Colombo au Sri Lanka jusqu'à leur plage. Plus d'argent aurait été le bienvenu, toutefois ils avaient encore un gros sac de pierres précieuses, alors ils ne se firent guère de souci pour l'avenir. Dès leur retour chez Sandra, celle-ci, manifesta une anxiété inhabituelle, que sa sœur avait remarqué.

— Qu'y a-t-il, Sandra ? Tu veux me demander quelque chose ? Elle l'enlaça. Cela fait peut-être longtemps que l'on est séparées, mais je te connais encore bien tu sais...

Elle hésita un instant, puis ouvrit son cœur aux deux amoureux :
— Tu sais petite sœur, cela fait quelque temps que je suis informée de votre venue avec ton amoureux, car j'ai fait plusieurs rêves à ce sujet. Pour l'occasion, et au cas où tu en aurais besoin, j'ai économisé de l'argent, toutefois je ne veux surtout pas que cela vous mette mal à l'aise ! Je connais votre mission, vous le savez, et pour moi l'argent n'a aucune valeur face à la beauté de la nature, alors j'aimerais que vous acceptiez de le prendre.

Michel et Stella se regardèrent, agréablement surpris. Elle reprit :
— J'ai trois mille dollars pour vous, c'est toute ma fortune. Cela pourra certainement vous aider.

Elle prit une boîte posée sur une étagère, l'ouvrit, sortit une liasse de billet, la tendit à Stella, et ajouta :

— Tiens petite sœur, c'est mon cadeau pour contribuer à ce que j'aurais dû faire à ta place, et que je regrette du fond du cœur.

— Merci Sandra, nous acceptons avec joie. Acceptes-tu qu'on te donne l'équivalent en pierres, même plus ? Je pense qu'avec le

temps tu pourras les vendre pour un bon prix, répondit Michel, ému et heureux.

Elle accepta, puis ils passèrent le déjeuner ainsi que le début d'après-midi à se remémorer les bons moments de l'enfance des deux sœurs. Elles riaient, leur visage s'assombrissait, puis elles se tordaient de rire à nouveau... Leur adolescence avait été manifestement très joyeuse. Être près l'une de l'autre en cet instant les comblait d'un bonheur magique. Michel les écoutait, partageait leurs rires, et surtout, il les admirait. Elles se parlaient à cœur ouvert, comme deux enfants, livrant leurs émotions à l'état brut. Il pensait qu'elles seraient gênées par sa présence, or c'était tout le contraire. Elles se livraient à un jeu de séduction, se valorisant l'une et l'autre par leurs exploits enfantins et leurs bêtises, se dévoilant avec une intense joie... Il savourait leur joie de vivre, et regarda sa montre furtivement.

Les moments de bonheur passent toujours trop vite, songea Michel.

— Les filles ! Je suis désolé de vous déranger, mais nous devons partir pour l'aéroport, et prendre nos billets d'avion.

— Oh non, déjà ! Ça passe trop vite, se plaignit Stella. Elle ne nous a même pas présenté son mari ! Si nous restions pour la nuit, nous pourrions partir seulement demain matin ? demanda-t-elle d'un air très triste.

Sandra ne demandait que ça, elle fixa Michel, attendant sa réponse.

— J'aimerais aussi rester, pour que vous bavardiez plus longuement et qu'elle nous présente l'homme de sa vie, mais c'est vraiment trop risqué, ma jolie rose ! Nous reviendrons, je te le promets.

Stella, la mine triste, laissa les larmes envahir ses yeux. Sa sœur la prit dans ses bras et lui murmura :

— Je suis aussi triste que toi, petite sœur, pourtant Michel a raison. Elle fit une courte pause, refoulant son envie de pleurer. Votre mission est plus importante que tout, il en va de la survie de nos deux peuples, et puis c'est vrai, rien ne vous empêche de revenir après, si vous le voulez...

Stella sécha ses larmes et réunit ses affaires. Le cœur lourd, malgré la sagesse de ces propos, elle prit son sac et attendit devant la porte sans leur adresser un mot ni même un regard, la tête baissée.

— Ne le prends pas mal, ma petite sœur, tu sais à quel point je t'aime! Si vous retournez chez les elfes avant de revenir me voir, pourras-tu dire à notre père, ainsi qu'à Elea, que je pense fort à eux, que je vais bien, et que je les aime ?

Stella releva la tête, ses joues ruisselaient de larmes, elle se jeta à nouveau dans les bras de sa sœur en sanglotant.

— Oui... Sandra... je leur dirai. Je t'aime... aussi très fort, ma grande sœur, sache qu'à chaque instant tu seras dans mon cœur. Tu verras, un jour nous serons à nouveau tous réunis autour d'un bon feu, comme avant, avec les elfes.

— J'ai hâte de revivre ce moment-là, petite sœur...

Sandra déposa un tendre baiser sur sa joue, sécha les larmes de sa sœur avec sa main, puis leva ses deux mains à hauteur de visage. Stella sourit, fit de même en posant ses mains contre les siennes.

— Nous sommes des fées, la force de la nature, l'amour, et la dévotion aux elfes sont notre vie, récitèrent-elles ensemble, heureuses.

Michel les regardait, ému et sans doute aussi un peu jaloux de leur complicité. Il avait envie de prendre Stella dans ses bras, toutefois il n'osa pas les interrompre. Stella ajouta :

— Un nouvel elfe est parmi nous, Sandra ! C'est mon petit cœur, il a un cœur, une gentillesse énormes, il est ma vie et celle de notre peuple.

À ses dires, les yeux de Michel pétillèrent de bonheur, tandis que Sandra le fixa à son tour, un peu jalouse, mais quand même fière, respectueuse, et surtout heureuse pour sa sœur.

— Tu as beaucoup de chance, Stella ! Je ressens sa force ainsi que sa gentillesse, mais aussi sa fragilité dans son regard amoureux. Le plus surprenant, c'est l'amour qu'il a dans le cœur, pour toi, et pour notre nature ! Sache que je regrette, Michel, ce destin inattendu, mais c'est certainement mieux comme ça. Tu prendras bien soin de ma petite sœur, hein ? Il secoua la tête, esquissant un large sourire en guise de réponse. C'est ce que j'ai de plus précieux au monde, surtout ne l'abandonne jamais, quoi qu'il arrive, car elle t'aime plus que tout et comme jamais plus elle n'aimera. L'amour d'une fée est unique, si elle perd cet amour, elle meurt. Ne l'oublie jamais, Michel ! dit-elle, la voix pleine d'émotion.

Il la fixa en prenant la main de Stella, puis avec un sourire rempli d'une intense émotion, il s'inclina respectueusement, baissant la tête, devant Sandra.

— Rien ni personne sur cette terre ne nous séparera, tu peux compter sur moi, je t'en donne ma parole, répondit-il avec sincérité.

Un silence d'une vingtaine de secondes s'instaura.

— Je l'aime plus que ma vie, et je mourrais aussi si je la perdais ! Stella se serra contre lui, ses mots touchaient chaque fois son cœur...

— Bon ! Arrêtons d'envisager l'avenir d'un mauvais œil, surtout qu'il n'y a aucune chance pour que cela arrive, reprit Stella, rayonnante de bonheur. Ma grande sœur, tu as raison, il est grand

temps pour nous de partir. Dès que nous pourrons, nous reviendrons te voir, ou toi, si tu peux, tu pourrais venir nous voir? — Oui, je pense venir maintenant que tu m'as rassurée pour notre père... Je le saurai, je pense, quand vous aurez réussi votre mission, je viendrai un peu après. Allez ! Partez vite, dit-elle, avec un sourire pour dissimuler sa tristesse. N'oublie jamais que je t'aime Stella, ajouta-t-elle en la prenant une dernière fois dans ses bras.

Ils se quittèrent l'émotion à fleur de peau, se saluant de la main jusqu'au dernier instant. Sandra avait envie de les accompagner jusqu'à l'aéroport, cependant elle savait qu'elle allait verser des larmes et elle ne voulait pas se donner en spectacle. Deux amoureux traversèrent les rues de Chicago, main dans la main, en direction de leur destin. À l'aéroport, ils payèrent leurs billets; quelques minutes plus tard, ils embarquaient dans l'avion à destination du Sri Lanka...

*

À Paris, l'armée était sur le qui-vive. L'aéroport de Roissy était envahi de soldats, de policiers et de tireurs d'élite du G.I.G.N. Le Capitaine Sargeret supervisait tout depuis la tour de contrôle, avec ses jumelles. En vrai maître d'œuvre, il savourait déjà sa victoire avant même que leur avion ne soit là. Presque tous les hommes présents sur les lieux étaient à cran car ils ne connaissaient encore rien de leur cible, ni qui ils devaient intercepter. Chacun pensait avoir affaire à un ou des dangereux criminels, voire même peut-être des terroristes vu le déploiement de soldats pour cette opération. Le capitaine avait les pleins pouvoirs, et mettait tout en œuvre pour que tout se passe comme il le prévoyait. L'avion dans lequel étaient censés se trouver Michel et Stella allait atterrir d'un

instant à l'autre, il était annoncé en vue à la tour de contrôle... À l'instant de cette annonce, le boss fit circuler leurs photographies à tous les membres présents pour cette opération, puis il donna ses instructions par talkie-walkie :

— Ici le Capitaine Sargeret. Vous avez devant les yeux les deux personnes à intercepter. Ils peuvent être très dangereux, mais en aucun cas vous ne devez user de vos armes, vous n'êtes là qu'en dissuasion. Il n'y a que les tireurs d'élite qui sont autorisés à faire usage de leurs armes, et quand je leur en donnerai l'ordre seulement ! insista-t-il. Vous serez autorisés à les mettre hors d'état de nuire, toutefois je les veux vivants, alors vous leur tirerez dans les jambes. Vous m'avez bien reçu ?

— Oui, mon Capitaine, répondirent ensemble les deux tireurs d'élite placés dans deux endroits stratégiques différents.

— Bon ! Tout est ok pour tout le monde, quelqu'un a-t-il une question ? demanda-t-il sèchement.

— Sergent-chef du 53^e régiment d'intervention ! Dites-moi, mon Capitaine, en quoi un couple ayant l'air aussi inoffensif peut-il être si dangereux ?

— Vous voulez vraiment le savoir, Sergent ?

— Oui, mon Capitaine.

— Sachez seulement que notre homme est un expert en arts martiaux, il a certainement des dons mentaux, et il n'a fait qu'une bouchée de pain d'un groupe de bandits dans la jungle du Brésil. À mon avis, personne ici ne lui arrive à la cheville ! Quant à sa copine, elle a une fausse identité et est supposée ne pas exister. Est-ce que cela répond à votre question, Sergent ? demanda-t-il, agacé.

Le Sergent resta silencieux, tandis que tous les soldats présents se regardaient et se demandaient s'il était vraiment sérieux. Le capitaine ajouta :

— Vous avez perdu votre langue Sergent ?

— Heu... Vous êtes sérieux, mon Capitaine ?

— Oui, Sergent. Mais je ne peux m'étendre à leur sujet, c'est top secret. Bon! Voilà l'avion, vous restez tous à l'écoute. La procédure normale est la suivante: quand ils vont descendre de l'avion, quatre de mes hommes vont leur demander de les suivre. Si tout se passe sans problème, alors vous n'aurez qu'à regagner vos casernes. S'il y a la moindre difficulté, vous attendez mes ordres. Groupe 1, ok ?

— Ok, mon Capitaine. —

Groupe 2, ok ?

— Ok, mon Capitaine.

— Tireurs d'élite un et deux, en place pour le visuel sur la cible ?

— En place, mon Capitaine, répondirent-ils.

L'avion atterrissait. Sargeret, capitaine des services secrets français, l'observait avec ses jumelles. Tous les soldats présents pour l'opération avaient une liaison H. F avec oreillette et micro pour pouvoir communiquer entre eux. Seul le capitaine avait un talkie-walkie car il n'aimait pas cette technologie. Aucun soldat n'était visible depuis l'avion, tous avaient reçu l'ordre de se cacher jusqu'à l'arrêt total de celui-ci. Exceptionnellement, il s'immobilisa au milieu de la piste au lieu de s'arrêter devant le sas d'entrée de l'aéroport. Cela s'avérerait plus pratique pour leur opération car leur cible serait à découvert. L'escalier mobile s'approcha de l'avion qui était maintenant totalement arrêté. Pendant ce temps, le commandant de bord, surpris de ce débarquement au milieu de la piste, demanda des informations à la tour de contrôle. Il fut mis au courant de l'intervention en place, et coopéra sans discuter. Il avertit les passagers que, par mesure de sécurité, ils seraient débarqués sur la piste, puis emmenés en navette jusqu'à l'entrée du bâtiment. Pendant ce temps, la porte

du Boeing s'ouvrait, les soldats se mettaient en place autour de l'avion et quatre hommes attendaient au bas de l'escalier. Les passagers descendaient un par un, se demandant ce qui leur valait un tel déploiement de service d'ordre. Sans répondre à leurs questions, les soldats les dirigeaient vers le bus qui venait d'arriver. Les deux cent vingt-trois passagers, hommes d'affaire, touristes et autres, étaient tous descendus de l'avion. Un bus ne suffisait pas, ils attendaient l'arrivée d'autres navettes.

— Mon Capitaine ! Les deux personnes de la photo n'étaient pas dans l'avion, ou alors ils sont toujours à l'intérieur, dit l'adjudant-chef ANGLIO, intrigué.

— Oui, j'ai vu ! Allez voir dans l'avion s'ils y sont au lieu de rester là comme des idiots, cria le capitaine dans son talkiewalkie. L'adjudant-chef s'exécuta, accompagné de deux soldats. Ils fouillèrent chaque recoin de l'appareil, mais plus personne ne s'y trouvait.

— Mon Capitaine, on a dû mal vous renseigner, ils ne sont pas dans cet avion !

— TAISEZ-VOUS ! Les réflexions, c'est moi qui les fais. J'hallucine ! J'en ai plus qu'assez de ces deux-là ! Il n'y a rien qui se passe comme prévu avec eux, et ça commence à bien faire, vociféra-t-il en jetant son talkie-walkie sur le sol.

Il marchait d'un bout à l'autre de la salle – là où des hommes et des femmes responsables travaillaient à informer les pilotes de l'encombrement du ciel –, réfléchissant. Tous trouvèrent sa réaction inacceptable, toutefois personne n'osa dire quelque chose. Il avait un air terrible en colère ! Un des employés chargés de contrôler sur le radar que chaque avion suivait bien le plan de vol indiqué, s'accroupit pour ramasser les débris de l'outil de communication.

— Laissez ça par terre, jeune homme, je vais m'en occuper, ordonna le capitaine d'un ton agressif. Passez-moi votre liaison H. F, soldat, exigea-t-il à un soldat se trouvant à l'entrée.

Le fusillé commando s'exécuta sans broncher. Sargeret mit les écouteurs sur sa tête, tenant le récepteur dans sa main.

— Adjudant-chef ANGLIO, vous m'entendez ? demanda-t-il d'une voix plus calme.

— Oui, mon Capitaine.

— Avec vos trois hommes et des soldats, vous allez contrôler l'identité de chaque passager, après seulement, vous renverrez les soldats dans leurs casernes, et les touristes dans leurs bus. Si quelqu'un vous semble suspect, vous l'isolez, ok ?

— Reçu cinq sur cinq, mon Capitaine. Mais...

— TAISEZ-VOUS, IL N'Y A AUCUN MAIS ! Exécutez mon ordre sans discuter si vous ne voulez pas d'ennui, et ne me parlez que si vous soupçonnez quelqu'un !

Un long silence s'installa. L'adjudant-chef fit les gros yeux, agitant la main pour montrer aux personnes alentour que le capitaine était très en colère et qu'il ne valait mieux pas le contrarier. Les soldats présents avaient entendu la conversation, ils sourirent discrètement et compatirent.

L'investigation pour vérifier l'identité des passagers prit un peu plus d'une heure, rendant la plupart des voyageurs très mécontents. L'adjudant-chef regarda en direction de la tour de contrôle, se demandant s'il devait lui annoncer la nouvelle ou se taire.

— Ne dites rien, adjudant-chef, j'ai vu. Il fit un court silence puis ajouta: à toutes les sections, vous pouvez rentrer dans vos casernes, merci pour votre coopération et désolé de vous avoir fait déplacer pour rien.

Il ramassa le talkie-walkie brisé tandis que les soldats et les hommes du G.I.G.N montaient dans leurs véhicules. L'adjudantchef ANGLIO, le lieutenant et les deux sergents rejoignirent le capitaine à la tour de contrôle.

— Vous pourriez m'avoir l'aéroport de Brasília au téléphone, s'il vous plaît ? demanda le Capitaine Sargeret à la standardiste.

— Oui monsieur.

Elle prit le téléphone, composa le numéro après avoir jeté un rapide coup d'œil sur son tableau, sur lequel apparaissaient les numéros des aéroports du monde entier, et tendit le téléphone au capitaine.

— Tenez monsieur, vous avez Brasília dans cinq secondes...

*

Leur avion survolait l'Atlantique, il venait de quitter le sol américain. Confortablement installés, les passagers savouraient leur délicieux déjeuner servi par de charmantes hôtesses. Stella était beaucoup moins angoissée que lors de son baptême de l'air, elle paraissait même détendue. Michel jeta un coup d'œil par le hublot situé à sa droite, et sourit.

— J'aurais bien aimé voir leurs têtes à ceux qui nous attendaient en France, pouffa-t-il d'un rire moqueur.

— Hou, la la, oui, ils doivent être verts ! s'écria-t-elle, l'accompagnant dans son rire... Tu crois qu'ils peuvent savoir où nous allons ?

Il réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Ils risquent de mettre un certain temps avant de savoir où nous allons, cependant, oui, s'ils cherchent, ils le sauront. L'avantage que nous aurons là-bas, c'est qu'ils ne pourront plus nous arrêter, et nous aurons déjà atterri avant qu'ils n'envoient des hommes.

Même le jet le plus rapide ne peut y être en deux heures. C'est le temps qu'il nous reste avant d'arriver. Alors nous serons tranquilles.

Ils finirent leur repas et s'assoupirent l'un contre l'autre, main dans la main... Juste le temps pour l'appareil d'arriver à destination et d'atterrir. Leur sommeil avait été lourd et réparateur, leur faisant le plus grand bien. Le temps était ensoleillé à travers le hublot, Colombo paraissait être une grande ville avec une nature généreuse à l'intérieur même de l'agglomération. Le pilote devait être d'une infinie douceur car il posa son avion sans que personne ne s'en aperçoive. Heureux, Michel, Stella et la plupart des touristes débarquèrent en fin de piste, à une trentaine de mètres du quai n° 3. S'étant débarrassés de son gros sac chez Sandra, Michel n'avait plus qu'un sac de sport et un sac à dos, pour la commodité de leurs déplacements. Ils sortirent directement de l'aéroport ; des dizaines de chauffeurs de taxi happaient les touristes.

— Monsieur, Madame, où allez-vous ? Je vous emmène partout où vous voulez, à un prix que vous ne trouverez nulle part ailleurs ! s'écria un homme d'une quarantaine d'années, d'origine hindoue, s'adressant à eux dans un très mauvais anglais.

Michel fit semblant de n'avoir rien entendu et lui demanda où ils pourraient prendre un bus pour Kastaragama¹.

— Kastaragama ! Il n'y a rien à voir dans ce village, à part l'océan, la pauvreté et la puanteur ! Pourquoi voulez-vous aller dans cet endroit ? demanda-t-il curieux.

Michel s'écarta, lui montrant que sa question le gênait, et fit mine de ne rien comprendre à ses paroles.

¹ . Kastaragama: petite ville du Sud-Est du Sri Lanka.

— Ah ! Vous faites semblant de ne rien comprendre, mais vous parlez aussi mal l'anglais que moi, monsieur ! Le départ des bus, c'est à cent mètres droit devant vous. Vous allez voir, c'est pas le top en bus, mais c'est vous qu'ça regarde, dit le chauffeur de taxi, vexé.

Michel le remercia d'un sourire en coin, puis se dirigea dans la direction indiquée, prenant la main de Stella.

— Que voulait-il, mon petit cœur ?

— Il voulait nous emmener dans son taxi.

— Cela aurait pu être bien, pourquoi as-tu refusé ?

Elle le fixa tout en marchant, cherchant à percer ses pensées.

— Je sais pas ! Je préfère être méfiant, et puis je sens quelque chose qui me déplaît chez lui. Il est hindou, pourtant il ne vante pas le charme d'un village habité par des gens de son sang, bizarre non ?

— Tu es sûr de ça ?

— Sûr de quoi, mon amour ?

— Hé bien, qu'il est hindou et que Kastaragama est une ville habitée par des gens de son sang.

— Non, sourit-il. C'est mon instinct qui me le dit.

Elle fronça les sourcils, puis se mit à rire.

— J'ai confiance en ton instinct, mon petit cœur, mais là je pense que tu devrais moins stresser !

— Moins stresser ! Je ne stresse pas ! Je me méfie, c'est différent, et je crois bien que j'ai eu raison, il nous épie depuis que nous nous sommes éloignés, je crois même qu'il nous suit.

— Quoi ! s'exclama-t-elle en se retournant.

— Non, ne te retourne pas ! Tu vois le taxi vert arrêté à cinquante mètres devant nous ?

— Oui, pourquoi ?

— Dès que nous serons à sa hauteur, nous montrons dedans l'air de rien. D'accord ?

— Oui, répondit-elle exaltée.

À hauteur du taxi, il ouvrit la portière, ils s'installèrent à l'arrière et crièrent au chauffeur de démarrer. Celui-ci passa la première vitesse du vieux tacot, faisant crisser les pneus, et démarra en trombe. Michel et Stella se retournèrent pour regarder ce que faisait l'homme qui les avait accostés. Il paraissait furieux et jurait. Il dut cependant se résigner à les laisser s'échapper. Il entra dans la première cabine téléphonique, mit une pièce, composa un numéro écrit sur un morceau de papier chiffonné.

— Allô ? dit l'homme en français.

— Oui, à qui ai-je l'honneur ? demanda le Capitaine SARGERET.

— C'est moi, Sitali ASHRANGUI, de l'Ambassade du Sri Lanka.

— Ah, bien ! Alors, vous avez réussi à les aborder ?

— Oui, Capitaine, mais ils m'ont repéré et je les ai perdus de vue. Mais soyez rassuré, je sais où ils vont, et je vais les retrouver facilement.

— Je l'espère pour vous ! Avez-vous appris quelque chose d'intéressant, que vous ont-ils dit exactement ?

— Rien de spécial, il est très méfiant votre homme. Je sais juste qu'ils veulent aller à Kastaragama, cependant il n'a pas voulu me dire pourquoi.

— Kastaragama ! Qu'y a-t-il là-bas ?

— Pas grand-chose à vrai dire ! C'est un petit village de pêcheurs très pauvres, il n'y a aucun hôtel ni restaurant, rien de touristique mis à part leur religion.

— Leur religion ! Que voulez-vous dire ?

— C'est un village de la caste de Ganesh, une divinité hindoue qui écarte les obstacles. D'après les anciens, les villageois

auraient certains pouvoirs, et peut-être même des trésors cachés, mais personnellement, je n'y crois guère, vu leur pauvreté !

— Tiens tiens... Des trésors, comme par hasard, marmonna-t-il. Vous savez de quels pouvoirs et de quels trésors il s'agit ?

— On dit qu'ils auraient des pierres qui protègent leur village, mais bon ! Ce sont que des histoires de vieux ! Vous devriez oublier, ça n'a aucun intérêt.

— Bien moi, j'y crois cher Sitali. Je suis presque sûr que ces deux-là sont à la recherche de quelque chose qui nous dépasse, et je veux absolument savoir quoi ! Alors il va falloir vous décarcasser l'ami, si vous voulez éviter de vous retrouver avec un incident diplomatique dans lequel vous serez impliqué en première ligne...

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, irrité.

— S'ils volent des pierres à ces villageois et que ceux-ci se plaignent, comme vous êtes au courant de la situation et que nos deux voleurs sont français, non seulement votre gouvernement vous fera porter le chapeau, mais en plus, le mien vous mettra ça sur le dos ! C'est simple, non ? Alors mettez tout en œuvre pour que cela n'arrive jamais.

Sitali raccrocha sans même lui dire au revoir. *Quel salopard ce mec.* Il se dirigea vers sa voiture, monta dedans, et partit en direction de Kastaragama.

Pendant ce temps, Michel et Stella avaient changé de taxi. Ils étaient sur la route de Kastaragama. Le soleil envoyait ses rayons à tout va avec beaucoup de générosité, dans ce merveilleux pays où la température était très élevée, avec un taux d'humidité de presque 80 %. Cela rendait les déplacements difficiles à ceux qui n'en avaient pas l'habitude. Le chauffeur, curieux, ne put s'empêcher de les questionner :

— Pardonnez ma curiosité, mais pourquoi allez-vous dans un village aussi pauvre ?

Michel le fixa quelques instants. Son anglais était fluide, il avait une bonne tête ronde avec une barbe florissante, des yeux noirs en amande, ainsi que la couleur de peau des Hindous, cependant, il avait quelque chose de différent. Malgré tout, il inspirait confiance.

— Dites-moi, vous êtes hindou, avec de tels yeux ? demanda Michel.

— Non ! Je suis mélangé. Ma mère est chinoise et mon père, lui, est hindou, d'un village voisin de Kastaragama.

— Cela donne un beau résultat, vous devez avoir du succès auprès des femmes... Nous allons là-bas, car c'est l'endroit le plus rapproché d'une plage que nous recherchons.

— Ah bon ! Je peux vous aider, je connais cette région comme ma poche. Quel genre de plage cherchez-vous ? demanda-t-il admiratif devant l'intérêt qu'ils portaient à sa région.

— C'est une plage avec deux rivières se rejoignant, formant une fourche.

Michel cherchait les mots pour la décrire du mieux possible.

— Ne dites plus rien. C'est la Plage du Grand Serpent d'Émeraude. Je vous y emmène directement, pas besoin de passer par Kastaragama. Mais pourquoi voulez-vous aller sur cette plage ? demanda-t-il soupçonneux.

— Pour trouver l'émeraude.

L'homme se mit à rire, appréciant apparemment beaucoup son humour. Michel reprit la parole :

— Pourquoi l'appelle-t-on la Plage du Grand Serpent d'Émeraude ?

L'Hindou cessa de rire.

— Je crois que c'est une grande farce que les anciens nous ont faite ! Mon grand-père m'a raconté un jour qu'en suivant le flot d'une de ces deux rivières, on pourrait trouver une très grosse émeraude cachée quelque part. Elle détiendrait de grands pouvoirs, et servirait à changer le monde. Durant mon enfance, j'ai remonté les deux cours d'eau sur plus de cinquante kilomètres, or je n'ai jamais rien trouvé. Personne, d'ailleurs, ne l'a jamais trouvée cette émeraude.

— C'est une histoire très étrange, dit Michel avec un grand sourire.

Stella les écoutait, souriait, et surtout ressentait, parce qu'elle ne comprenait rien. Elle finit par interroger Michel. Il lui relata le contenu de leur conversation. Elle sourit car elle savait que, lui, il trouverait cette émeraude.

— Dites-moi ! Si votre grand-père vous en a parlé, c'est qu'il savait certainement où se trouvait cette pierre ?

— Oh oui, c'est aussi ce que je me suis dit, figurez-vous. Je l'ai questionné plus d'une fois sur le sujet, or il ne savait rien de plus. Lui-même en a entendu parler par son père, et ainsi de suite. Cette histoire remonte à plus de mille cinq cents ans, d'après lui. Pourtant, jamais personne n'a trouvé cette émeraude. Incroyable, non ? Oh, j'ai oublié de vous dire ! Un jour, il m'a dit que ce n'était pas vraiment une émeraude, dans notre région, il n'y en a jamais eu. D'après lui, elle viendrait d'autre part, d'une autre région ou d'un autre monde. Ceux qui l'ont apportée auraient choisi cet endroit pour la cacher parce que Ganesh est le meilleur protecteur qui soit... Voilà, vous savez tout. Personnellement, je n'y crois plus trop, il n'y a rien de fondé dans les dires de mon grand-père.

— Hé bien ! Nous venions voir l'une des plus mystérieuses plages du monde, cela donne envie de la trouver finalement cette pierre... Nous sommes encore loin de l'endroit ?

— Nous y serons dans à peu près deux heures. On vous a décrit cette plage comme la plus mystérieuse du monde ? s'étonna-t-il.

— Oui, nous l'avons appris dans une agence de voyage, cependant ils ont omis de nous dire pourquoi, mais maintenant, nous le savons.

Il mentit pour la bonne cause. Lui dire la vérité n'aurait fait que susciter sa jalousie, ce qu'il tenait à éviter à tout prix. Satisfait de sa réponse, le chauffeur de taxi se contenta de sourire dans le rétroviseur.

— Mais, où allez-vous dormir ce soir ?

— Nous devons être bientôt arrivés ? Nous allons bien trouver un abri quelque part pour dormir, enfin on verra...

— Vous n'avez presque aucun bagage, la nuit va nous envahir dans à peine une heure, et nous ne serons là-bas que dans deux heures ! Il est hors de question que je vous laisse dormir à la belle étoile, et puis mon grand-père sera ravi de parler à des étrangers qui s'intéressent autant à notre pays.

Michel fit part à Stella de la proposition faite par l'Hindou. Ils en parlèrent quelques instants, puis acceptèrent son invitation, à la condition qu'il accepte un petit quelque chose en guise de remerciement. L'homme hocha la tête sans rien dire. Pendant le reste du trajet, ils apprirent qu'il s'appelait Yehudi, le village où il les emmenait s'appelait Pottuvil. Il leur parla de son enfance, ainsi que de son grand-père, pendant tout le reste du voyage. Pottuvil n'était qu'à deux kilomètres de la Plage du Grand Serpent d'Émeraude, cela leur permettrait d'y aller à pied dès le lendemain matin. Les premières cabanes apparurent sous les feux de route de la voiture, laissant entrevoir un village plutôt pauvre.

Ses habitants vivaient de la pêche, d'un peu d'agriculture, et de la vente de petites statuettes en tout genre, fabriquées de leurs propres mains. Yehudi se tut, il avait l'air excité de présenter ses invités à sa famille.

— Nous sommes arrivés, s'écria-t-il, exalté.

Il gara sa cinq cent quatre devant la grande cabane qui lui faisait office de maison, puis ils descendirent de l'automobile. Une forte odeur de poisson empestait l'air ambiant. Michel riva son regard sur celui de Stella, tentant de déceler une quelconque gêne par rapport à cette puanteur, mais celle-ci se contenta de sourire sans rien laisser paraître.

— Venez, n'ayez pas peur, je vais vous présenter ma famille !

La porte s'ouvrit au même instant, deux enfants sautèrent dans les bras de Yehudi. Sa femme, peu habituée à recevoir des étrangers, resta en retrait. Les deux enfants harcelèrent leur père de questions, auxquelles il répondit patiemment. Stella et Michel l'admiraient, émus. Il semblait être un père très attentionné.

— Vous avez de beaux enfants, le complimenta Michel.

— Oh merci, répondit-il avec un large sourire. Les enfants, dites bonjour en anglais à nos invités.

— Bonjour, dirent-ils dans un anglais très correct.

— Bonjour, les enfants, comment vous appelez-vous ? demanda Michel en hindi.

Yehudi, sa femme et ses enfants le dévisagèrent, très surpris. Yehudi l'observa longuement sur le pas de la porte, en silence, ce qui instaura un malaise certain entre eux. Sa femme prit la parole, d'une voix très douce. Elle proposa à son mari de les faire entrer.

— Où avez-vous appris notre langue ? demanda Yehudi, encore interloqué et soupçonneux.

— En France. Je connais et pratique votre religion depuis dix ans, je me suis donc intéressé à votre langue par la force des choses...

Yehudi les pria d'entrer. La porte s'ouvrait directement sur le séjour, composé d'une grande table, de quelques chaises, d'un meuble de fortune et d'un fauteuil dans lequel un vieil homme était assis.

— C'est incroyable, ça, que vous parliez notre langue ! Je vous présente mon grand-père, il s'appelle Chandra. Grand-père, je te présente Michel et Stella, ce sont des touristes qui viennent voir la Plage du Grand Serpent d'Émeraude. Ils vont passer la nuit chez nous, cria-t-il. Excusez-le, il est un peu sourd.

Le vieil homme aux longs cheveux noirs, au visage ridé et au regard de braise, fixa Michel et Stella un bon moment. Il se leva et se décida à leur parler :

— Bonsoir, Michel, bonsoir, Stella. Le monde va si mal ? questionna-t-il dans sa langue originelle, le sanscrit.

— Bonsoir, Chandra, que voulez-vous dire ? répondit Michel dans un sanscrit parfait.

Le vieil homme voulait les tester car il n'était pas certain de son intuition. Or, la réponse de Michel dans un dialecte hindi parfait, avec son sourire malicieux, lui fit écarquiller les yeux de surprise, ainsi qu'à Yehudi et sa femme, qui se demandaient bien ce qu'il se passait.

— Alors vous êtes les élus ! Vous venez chercher l'émeraude ? demanda Chandra avec un profond respect, une certaine crainte, et un soupçon de jalousie.

Michel, hésitant, fixa sa bien-aimée, puis lui traduisit par télépathie les paroles qu'il venait d'échanger avec le vieil homme. Elle le trouvait sympathique et pur, elle donna donc son approbation pour leur dire la vérité.

— Oui, Chandra, nous sommes les élus. Nous ne la voulons pas pour la gloire, ni pour le pouvoir, ni pour l'argent. Le monde va

très mal et le temps est venu d'aider la nature pour que nous survivions tous sur cette terre.

Le vieil homme s'inclina avec beaucoup de respect, s'approcha d'eux, et les prit tour à tour dans ses bras.

— Vous êtes les bienvenus dans cette maison. Vous êtes des sages, nous ferons tout pour vous aider dans votre quête. Je suis fier que le destin vous ait amenés ici. Yehudi, donne-leur à manger, ordonna-t-il.

— Oui, grand-père, mais...

— Fais ce que je viens de te dire sans discuter, s'il te plaît ! répliqua-t-il, lui coupant la parole.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? insista-t-il.

— Seuls les élus peuvent trouver cette émeraude, et ils le sont, justement.

Yehudi ne reconnaissait plus son grand-père dans les mots qu'il venait de prononcer. Il faisait de cette pierre la fierté de son pays, comment pouvait-il dire que des étrangers étaient élus pour découvrir et s'approprier ce bien qui ne pouvait qu'appartenir à leur peuple.

— Mais... grand-père, comment peux-tu faire confiance à des étrangers ? En plus, ils m'ont menti sur leur intention de chercher l'émeraude.

Chandra les fixa à nouveau, fronçant les sourcils. Michel n'avait aucune explication à lui donner. Il estimait qu'un esprit spirituel pourrait comprendre, et puis il ne tenait pas à s'étendre sur le sujet face à un inconnu. Malgré tout, la tension régnait dans les regards, intensifiée par le silence... Stella s'aperçut du malaise. Elle questionna Michel, mais il ne répondit rien. Il se contenta de lui jeter un regard complice, qu'elle comprit aussitôt.

— Quand vous ai-je menti, Yehudi ? répliqua Michel d'une voix grave.

L'homme se remémora quelques instants leur conversation, et répondit embarrassé :

— Vous m'avez dit que vous veniez chercher l'émeraude, en riant, alors je ne vous ai pas cru !

— Oui, exactement. Et je ne vous ai pas menti ! Vous ne m'avez pas cru, c'est différent.

Il le fixa droit dans les yeux. Yehudi baissa le regard, puis la tête, tandis que le visage du vieil homme s'illumina d'un sourire. Il mit son bras autour des épaules de son petit-fils. Celui-ci releva la tête.

— Excusez-moi, Michel... Vous savez, j'ai cherché cette pierre durant toute mon enfance, pour faire la fierté de mon grand-père et de mon pays. Alors ça me fait mal que des inconnus débarquent comme ça de nulle part, et essaient de la trouver à ma place.

Michel s'approcha de lui, mit sa main sur son épaule.

— Je comprends, cher ami. Le destin nous a fait nous rencontrer, et ce n'est pas un hasard ! Si cette pierre a été cachée dans ce pays, dans cette région, ce n'est pas un hasard non plus. Néanmoins, sachez qu'elle appartient à ceux qui l'ont mise là. Si nous sommes ici, c'est pour la ramener à son origine, et je pense qu'il y a de grandes chances pour qu'elle revienne ensuite là où elle était cachée, quand tout sera fini. Mais ça, c'est le destin, et il se dessinera quand j'aurai l'émeraude dans ma main. Ça vous dirait de nous accompagner demain, pour la chercher avec nous ?

Surpris de sa proposition, il regarda sa femme, puis son grand-père.

— Vraiment, vous voulez bien m'emmener avec vous ?

— Bien sûr il veut, sinon il te l'aurait pas demandé, gros bête, répondit Chandra à la place de Michel. Il lui faudra aussi des provisions, et un toit pour chaque soir si l'excursion dure plusieurs jours. Nous lui prêterons nos toiles de tente, et nous

demanderons aux hommes les plus forts du village s'ils veulent bien être porteurs. Nous avons aussi des chevaux si ça peut vous avancer dans votre aventure ?

Alors qu'il terminait sa phrase, la femme de Yehudi apporta le repas. Ses deux enfants mirent le couvert et elle pria Michel et Stella de s'asseoir pour dîner.

— Vous êtes vraiment gentils, cela me fait chaud au cœur. Stella et moi-même vous sommes très reconnaissants pour ce que vous faites, Chandra. Nous revenons du Brésil, où nous étions à la recherche de l'émeraude, nous avons ramené quelques richesses d'un trésor, pour financer notre voyage. Accepteriez vous que l'on vous en donne une partie ?

Michel sortit l'escarcelle de pierres précieuses de son sac à dos. Il étala le contenu sur la table: des émeraudes, des diamants, des rubis, de l'or, des topazes, des saphirs, et plein d'autres pierres, quasiment toutes de grosse taille, scintillaient de beauté.

Les yeux de chacun s'écarquillèrent... C'était un trésor fabuleux pour ces gens pauvres. Avec une seule de ces grosses pierres, ils deviendraient certainement l'une des familles les plus riches de leur pays, se plut à penser Yehudi. Le vieil homme s'assit, ses jambes flageolaient, et il avait du mal à réaliser ce qu'il voyait.

— Incroyable ! C'est une richesse colossale, mais où avez-vous trouvé toutes ces pierres ? Vous voulez vraiment nous en donner? demanda Chandra, la voix tremblante.

— Nous les avons trouvées dans une grotte quelque part au Brésil, c'était le trésor d'un équipage portugais. Oui, nous vous donnons la moitié, et si nous n'en avons plus besoin après avoir trouvé l'émeraude, nous vous donnerons le reste. Nous garderons seulement quelques diamants pour payer notre billet de retour. Yehudi et sa femme s'assirent à leur tour. Ils regardaient briller les pierres qui reflétaient la lumière de leur salon.

— Je peux prendre une pierre dans ma main ? demanda la femme. Michel partagea le magot en deux, prit la plus petite moitié, la remit dans son sac.

— Oui, c'est à vous. Vous pouvez en faire ce que vous voulez. Peut-on se servir en nourriture ?

— Oui, oui, répondit la femme de Yehudi.

Elle prit dans sa main tout ce qu'elle put de bijoux.

— Est-ce vraiment pour nous, rien que pour nous ? demanda-t-elle à nouveau, caressant du regard les pierres qu'elle tenait.

— Oui, c'est pour vous remercier de votre gentillesse, et puis vous en aurez certainement plus besoin que nous.

Stella, affamée, commença à dîner, se servant d'une main, l'autre tenant la main de l'homme de son cœur. Michel, qui avait lui aussi très faim, l'imita. Chaque moment où ils se tenaient la main était un instant magique, qu'ils éternisaient. C'était comme s'ils échangeaient des influx d'énergie les rechargeant l'un et l'autre... Le repas était simple, composé de pommes de terre à l'eau, d'une omelette, et en dessert, du fromage blanc avec des galettes de riz. C'était manifestement très bon, car ils se régalaient... Chandra, Yehudi, sa femme et ses enfants, avaient détourné leurs regards du trésor, pour les considérer tandis qu'ils mangeaient. Ils les trouvaient si mignons et si amoureux...

— C'est un plaisir de vous regarder manger. Vous aimez ? demanda Yehudi.

— Hum... Oui... C'est délicieux, répondit Michel, la bouche pleine. Comment s'appelle votre femme ?

— Je m'appelle Shakti. Je suis ravie que ce repas vous plaise, répondit-elle à la place de son mari. Votre femme parle un peu notre langue ?

— Malheureusement non, mais je peux vous assurer qu'elle aime aussi votre délicieux repas. En fait, elle comprend un peu, elle

ressent les pensées et les expressions du visage, elle voit le vrai de chaque personne...

— C'est peu commun ! Parlez-nous un peu de vous, comment êtes-vous devenus les soi-disant élus ? Pourquoi venez-vous chercher cette émeraude ? demanda Yehudi sceptique.

Michel leur raconta son passé, sa rencontre avec Stella, puis avec les elfes, et enfin leur aventure pour trouver une solution contre la pollution massive sur terre. Chacun l'écoutait avec admiration. Il parla pendant plus d'une demi-heure, jusqu'à arriver à sa rencontre avec Yehudi.

Celui-ci eut du mal à croire ce qu'il avait entendu, il resta encore très suspicieux quant aux dires de son hôte.

— Vous avez l'air d'être des gens normaux pourtant ! Rien ne nous prouve que vous dites la vérité. Et l'émeraude, comment pourra-t-elle sauver le monde ? demanda Yehudi d'une voix agressive.

— Je t'en prie ! s'écria Chandra avec autorité. Parle-lui sur un autre ton et arrête de douter d'eux.

— Mais grand-père, tu ne vas quand même pas me dire que tu crois un mot de ce qu'il vient de raconter ? ! C'est un tissu de mensonges ! Tu penses vraiment qu'un monde parallèle, avec des elfes, existe, et qu'une simple émeraude puisse sauver la terre ? répliqua-t-il, irrité que son grand-père soutienne un inconnu.

Chandra se tut, son petit-fils avait réussi à le faire douter. Le son de leurs voix ayant grimpé de plusieurs décibels, Stella fut à nouveau interpellée. Elle questionna encore Michel. Celui-ci lui expliqua par télépathie la réticence de Yehudi à croire en leur histoire.

— Croyez ce que vous voulez, de toute façon, avec ou sans vous, nous accomplirons notre destin. Et rien ni personne ne nous en empêchera, répliqua Michel.

Un silence, rempli de tension, s'installa dans la pièce. Ils se fixèrent les uns les autres, sans qu'aucun n'ose prendre la parole. Stella brisa ce silence :

— Mon petit cœur, dis-leur d'éteindre la lumière.

— Quoi ! Mais pour quoi faire ? demanda-t-il perplexe.

Elle allait lui répondre quand Shakti lui coupa la parole :

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a demandé si vous pouviez éteindre la lumière, répondit-il, ouvrant les bras dans un geste d'impuissance.

Stella fixa Shakti, lui sourit. Yehudi agita la tête de gauche à droite, tout en faisant la grimace, pour montrer son incompréhension ainsi que son mécontentement. Shakti se leva, éteignit la lumière, sans demander l'avis de personne. Quelques secondes s'écoulèrent sans que rien ne se passe. Soudain ! Une lumière rose luminescente éclaira la pièce, émanant des mains de Stella, s'intensifiant... Elle avait les mains ouvertes à hauteur du visage, les paumes en l'air. Ils furent tous ébahis par ce merveilleux spectacle. Elle canalisa la lumière jusqu'à hauteur de la lampe, formant une grosse boule rose ne dépassant cependant pas la table. Tout à coup, une petite boule luminescente de la grosseur d'une balle de tennis, de couleur rose, en sortit, une autre de couleur vert clair, puis une autre bleu clair, encore une autre de couleur jaune, et la dernière orange. Les cinq petites balles luminescentes allaient, venaient et zigzaguaient dans tout le salon. Les enfants frappaient de joie dans leurs mains, des sourires de bonheur rayonnaient sur chaque visage. Tout à coup, la petite boule rose entra et disparut entre les yeux de Shakti, ensuite la bleue s'évanouit entre les yeux de Yehudi, puis la verte s'éclipsa au-dessus de la tête de Chandra, et pour finir, l'orange et la jaune s'évaporèrent dans le plexus des deux enfants. La grosse boule rose explosa ensuite comme une bulle de savon, envoyant ses

rayons à tout va dans la pièce, puis la lumière se ralluma toute seule comme par miracle ! Abasourdis par ce mystérieux jeu de lumières, ils ne trouvèrent aucun mot à dire pour la remercier de ce spectacle.

— Incroyable, ma jolie rose ! J'en reviens pas que tu puisses faire ça ! C'était trop beau, mais nous n'avions pas besoin de prouver quoi que ce soit, tu sais.

Elle se contenta de sourire, fière de sa féerie et de l'effet produit autour d'elle...

— Alors, vous croyez au monde des elfes maintenant ? dit-elle en fixant Yehudi. Peux-tu traduire, mon petit cœur, s'il te plaît ?

Il s'exécuta sans discuter... Encore ébloui par ce fantastique jeu de lumières, Yehudi ne répondit rien. Il avait reçu une partie de l'énergie de Stella, cela l'avait revitalisé et aidé à comprendre son monde par de multiples flashes. Malgré tout, cela l'avait déstabilisé aussi un peu. Chandra, le vieil homme, plus coriace, avait retrouvé tous ses esprits, et répondit à sa place :

— C'est fabuleux ce que vous avez fait, Stella... Vous pouvez lui traduire, Michel ?

— Oui, répondit-il avec un grand sourire.

Il traduisit... Elle hocha simplement la tête et lui esquissa un magnifique sourire en guise de réponse.

— Pardonnez-moi d'avoir douté de vous, Michel. Cela ne fait aucun doute, vous êtes bien les élus, le monde des elfes, ainsi que celui des fées, existe, je vous crois. Pourtant, je trouve ça incroyable ! Il est normal qu'un être humain doute de ces choses, vous ne pensez pas ?

Yehudi se leva et tendit sa main, que Michel serra tout en traduisant ses paroles. Yehudi ajouta :

— Vous êtes les bienvenus dans mon humble demeure, je suis très fier que vous nous ayez choisis.

— Oui, je vous comprends Yehudi. Vous savez, moi-même j'ai douté un long moment avant de me rendre à l'évidence. De plus, je découvre ce pouvoir, c'est une surprise aussi pour moi! Stella vous remercie de votre hospitalité.

Shakti se leva aussi, s'avança vers Stella, s'agenouilla devant elle, prit sa main et l'embrassa tendrement. Les deux enfants et le grand-père firent de même... Stella se sentit gênée, elle n'aimait guère être considérée comme une déesse. Ils parlèrent de leurs deux mondes, et de la nature en danger, jusqu'à une heure très avancée de la nuit, puis allèrent tous se coucher.

Lorsque le soleil pointa ses premiers rayons à l'horizon, Michel était déjà levé. Il contemplait le cercle orangé se dessinant petit à petit entre le ciel et les vastes étendues de prairie. Accroupi dans le jardin, derrière la cabane, il le fixa pendant les quinze premières minutes de son lever, car à ce moment-là il n'était pas nocif pour les yeux. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il faisait cette méditation sur le soleil. D'après certains écrits de grands yogis, le levé du soleil régénérerait les cellules des yeux, en plus de revitaliser les chakras, avait-il lu un jour sur un livre de yoga. Et puis c'était un rendez-vous complice avec la nature, qui le comblait chaque fois de bonheur. Chandra s'était aussi réveillé tôt; il l'observait par une fenêtre derrière la petite maison, mais n'osa pas le déranger. Il en profita pour préparer le petit-déjeuner. Quand Michel eut terminé sa contemplation, la bonne odeur du pain chaud et du thé l'attira irrésistiblement vers la cuisine... — Bonjour Chandra, déjà réveillé ?

— Bonjour Michel. Oui, je me lève toujours très tôt. Vous contemplez simplement le soleil ou vous faisiez de la méditation?

— Les deux, cher ami. J'adore le regarder, l'observer, et écouter la nature se réveiller sous ses premiers rayons. En même temps,

je le vénère en récitant la Gayatri¹. Ce rite me met en harmonie avec le soleil et la nature. Et ça me rappelle les choses simples de notre existence, tout en renforçant mon mental.

— La Gayatri ! Vous la connaissez ?! Vous savez que c'est le plus ancien des mantras de notre religion ? Il a un pouvoir extraordinaire, car il est nourri de l'énergie de milliers de yogis l'ayant récités bien avant nous, et ce depuis presque cinq milles ans maintenant, se réjouit Chandra.

— Oui, je sais tout cela, Chandra. Je connais bien les mantras et leurs pouvoirs, ainsi que votre religion. Ça a l'air bien bon ce que vous avez préparé, vous cuisinez souvent ?

Il allait répondre quand Stella fit son apparition et embrassa Michel. Il se contenta de secouer la tête de bas en haut en guise de réponse. Vinrent ensuite les enfants, puis Yehudi et sa femme. Tous avaient été appâtés par l'odeur alléchante du pain chaud qu'il avait préparé avec amour. Ils discutèrent dans la bonne humeur, faisant de ce petit-déjeuner un simple moment de bonheur...

*

À Kastaragama, Sitali fut réveillé en sursaut par le bruit aigu de l'avertisseur sonore d'un bateau de pêche venant de larguer ses amarres. Il était arrivé tard dans le petit village, et n'avait eu d'autre choix que de dormir dans sa voiture. La bouche pâteuse, il but une gorgée d'eau, se frotta les yeux et jeta un bref regard autour du port. Les pêcheurs commençaient à travailler de bonne heure. Heureusement, deux gros bateaux étaient encore amarrés, leur équipage à proximité. Ils chargeaient les filets ainsi que de

¹ . Gayatri: Mantra (sous forme de prière) en l'honneur du soleil.

nombreuses caisses vides. Sitali descendit de sa voiture et alla les questionner... Malheureusement, il rentra bredouille. Personne n'avait vu d'étranger depuis plusieurs semaines. Il les regarda partir, pareils à ses espoirs de retrouver Michel et Stella...

— *Quel idiot je suis ! Pourquoi l'ai-je cru ? Personne de sensé ne viendrait se perdre ici. Que vais-je dire à l'autre capitaine de mes fesses, maintenant ?*

Il remonta dans son automobile, prit son téléphone cellulaire, et appela l'ambassade de France à Colombo. Il demanda à la standardiste de le mettre en relation avec le numéro qu'il lui indiqua, puis raccrocha. Deux minutes plus tard, son téléphone sonna.

— Oui allô, Sitali à l'appareil !

— Bonjour, l'ami, c'est le Capitaine Sargeret. Alors, vous avez de bonnes nouvelles pour moi, j'espère ?

— Bonjour, Capitaine. Désolé, j'ai plutôt de mauvaises nouvelles. Je me suis fait avoir, ils n'ont jamais été à Kastaragama. Pour les retrouver, ça va être très dur, je n'ai aucune piste, répondit-il craintif.

— Quoi ! Dites-moi que j'ai mal entendu ? Vous me faites marcher, j'espère ? rétorqua-t-il, haussant le ton.

— Non ! répondit Sitali, consterné par sa réaction.

— Vous vous moquez de moi !

Sitali, ne sachant que répondre, se tut. Toutefois ce silence ne convenait nullement au Capitaine Sargeret, qui reprit plus calmement :

— Bon ! Cela ne sert à rien de s'énerver. Que s'est-il passé cette fois-ci ?

— Pas grand-chose à vrai dire. Je suis allé à Kastaragama en pensant les trouver, mais ils n'y étaient pas. Ils ont dû me mentir, ou bien ils ont changé d'itinéraire.

— Dites-moi, Sitali, n'y a-t-il que des incapables dans votre pays? Dans les bureaux de l'ambassade, on m'a vanté vos mérites. Ils m'ont dit que vous étiez le meilleur élément de leur service pour filer quelqu'un. De simples touristes, vous êtes incapable de les suivre, le comble, vous perdez leur trace ! Et en plus, vous me dites ne plus avoir aucune piste pour les retrouver. Comprenez ma colère ! Bon ! Je vais trouver quelqu'un d'autre à Colombo pour les retrouver, vous êtes vraiment trop mauvais...

— Oh, je vous en prie, répliqua-t-il avec agressivité. Vous vous pointez avec vos gros sabots sans rien me dire d'eux, moi je peux vous assurer que ce ne sont pas de simples touristes, vos deux lascars, ils sont trop méfiants pour ça ! Bon, je vais essayer de les retrouver. Je vais secouer toutes les sociétés de taxi ainsi que les chauffeurs de bus. S'ils sont partis de Colombo, je le saurai, dans le cas contraire, je contacterai tous les hôtels pour les retrouver. Ça vous va comme ça ?

Le capitaine hésita quelques secondes, et répondit :

— Ok, ça me va. Mais retrouvez-les moi cette fois, et vous ne les lâchez plus. Dès que vous avez des nouvelles, vous m'appellez, d'accord ?

— D'accord, Capitaine. Allez, au revoir et à bientôt.

— Oui, à bientôt, j'espère.

Ils raccrochèrent chacun de leur côté avec une certaine amertume ainsi qu'une grande méfiance réciproque. Pour être sûr de ne plus les perdre, le capitaine téléphona à l'aéroport de Colombo. Il savait qu'à un moment ou à un autre, ils quitteraient le Sri Lanka...

*

Yehudi avait mobilisé cinq hommes de son village. Il avait aussi réussi à avoir un cheval et un âne pour porter les toiles de tente prêtées par des villageois, et des provisions en nourriture et en eau. Le soleil avait dépassé le premier quart de son chemin dans le ciel bleu limpide qui se fondait avec l'océan, sur la Plage du Grand Serpent d'Émeraude. Yehudi, ainsi que les cinq hommes qui avaient passé plusieurs années à chercher cette émeraude, fixaient Michel en se demandant laquelle des deux rives il allait conseiller de prendre. Apparemment, celui-ci avait l'air embêté, et le comité commença à comprendre pourquoi: il fixait le côté inaccessible de la rivière ! Le flot de l'océan s'abattait sur les parois rocheuses surplombant ces deux rivages. Les falaises n'étaient pas très hautes, cependant elles étaient abruptes, et la force des vagues déferlant dessus donnait peu envie de traverser à cet endroit. La rive se trouvant entre les deux rivières, large d'une vingtaine de mètres, n'était accessible que par un des deux cours d'eau. La seule solution était de longer le rivage qui rejoignait la plage, puis de traverser la rivière à l'endroit le plus accessible. Cela était plus facile à dire qu'à faire, car le courant avait l'air très violent. Ils en discutèrent, et après mûre réflexion, Michel décida de traverser pour sonder la profondeur et la force du courant. Par sécurité, il s'accrocha une corde à la taille, tenue par Yehudi et un autre homme du groupe, qu'ils délesteraient au fur et à mesure de son avancée dans l'eau.

Stella essayait de masquer son inquiétude. Celle-ci se lisait sur son visage, malgré son semblant de sourire.

— Tu as l'air inquiète, ma jolie rose, qu'y a-t-il ?

— Cela a l'air plutôt imprudent ce que tu veux faire, mon petit cœur, répondit-elle, le visage défait.

— Tu rigoles ! Regarde, je suis bien accroché, ils ne peuvent pas me lâcher, dit-il, lui montrant la façon dont il s'était ficelé, comme un saucisson. Tiens la corde avec eux si ça peut te rassurer.

Elle ne répondit rien, cependant elle se rapprocha de Yehudi et de l'autre homme. Michel commença à traverser. Il avançait lentement, la pression de l'eau sur ses mollets, puis sur ses cuisses, était d'une grande violence. Il luttait avec force, s'arrêta un court instant à mi-chemin, se retourna l'air désespéré... *Si ça s'enfonce encore, nous n'allons jamais pouvoir passer ici.* Il prit une profonde inspiration et continua, avançant à tâtons. Le fond semblait rester plat, encore un pas, un autre, puis le sol remontait. Il accéléra, encore quelques mètres et il se trouva enfin sur l'autre berge.

— Youpi !

Michel sautillait et agitait les bras de contentement. De l'autre côté, ils frappaient dans leurs mains et sautaient de joie.

Pendant ce temps, il attacha la corde autour d'une grosse roche. Il cria à Yehudi de faire de même, pour que tour à tour, ils traversent en se tenant à la corde tendue. Stella passa après lui, ils traversèrent ensuite les uns après les autres. L'avant-dernier homme s'appelait Pedro, il passa avec l'âne et le cheval. Yehudi traversa en dernier, en décrochant la corde. Ils s'accordèrent une petite pause de quinze minutes, ensuite ils continuèrent leur excursion en remontant la rivière le long de la berge. Ils marchaient depuis un peu plus de quatre heures sans que Yehudi ne se soit arrêté un seul instant de parler. Michel l'écoutait, hochant de temps en temps la tête.

— *Si j'avais su que c'était si fatigant d'écouter quelqu'un comme ça pendant des heures, jamais je ne l'aurais emmené ! Tu as bien de la chance de ne rien comprendre,* dit-il à Stella par télépathie.

— *De quoi te parle-t-il ?*

— *Il me parle de chaque endroit où il a recherché l'émeraude, et chacune de ses mésaventures. Cela a duré toute son enfance, alors autant dire qu'il est loin d'avoir fini de me saouler !* répondit-il avec un sourire discret.

Elle partagea son sourire, qui n'échappa pas au regard de Yehudi. Celui-ci les fixa et rougit.

— Qu'y a-t-il, j'ai dit une bêtise ?

— Non, non ! Je souriais parce que vous n'avez pas arrêté de parler depuis notre départ. Vous avez vraiment envie de la trouver cette émeraude, hein ?

Il baissa la tête quelques instants, esquissant un sourire.

— Oui, je suis une vraie pipelette. Ma femme, mes enfants et mon grand-père me font souvent la réflexion. Bien sûr, que j'ai très envie de trouver cette émeraude, c'est un peu comme une légende dans notre contrée. Savoir qu'elle est bien réelle, la voir, la toucher, serait un bonheur extraordinaire et l'aboutissement d'une vie... Michel ne répondit rien, cependant il n'en pensait pas moins. Son attachement à cette pierre précieuse présageait peut-être d'un futur conflit d'intérêts, qu'il redoutait mais comprenait. Soudain ! À une trentaine de mètres devant eux, une hirondelle chanta, perchée sur une grosse roche. Michel et Stella, reconnaissant l'oiseau, s'interrogèrent du regard, surpris.

— Il y a des hirondelles dans votre pays ?

— Oui, bien sûr ! Mais c'est étrange ! D'habitude, les premières hirondelles arrivent vers le mois d'octobre, voire même début novembre. Bizarre ! Elle s'est peut-être égarée, c'est possible avec toute cette pollution qui détraque tout.

La petite hirondelle chantait à tue-tête, comme si elle leur parlait. Les deux amoureux se regardèrent à nouveau, elle leur faisait penser à la jolie perruche du Brésil. Ils n'étaient plus qu'à un mètre de l'oiseau quand celui-ci s'arrêta de chanter sans pour

autant changer de place. L'hirondelle fixa Stella, puis Michel, tout en penchant sa petite tête. Elle s'envola subitement en direction de l'ouest, se posa sur la branche d'un arbre cent mètres plus loin, et se remit à chanter. Dans le groupe, tous se regardèrent tour à tour, perplexes, et sourirent d'étonnement...

— Bon ! Je crois que cela veut dire qu'elle nous demande de la suivre, interpréta Michel.

Il prit la direction indiquée par l'oiseau. Comme il avait parlé en français, un des hommes le questionna pour savoir ce qu'il avait dit. Il répéta sa remarque en hindi. Sa traduction surprit les cinq hommes ainsi que Yehudi.

— Vous voulez dire que vous faites confiance à un oiseau pour trouver notre chemin ? demanda le même homme, se retenant de pouffer.

— Oui, bien sûr, répondit-il avec conviction.

Ils rirent à pleins poumons de sa réponse... Ils essayaient de se retenir pour éviter de le vexer, néanmoins c'était plus fort qu'eux. Il ne s'en offusqua nullement, cela le fit même sourire. Sans leur prêter attention, il continua dans la direction de l'hirondelle, main dans la main avec Stella. Ils le suivirent sans grande conviction, tout en continuant de se moquer de lui, et imitant l'oiseau qui sifflait... Dès qu'ils s'approchaient à quelques mètres d'elle, l'hirondelle s'envolait à nouveau pour se poser cinquante à cent mètres plus loin, toujours dans la même direction. Cela faisait maintenant une heure qu'ils la suivaient sans qu'elle ne se soit sauvée. Les rires s'étaient transformés en une appréhension se lisant sur le visage des hommes. À aucun moment ils n'auraient pensé qu'il était sérieux dans ses paroles, et surtout que l'oiseau les guiderait jusque-là. Ils durent se rendre à l'évidence, cette petite hirondelle savait certainement où se trouvait l'émeraude.

Leurs regards brillaient maintenant d'un profond respect pour ces trois êtres semblant venir d'un autre monde.

Ils avaient quitté le bord de la rivière depuis plus d'une heure, et avaient parcouru près de vingt-cinq kilomètres depuis leur départ. L'oiseau les emmenait à travers les broussailles, ils suivaient, confiants, quand une certaine agitation envahit le groupe. Yehudi et les cinq hommes parlaient d'un village de la caste de Shiva, ne se trouvant plus très loin de l'endroit vers lequel ils se dirigeaient. Apparemment, les gens de ce village leur faisaient peur.

— Qu'y a-t-il, Yehudi ? demanda Michel.

— Mes amis pensent que l'hirondelle nous emmène dans le village fantôme des plus puissants yogis de la terre. C'est un camp d'ascètes, il se trouve à moins d'un kilomètre de Shivambalanduwa, un village de la caste de Shiva le terrible, répondit-il effrayé.

— Et alors ! Tu as peur d'eux toi aussi ?

— Heu... C'est-à-dire que... Ce ne sont pas des tendres ces yogis, en outre, ils n'aiment guère être dérangés, surtout par des étrangers ! Nous avons vu des voyageurs revenir complètement fous de leur village, et d'autres ne sont jamais revenus. Même l'armée les craint, ils ont des pouvoirs incroyables...

— Ah bon ! Pourquoi une telle concentration de yogis à côté d'un village, et pourquoi ici ?

— Il paraîtrait qu'ils protègent une plaque sur le sol, un vestige très ancien, toutefois personne n'a pu rapporter de renseignement précis quant à ses dires. En fait, ce sont des rumeurs qui circulent dans nos villages. J'ai l'impression qu'ils ne te font pas peur, pourtant tu devrais les craindre.

— C'est là qu'est l'émeraude. Et ce n'est certainement pas une poignée de yogis qui vont m'arrêter. De toute façon, je suis aussi

yogi. Nous sommes les gens les plus compréhensifs de la terre, alors on va bien se comprendre.

Yehudi et les cinq hommes se mirent à rire... C'était plus nerveux que moqueur, ils étaient angoissés à l'idée d'aller dans ce village.

— Tu es incroyable toi ! Tu ne connais pas l'aspect et l'énergie de Shiva le terrible, ça se voit ! Ça commence par un vide total envahissant ton sommeil, après le temps change, ensuite l'orage gronde partout et quand tu te réveilles, c'est trop tard. Ils sont les maîtres du jeu de Shiva le terrible.

— N'aies aucune crainte pour moi, mon ami. Je connais bien Shiva, j'ai déjà eu beaucoup d'expériences, bonnes et aussi très mauvaises... Tu sais, je suis aussi adorateur de Shiva, alors on verra.

Son regard changea, il s'arrêta de marcher. Il les fixa les uns après les autres. Cela les figea, et il continua. Les hommes, effrayés, se regardèrent, stupéfaits par la puissance de son regard, puis ils le suivirent sans poser de questions.

Ils marchaient d'un bon pas, tandis que le paysage changeait. Ils montèrent sur une petite butte verdoyante, garnie d'arbres et de broussailles. Au sommet, ils découvrirent une vaste plaine presque désertique. Le village des yogis se trouvait juste au-dessous d'eux. L'hirondelle avait disparu sans qu'ils s'en aperçoivent. Leur attention était portée sur le village, qui avait l'air étrangement calme. Les ascètes s'étaient construits de belles et grandes cabanes, cependant il n'y avait personne autour. Chacun pensait qu'ils étaient forcément à l'intérieur, pourtant tout était d'un calme trop inhabituel, comme s'ils n'étaient plus là. Yehudi et ses compagnons avaient les yeux rivés sur Michel, ils se demandaient quelle allait être sa stratégie, mais celui-ci n'en avait aucune. Il étudia quelques instants le meilleur endroit pour descendre, et se lança sans qu'aucune parole ne soit échangée.

Stella le suivit, le reste du groupe hésita quelques secondes, et s'élança à sa suite. La descente était raide, chacun suivait prudemment les traces de Michel, qui allait main dans la main avec sa bien aimée. Quelques minutes leur suffirent pour arriver en bas. Michel recommanda à chacun de ne pas se disperser dans le village, de faire le moins de bruit possible et surtout de ne rentrer dans aucune cabane. Avec Stella, il se dirigea tout droit au centre de la bourgade, à l'endroit même où se trouvait cette fameuse plaque. Elle avait un diamètre d'une dizaine de mètres. Il l'observa un long moment: un cercle semblant être fait de sang l'entourait. Elle était faite d'une sorte de pierre blanchâtre, n'apparaissant nulle part dans les environs. Quatre bandes s'entrecroisaient en étoile, faites de la même pierre, comme sculptées, deux autres cercles intérieurs, finement sculptés et ne coupant pas les bandes, l'ornaient. Au centre, un petit cercle de quarante centimètres de diamètre coupait les bandes. Il était fait d'une autre sorte de pierre et gravé dessus. Dans les bandes, des dessins représentaient sa construction, mêlés avec des dessins égyptiens ainsi que des écritures en sanscrit, inca, hébreux et même grec. Cela paraissait invraisemblable ! *Était-ce la naissance de ces cultures, ou est-ce autre chose*, pensa Michel. Il pressentait l'influence des quatre éléments, or c'était bien plus que ça... Toujours est-il que cela ne lui disait nullement où se trouvait l'émeraude. Il réfléchit, mais ne sut quoi faire. Stella se posta derrière lui, posa ses deux mains tendrement sur ses épaules, puis lui chuchota dans l'oreille :

— Ferme les yeux, mon amour, et laisse-toi guider par ce que tu ressens.

Il posa sa tête sur sa main droite, ferma les yeux pour se concentrer sur cette mystérieuse plaque.

Le résultat fut immédiat. Une intuition fulgurante lui traversa l'esprit, cela ressemblait à une vision, mais c'était bien plus que ça. C'était la clarté, la vérité, sur les quatre éléments : leur essence même, liée à l'énergie de chaque personne prenant conscience de ce qu'elle est sur terre. Il ouvrit les yeux, se leva, fixa la plaque.

— Je sais ce qu'il faut faire, ma jolie rose.

Elle sourit... Sur l'une des bandes, l'air, représenté par un triangle la pointe en haut, barré d'un trait, indiquait le nord, ainsi que le départ de tout. Il se positionna dessus, juste sur le dessin, les deux pieds joints.

— Que fais-tu ?

— *Observe, ne pose aucune question, amour de ma vie*, répondit-il par télépathie, la contemplant tendrement, le regard déterminé. Il leva les bras, paumes vers le ciel, et s'écria :

— Par la force éternelle de l'air, du ciel, du vent, de l'univers spirituel, mon corps doit être le canal de l'air, pour le transmettre à cette plaque d'énergie.

Il prit une profonde inspiration, ferma les yeux pour investir son mental au maximum dans ce qu'il disait et faisait. Au même instant, une rafale de vent souffla jusqu'à lui, et s'évanouit comme s'il l'avait aspirée. Son corps sembla se soulever du sol ; en même temps, la partie où il avait posé ses deux pieds se souleva. *C'est magique !* s'émerveilla Stella. Il glissa à droite comme par miracle, sans toucher le sol, jusqu'à une autre bande de la plaque, sur laquelle la terre était représentée par un triangle la pointe en bas, lui aussi barré d'un trait, indiquant l'ouest. Il se posa juste dessus, son regard était comme en transe. Il ouvrit les mains, les pointa vers le sol, et s'écria à nouveau :

— Par la force éternelle de la terre, de la flore, des minéraux et de l'univers mystérieux, mon corps doit être le canal de la terre, pour le transmettre à cette plaque d'énergie.

Sans prévenir, le sol se mit à trembler. Surgissant de nulle part, un tourbillon de poussière vint jusqu'à lui. Tandis que le sol s'arrêtait de trembler, le tourbillon de poussière l'entoura, cachant même la plaque, et s'évapora subitement de la même façon que la rafale de vent, comme s'il l'avait aspiré. Sous ses pieds, la pierre, de la largeur du triangle, s'enfonça de dix centimètres dans la plaque. Il fit un pas pour se mettre à nouveau pieds joints sur une troisième bande, sur laquelle le feu était représenté par un simple triangle pointe en haut, indiquant le sud. Il leva une main au ciel, pointa l'autre vers le sol, et reprit son invocation :

— Par la force éternelle du feu, des éclairs, du centre de la terre, de l'univers de Shiva, mon corps doit être le canal du feu, pour le transmettre à cette plaque d'énergie.

Aussi subitement que le vent avait fait son apparition, que le sol avait tremblé, le ciel bleu s'assombrit de nuages d'un noir irréel. Les éclairs zébrèrent le ciel, les nuages menaçaient et s'approchaient dangereusement, puis tout à coup, plusieurs éclairs déchirèrent la voûte céleste, se rejoignirent et traversèrent Michel pour s'évanouir dans la plaque. De la même manière, la pierre, se souleva d'au moins trente centimètres. Stella, inquiète de par son état, ne savait que faire. Ses vêtements avaient brûlé, mais sa peau avait l'air intact, et ses yeux brillaient comme de la braise. Yehudi et les cinq hommes, ayant entendu l'éclair claquer, rejoignirent Stella pour voir ce qui s'était passé. Arrivés près d'elle, ils le regardèrent, penauds, sans oser parler. Il se déplaça une dernière fois, glissant à trente centimètres au-dessus de la plaque, vint se poser pieds joints sur le dernier élément. L'eau, représentée par un triangle la pointe en bas, indiquait le dernier point cardinal, l'est. Il leva un bras au ciel, pointa l'autre vers le bas, et invoqua une dernière fois l'eau pour que son corps soit le canal par lequel elle transmettrait son énergie à la plaque.

— Que fait-il ? chuchota, abasourdi, un des hommes.

Personne ne répondit. Mystérieusement, seule une petite pluie fine tomba, juste au-dessus d'eux. Le dernier plot de pierre, de la largeur du triangle sous ses pieds, s'enfonça de quelques centimètres. Un léger tremblement de terre les secoua à nouveau, suivit par un bruit sourd ressemblant à un mécanisme se mettant en fonction. Au centre de la plaque, le petit cercle s'ouvrit comme par miracle, et il s'écarta comme deux portes coulissantes. Stella, les cinq hommes et Yehudi essayèrent de voir ce qu'il y avait dessous, malheureusement ils étaient trop loin et avaient trop peur de franchir le cercle de sang entourant la plaque. Ils se mirent sur la pointe des pieds, malgré tout, cela ne suffit pas, ils durent se résigner à attendre. Michel s'approcha de l'ouverture, un faisceau lumineux de couleur rouge la traversait. Il essaya de voir en dessous, mais en vain, il n'y avait pas suffisamment de lumière. Il s'accroupit, observa quelques secondes le rayon, puis tout naturellement, il mit sa main pour couper le faisceau lumineux. Un second bruit métallique se déclencha, la plaque se mit à trembler, le déstabilisa et l'obligea à se remettre debout. Au même instant, le grondement d'un engrenage ou d'autre chose, se fit aussi entendre. La plaque commença à s'ouvrir en quatre par le milieu, coulissant de chaque côté... Surpris, car à cheval sur deux des parties s'écartant, il fut à nouveau déstabilisé, et se mit sur l'une des quatre plaques pour ne pas tomber. Tandis qu'elles s'ouvraient, il put entrevoir l'intérieur. Un énorme chaudron en métal, pratiquement du même diamètre que la pierre et rempli d'un liquide opaque et visqueux, montait pendant que les quatre parties continuaient de coulisser pour s'ouvrir. Il comprit vite le processus. Il se retourna et cria :

— Vite, courez et montez sur la colline !

Il prit Stella par la main, se mit à courir le plus vite possible. Par sécurité, il ouvrit la porte d'une des cabanes dans son élan, pour voir s'il y avait quelqu'un. Fort heureusement, il n'y avait personne. Ils arrivèrent in extremis sur la montagne quand le liquide commença à se déverser sur le petit village. Celui-ci fut inondé et dévasté en un instant. Quand il avait regardé sous la plaque, il n'avait vu qu'un chaudron, or il y en avait trois. Ils se déversèrent les uns après les autres... Il n'avait pas remarqué non plus que la bourgade était entourée de montagnes et de collines, ce qui en faisait un piège en cas d'inondation. Le fameux liquide devait être de l'acide, ou un produit similaire, car les cabanes avaient toutes fondu. Ils regardèrent ce désolant spectacle, se demandant s'ils pourraient y retourner. Michel regarda ses vêtements déchirés et brûlés, étonnamment sa peau était intacte.

— Mon pauvre, tu es dans un drôle d'état ! Tu n'as pas eu mal quand l'éclair t'est tombé dessus ? demanda Stella d'une voix désolée.

— Un éclair ? Je n'ai rien vu, ni senti d'éclair me tomber dessus ! J'étais dans un état de bien-être, comme si je ne faisais qu'un avec les quatre éléments, c'était délicieux. Cet endroit est magique... Mais mes habits sont dans un état pitoyable, je vais me changer, j'ai un pantalon et un maillot de rechange...

Le village ressemblait maintenant à un lac, plus aucune maison n'apparaissait. D'épaisses fumées s'élevaient de part et d'autre au-dessus du liquide. Il dégageait une forte odeur leur affectant les sinus ainsi que la gorge. Par sécurité, et après réflexion, ils optèrent pour s'écarter de l'endroit où ils se trouvaient, et changèrent de mont pour ne plus avoir le vent de face, mais dans le dos.

— C'est extraordinaire, ce que tu as fait, Michel ! Comment fais-tu pour léviter ? demanda Yehudi.

— Quoi ! Je me suis soulevé au-dessus du sol ?

— Oui, tu ne l'as pas senti ? demanda Stella.

— Heu... Non ! Tu es sûr, j'ai vraiment flotté dans les airs ?

— Tu ne me crois pas ! Merci de ta confiance, cela fait plaisir, rétorqua Yehudi.

Celui-ci n'avait pas complètement compris leur court dialogue, mais il se doutait quand même de son manque de confiance.

— Moi, je t'ai bien vu te soulever du sol d'au moins trente centimètres, et te déplacer sans le toucher. Ça fait bizarre de voir ça, tu peux me croire ! reprit-il.

Michel riva son regard à celui de Stella, elle confirma par un signe de tête, tout en lui esquissant son merveilleux sourire.

— *C'est incroyable ! Alors j'aurais les mêmes pouvoirs que Shanti. Mais bon ! J'ai encore beaucoup à apprendre, je dois réussir à en prendre conscience maintenant.*

Il s'égara à nouveau dans ses pensées...

— Michel ! Tu penses que ce liquide va s'écouler ? S'enquit Yehudi, inquiet.

— Oui, cela ne fait aucun doute, d'ailleurs il a déjà baissé à vue d'œil.

Ils attendirent, assis, chacun plongé dans ses pensées, pendant que les heures passaient...

*

Sitali était rentré à Colombo. De son bureau à l'ambassade, il téléphona à toutes les sociétés de bus, ainsi qu'aux hôtels, et à toutes les sociétés de taxis, mais rien.

Le patron de Yehudi avait contacté sa femme, elle lui raconta que son mari était parti à la pêche, et qu'il n'avait pris aucun étranger dans son taxi.

Sitali, affalé dans son fauteuil, regarda leurs photographies. Où peuvent-ils bien être, se demanda-t-il, parlant à voix haute. Il contacta un ami travaillant à l'aéroport, pour lui demander de l'avertir quand Michel et Stella prendraient un billet d'avion, ou s'ils étaient déjà enregistrés sur un vol de retour. Son ami lui promit de le prévenir dès qu'ils se présenteraient à un guichet...

*

Toujours postés sur leur colline, ils montèrent les toiles de tente. Pendant ce temps, le soleil déclinait doucement, se rendant ainsi accessible au regard envieux de la lune. Le liquide s'écoulait très lentement, la façon dont il avait fondu le bois des petites baraques les incitait à attendre prudemment. Mystérieusement, aucun arbre, aucune fleur ou autre végétation n'ornait le village, et ça arrangeait Michel car cela aurait attristé Stella de les voir ainsi détruits sans qu'elle ne puisse rien faire. Yehudi et les cinq hommes venus avec lui s'étaient mis un peu à l'écart pour laisser leur intimité aux amoureux et aussi parce qu'ils les impressionnaient...

— Mon petit cœur, où crois-tu que les yogis sont partis ? demanda Stella angoissée.

— J'en ai aucune idée, mon amour. Ils ont peut-être été faire un voyage, ou un pèlerinage. Tu as peur d'eux toi aussi ?

— Oui, je suis préoccupée, je les ressens très fort mentalement, j'ai même l'horrible impression qu'ils nous surveillent en permanence !

Il avait une confiance aveugle en elle, il regarda dans toutes les directions avec ses yeux, et aussi avec son esprit.

— Tu es sûre de toi ? C'est étrange, je ne ressens rien.

— Je... Je ne sais... C'est confus ! J'ai d'étranges sensations, comme si je pensais ce qu'ils pensent. Je crois qu'ils savaient que nous viendrions, c'est pour ça qu'ils sont partis, mais j'ai beaucoup de mal à les comprendre.

Michel les comprenait. Ils ne voulaient aucune confrontation, ils avaient dû sentir leur force intérieure et ils avaient fui. Ce qu'il avait du mal à comprendre, c'est pourquoi seule Stella sentait leur présence. Le liquide avait pratiquement disparu, le soleil était à peine à un pouce des montagnes, et la lune lui faisait un clin d'œil avec sa couleur orange presque brillante. Le paysage avait l'air irréel tellement il était beau et désolé en même temps. Michel se leva vivement, et sans rien dire, descendit la colline. Dans un premier temps, Stella, surprise, le regarda partir, puis elle comprit et le suivit. Yehudi et ses compagnons les regardèrent, mais restèrent figés. Ils se fixèrent les uns les autres, ne sachant que faire, néanmoins ils décidèrent de rester près des tentes en se disant, pour se rassurer, qu'ils n'allaient pas aller bien loin. Le sol était un peu pâteux, pourtant le produit avait dû être absorbé par la terre. Pour preuve, leurs chaussures ne fondaient pas. Cela ne l'empêcha pas de surveiller la moindre détérioration de ses semelles, et surtout de celles de Stella. Allant droit au but, il se dirigea directement à l'emplacement de la plaque. Celle-ci était cachée par le sol, elle s'était glissée dessous par un mystérieux mécanisme. La lumière laissait entrevoir une vaste caverne, apparemment vide. Des marches en pierre faisaient office d'escalier, ils les empruntèrent pour descendre. La mystérieuse caverne avait une profondeur approximative de deux mètres. À une dizaine de mètres sur la gauche, plusieurs bougies scintillaient, illuminant une petite statuette. Ils s'approchèrent, la statuette était la représentation de Ganesh (divinité à tête d'éléphant et corps humain), les bougies étaient disposées tout

autour et posées sur une peau de tigre. Celle-ci était elle-même posée sur un énorme bloc de pierre d'un vert foncé opaque. Il tourna la tête, fixa Stella. Elle fit de même.

— Tu penses qu'il y a quelqu'un ? chuchota-t-elle étonnée.

— Non, les bougies ont dû être allumées depuis plusieurs heures, peut-être même depuis plusieurs jours. Le liquide a dû couler à côté sans les éteindre !

La disposition était simple, toutefois une inimaginable force émanait de cette statuette, comme si quelque chose la protégeait. Ils la considérèrent quelques minutes, impressionnés, n'osant la toucher. Grâce à sa volonté, Michel fit abstraction de tout, et la prit dans ses mains. Elle était tout articulée, mesurait une quarantaine de centimètres de hauteur sur quinze centimètres de large. Sans réfléchir, il la cassa en deux.

— Mais tu es fou ! s'écria Stella, horrifiée par son geste, saisissant son bras.

Au même instant, ils découvrirent l'émeraude, cachée à l'intérieur. Il la prit dans sa main. Impressionné par son scintillement, il laissa tomber les deux morceaux de la statuette. Il prit soin ensuite de les ramasser pour la reconstituer et la remettre à sa place en un seul morceau.

— Magnifique ! Elle est vraiment superbe, mais ce ne peut être une vraie émeraude, vu sa grosseur, et surtout son poids, s'exclama Michel.

Il la souleva dans ses mains avec un sourire de contentement.

— Et maintenant, quel est le programme ? demanda-t-elle, contemplative devant cette mystérieuse pierre.

Il la regarda, surpris, ne comprenant pas sa question. Il prit soudainement conscience de l'importance de l'émeraude, censée sauver le monde. Il l'examina, elle mesurait à peu près quinze centimètres de hauteur. Il s'interrogea : *Que dois-je faire ?*

Comment dois-je m'en servir ? Quel est son pouvoir ? Soudain, elle se mit à rayonner en son centre, envoyant un flux d'énergie à son détenteur. Il fut d'abord surpris, puis fut pris de spasmes secouant son corps entier. Cela dura quelques secondes, il tomba ensuite sur les genoux. Stella s'accroupit devant lui, prit son visage dans ses mains. Il ouvrit les yeux et lui sourit, ce qui illumina les traits de sa bien-aimée.

— Ça va, mon cœur ?

— Heu... Oui... Nous devons aller sur le Mont Kailash au Tibet, pour y accomplir le pouvoir de cette pierre, répondit-il d'une manière tout à fait lucide.

— C'est où ? Tu es sûr ? Il faut absolument que ça soit là-bas ? demanda-t-elle, montrant une certaine peur devant l'inconnu.

— Oui. Il faut la poser sur son écrin pour que son énergie rayonne de la bonne façon, il n'y a aucune autre solution, et c'est sur cette montagne sacrée. Après, la planète sera sauvée de la pollution. C'est près d'ici, mais le voyage risque d'être très dur car le Mont Kailash est très élevé.

Il la fixa longuement dans les yeux et ajouta, tout en caressant son visage :

— Tu penses avoir assez de courage pour faire ce dernier voyage avec moi, ma jolie rose ?

Elle posa sa main délicatement sur la sienne, la porta à sa bouche, et y déposa un tendre baiser.

— Oui, mon petit cœur, j'irai jusqu'au bout du monde avec toi. Je préfère mourir dans tes bras, loin de chez moi, plutôt que chez moi, loin de toi, répondit-elle de sa douce voix.

— Hum, je t'aime... Merci ma jolie rose, tes mots me touchent profondément. Cependant, je te rassure, nous ne mourrons pas !

— Est-ce que je peux la toucher ?

— Quoi donc ? demanda-t-il avec un sourire feignant la surprise.

— Bien l'émeraude, répondit-elle naïvement.

— Ah ! J'ai cru que tu parlais d'autre chose...

Il avait bien compris, seulement son esprit malicieux toujours présent, allié à la beauté de sa bien-aimée, lui donna envie de lui montrer et de lui dire à quel point il la désirait. Et puis il aimait tant la taquiner... Elle riva son regard en fronçant les sourcils, sonda son esprit ; elle comprit aussitôt et se mit à rire.

— Tu es un vrai coquin !

Elle lui mit une légère tape sur l'épaule, en guise de punition.

— Je peux ? ajouta-t-elle.

Elle tendit ses mains. Il y déposa délicatement l'émeraude.

— Oh, c'est incroyable comme elle est légère ! Tu l'as vue briller quand tu l'as prise ?

— Elle a brillé ? Non ! Je n'ai rien vu de tel, en fait, je n'ai rien vu venir. J'ai seulement eu le flash du Mont Kailash, c'était géant ! Comme si j'y étais, je sentais le manque d'oxygène ainsi que le froid me glaçant le sang. Et je le voyais en face de moi, majestueux...

— Bien je crois qu'il ne se passera rien avec moi, tiens, je te la rends.

Il reprit la pierre tout aussi délicatement, l'observa à nouveau quelques secondes, et la mit dans sa poche de pantalon.

— Retournons vers les autres. Il me faudra trouver un petit sac en bandoulière pour la garder au niveau du cœur, ce sera toujours mieux que dans ma poche de pantalon.

Elle rit en guise de réponse. Ils prirent l'escalier pour remonter et rejoignirent leurs compagnons. Pendant ce temps, la nuit commença à tomber. Yehudi et ses amis avaient allumé un feu après avoir fini de dresser la troisième toile de tente.

— Hé bien, vous n'avez pas perdu de temps, les amis, s'exclama Michel.

— Oui, répondit Yehudi. Que faisiez-vous vers la plaque ?
Vous avez trouvé l'émeraude ?

— Oui, nous l'avons trouvée, répondit-il heureux.

— Quoi ! C'est vrai, vous l'avez vraiment trouvée ?

Il la sortit de sa poche, sans lui répondre. Cela fit son effet ! L'émeraude réfléchit la lumière du feu, scintillant dans toutes les directions. Yehudi et ses acolytes se prosternèrent devant l'émeraude, celle-ci leur paraissait énorme. Stella et Michel surpris devant tant de ferveur, restèrent silencieux pour respecter leurs croyances.

— Est-ce que je peux la toucher ? le pria Yehudi, relevant la tête. Michel s'approcha, lui tendit la mystérieuse pierre. Il tremblait et n'osait la prendre.

— Je peux... Vraiment... Tu me laisses la prendre ? ajouta-t-il, penaud et hésitant.

— Mais, oui ! Vas-y, prends-la. D'accord, c'est une pierre sacrée, mais tu la recherches depuis si longtemps, tu mérites bien le droit de la tenir quelques instants.

Michel la fit glisser doucement dans les mains de Yehudi. Au moment précis où il la toucha, la pierre commença à scintiller à nouveau, et se mit à rayonner ardemment. Une intense lueur luminescente, verte et jaune, s'en échappa, enveloppa Yehudi, surpris et pris de spasmes le secouant dans tous les sens... Michel observa Stella, se demandant pourquoi la pierre réagissait à son contact. Il voulut interrompre la scène, et reprendre l'émeraude, or une force invisible l'en empêcha.

— Mais que se passe-t-il ? cria un des cinq hommes, inquiets.

Il voulut se lever pour arrêter ce que subissait Yehudi, seulement il fut bloqué par la même force invisible l'empêchant aussi de bouger. La scène dura un peu plus d'une minute, puis le halo luminescent retourna dans la pierre, et Yehudi s'écroula. Stella fut

la première à le secourir, elle le releva, tapota ses joues pour le réanimer. Elle prit soin de vérifier sa respiration, et si les battements de son cœur étaient encore réguliers. Michel lui enleva l'émeraude des mains, pour la remettre dans sa poche.

— Il est vivant ? demanda-t-il à Stella.

— Oui, je pense qu'il est juste un peu sonné.

— Tu crois qu'il a vu ce que j'ai vu ?

— Je ne sais pas. Mais, une chose est sûre, la pierre n'avait pas formé de halo lumineux autour de toi.

Yehudi reprit ses esprits et s'écria, à moitié inconscient:

— Je suis le gardien, je suis le gardien...

— Que dit-il ? demanda Stella.

— Il dit être le gardien. Il délire, il faut le réveiller pour savoir ce qu'il a vu.

Un des cinq hommes apporta un morceau de tissu imbibé d'eau, et le tendit à Stella. Elle lui passa délicatement sur le visage. Il s'était arrêté de marmotter, sa respiration était plus profonde, il ouvrit les yeux. Il sourit à celle qui l'avait réanimé. Son visage, ainsi que son regard, étaient d'un calme ne lui ressemblant pas. La mystérieuse émeraude avait changé quelque chose en lui, cela ne faisait aucun doute. Michel et Stella l'avaient ressenti...

Il faisait maintenant partie de leur monde silencieux, il les comprenait, mais pourquoi la pierre lui avait-elle offert ce don ? Quel était son destin ?

— Ça va ? demanda Stella par télépathie à Yehudi, avec son incroyable sourire.

Il la fixa intensément, d'abord surpris. Pris d'une légère panique, sa respiration s'accéléra, la peur se lut sur son visage. Sa conscience, ayant subi les effets mystérieux de l'émeraude, le ramena ensuite à la raison spirituelle. Tout lui vint en un seul bloc à l'esprit, étrangement il le comprenait et l'acceptait.

— *C'est dingue, je vous comprends par la pensée ! Que m'est-il arrivé ?*

Autour, ses amis se demandaient ce que ce silence signifiait, néanmoins ils n'osèrent l'interrompre.

— *Nous ne savons pas vraiment, mais je suppose que l'émeraude t'a donné un don. As-tu ressenti ou vu quelque chose ?*

Il ferma les yeux, rassembla ses idées pour retrouver la mémoire, et prit une profonde inspiration :

— *Oh oui, je me souviens ! La pierre m'a expliqué. Je suis son gardien, et après avoir accompli votre mission, elle doit me revenir. Elle m'a fait comprendre que moi et mes descendants nous devons en prendre soin si vous ne pouvez vous en charger. Quoi qu'il en soit, c'est quand même à vous d'en prendre la décision, elle me l'a bien fait comprendre aussi. C'est incroyable ! Elle a ressenti mes pensées, ma loyauté et mon courage quand je la recherchais. Mais...*

Michel et Stella se fixèrent à nouveau, surpris par l'intelligence de cette pierre. Cela avait l'air d'une simple émeraude et pourtant...

— Mon petit cœur, tu crois que cette pierre vient d'un autre monde ?

— Cela ne fait aucun doute. Ce sont indéniablement les premiers êtres venus sur notre terre, ceux de la peinture dans la caverne au Brésil, qui l'ont amenée ici. Non seulement ils sont très évolués, d'une intelligence incroyable, mais en plus, ils sont d'une bonté inégalable. Ils ont laissé le meilleur d'eux sur notre planète, pour ceux comme nous qui pourraient s'en servir pour faire le bien, mais je me demande pourquoi ils sont partis. Enfin ! Nous le découvrirons certainement un jour... En tout cas, c'est étrange

comme le destin se trace autour de nous, ils devaient vraiment être très évolués pour le dessiner à notre insu...

— Que veux-tu dire ? Tu penses que leur mémoire est dans cette pierre, et qu'elle nous manipule ?

— Je me pose la question, oui. En tout cas, c'est vraiment très étrange tous ces hasards, et tous ces obstacles qui s'évanouissent, tu ne trouves pas ?

Elle le regarda, sourit mystérieusement, sans lui répondre, comme si elle savait d'où cela venait. Il la fixa longuement, mais n'osa rien demander. Il devinait son âme, sa force intérieure, cependant il ne lui posa aucune question, peut-être par peur de découvrir quelque chose qui lui déplairait. Cela la déstabilisait et lui plaisait en même temps qu'il la devine. Pourtant, elle aurait tant aimé être questionnée plus sur sa vie. Elle avait envie de lui dire tous ses secrets, cependant elle sentait le moment inapproprié. Toujours est-il que certains non-dits la mettaient quand même mal à l'aise. Yehudi reprenait ses esprits. Michel et Stella étaient allés se débarbouiller dans un petit lac non loin du campement. Durant ce temps, deux des hommes avaient préparé à manger. Ils avaient demandé à Yehudi ce qu'il avait ressenti ou vu quand il avait été enveloppé par le halo lumineux, celui-ci leur mentit. Il leur raconta qu'il était tombé dans un profond coma. Personne, à part Michel, Stella et sa famille, ne devait savoir qu'il était le gardien de la pierre si un jour il la récupérait.

*

* *

Partie III L' écriin, pouvoir de l'émeraude (l'Air)

Le soleil était déjà à la moitié de son trajet dans le grand ciel bleu quand ils se réveillèrent dans ce vaste paysage montagneux. Ayant passé une bonne partie de la nuit à discuter, ils s'étaient autorisés une grasse matinée bien méritée.

Ils prirent la direction du retour. Yehudi choisit un chemin plus attrayant, selon ses dires. Étrangement, personne ne contesta sa décision. Les kilomètres défilaient au rythme de délicieux panoramas de nature sauvage. Ils marchaient depuis un peu plus d'une heure quand soudain, à la sortie d'un bois donnant sur une vaste plaine, se tinrent devant eux, à une cinquantaine de mètres, des dizaines de personnes avec quatre tigres tenus par des cordes, et en avant-poste, des hommes au regard terrible !

— Par la fourche de Shiva ! Ce sont les yogis, en plus ils ont l'air très énervés, s'écria Yehudi, la voix tremblante. Faisons demi-tour, nous pouvons encore leur échapper.

Il rebroussa chemin. Cette solution avait traversé l'esprit de Michel et Stella, toutefois il était trop tard, ils n'avaient plus de temps à perdre. Leur voyage pour aller au Tibet s'avérait être encore long et chaque minute était précieuse.

— Non ! répondit-il en lui agrippant le bras. Nous devons les affronter, et puis nous n'avons rien à nous reprocher, alors discutons avec eux. Dis-moi, qui sont les gens derrière les yogis ? Michel fronça les sourcils d'inquiétude, et prit la main de sa bien-aimée.

— Je pense que ce sont des villageois de Shivambalanda, répondit-il agité. Tu as vu leurs tigres, ils n'ont pas l'air commode, et ils ont l'air d'être bien dressés ! Ces gens-là n'ont guère envie de discuter, c'est l'émeraude qu'ils veulent.

Michel allait lui répondre quand le destin changea le cours des choses. Tout s'enchaîna très vite. Trois des hommes de Yehudi prirent la fuite. Au même instant, les villageois lâchèrent les tigres

qui commencèrent à courir. Ils allaient leur bondir dessus. Michel mit vivement sa main en avant, pliant trois doigts, pour les arrêter, c'était un geste de protection énergétique, appris dans les arts martiaux. Il allia à son geste la télépathie, tandis que Stella fit de même. Les quatre tigres s'arrêtèrent instantanément dans leur élan, provoquant un épais nuage de poussière. Ils étaient à peine à un mètre d'eux, les fixant, gémissant, comme s'ils leur parlaient. Brusquement, ils firent demi-tour, et s'attaquèrent aux villageois. Mystérieusement, ils n'agressèrent aucun des yogis. Leur férocité fit un véritable carnage, la panique battait son plein au sein des villageois, ils criaient, fuyaient... Les dresseurs essayaient de les arrêter, mais en vain.

En moins d'une minute, les morts ne se comptaient plus, les seuls survivants étaient les fuyards et les yogis. Rassasiés de chair fraîche, les quatre fauves regagnèrent leur liberté, s'enfonçant dans les bois pour retrouver la nature, leur élément d'origine. Les trois hommes qui avaient fui étaient revenus sur leurs pas, ne se sentant plus en danger. Toutefois, le péril persistait, les ascètes avaient l'air aussi féroces que les tigres, et en plus, cette scène d'horreur les avait particulièrement énervés. Ils étaient treize, et inexplicablement, tous fixaient Stella. Elle avait les mains sur son visage, horrifiée par tous ces morts. Le silence était pesant, malgré tout, personne n'osa l'interrompre. Michel, agacé par leur insistance à la regarder, prit la parole :

— Qu'est-ce qu'ils ont à te fixer comme ça ? S'ils touchent un seul de tes cheveux, je les massacre !

Elle tourna la tête, lança un petit rire moqueur à l'intention de l'homme de son cœur. Il avait la répartie facile, un peu trop même à son goût, quand quelque chose la mettait en danger. Dans le même temps, il avait sorti l'émeraude de sa poche, ce qui détourna le regard des yogis.

— Serais-tu jaloux, mon petit cœur ? Plus de tueries, je t'en supplie...

Elle observa un court silence devant tous ces morts, comme pour trouver les mots justes, puis reprit :

— Je crois qu'ils ont réussi à sonder mon âme, ils savent qui je suis vraiment maintenant. Ils sont seulement contemplatifs. Pour eux, je suis un peu comme une déesse, mais d'un autre monde que le leur. Ils m'avaient ressentie bien avant mon arrivée, c'est pour cela qu'ils étaient partis de leur campement, ils savaient que rien ne nous arrêterait. En fait, ils craignaient une altercation directe, mais n'avaient aucune inquiétude, ils ne vont plus rien nous faire.

— Nous pouvons continuer alors ? demanda-t-il, encore anxieux. Elle opina du chef. Yehudi, les cinq hommes et Michel les saluèrent, joignant leurs mains au niveau du cœur, puis ils continuèrent leur chemin en les contournant. Ils firent à peine quelques mètres, quand une voix les arrêta :

— Attendez ! s'écria un des yogis en sanscrit.

Ils se retournèrent, surpris de cette belle voix douce et très sereine. Ses magnifiques yeux vert foncé brillaient comme la braise, c'était un homme blanc de peau, les cheveux longs attachés, une longue barbe, grand et très maigre. Il fixait Stella et Michel avec respect, et s'était avancé d'un pas.

— N'oubliez jamais ! Vous êtes le destin, et les protecteurs de notre belle planète. Dans chacun des combats ou des missions que vous accomplirez, c'est grâce à la pureté et à la force de votre amour que vous réussirez, ajouta-t-il, esquissant un incroyable sourire.

Il joignit ses deux mains, les salua à son tour, et les autres yogis firent de même. Troublé par ses paroles, Michel inclina la tête de contentement. Il s'approcha du yogi. Ils se considérèrent avec beaucoup d'émotion.

— Chez nous, en France, quand nous saluons quelqu'un pour qui nous avons de l'estime, nous lui serrons la main de cette façon, dit-il en sanscrit.

Il prit sa main, la serra, puis entrecroisa son pouce avec le sien, lui serrant la main d'une autre façon. Le yogi se laissa faire, souriant de toutes ses dents. Il posa ensuite la main sur son épaule, et répondit :

— Bonne chance à toi, guerrier pacifique, nous vous accompagnerons partout où vous irez avec notre mental, et pardonnez-nous. Nous avons cru que vous alliez vous servir de la pierre à mauvais escient, nous avons tort. Si nous avions compris avant, des morts auraient été évités...

Stella s'approcha d'eux, les salua avec respect. Le reste du groupe les salua à son tour à la façon de Michel...

Émus par leur charisme et leur force tranquille, Michel resta plongé dans ses pensées avec un sourire de bonheur non dissimulé aux lèvres. Ils n'étaient plus très loin de la maison de Yehudi. Étonnamment, le petit groupe n'avait échangé aucune parole durant le trajet du retour. Pourtant, Stella avait une question, celle-ci trottait dans sa tête depuis qu'ils avaient quitté les yogis. La Plage du Grand Serpent d'Émeraude était en vue. N'y tenant plus, elle lui posa cette question, pour satisfaire sa curiosité :

— Mon petit cœur, je voudrais savoir quelque chose ! Que t'a dit le yogi après nous avoir appelés ?

Il la regarda, d'abord surpris, puis confus.

— Oh, excuse-moi ! J'ai complètement oublié de te traduire ses mots.

— Ce n'est rien, j'ai bien vu l'émotion qui a fleuri entre vous, mais il ne s'adressait peut-être qu'à toi ?

— Non, il s'adressait à nous deux...

Il lui répéta sa phrase... Ce n'était plus une surprise pour elle, elle savait déjà que l'amour était la clé de leur réussite. Toutefois, cela lui faisait énormément plaisir et chaud au cœur que des ascètes protégeant l'émeraude, et ayant fait vœux de célibat, comprennent aussi bien l'amour et les soutiennent. Elle se blottit contre lui, déposa un doux baiser sur sa joue, qu'il lui rendit avec encore plus de douceur et d'intensité...

Ils dépassèrent la rivière sans aucun souci. Un peu moins de quinze minutes plus tard, ils étaient rentrés. La femme et les enfants de Yehudi étaient heureux de leur retour en un seul morceau. Les questions fusaient de part et d'autre, Yehudi, toujours très patient, prenait beaucoup de plaisir à répondre. Il contait et vantait avec fierté la façon dont Michel avait ouvert la plaque puis réussi à trouver l'émeraude... Michel et Stella ne voulaient plus s'attarder, l'heure des adieux avait sonné. Cela rendit le grand-père, la femme et les enfants de Yehudi très tristes. Ils leur promirent de revenir les voir, mais la petite famille savait bien qu'elle ne les reverrait jamais. Ils se dirent adieu avec beaucoup d'émotion, puis Michel et Stella reprirent la route de l'aéroport, conduits par Yehudi. À Colombo, ils allèrent dans une agence de voyage se renseigner pour savoir si un voyage organisé existait à destination du Mont Kailash. Évidemment, il y en avait, mais malheureusement, chaque voyage était conçu sur commande, avec un délai de plusieurs semaines. Cela ne leur convenant pas, ils prirent seulement le dépliant. Avec ce prospectus en main, ils savaient maintenant quel avion prendre. Yehudi les conduisit ensuite à l'aéroport, où ils prirent deux billets pour le Népal. Leur vol n'était qu'une heure quarante cinq plus tard, aussi s'offrirent-ils le loisir de rechercher avec Yehudi un bijoutier, pour vendre quelques pierres précieuses à bon prix...

*

À Paris, dans un bureau des services secrets français, le téléphone sonna pour la troisième fois consécutive. Le capitaine décrocha :

— Oui, allô !

— Bonjour, monsieur ! Je suis le responsable de l'aéroport de Colombo, pourrais-je parler au Capitaine Sargeret s'il vous plaît, demanda-t-il en anglais.

Le capitaine, qui faisait des recherches sur son ordinateur, mit quelques secondes avant de réagir.

— Ah oui, je suis le Capitaine Sargeret ! Vous avez de bonnes nouvelles pour moi j'espère, répondit-il dans la même langue.

— Oui, Monsieur. Michel Geliont et Stella Berchenet ont pris deux billets d'avion pour le Népal, leur vol part dans une heure vingt.

— Le Népal ! Mais qu'est-ce qu'ils vont foutre là-bas, bougonna-t-il en français.

— Je vous laisse, Monsieur, je ne peux rien d'autre pour vous. Ah oui, autre chose. Je ne veux aucune vague au départ de l'avion, ni dans l'avion, ni à l'arrivée. Vous pourrez respecter ça ?

— N'ayez aucune inquiétude, il ne se passera rien dans votre avion, je vous le promets. Merci encore, je vous envoie votre dû comme prévu... Au revoir, Monsieur.

— Au revoir, Capitaine, merci à vous aussi, et au plaisir de vous renseigner.

À peine avait-il raccroché, que son téléphone sonna à nouveau :

— Oui allô !

— Bonjour, Capitaine, c'est Sitali. J'ai des nouvelles de vos deux prétendus touristes. Ils ont pris deux billets d'avion pour le Népal, je les ai filés à la sortie de l'aéroport, et là ils sont entrés dans une bijouterie du centre-ville. Je vais savoir ce qu'ils ont fait pendant

leur séjour chez nous, car je connais le chauffeur de taxi avec lequel ils sont.

— Hé bien ! Vous me surprenez agréablement, Sitali. Faxez-moi l'identité de ce chauffeur, avec tous les renseignements, et surtout, vous les gardez à l'œil jusqu'au décollage de leur avion, ok ?

— Ok, Capitaine. Mais vous ne voulez plus les faire arrêter ?

— Non, ne faites rien. Suivez-les sans vous faire repérer, et dès qu'ils sont dans l'avion, vous me rappelez pour me le confirmer. Vous pouvez faire ça, Sitali ? demanda-t-il d'un ton mesquin.

— Oui ! Bon, hé bien, à tout à l'heure alors...

— C'est ça, à tout à l'heure. Surtout, soyez très discret. Allez, bonne chance.

Il raccrocha son téléphone et le reprit en main. Il composa un numéro interne :

— Allô, patron, c'est le Capitaine Sargeret.

— Bonjour, Sargeret, vous allez bien ?

— Oui, ça va, et vous-même ?

— Je vais bien, merci. Que me vaut votre appel ?

— Je voudrais un jet privé pour le Népal, cela concerne l'affaire GELIONT. Et si possible, avoir aussi l'appui de la police ou de l'armée à disposition là-bas, demanda-t-il avec beaucoup d'obséquiosité.

— Pour le jet privé, aucun problème, pour le reste, je vais voir, mais je ne vous promets rien. Pour quand vous faut-il le jet ?

— Tout de suite...

— Tout de suite ! Alors vous, vous êtes fort ! Bon, j'appelle l'aéroport, je vous l'aurai dans deux heures à l'aéroport de Roissy. Vous demanderez à l'accueil, ils vous guideront jusqu'à l'avion. Cela vous va, Sargeret ?

— Impeccable patron, merci d'avance, je vous tiendrai au courant de l'évolution de cette affaire. Bonne journée...

Le Général des services secrets français le salua, puis ils raccrochèrent chacun de leur côté. Sans perdre de temps, le Capitaine Sargeret rentra chez lui rassembler quelques affaires pour ce long voyage...

*

Leur avion, un Boeing 737, survolait l'Inde, ils n'étaient plus qu'à une trentaine de minutes de vol du Népal. Ils avaient réussi à vendre cinq pierres précieuses dans une bijouterie à Colombo, pour une valeur de trente-deux mille roupies (4878 euros environ). Cet argent allait leur permettre d'acheter leurs billets pour le Tibet, ainsi que les services de quelques sherpas pour les aider à gravir les nombreux cols avant le Mont Kailash. Yehudi avait versé quelques larmes au moment des adieux. Derrière sa carapace d'homme un peu bourru se cachait un être gentil et sensible. Cela les avait agréablement surpris.

L'hôtesse annonça l'atterrissage, le pilote amorça sa descente...

*

À Colombo, Sitali avait fait arrêter Yehudi par la police pour l'interroger, et aussi parce qu'il ne voulait pas coopérer. Sous les menaces de s'en prendre à sa famille, il raconta tout ce qu'il savait sur Stella et Michel, et sur la découverte de l'émeraude, cependant il ne divulgua à aucun moment leur nouvelle destination. Michel ne lui avait rien dit à ce sujet. Sitali ne crut rien de ses dires, et cette situation fit beaucoup rire Yehudi... En effet, son histoire, plutôt fantastique, sur leurs pseudos pouvoirs surnaturels, laissa

Sitali sceptique, cependant il trouvait important d'en parler au Capitaine Sargeret. Après plusieurs minutes, il obtint enfin la liaison :

— Oui, allô !

— Capitaine Sargeret ?

— Oui, c'est moi ! Est-ce vous Sitali ?

— Oui, lui-même ! Hé bien, ça a été difficile de vous avoir cette fois-ci ! Où êtes-vous ? demanda-t-il, curieux.

— Je suis dans un avion pour le Népal. Alors ! Vous avez du nouveau, demanda-t-il, impatient.

— Heu... Oui... Mais cela risque de vous faire rire.

— Comment ça ? Je suis prêt à tout entendre, allez-y, répliqua-t-il, désireux d'écouter ce qu'il avait à lui dire.

— Par quoi commencer... Ah oui ! Ils ont été au Sri Lanka pour chercher une grosse émeraude qui n'en est pas vraiment une.

Ils l'ont trouvée d'ailleurs...

— Je le savais !

— Quoi d'autre, ah, oui ! Ils voulaient cette pierre pour soi-disant sauver le monde, apparemment ils vont au Népal pour ça. Il y a autre chose, mais je n'y crois guère...

— Arrêtez de me cacher des choses, dites-moi tout ce que vous savez, et moi je verrai si j'y crois ou pas, le coupa-t-il à nouveau, agacé.

— Bon, ok. Il paraîtrait qu'ils sont des élus pour sauver le monde de la pollution massive sur la planète. La femme serait une fée, avec des pouvoirs surnaturels incroyables, lui aussi aurait des pouvoirs extraordinaires. Ils ont fait des trucs fantastiques que vous ne pouvez imaginer !

Il reprit sa respiration, attendant une réaction.

— Ça, c'est à moi d'en juger. Continuez, qu'ont-ils fait de si extraordinaire ? rétorqua-t-il d'une voix autoritaire.

Il lui raconta les exploits de Stella avec les boules de lumière chez Yehudi, ainsi que ceux de Michel quand il avait ouvert la plaque. Et quand il avait arrêté les tigres et les avait retournés contre les villageois... Perplexe, le capitaine observa un long silence. Il raccrocha ensuite son téléphone sans saluer son interlocuteur, ni même le remercier. Son jet était en phase d'atterrissage. Il regarda sa montre. *Zut ! Si leur avion est à l'heure, il vient normalement de se poser. Pourvu qu'il ait un peu de retard. Je dois me dépêcher de descendre de cet avion pour les intercepter dans l'aéroport.* Il passa encore quelques minutes, le temps de l'atterrissage, à se remémorer tous les événements les concernant. Il se demandait si les dires de Sitali à leur sujet étaient véridiques. Peu enclin aux états d'âme, il essaya de ne pas attacher d'importance à leur quête qui était certes très louable et toute en leur honneur. *Ils sont étranges ces deux-là ! Même s'ils pensent que c'est bien ce qu'ils font, il faut que je sache exactement ce qu'ils veulent faire.* Les roues du jet n'étaient plus qu'à quelques mètres du sol, il regarda par le hublot si leur avion avait atterri...

*

L'avion à bord duquel ils avaient voyagé était bondé de touristes certainement en quête de spiritualité. Le Népal en était le berceau depuis que le Tibet avait été envahi par les Chinois.

Michel et Stella traversèrent le grand hall de l'aéroport main dans la main. Ils se dirigèrent vers la porte de sortie, sans prêter attention à tous ces gens qui les entouraient et les regardaient rayonner d'amour. La porte à détection infrarouge de la sortie s'ouvrit devant eux. Quand soudain :

— Michel, Stella, attendez-moi ! s'écria une voix à l'autre bout du hall.

Ils se retournèrent. Très étonnés, ils regardèrent l'homme s'approcher, se demandant qui cela pouvait bien être. Il avait une quarantaine d'années, blanc de peau, français comme eux car il parlait bien leur langue, les cheveux châains coupés très courts, avec de grands yeux bleus lui donnant un regard froid et mystérieux. Il se tenait maintenant devant eux, essoufflé.

— Hou... Excusez-moi, j'ai piqué un sprint depuis la piste d'atterrissage... Hou... J'ai... Je n'ai plus l'habitude.

Stella le considéra, craintive. Sa voix inspirait confiance, cependant elle ressentait plus les ennuis qu'autre chose.

— Qui êtes-vous ? Comment nous connaissez-vous ? demanda-t-elle, la voix différente de son habitude.

Il se redressa, les fixa un long moment :

— Je vais être franc avec vous, de toute façon vous mentir nous ferait perdre du temps à tous les trois. Je m'appelle Philippe Sargeret, je suis Capitaine dans l'armée française, rattaché aux services secrets spéciaux...

Il interrompit volontairement sa phrase pour observer leur réaction.

— *Je m'en doutais. Je suis presque sûre que Yehudi a parlé*, dit Stella par télépathie, déçue.

— *Oui, ça paraît évident, cependant il n'y a rien de grave, ma jolie rose. De toute façon, il n'a pas l'air bien méchant ce gars, et puis il ne peut rien nous faire tant que nous sommes au Népal.*

— Alors ! Cela vous laisse sans voix, ou peut-être parlez-vous par télépathie ? railla-t-il, cherchant manifestement à provoquer une réaction par la provocation.

— Cela doit être très important pour qu'un capitaine des services secrets fasse le voyage jusqu'ici ? Que nous voulez-vous exactement ? demanda Michel, calme et serein.

— Vous devez certainement en avoir une petite idée, après avoir laissé deux de mes meilleurs éléments en plan au Brésil ! continua-t-il, souriant pour les mettre en confiance.

— Écoutez, je ne comprends rien ! Manifestement, vous faites une énorme erreur à notre sujet. Nous faisons un voyage touristique, nous n'avons rien à nous reprocher, alors laissez-nous tranquille, répliqua-t-il agacé. Viens Stella, nous partons.

Ils passèrent la porte de sortie. Médusé, le capitaine réagit de suite :

— Attendez ! Regardez, j'ai une arme, mais je ne m'en servirai pas, je veux vous aider, seulement vous aider.

Il écarta sa veste, leur montra furtivement le revolver à l'arrière de son pantalon. Il savait la manière forte inefficace avec eux.

— Nous aider. Mais à quoi donc, Monsieur ? demanda Stella, le contemplant d'un air suspicieux.

— Réfléchissez un peu. Quand vous allez revenir en France, si vous ne me dites rien, j'aurai les pleins pouvoirs pour faire de vos vies un cauchemar. Vous serez ennuyés un bon bout de temps, je peux vous le garantir. Et je vous ferai parler, soyez-en sûrs. Par contre, si vous coopérez, je serai plus clément... Je veux juste savoir ce que vous complotez.

Devant leur silence, il continua :

— Vous voulez sauver le monde de la pollution, d'après ce qu'on m'a dit. Vous croyez pouvoir agir impunément sans vous soucier de ce que cela peut impliquer ? Le monde a le droit de savoir comment vous voulez le sauver !

Stella secoua la tête de mécontentement et sourit de son assurance, qu'il risquait de regretter...

— Vous croyez être le monde, c'est ça le problème ! Vous êtes sous les ordres du gouvernement, et comme ce mot l'indique, ils recherchent le pouvoir sans se soucier du reste. Je pourrais

philosopher avec vous pendant des heures sur notre monde, toutefois nous n'en avons plus le temps, et puis vous auriez du mal à comprendre notre monde à nous, ainsi que nos motivations profondes. Adieu, Monsieur.

Ils s'éloignèrent.

— Attendez ! s'écria-t-il énervé, prenant son arme en main.

Ils continuèrent sans se retourner. Le capitaine ordonna :

— Les mains en l'air !

Ils s'arrêtèrent, se retournèrent.

— Vous faillez à votre parole. Et vous vouliez qu'on vous fasse confiance ? répliqua Michel d'un ton étonnement calme, ne laissant paraître aucune peur.

— Je ne peux pas vous laisser partir comme ça. Maintenant, vous allez me suivre sans faire de problème. Allez ! cria-t-il d'une voix autoritaire, désignant la droite avec son arme.

Michel se mit à rire et ne bougea pas. Il lâcha la main de Stella.

— Vous pensez nous arrêter avec ça ? fit-il en montrant l'arme du doigt. Cela se voit que vous n'avez aucune idée de qui nous sommes, et c'est mieux comme ça finalement, car ça vous dépasserait ! Un conseil, oubliez-nous si vous voulez avoir une vie tranquille et sans ennuis. Allez, bon vent, monsieur le Capitaine ! Ils s'éloignèrent.

— Il est inconscient !

Le Capitaine Sargeret leva le bras pour le mettre en joue avec son arme. Au même instant, Michel lui fit un signe de la main sans même le regarder, juste pour le narguer. Le capitaine visa sa cuisse droite et appuya sur la détente.

— Sacré bon dieu, c'est bien ma veine, ça !

Son revolver s'était enrayé et rien ne se passa. Il baissa son bras, tapa avec son autre main sur l'arme, essaya à nouveau de tirer, mais rien. Les voyant s'éloigner, il lâcha le revolver. Il décida de

les arrêter à la seule force de ses poings. Au moment où il s'élança, deux colosses de l'armée lui tombèrent dessus par derrière. Il se débattit comme un diable, essayant de leur expliquer qui il était. C'était peine perdue, les deux soldats ne comprenaient aucun mot de français ni d'anglais. Michel rebroussa chemin, dit quelques mots aux deux soldats. Ceux-ci durcirent leur emprise et le secouèrent violemment...

— Calmez-vous, Capitaine, sinon ils vont vous frapper. Ces gens-là, ils ne plaisantent pas, dit-il en riant. Vous voyez, j'avais raison, vous nous auriez oubliés, vous ne seriez pas dans ce pétrin !

— Vous avez de la chance que mon revolver se soit enrayé, hurla-t-il de rage.

— De la chance, vous êtes sûr, Capitaine ? C'est la force de l'esprit sur la matière, mais comme je vous l'ai déjà dit, cela vous dépasse...

— Espèce de salaud ! Tu ne t'en sortiras pas toujours, je te suivrai où que tu ailles... Tu leur as dit quoi, et comment se fait-il que tu parles leur langue ?

Il se débattait de toutes ses forces. Michel sourit :

— Hé oui, je parle le Sanscrit. Ils sont d'origine hindoue, quelle chance, hein ? Je leur ai juste dit de bien vous tenir, toutefois avec ce que je vais leur dire cette fois, on n'est pas près de vous revoir, Capitaine. Bye-bye, fit-il d'un signe de la main.

— Fumier ! Je te déconseille de faire ça. Je te préviens, si tu fais ça, je te le ferai payer très cher, vociféra-t-il.

Michel s'adressa aux deux soldats et leur expliqua :

— C'est un fou dangereux récidiviste. Il nous a suivis depuis la France, cet homme a déjà fait de la prison pour enlèvement et agression sur des enfants. Et il voulait s'en prendre à d'autres enfants de votre pays, après s'être occupé de nous !

Il leur fit comprendre par des sous-entendus qu'il avait aussi des tendances pédophiles. Tout ça réuni, les deux soldats l'emmenèrent et le traitèrent de tous les noms, le molestant sans réserve... Michel riait comme un enfant tandis qu'il se débattait.

— Pourquoi ris-tu? demanda Stella souriante.

Il lui répéta chaque mot prononcé aux deux hommes de l'armée. Elle éclata de rire.

— Tu y as été un peu fort quand même, non ?

— Mais non, ne te fais aucun souci pour lui. Dans deux ou trois jours, quand ses supérieurs n'auront plus de nouvelles, ils chercheront à savoir où il est. Quand ils l'auront retrouvé, ils le feront rapatrier. C'est simple ! Par contre, cela risque de barder pour nous quand nous rentrerons en France, pourtant il le faudra bien...

En moins d'une heure, ils avaient trouvé, dans une agence de tourisme, un voyage sur mesure pour le Tibet. Un avion les emmènerait à l'aéroport de Gongkar au Tibet central, puis ils continueraient en Range Rover ou en bus jusqu'au pied du Mont Kailash. Ensuite, ils marcheraient avec les sherpas, yacks et chevaux pour porter les toiles de tentes et la nourriture dont ils auraient besoin pour leur périple. En attendant leur départ prévu le lendemain matin, ils visitèrent Katmandou. La ville était remplie de touristes et riche en attractions diverses. Ils prirent une chambre dans un grand hôtel, avec l'espoir de passer une bonne nuit pour récupérer du décalage horaire.

*

Trois jours plus tard, ils étaient au Tibet, pays toujours occupé par la Chine. Ils avaient la chaine de l'Himalaya presque en permanence devant les yeux, le spectacle était époustouflant. Ils

furent conduits par une grosse Range Rover. Les routes étaient sinueuses, de même que leur guide ! Michel lui proposa à plusieurs reprises de le remplacer pour conduire, mais celui-ci ne voulait rien entendre, il prenait sa mission très à cœur et comptait bien la remplir jusqu'à l'arrivée. Ils roulaient entre dix et douze heures par jour et malgré la beauté des paysages, cela s'avérait usant pour les fesses. Leur voyage comprenait une visite guidée de temples ou de monastères chaque jour, joignant l'utile à l'agréable. Ils apprirent beaucoup sur la religion Bouddhiste...

*

À Katmandou, l'incarcération du Capitaine Sargeret avait fait couler beaucoup d'encre, les médias en France avaient profité de l'occasion pour rendre l'affaire publique.

Par malchance pour le gouvernement français, plusieurs journalistes avaient été témoins de la scène. Pour eux, le Capitaine Sargeret était considéré comme un fou dangereux. Le ministre lui ayant confié cette mission essayait de le faire rapatrier par tous les moyens, et sans incidents. Il fit en sorte que les médias ne sachent pas pourquoi il était au Népal. Cependant, cela s'avérait très difficile à cacher, il fallait le laver des accusations portées contre lui. Il trouva la solution: dévoiler l'affaire au Président de la République qui, après réflexion, usa de son influence, pour dans un premier temps, le faire libérer...

Il en était à son quatrième jour d'emprisonnement, quand un des gardes vint le chercher pour le libérer. Le Lieutenant Steven Dupuis et l'Adjudant Rosana Martinez l'attendaient à l'entrée de la caserne. Il mit une quinzaine de minutes pour traverser le bâtiment principal de la grande caserne, récupérer ses vêtements, son sac de voyage, et s'habiller. Le garde l'accompagna jusqu'à

ses deux compagnons. Ceux-ci l'aperçurent sortant du bâtiment, il n'était plus qu'à dix mètres d'eux.

— Mon Capitaine ! s'écria Rosana, accourant vers lui. Mais que vous ont-ils fait pour vous mettre dans cet état-là ?

— Ce n'est rien, marmonna-t-il affaibli. Sortons vite d'ici, je ne veux plus voir cet endroit.

Il avait les deux arcades ouvertes, le visage boursoufflé, et des hématomes partout sur le corps. Les soldats l'avaient asséné de coups pendant ces quatre jours qui lui avaient paru une éternité. Une fois dehors, il se retourna, leur serra la main et ajouta :

— Vous auriez quelque chose à manger, et un téléphone, Adjudant ?

— Heu... À manger, non, un téléphone, oui. On peut aller... — Donnez-moi votre téléphone, Rosana, la coupa-t-il.

— Ok, mon Capitaine, mais ici il n'y a pas de réseau, répondit-elle en lui tendant son portable.

— Zut, c'est vrai ! Vous avez le téléphone satellite de l'armée ?

— Oui, mais il est à l'hôtel.

Inquiète, elle interrogea du regard son compagnon Steven.

— J'ai une faim de loup, vous n'avez vraiment rien sur vous ? demanda-t-il, grimaçant à cause de ses blessures.

— Heu... Non, désolé mon Capitaine, nous n'avons rien à manger.

— Bon ! Emmenez-moi vite à votre hôtel et arrêtez-vous au premier magasin d'alimentation que vous trouverez, j'ai vraiment trop faim.

— Ok, le taxi nous attend là-bas. Que vous est-il arrivé exactement, mon Capitaine ? C'est quoi cette histoire de fou dangereux kidnappeur d'enfants ? demanda le Lieutenant Steven.

— Quoi ? Quelle histoire de fou dangereux kidnappeur d'enfants ? questionna-t-il déconcerté. Ah, le salaud, ça vient de lui !

— C'est ce qu'ont raconté les autorités du Népal à notre Président. Qui est le salaud, mon Capitaine ?

— C'est le même à qui vous avez eu affaire au Brésil, Michel Gelion et sa copine, répondit-il avec mépris.

— Ah bon ! s'écrièrent Steven et Rosana. Mais qu'a-t-il fait pour vous impliquer dans cette affaire ? Ils sont au Népal ? demanda Rosana.

Il leur raconta comment il avait voulu les arrêter, et leur expliqua ensuite la façon dont ils s'en étaient sortis. Il leur parla aussi de leur intention de sauver le monde avec cette soi-disant émeraude, ainsi que de leurs prétendus pouvoirs psychiques. D'où la nécessité presque absolue de les arrêter pour savoir exactement comment ils comptaient faire... L'Adjudant Rosana et le Lieutenant Steven le dévisagèrent, stupéfaits.

— Mon Capitaine, vous êtes sûr d'aller bien ? demanda Rosana, soupçonneuse.

Il la fixa, fronça les sourcils.

— Vous pensez que je suis dingue ? Rassurez-vous, je n'y crois pas non plus à toute cette histoire ! Quant à leurs pouvoirs mentaux, je me pose franchement des questions, mais, les faits sont là...

— Oui, nous sommes d'accord avec vous. Toutefois, si vous dites ça au grand patron, il va vous faire enfermer, ça c'est certain, mon Capitaine.

— C'est bien ce que je pensais, vous me prenez vraiment pour un fou. Vous croyez vraiment que je suis assez idiot pour raconter ça au grand patron, Steven ?

— Heu...

Il le foudroya du regard.

— Non, mon Capitaine. Excusez-moi de l'avoir pensé.

— J'aime mieux ça. Arrêtez-vous, il y a une épicerie là! Cria-t-il au chauffeur.

Steven traduisit en anglais, car il avait omis de lui parler dans sa langue. Il prit un casse-croûte, quelques boîtes de gâteaux au chocolat, paya et les rejoignit.

— Maintenant, vite à votre hôtel, il faut que nous les retrouvions, intima le capitaine, impatient.

Quelques minutes plus tard, il avait son patron au bout du fil. Il lui expliqua l'origine de ses ennuis, arrangeant quelque peu la vérité. Il demanda une autorisation spéciale pour avoir l'appui de l'armée et des autorités locales pour retrouver Michel GELIONT et Stella BERCHENET. La France travaillait déjà en étroite collaboration avec le Népal pour divers contrats d'import-export, le plus important étant le tourisme. Les deux gouvernements étaient liés par la charte de la confiance, cela avait permis la libération du capitaine, avec pour preuve sa seule bonne foi. Son patron lui expliqua qu'il avait déjà l'appui des autorités, il avait téléphoné pour le leur demander. Leur seule faute était de n'avoir pas pris la peine de vérifier son identité avant de le mettre en prison. Le capitaine avait donc rendez-vous avec le député de Katmandou, pour des excuses en bonne et due forme, ainsi que pour bénéficier d'une aide dans son investigation.

Quelques heures plus tard, et après plusieurs appels téléphoniques dans les hôtels, aéroports, sociétés de taxis, et autres administrations du Népal, ils avaient retrouvé leur trace. En France, le téléphone sonna à nouveau dans le bureau du Général, qui commandait les services secrets français, et était directement sous les ordres du Président de la République. Le Général Gillemmin répondit :

— Oui, allô !

— Patron ! C'est le Capitaine Sargeret, j'ai retrouvé leur trace, ils sont au Tibet.

— J'en suis ravi, Capitaine. Vous voulez aller sur place ?

— Franchement, je ne sais que faire ! Ils vont au Mont Kailash, c'est une montagne sacrée. Je suis certain qu'ils vont mettre le monde en danger, il faut absolument les stopper. Mais ils y seront déjà et j'arriverai trop tard si j'y vais en avion. Pourrais-je avoir l'appui du gouvernement chinois pour les arrêter ?

— Vous êtes devenu fou, Capitaine ! Le Président ne demandera rien au gouvernement chinois, la situation est trop tendue entre nos deux pays. De plus, cela risquerait de créer un incident diplomatique, tout ça pour une certitude venant de votre part. Je ne prendrai jamais ce risque. D'autant plus que vous vous êtes déjà trompé plus d'une fois. Ils ne vont pas s'éterniser là-bas, vous pouvez les attendre bien tranquillement où vous êtes, et vous les intercepterez à leur retour.

— Comme vous voulez patron, vous en prendrez la responsabilité s'il se passe quelque chose de grave, répliqua-t-il d'un ton résigné.

— Oui, j'en prends bonne note, et l'entière responsabilité, Capitaine. Arrêtez de m'appeler patron, cela m'énerve, vous êtes logé à la même enseigne que tout le monde, alors dorénavant ce sera mon Général. Enregistré, Capitaine ?

Il fit un court silence, se demandant pourquoi il réagissait de cette façon, puis il comprit et se rendit compte de la gravité de sa situation. Ils se considéraient comme des amis, or par sa façon de lui parler, il voulait lui dire que le Président de la République lui-même s'intéressait à cette affaire. Et peut-être même d'autres services parallèles pouvaient les avoir mis sur écoute...

— À vos ordres, mon Général. C'est vrai, finalement c'est un peu tiré par les cheveux toute cette affaire. Bon ! J'attends leur retour

au Népal, et nous les questionnerons en France. Je vous tiendrai informé, mon Général. Merci de m'avoir sorti de prison.

— C'est mon travail, Capitaine, mais faites quand même en sorte que cela ne se reproduise pas. Tenez-moi bien au courant de l'évolution de cette affaire, et de vos faits et gestes. Au revoir, Capitaine, à bientôt.

— À vos ordres, mon Général. Au revoir.

Ils raccrochèrent. Le Capitaine Sargeret s'assit sur le canapé se trouvant à côté de lui, prit sa tête dans ses mains. Rosana et Steven, inquiets de le voir ainsi, se regardèrent à nouveau. Ils s'approchèrent de lui :

— Ça va, mon Capitaine ? demanda Rosana.

Il leva la tête, soufflant profondément, le regard perdu.

— La situation est très grave. Le boss m'a demandé de l'appeler Général, vous vous rendez compte ! Vous savez ce que cela veut dire ?

— Heu... Non, mon Capitaine, répondirent-ils.

— Oui, bien sûr, vous ne pouvez pas savoir. Nous étions certainement sur écoute, par un service parallèle au nôtre, commandé par le Président lui-même ! D'autres gouvernements s'intéressent à eux, je pense qu'ils veulent se servir de moi pour savoir ce qu'ils tramant, ensuite ils m'écarteront de cette affaire. S'ils réussissent à leur mettre le grappin dessus, je les plains...

— Pourquoi, mon Capitaine ? Après ce que ce type vous a fait, ce serait mérité, répliqua Steven.

— Oui, certainement, Lieutenant, cependant il s'est simplement défendu. Vous croyez vraiment qu'ils méritent de devenir des cobayes de laboratoire ? Steven hocha la tête. Bon ! Nous les attendrons. Dès qu'ils seront de retour du Tibet, nous le saurons, et nous les ferons arrêter par les autorités népalaises. Ensuite, nous les ramènerons en France. C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Sans perdre de temps, il demanda à l'agence de voyage, de le prévenir quand Michel GELIONT et Stella BERCHENET seraient dans l'avion de retour au Népal. Il demanda aussi aux autorités locales de se tenir prêtes pour les capturer. Le Lieutenant Steven et l'Adjudant Rosana décidèrent de rester avec lui pour le soutenir...

*

Ils arrivèrent au camping de Darloun le cinquième jour, en fin d'après-midi.

Le lendemain matin, la caravane, constituée de yacks, chevaux et sherpas, était prête bien avant le groupe... Darloun était l'entrée d'une vallée se trouvant à l'ouest du Mont Kailash. C'était aussi le point de départ du circuit de pèlerinage autour de cette montagne sacrée, vénérée par quatre religions différentes¹. Ils étaient douze touristes pour ce voyage, quatre Italiens, deux Américains, trois Anglais, un Norvégien, Michel et Stella. Elles étaient deux femmes, l'une d'elle était dans le groupe des Italiens. Michel s'était levé le premier. Assis sur une grosse pierre devant le petit chalet, il contemplait les montagnes avoisinantes, et surtout le lac du camping, qui lui rappelait le lac Manasarovar². Ce nom résonnait et étincelait comme un cristal dans son esprit, mais pourquoi ? Il l'avait lu sur la brochure et depuis, impossible de le chasser de sa tête. Il savait par instinct qu'il devait s'y purifier en se baignant dedans. Sur le dépliant, il était écrit : «

¹ . Religions vénérant le Mont Kailash: Les Bouddhistes, les Hindous, les Jâinistes et les Bôns.

² . Lac Manasarovar: Ce lac, situé près du Mont Kailash, est considéré par les Hindous comme étant une émanation de l'esprit de Brama, créateur de l'univers. Les Tibétains l'appellent Mapam Yumi, ce qui signifie: le lac des forces invincibles de Bouddha.

Mapam Yumi, le lac des forces invincibles de Bouddha », comme les Tibétains l'appelaient. L'écrin de l'émeraude était quelque part autour de la montagne sacrée, ou peut-être même dessus, toutefois comment le trouver, l'endroit était vaste. *Pourquoi les réponses m'arrivent-elles toujours au dernier moment ? Est-ce un processus pour me tester et protéger l'écrin ? Pourtant, j'ai l'émeraude, ce n'est quand même pas donné à tout le monde, ne serais-je pas encore assez pur.*

— *Arrête de te poser autant de questions, suis ton instinct, les réponses viendront à point*, dit une voix étrangement calme, venue de nulle part et de partout en même temps.

Il se leva, regarda autour de lui, ouvrant grand les yeux. Son cœur battait la chamade. Cette énergie télépathique lui disait quelque chose, pourtant il ne la connaissait pas.

— *Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ?*

Les minutes passèrent, mais aucune réponse ne lui parvint. Stella le rejoignit.

— Tu as entendu cette voix ?

— Quelle voix, mon petit cœur ? Ça va ? demanda-t-elle inquiète, fronçant les sourcils. Tu as l'air perturbé !

— J'étais dans mes pensées, me demandant pourquoi j'avais du mal à chasser de mon esprit le nom du lac Manasarovar, et là, j'ai entendu une voix me disant d'arrêter de me poser des questions, et de suivre mon instinct.

— Elle n'a pas tort cette voix, tu te poses beaucoup trop de questions. C'était peut-être les ascètes de la montagne sacrée, on les appelle les fantômes invincibles de Bouddha.

— Quoi ! Mais... Comment connais-tu leur existence ?

— J'ai lu un passage les concernant sur Internet, à l'hôtel à Katmandou, pendant que tu te prélassais dans ton bain, dit-elle avec un large sourire.

— J'y crois pas ! J'ai jamais vu qu'ils avaient Internet dans cet hôtel, c'est fou ça.

— Hé bien moi, je l'ai vu, j'ai même consulté toutes les informations sur le Mont Kailash, au cas où... dit-elle avec un air malicieux.

— Alors toi, tu me surprends de jour en jour, ma jolie rose adorée. Il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement...

— Et que disait Internet sur ces fantômes ?

— Peu de choses à vrai dire. Il est donné à peu de personnes de les voir, ou de les entendre, seuls certains êtres très spirituels peuvent communiquer avec eux, et ils en parlent plutôt rarement. Le plus important à retenir à leur sujet, c'est qu'ils seraient les gardiens de cette montagne sacrée.

— Tu sais quoi ?

— Oui, tu es fier de moi ?

— Oui, entre autre. Tu sais, je me pose peut-être beaucoup de questions, cependant il y en a une que je ne me poserai jamais. Sans toi, je ne serais rien. Je t'aime plus que ma vie, et cette question aussi je ne me la poserai jamais, je préférerais encore mourir. Depuis que je suis avec toi, tout est si beau dans mon cœur, si tu savais, ma jolie rose...

Émue par ses mots, elle ne sut quoi répondre et se contenta de lui caresser la joue puis de l'embrasser passionnément en se serrant fort contre lui. Le reste du groupe sortit du chalet ; les sherpas, suivis du guide, les rejoignirent avec les yacks et les chevaux, interrompant leur étreinte.

— *Je t'aime de tout mon cœur...*

Il prit sa main, la porta à sa bouche, et l'embrassa tendrement. Un périple de six jours de marche aller-retour les attendait. Le premier jour fut difficile pour tout le groupe. Le chemin était vallonné, ils marchèrent pendant pratiquement neuf heures de

façon ininterrompue. Ils arrivèrent, les jambes tétanisées, et établirent leur campement au pied du col du Dröma la. Presque tous avaient mal d'avance en voyant les 5750 mètres de ce fameux col à franchir, le lendemain matin très tôt. Ils firent un feu, et la plupart d'entre eux se couchèrent de bonne heure, car l'air pur et cette longue journée de randonnée les avaient exténués.

Le lendemain matin, ils commencèrent l'ascension avant le lever du soleil. Quand celui-ci fit son apparition à l'horizon, tous s'arrêtèrent pour contempler ce magnifique spectacle. Au fur et à mesure qu'il montait dans le ciel, il se reflétait sur différentes montagnes, formant un formidable jeu d'ombre et de lumière... C'était d'une beauté fantastique. Même les sherpas souriaient face à ce somptueux décor. Ils le considéraient comme un cadeau de la vie, offert selon eux seulement à ceux sachant apprécier la nature. Les heures passaient, la montée du col devenait de plus en plus difficile; le soleil baissait dans l'estime de tous, car à cette altitude, il était très chaud et brûlait la peau. L'arrivée au sommet donna un double plaisir à tous, c'était le moment choisi pour faire la pause casse-croûte. Il était 14 heures, l'appétit ne manqua à personne. Stella souffrait beaucoup du manque d'oxygène, elle tremblait de tout son corps, comme si elle luttait contre une force invisible. Michel essayait de savoir quel était son mal, pour l'aider au mieux, or elle ne disait rien ni ne se plaignait. Le guide lui parla du mal des montagnes, ses symptômes en étaient la parfaite représentation, et elle pouvait faire une embolie cérébrale à chaque instant. Il fallait la surveiller de très près en permanence. Elle tremblait de plus en plus, comme si son corps l'abandonnait. Ils s'isolèrent du groupe, Michel apposa ses mains délicatement sur la tête de sa bien-aimée. Une lumière verte luminescente sortit de ses mains, enveloppant tout le corps de Stella. Ses tremblements se calmèrent, elle prit une profonde inspiration, il

enleva ses mains et le rayon disparut. Il resta assis quelques minutes près d'elle sans la quitter du regard, puis lui demanda :

— Comment ça va ?

— Bien, incroyablement bien, merci, dit-elle, l'embrassant tendrement. Je ne me serais jamais doutée qu'un jour le manque d'oxygène puisse me faire souffrir à ce point ! Mais d'où te vient cette formidable énergie ?

— Ah! Chacun ses secrets... Je blague ! C'est l'amour, et l'énergie de l'émeraude, je crois. Elle croît en moi, plus on s'approche de l'endroit où elle doit être déposée, plus elle m'inonde d'énergie.

— Hé bien, j'en suis fort heureuse, je me sens vraiment mieux et en pleine forme, mon petit cœur. Hum, merci encore. Nous rejoignons les autres ?

Il se leva, l'aïda à se remettre debout, et ils retournèrent vers le groupe. Leurs compagnons de voyage regardèrent tous Stella avec étonnement car elle allait beaucoup mieux. Le guide mourait d'envie de lui demander comment elle avait guéri, mais il n'osa pas. Chacun finit de déjeuner dans un silence où seule la légère bise régnait en maître. Ils prirent une pause d'une heure, puis continuèrent tranquillement leur route, dévalant la longue descente du col. Trois heures plus tard, ils étaient en bas. Après quarante minutes de marche soutenue, ils établirent leur nouveau campement un peu avant Dzutrül Phug, la grotte de Milarépa. Leur deuxième nuit dans les montagnes tibétaines fut encore douloureuse de courbatures. Aucun des membres du groupe ne se fit prier pour aller se coucher.

Le lever du troisième jour fut encore plus pénible que les deux précédents, les muscles endormis étaient durs comme du bois. Malgré tout, le moral était au beau fixe pour la plupart, ils allaient enfin pouvoir découvrir et admirer la fameuse montagne sacrée,

ainsi que le lac Manasarovar. Ils partirent une heure après le lever du soleil. Le début fut un peu laborieux. Sans s'en rendre compte, deux heures plus tard, juste après avoir contourné une paroi rocheuse, ils se trouvèrent déjà en face du lac Manasarovar. Et juste au-dessus, le Mont Kailash imposait sa prestance par la forme généreuse de ses courbes sacrées. Les sourires se lisaient sur tous les visages. Michel était comme envoûté par ce paysage; il déposa son sac à dos sur le sol, à quelques mètres de la rive du lac. Il commença à se déshabiller tout en continuant de contempler le Mont Kailash.

— Que faites-vous ? demanda le guide, surpris.

— Je vais purifier mon corps et mon esprit dans le lac. C'est la coutume, non ? Tu te baignes avec moi, mon amour ?

Stella le regarda, mais elle fit la grimace pour lui manifester son refus. C'était un peu froid pour elle. Deux hommes du groupe se déshabillèrent aussi et le suivirent.

— La vraie coutume, c'est de se baigner avec pour seul habit, un linge blanc autour de la taille. Et de faire ensuite une prière à Brahma ainsi qu'à Bouddha, expliqua le guide.

Michel sourit quand il enleva son pantalon... Il avait pensé au linge blanc. Il s'accroupi, salua en même temps le lac et la montagne sacrée, tout en pensant aux deux Dieux. Il se releva, trempa d'abord les pieds. Elle devait être très froide car il mit plusieurs minutes pour entrer seulement jusqu'aux mollets. Quant aux deux autres, ils abandonnèrent après s'être seulement mouillés les orteils. Les quatre Italiens riaient beaucoup, ils se moquaient de lui et prenaient des paris pour savoir s'il allait entrer en entier dans ce lac ou pas. Stella ne comprenait pas un mot de leur langue, cependant elle avait très bien compris qu'ils se moquaient de lui, et cela l'énervait.

— *Fais le vide dans ton esprit, respire profondément. Tu peux y arriver, j'en suis sûre !* lui dit-elle par télépathie, avec conviction. Il se retourna, lui sourit, et fit à nouveau face au Mont Kailash. Il leva les deux bras au ciel, ouvrit les mains tout en inspirant profondément. Au même instant, un vent venu de nulle part se mit à souffler... Les quatre Italiens, qui riaient encore, se regardèrent les uns les autres, et se turent.

D'un pas décidé, il avança, jusqu'à avoir de l'eau à la taille, puis au niveau du torse, et enfin jusqu'à la tête. Il disparut ensuite totalement. Trente secondes, une minute, une minute trente ! Stella, inquiète, s'approcha de l'eau, mais elle ne le voyait plus.

— Mon petit cœur, allez, remonte ! s'écria-t-elle la voix tremblante.

Cela faisait deux minutes maintenant, ce n'était pas normal. Elle cria aux hommes de faire quelque chose, or aucun ne se décidait à plonger. Soudain, sans réfléchir, deux des Italiens se mirent à l'eau tout habillés. Ils plongèrent, quand Michel remonta cinq mètres plus à gauche. Il attendit qu'ils remontent et leur dit en anglais :

— Alors, elle est bonne, non ?

Les deux hommes, tétanisés par le froid, sortirent tout grelottant. Cela fit rire tout le monde y compris le guide et les sherpas. Ils ne pouvaient plus s'arrêter de rigoler, se moquant gentiment d'eux. Le guide se tordait de rire, tapant sur sa cuisse :

— Vous étiez complices avec ta femme, vous êtes trop forts !

Stella riait joyeusement, heureuse de le voir vivant, et fière de sa blague. Ils rivèrent leurs regards l'un à l'autre, remplis d'admiration dans ce moment joyeux et de bonheur simple. Ils laissèrent exploser un bouquet d'émotion, et d'amour intense dans leurs yeux rayonnants de complicité. Il sortit de l'eau sans la quitter une seconde du regard, elle se jeta dans ses bras sans

hésitation et le couvrit de baisers fougueux... Le petit groupe frappait dans ses mains de les voir s'aimer autant. La force de leur amour n'avait échappé à personne.

— Tu les as bien eus, mon petit cœur, mais tu m'as fait très peur, j'ai vraiment cru qu'il t'était arrivé quelque chose !

Elle le serra fort dans ses bras, posant sa tête dans le creux de son épaule.

— Excuse-moi, je n'avais pas l'intention de te faire peur, mon amour.

Il l'embrassa tendrement dans le cou.

— Tu sais quoi ! Ils croient tous que tu étais de mèche avec moi, pouffa-t-il.

— Ah bon !

Elle éclata de rire, contaminant à nouveau les autres... Michel tenta d'expliquer au groupe le fin mot de l'histoire. Cependant, il dut renoncer car leurs rires ne s'arrêtaient plus, et d'autres préoccupations envahissaient son esprit. Il se sécha, se rhabilla, et fit signe à Stella. Elle s'arrêta instantanément de rire et se dirigea vers lui.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai parlé aux fantômes de Bouddha, chuchota-t-il.

Il prit sa main pour l'entraîner à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Sous l'eau, ils m'ont dit où était l'écrin, il se trouve au sommet de la montagne sacrée. Ils m'ont dit aussi que nous le reconnâtrions facilement. Par contre, il va nous falloir leur fausser compagnie, sinon ils ne nous laisseront jamais escalader le mont. Il me faudra aussi, je pense, user de ma force mentale pour monter là-haut, car ça n'a vraiment pas l'air facile. Enfin ! Nous verrons bien, selon la difficulté.

Stella fixa le sommet un long moment, puis le lac.

— Sais-tu ce qu'il va se passer au sommet, quand nous poserons la pierre sur son écrin ?

Il essaya de ressentir quelque chose, de comprendre, mais en vain.

— Franchement, je n'en ai aucune idée. Les fantômes m'ont simplement dit de garder notre amour intact au moment où nous déposerons l'émeraude. Cela va de soi. Mais bizarrement, j'avais l'impression de ressentir leurs doutes. Nous devons être joyau et écrin. Nous devons ensuite transmettre notre énergie à la pierre et à son réceptacle, de façon à ce qu'ils s'en nourrissent. D'après eux, si cela fonctionne, nous le saurons.

Cela doit certainement être un mécanisme assez complexe, qui enverra la force de notre amour sur toute la planète, pour tous les humains, et ils la recevront sans doute sous la forme de pensées collectives... En tout cas, j'ai confiance en cette force, car elle est animée par l'amour et la pureté.

Elle passa un bras autour de sa taille :

— Et moi, j'ai confiance en toi, mon petit cœur.

Il la regarda avec une infinie douceur, et l'embrassa passionnément. Il alla ensuite voir le guide, pour lui demander s'il pouvait faire le pèlerinage autour du Mont Kailash seul avec Stella, pour sceller leur amour comme pour un mariage. Il accepta sans discuter et lui donna rendez-vous au même endroit, dans 4 à 8 heures, leur permettant ainsi de faire une ou deux fois le tour du Mont Kailash. Sans perdre de temps, les deux tourtereaux prirent leur sac et continuèrent leur aventure. Leurs compagnons de voyage, surpris de les voir partir sans eux, demandèrent des explications au guide. Un peu étonnés par leur requête, ils les regardèrent s'éloigner sans mot dire.

Au bout d'une heure de marche plutôt rapide, ils arrivèrent au pied de la face est de la montagne sacrée. Son dénivelé était important, cependant c'était la face la plus appropriée à l'escalade. Michel

avait tout prévu, il avait pensé à prendre des piolets, une corde, et des crampons. Leur ascension était lente, ils assuraient chaque pas et prenaient le temps de bien respirer. La neige était peu dense, et même glacée par endroits. Par moments, ils marchaient sur la roche, elle avait un reflet d'un noir opaque, caractéristique de cette montagne, mais cela les obligeait aussi à déchausser leurs crampons. À mi-hauteur, ils aperçurent leur groupe longeant la paroi sur laquelle ils se trouvaient. Un des Américains leva la tête, et les surprit dans leur ascension. Leur nouvel itinéraire prêta à conversation pendant un long moment... Le guide était énervé au plus haut point, car il savait qu'ils ne seraient jamais à l'heure à leur point de rendez-vous. Gravier cette montagne était un sacrilège dans la religion tibétaine, de plus, c'était très dangereux. Cinq heures plus tard, ils se hissèrent par la seule force de leurs bras et de leurs jambes, exténués, sur le sommet. Ils restèrent plusieurs minutes à demi couchés, les jambes pendant dans le vide, essayant de recouvrer leurs forces.

— Ça va, ma jolie rose ? demanda-t-il encore essoufflé.

— Je t'avoue que je préférerais quand même le confort de ce petit hôtel dans la cambrousse brésilienne, avec sa forêt hostile !

Il tourna la tête, surpris de sa répartie ; elle lui sourit, puis ils éclatèrent de rire. Le sommet mesurait à peu près vingt-cinq mètres, sur une largeur de cinq mètres maximum. Quelque chose réfléchissait le soleil et brillait intensément à quelques pas d'eux. Curieusement, cela n'était aucunement visible d'en bas ! Ils se regardèrent, exaltés, puis se levèrent difficilement, mais une force incroyable semblait les porter. Ils s'avancèrent vers ce mystérieux rocher.

— Magnifique !

Stella fut éblouie. Sur un bloc de pierre était posé, ou fondu, car c'était difficile à discerner, une grosse gerbe de cristal de roche,

avec en son centre l'emplacement pour poser l'émeraude. C'était tout à fait incroyable. Cette gerbe était l'écrin. Chaque cristal qui en émergeait était taillé de sorte à ne laisser la place qu'à l'émeraude, et elle brillait de mille feux sous le soleil. À cette altitude, elle aurait dû être usée, ou bien, recouverte de neige, ou même altérée par le froid, mais ce n'était pas le cas. Ils sourirent de bonheur, et s'enlacèrent en sautant de joie. Il sortit ensuite l'émeraude de son sac à dos.

Il la prit dans sa main. Elle rayonnait d'une intense lueur verte lumineuse. Il tremblait d'émotion, car il savait qu'ils avaient réussi. Ils se regardèrent émus et complices comme au premier jour de leur rencontre.

— Tu es prête à accomplir notre destinée, ma jolie rose ?

Elle fit un court silence, pour éterniser cet instant magique.

— Oui, mon petit cœur adoré, tu ne peux pas savoir à quel point je t'aime. Merci d'avoir une âme si bonne, et d'avoir sauvé nos deux mondes.

Elle déposa un doux baiser sur ses lèvres, posa ensuite sa main gauche sur la gerbe de cristal, puis prit la main de Michel. Presque en même temps, il déposa l'émeraude sur son socle avec sa main droite et garda celle-ci posée dessus. Ils attendirent une réaction, or rien ne se produisit. Ils attendirent encore plusieurs minutes, mais toujours rien ! Ils se regardèrent, déçus.

— Nous avons dû oublier quelque chose.

Elle le fixa, désolée, soufflant d'un air las.

— Quoi ?

— Cela paraît évident, tu ne croyais quand même pas que ça allait fonctionner sans que nous nous investissions complètement.

— Je veux bien essayer, pourtant j'y ai mis toute mon âme. Allez, réessayons, dit-il déterminé.

Ils mirent chacun toute leur énergie, mais toujours aucune réaction. Leurs visages s'assombrirent, transformant leur sourire en un rictus de tristesse et de déception. Elle lâcha sa main, puis retira son autre main de la gerbe.

— Réfléchissons, que disait le texte en hébreux, tu te rappelles ?

— Heu... Oui... Qu'il fallait déposer l'émeraude sur son écrin, en l'énergisant par les quatre éléments, nos cœurs, nos âmes, notre amour, nos... Bon sang, c'est ça ! s'écria-t-il. Je dois faire comme avec la plaque au Sri Lanka, mais là, tu vas m'aider, ma jolie rose. Ils retrouvèrent le sourire, et se mirent à l'œuvre pour un autre essai. Ils se concentrèrent, disposèrent leurs mains de la même façon que lors des deux expériences précédentes.

— Par la force magique de l'eau, de l'air, de... Heu... Ce n'est pas la bonne manière ! Enlève ta main de la gerbe de cristal, mets-toi derrière moi, et pose tes mains sur mes épaules, s'il te plaît. Sans discuter, elle s'exécuta. Il prit plusieurs inspirations pour faire le vide dans son esprit, posa ses mains sur l'émeraude, et ferma les yeux.

— Par la force magique de l'eau et de nos deux corps, par la force magique de l'air et de nos deux pensées, par la force magique de la terre et de nos deux âmes, par la force magique du feu et de notre amour, nous sommes canal d'énergies pures. Les quatre éléments, et la vie en nous, doivent inonder cette émeraude avec son écrin d'énergie pure.

Alternativement, la pluie fit son apparition, suivie du vent, puis la terre trembla, ensuite un éclair transperça le ciel. Au même instant, il mit toute sa force télékinétique dans la pierre, tout en pensant à leur amour, à leur quête pour sauver la terre de la pollution. L'émeraude commença à rayonner plus intensément par-dessous, comme si elle diffusait une énergie dans la gerbe de cristal. Celle-ci se mit à rayonner à son tour, imitant l'éclat du

soleil, puis fusionna avec le rayonnement de l'émeraude. Soudain! Un rayon de couleur verte, avec des nuances luminescentes dorées et d'autres ressemblant aux rayons du soleil, sortit de l'émeraude et transperça le ciel. Il resta fixe pendant plusieurs minutes, transformant le ciel bleu en un éblouissant arc-en-ciel de lumières.

Ils pensaient le rayon fixe, or celui-ci, traversa plusieurs continents. Il fut observé par des milliards de gens, mais n'était repérable par aucun radar. Au même instant, tous les satellites gravitant autour de la terre furent mis hors service, ou brûlèrent par l'onde électromagnétique puissante du rayon. Il finit sa course au Pôle Nord où il traversa la calotte glacière jusqu'à plus d'un kilomètre en dessous de la surface. Là, l'étrange rayon trouva son point de chute: un gigantesque vaisseau spatial extraterrestre, enfoui sous la glace depuis des milliers d'années. L'émeraude en était la télécommande. Elle déclencha son mécanisme de mise en fonction. Michel avait encore la main sur la pierre, il comprit aussitôt ce qu'il se passait, la technologie avancée de ce mystérieux engin lui transmettait toutes les données de son fonctionnement par télépathie... L'engin avait été abandonné là volontairement par les mêmes extraterrestres ayant dessiné la fresque dans la caverne au Brésil, mais pour quelle raison ? Sa particularité en faisait un vaisseau de recherche et d'expérimentation scientifique sur les planètes qu'il visiterait, et non un vaisseau de guerre. Dans ce dessein, il transformait les noyaux des planètes, pour les mettre en conditions climatiques vivables pour cette race. *Alors nous serions issus de cette race ?* pensa-t-il convaincu. Pour réaliser ce projet, il enverrait un autre rayon d'énergie antigravitationnelle d'une technologie dépassant de loin la science humaine. Cependant, ce n'était pas sans danger, car chaque planète ne pouvait changer d'axe sur son noyau qu'un

certain nombre de fois, et la Terre ne le pouvait que trois fois. Or, elle avait déjà subi un changement de son axe, juste après la venue sur terre de ces êtres. *La préhistoire ! Alors c'est comme ça que les animaux préhistoriques ont été décimés.* Cela le fit paniquer ! Le danger était réel, cela pouvait détruire les humains, et ce n'était pas son but. L'ordinateur de bord du vaisseau le rassura : il avait des milliers de variantes dans sa façon de changer l'axe de la Terre, et des résultats fiables à cent pour cent... Michel visualisa quelques minutes ce qu'il y avait de meilleur pour la Terre à travers la télécommande télépathique, puis il lança le processus. L'ordinateur du gigantesque vaisseau programma les données, pour calculer la puissance du rayon, ainsi que l'inclinaison, le degré, et une multitude d'autres données scientifiques, chimiques, énergétiques et aussi magnétiques, avec lesquelles l'engin devait réaxer la terre dans l'espace. Cela fut enregistré instantanément dans les données de ce merveilleux outil de technologie avancée. Une sonde, faisant office de relais énergétique, sortit du vaisseau, s'enfonça dans la glace pour ensuite continuer dans la Terre et s'approcher de son noyau au plus près. Pendant ce temps, la glace fondait autour de l'engin spatial. Il augmenta encore sa température, et commença son ascension pour remonter à la surface de la Terre. En seulement quelques minutes, la sonde était en place, et le vaisseau se tenait prêt à un peu plus d'un kilomètre dans le ciel. Il déploya un anneau en métal, large d'un mètre, d'une hauteur de cinquante centimètres, et d'un diamètre de trois cents mètres environ, qui commença à tourner autour de lui, gravitant dans tous les sens. À mesure que la vitesse de l'anneau augmentait, il aspirait l'énergie de leur amour, de la terre, des planètes du système solaire, et même de l'univers. Le rayon entre l'émeraude et le vaisseau disparut. Instantanément, une intense lumière se forma autour de l'anneau et du vaisseau, ressemblant

à la lumière du soleil. Deux autres rayons, plus intenses, plus lumineux, avec les mêmes nuances de couleur que le premier, sortirent de l'anneau. L'un s'enfonça dans la glace, l'autre transperça le ciel. L'un rejoignit la sonde, puis, de celle-ci, s'éparpilla dans la terre ainsi que dans son noyau, tandis que l'autre traversa la couche d'ozone et s'éparpilla dans l'atmosphère, en orbite autour la Terre, l'enveloppant de son énergie protectrice. En quelques secondes, le ciel changea de couleur, il devint presque rouge avec des nuances de vert, le tout mélangé à la lumière du soleil.

Des éclairs d'une violence rare déchirèrent le ciel, la Terre trembla partout. C'était le chaos sur la planète. La Terre ne faisait pas que trembler, elle changeait de place dans l'espace, ce qui enleva sa gravité. Normalement, tous les êtres vivants auraient dû être décimés, cependant le mystérieux rayon les protégeait. Les océans, les mers, les volcans, les failles auraient dû se déchaîner pour tout dévaster, or rien de tout cela n'arriva. Pendant plus de cinq minutes, la population de toute la planète fut sujette à ce tableau d'apothéose sans être en danger, mais impuissante face à ce phénomène. La terre trembla jusqu'à sept sur l'échelle de Richter, seuls les bâtiments et les structures en mauvais états s'effondrèrent. Comme sur la lune, les gens pouvaient presque s'envoler, la gravité n'était plus présente, chaque pas ou secousse les propulsait à des distances incroyables. Les gouvernements de chaque pays avaient lancé l'état d'alerte maximum, mais devant l'incapacité de communiquer car n'ayant plus ni satellites ni électricité, ils étaient tout aussi impuissants face à cet étrange cataclysme... Les deux rayons s'évanouirent aussi instantanément qu'ils s'étaient créés. Michel observait le spectacle visuellement et par la pensée, ébahi d'une telle technologie. Stella contemplait aussi la scène, stupéfaite, et se

demandait bien ce qu'il se passait. Ils se tenaient à la roche, quand tout aussi subitement, le tremblement de terre s'arrêta, et le ciel redevint normal. En moins d'une minute, le vaisseau spatial traversa l'océan, l'Europe, l'Orient, et se figea en aplomb de la montagne sacrée à quelques mètres d'eux. Stella, surprise, et aussi angoissée par ce gigantesque engin, se blottit contre l'homme de sa vie.

— Que se passe-t-il, mon petit cœur ? demanda-t-elle la voix tremblante.

— C'est fini. Nous avons réussi, le monde est sauvé de la pollution et nous allons connaître un monde nouveau ! s'écria-t-il heureux.

— Tu es vraiment sûr, comment le sais-tu ?

— Bien oui, je pense, je fais confiance à la technologie de ce vaisseau spatial !

— Et que fait cet engin ici ?

— Il est ici par ma seule volonté. Nous devons le cacher quelque part, je ne peux pas le laisser à la merci des humains.

— Nous ? ! Il est hors de question que je monte dans ce truc ! Tu peux le renvoyer là d'où il vient avec l'émeraude, non ?
répliqua-t-elle d'un ton sec.

— Mais que t'arrive-t-il ?

Elle le fixa, les bras croisés, l'air énervé, sans répondre. Il continua :

— Non ! Je ne peux pas le renvoyer d'où il vient avec l'émeraude, car la glace a fondu là où il était, et il faut que nous cherchions un autre endroit où le cacher.

— Si je ne viens pas avec toi, alors tu m'abandonneras peut-être ? Laisse-le là, et puis c'est tout...

— Je ne t'abandonnerai jamais, ma jolie rose, tu sais à quel point je t'aime, mais essaye de comprendre ! Nous ne pouvons laisser

cette technologie aux humains, répondit-il, désespéré d'avoir à prendre une telle décision.

— Oui, je comprends. Cet engin a plus d'importance que moi ! Je croyais que tu m'aimais vraiment, mais le pouvoir à plus d'importance pour toi. Je comprends, rassure-toi, et je ne t'imposerai aucun choix.

Une lumière fluorescente, rose et dorée, illumina et enveloppa son corps, puis dans un feu d'artifice de couleurs, elle se transforma en petite fée. Ébloui par cette explosion de lumière, il ne trouva aucun mot, ni le temps, pour la convaincre du contraire. Elle flottait dans l'air, grâce à ses petites ailes ; elle le fixa, l'air grave :

— Tu vois, j'attendais ce déclic pour t'avouer que notre amour est impossible, je suis une vraie fée et franchement, je ne te vois pas vivre à mes côtés, juste pour ma présence ! ajouta-t-elle la voix émue, triste, et les yeux étincelants de larmes. Adieu, Michel, je te remercie pour tout ce que tu m'as donné, et pour avoir sauvé nos deux peuples.

— Mais...

Sans lui laisser le temps de répondre, ou de la retenir, elle s'envola et s'éloigna à une vitesse incroyable. Effondré, il essayait de croire qu'elle lui faisait une farce, cependant elle n'avait nullement l'habitude de blaguer. Il s'assit sur une petite pierre, s'adossa à la roche où était posée la gerbe de cristal. Il essayait de rassembler ses idées, mais il s'effondra, en larmes. Il resta plusieurs heures assis là, sans réaction, le regard dans le vide...

Aussi rapide que le vent, il se leva, commanda par la pensée une ouverture au vaisseau. Celui-ci le dématérialisa pour le matérialiser à l'intérieur. L'appareil monta dans le ciel et décampa à la vitesse de la lumière...

*

* *

Partie IV La magie de l'amour, passions éternelle (le Feu)

Le chaos régnait toujours dans tous les pays du monde, les humains se retrouvaient seuls, et confrontés à eux-mêmes. Ils essayaient de tout reconstruire doucement, remettant l'électricité partout, cependant sans moyen de communication, cela s'avérerait très long. Les États-Unis, la Russie, ainsi que tous les grands pays de l'Europe et de l'Asie, s'activaient pour remplacer tous les satellites de communication en priorité. Ils étaient aussi confrontés aux nombreux pillages, et devaient faire régner l'ordre partout. Miraculeusement, malgré la chute de nombreux bâtiments, peu de morts étaient comptés.

Au début du deuxième jour de ce monde nouveau, les pays riches en pétrole constatèrent la mauvaise nouvelle : il n'y avait plus d'or noir dans les profondeurs terrestres. Leurs réserves n'étaient plus que de trois semaines, une grande partie avait été détruite pendant le tremblement de terre, la panique augmenta le chaos. Que s'était-il passé ? Paralysés dans leur recherche d'une explication, par manque de transmissions, ils furent les premiers à réutiliser le morse...

Les êtres humains s'aperçurent que d'autres phénomènes étranges avaient fait leur apparition. Entre autres, le soleil leur paraissait moins intense, n'était-ce qu'une impression ? L'air aussi paraissait différent, comme plus léger et vivifiant. Les scientifiques, les astronomes de chaque pays essayaient de comprendre ce phénomène, mais surtout ce qui en résultait, grâce à leurs télescopes et leurs faibles moyens restants...

*

Deux jours après avoir quitté Michel, Stella avait rejoint son père, sa sœur et les elfes. Elle ne leur dit presque rien de son périple de plusieurs mois. Elle restait isolée à l'entrée du bois et des deux mondes. Remplie de tristesse, elle pleurait le jour et la nuit, attendant son retour.

C'était le quatrième jour qu'elle passait sans lui, d'un soi-disant monde nouveau, ayant abattu le sien. Elle était assise contre un arbre et guettait désespérément si Michel surgirait de derrière un arbre ou s'il arriverait en courant à bras ouverts vers elle, mais il ne venait pas. Elle resta encore assise là de longues heures, sans manger ni boire, se desséchant comme une rose qui fane. Les elfes allumèrent un grand feu pour faire un festin au centre de la forêt, l'odeur savoureuse des mets de la nature lui manquait tant. Cela lui enleva un peu de tristesse, et elle décida de se joindre à eux. Shanti, son père, l'attendait à l'orée du bois, ne sachant que faire pour la consoler. Elle s'immobilisa devant lui, le fixa, et essaya de lui sourire, puis elle s'effondra en larmes dans ses bras.

— Oh ! Ma fille, je t'aime tant, mais que s'est-il passé pour que tu sois si triste ? demanda-t-il, les yeux ruisselant d'émotion.

— Je l'aime trop, papa... Je l'aime tellement, je ne peux vivre sans lui... Je suis partie en pensant qu'il allait me suivre... Mais... J'ai été trop idiote ! J'ai mis en péril l'avenir de la Terre... Pour notre amour, mais... J'aurais dû partir avec lui plutôt que de lui faire une scène, sanglota-t-elle.

— Là... Ce n'est rien... Sais-tu où il est ?

Elle sécha ses larmes.

— Non. Je ne ressens même plus ses pensées ! Il est parti dans ce vaisseau spatial, c'est certain. Je ne suis même pas sûre d'avoir réussi notre mission.

— Si, vous avez réussi avec succès, ma fille.

Il la serra à nouveau dans ses bras avec émotion.

— Ah bon ! Mais comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu. C'est incroyable, ce que vous avez fait ! Le pétrole et l'uranium se sont mélangés à d'autres substances chimiques pour faire une sorte d'engrais régénérant la terre. Cela va obliger les humains à chercher autre chose que le pétrole et l'uranium comme énergie première. S'ils ont enfin l'intelligence de développer une énergie non polluante en remplacement, alors notre planète pourra s'épanouir encore bon nombre d'années. En plus, vous avez aussi réussi, par je ne sais quel moyen, à régénérer la couche d'ozone, et ça, c'est très fort ! Est-ce grâce à cet engin spatial ?

— Oui, je crois, mais notre amour et notre énergie y sont aussi pour quelque chose, répondit-elle, cachant sa tristesse.

Papa, je dois t'avouer quelque chose...

— Quoi, ma fille ?

— Si j'avais su avant que le prix de cette réussite était de le perdre, jamais je ne l'aurais fait.

— Arrête de dire des bêtises, ma fille. Tu es aveuglée par l'amour, la réussite impose toujours des sacrifices, et puis, sans cet amour, vous n'auriez jamais réussi. Tu sais, il y a un proverbe qui dit : la magie de l'amour est une passion éternelle...

Elle resta silencieuse quelques instants, puis se dirigea vers les elfes, Shanti à ses côtés.

— Tu penses qu'il reviendra, papa ? demanda-t-elle en marchant.

— J'aimerais te dire oui, ma fille, cependant c'est difficile à dire, il a une très grande responsabilité maintenant avec cet engin, et c'est un être humain avide de pouvoir. Il va être tenté de découvrir d'autres mondes, et d'avoir tous les pouvoirs. Enfin ! Son cœur choisira le destin correspondant le plus à son bonheur.

Elle baissa la tête, essayant de cacher sa tristesse. Shanti mit son bras autour de ses épaules pour la consoler.

— Oh ! Au fait, j'ai vu Sandra à Chicago, elle t'embrasse fort. Elle m'a dit qu'elle t'aimait, et elle passera bientôt nous voir.

Elle retrouva son si joli sourire. Mais ses mots firent à Shanti l'effet d'un électrochoc. Cela faisait si longtemps qu'il ne l'avait vue. L'émotion de revoir son visage dans ses pensées fut tellement forte qu'il ne put répondre de suite.

— Papa, ça va ? Tu n'es pas heureux d'avoir de ses nouvelles, s'inquiéta-t-elle.

— Oui, ça va. Je suis juste ému, cela fait si longtemps. Lui as-tu transmis mon message ? questionna-t-il la voix tremblante d'émotion.

— Oui, elle était très heureuse de tes mots, et d'avoir eu de vos nouvelles. Nous avons passé une journée entière ensemble, c'était un formidable moment de bonheur, s'écria-t-elle, souriante de joie.

Elle passa une partie de la nuit autour du feu à raconter leur périple à son père, sa sœur, et aux elfes. Son visage expressif illuminait ses yeux de bonheur chaque fois qu'elle se remémorait leur amour et qu'elle parlait de Michel. Cependant, quand elle partit se coucher, le vide à nouveau s'installa de ne plus sentir sa main dans la sienne, de ne plus sentir son corps contre le sien, et surtout de ne plus sentir son cœur battre pour elle. À nouveau, elle inonda ses jolis yeux vert émeraude de larmes de tristesse...

*

Le septième jour de ce monde nouveau ressemblait aux précédents depuis la nuit des temps. Pourtant, au centre de la forêt, une jolie fée au cœur fidèle avait rendez-vous avec une promesse. Elle attendait le coucher du soleil pour ne pas être dérangée dans son désir ardent d'en finir avec cette souffrance rongant son cœur

amoureux. Elle avait pensé à cacher deux bougies de sa confection, et une pointe faite dans la branche d'un arbre, taillée deux jours plus tôt avec une pierre tranchante. Elle prit le tout au passage, et se dirigea à la petite fontaine Sainte Anne, située entre les deux mondes. C'était le seul endroit où elle adorait venir pour penser à lui quand il était loin d'elle. Elle n'était plus qu'à une quarantaine de mètres, quand soudain, elle s'arrêta, surprise. Le petit autel, érigé en la mémoire de cette sainte, scintillait de multiples petites lumières. *C'est pas vrai ! Il y a quelqu'un qui prie, c'est bien ma veine*, pensa-t-elle, intriguée et tourmentée. Elle fit un détour, et se cacha pour voir qui cela pouvait bien être. Personne ! *C'est étrange, c'est bien la première fois que je vois des bougies allumées ici !* Elle resta immobile et observa les alentours. Elle écouta chaque bruit, pendant une dizaine de minutes. Elle dut se rendre cependant à l'évidence, elle était seule. *Des gens ont dû venir prier ici, et ils ont laissé les bougies éclairées, c'est très joli.* Elle sortit de son buisson, s'approcha de l'autel, éblouie par toutes ces flammes. Des centaines de bougies illuminaient l'autel, devant, sur les côtés, sur le dessus, partout. *C'est vraiment magnifique !* Elle considéra ses deux malheureuses bougies, et sourit. Elle les alluma quand même, trouva une place pour les poser, en poussant une feuille de papier pliée en deux au pied de la statue, devant elle. Elle s'agenouilla devant l'autel, prit le couteau en bois de fortune dans ses deux mains, et posa la pointe sur son cœur. Elle fixa la feuille de papier, étrangement elle sentait une présence, comme si elle était observée.

Cela la gêna. Elle observa attentivement à nouveau chaque fourré, chaque buisson autour d'elle, mais rien. Elle fixa une seconde fois cette lettre posée là. Elle se demandait bien quel était son contenu, cependant elle n'osa la lire. Intriguée, elle baissa son couteau en

bois, puis se leva. Elle regarda encore une fois autour d'elle pour voir si quelqu'un venait, ou si quelqu'un l'observait, mais toujours rien. *Après tout, personne n'en saura rien si je regarde ce qu'il y a d'écrit sur cette lettre, et puis s'ils n'avaient pas voulu qu'on la lise, ils auraient mis une enveloppe, ou ils ne l'auraient pas laissée là.* Elle se convainquit elle-même dans ses pensées pour n'avoir aucun remord. Elle s'avança devant l'autel, déplia la lettre.

Ma jolie Rose,

— Mon petit cœur ! s'écria-t-elle émue.

Elle se retourna, pensant peut-être le voir derrière elle, mais non. Curieuse, elle reprit la lecture de cette lettre écrite par les mains de l'homme de sa vie.

Ma jolie Rose,

Je t'aime... Je ne te le dirai jamais assez. Quand tu es partie, tu ne m'as pas laissé le temps de te donner ma réponse ! Je serais parti avec toi et j'aurais laissé ce vaisseau spatial à la merci des humains, car tu es plus importante que tout à mes yeux. Si seulement tu pouvais voir dans le jardin secret de mon cœur, comme tu y es fleurie, unique et rayonnante de beauté, ma jolie Rose. Tu parfumes mes pensées à chaque seconde, je t'aime pour l'éternité.

Les larmes envahirent ses jolis yeux verts, elle interrompit sa lecture. De savoir qu'il était venu ici sans qu'elle l'ait vu, et être partie sans lui laisser une chance de répondre sur cette montagne, lui donna envie de crier son désarroi...

— *Je t'aime de tout mon cœur de fée, mon petit cœur.*

Elle sécha ses larmes, et reprit sa lecture.

Quand tu t'es transformée puis envolée comme une fée, j'ai pleuré, j'ai saigné au plus profond de mon cœur, j'ai pris conscience de tes mots, qui m'ont transpercés. Je suis resté plusieurs jours à douter, puis j'ai repensé à ta promesse, et là, j'ai eu encore plus mal ! Je t'aime plus que tout au monde, ce n'est pas seulement ton apparence physique. J'aime ta présence, ton cœur, ton âme, tout de toi. Enfin ! Je veux te faire comprendre que je ne peux vivre sans toi, ma jolie fée.

Malgré tout, je me demande si toi, tu veux vraiment que je vive près de toi. Te rappelles-tu la première fois, quand nous nous sommes parlé ? C'était tellement romantique, je ne l'oublierai jamais !

— Oui ! gloussa-t-elle entre rire et larmes, sans réfléchir, interrompant sa lecture.

Tu vois, mon doute vient de là, ma jolie Rose ! À ton avis, où suis-je à ce moment précis ?

Je t'aime de toute mon âme et de tout mon cœur, ma jolie Rose.

Elle relut la dernière phrase de cette lettre, son cœur de fée battait la chamade, puis elle rassembla ses idées. S'il avait été là, elle l'aurait senti ou un petit bruit l'aurait trahi. Elle se retourna, peu convaincue. Il était là, devant elle, à une vingtaine de mètres, souriant de bonheur avec une rose à la main.

— Mon petit cœur !

Elle lui fit un large sourire, lâcha la lettre, s'élança sans retenue et courut dans sa direction en criant de joie.

— Ma jolie rose, non !...

Elle sauta dans ses bras, ils basculèrent et tombèrent en arrière. Ils s'embrassèrent un long moment, puis elle le regarda tendrement.

— Tu m'as terriblement manqué, tu sais. Pardonne-moi d'être partie comme ça, je voulais savoir si tu m'aimais vraiment. Pardonne-moi aussi d'avoir douté de ton amour ! Si j'avais su à quel point cela allait nous faire souffrir, alors sois sûr que je m'en serais abstenue.

— Tu es pardonnée, ma jolie rose, mais ça va te coûter très cher !

— Comment ça, ça va me coûter très cher ? Au fait, oui, je veux que tu vives avec moi. Tu n'as pas l'intention de repartir j'espère ? dit-elle, reprenant un air grave.

— Non, bien sûr que non ! Je t'aime trop, je me demande même pourquoi je n'ai pas eu la force de te retenir, et pourquoi je n'ai rien dit pour te dissuader de partir quand nous étions sur cette montagne sacrée. Enfin ! Le principal, c'est d'être à nouveau réunis. Tiens, c'est pour toi, dit-il, tendant la rose.

— Oh ! Merci, c'est une adorable attention, répondit-elle, et elle l'embrassa à nouveau. Ouh, je ressens ton cœur qui bat si vite ! Oh, toi, tu as quelque chose à me demander ?

— Je ne peux rien te cacher ! Euh... En fait... Écoute, si tu ne veux pas, ce n'est pas grave...

Elle sourit, comme si elle savait déjà ce qu'il voulait lui demander.

— Ma réponse est oui, quoi que tu me demandes, mon petit cœur. Si tu pouvais voir, toi aussi, quelle place tu as dans mon cœur, et à quel point je t'aime, tu n'hésiterais pas un instant à me dire tes pensées.

Elle déposa un doux baiser sur son front, puis sur ses lèvres. Il prit une profonde inspiration :

— Stella, ma jolie Rose d'amour, nos âmes sont déjà liées par une force mystérieuse, et aussi par l'amour. Peu importe que nos deux

corps ne puissent être liés dans la vie de tous les jours. Je suis rempli de bonheur par le simple fait d'être près de toi, et je t'aime pour l'éternité. Il fit un court silence. Veux-tu te marier avec moi, et être ma femme pour la vie ?

— Nous marier ! s'exclama-t-elle surprise, les yeux pétillants de bonheur.

— Oui...

Elle fit un court silence, qui lui sembla une éternité, les animaux de la forêt l'accompagnèrent dans son mutisme, et cela donna une dimension frissonnante à ce moment d'émotion. Puis elle laissa exploser sa joie:

— Ouiiiiii, je veux être ta femme, mon petit cœur.

Elle se laissa tomber sur lui pour l'étreindre amoureusement... Des applaudissements survinrent derrière eux. Surpris, ils relevèrent la tête. Des dizaines de torches scintillaient tout autour d'eux, c'était les elfes, Shanti et Eléa, les félicitant de cet extraordinaire amour.

— Tu ne comptes quand même pas te marier avec ma fille, sans me demander mon approbation ? s'écria Shanti d'un air grave, et très sérieux.

Les applaudissements cessèrent, un autre silence s'installa dans la forêt. Michel fixa Stella, étonné que Shanti parle. Stella lui sourit pour le mettre en confiance. Elle se leva pour le laisser se lever à son tour, ils essayèrent la terre de leurs pantalons. Michel s'approcha de Shanti, lui sourit:

— Bonjour, Shanti. Je suis heureux de vous revoir. Vous savez, nous avons vécu des événements incroyables, avec Stella, ces derniers mois. Et nous aurons beaucoup de mal à les oublier aussi. Depuis ma naissance, j'ai vu beaucoup de belles choses et de moins belles aussi. J'ai rencontré de grandes âmes, des minables aussi, or la plus belle chose et la plus grande âme qu'il m'ait été

permis de voir et de connaître jusqu'à aujourd'hui, et qui restera gravée à jamais dans mon cœur jusqu'à l'éternité, c'est celle de votre fille, Stella. Vous... Les larmes envahirent ses yeux amoureux, il transmit un frisson d'émotion intense dans la petite communauté des elfes, ceux-ci l'écoutaient attentivement. Vous saviez que sans elle je ne réussirais pas, hein ? Il interrompit quelques secondes son discours, pris par l'émotion, et pour sécher ses larmes. Je ne sais pas si je la mérite, Shanti, cependant il y a une chose dont je suis sûr : mon cœur est épris d'elle ! Mon cœur, vous le connaissez, il est honnête, pur, bon, et clairvoyant, alors quand je vous dis que je l'aime plus que tout au monde, vous pouvez me croire. Stella pleurait de bonheur, tellement fière et émue des mots de son amoureux, cela la flattait au plus profond de son cœur. Maintenant, futur beau-papa, en âme, cœur et conscience, devant ma bien-aimée, devant le monde des elfes, et devant Eléa, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille, Stella.

Shanti le considéra avec respect, il essayait de sourire, toutefois ses mots sincères l'avaient ému, et il semblait chercher les mots adéquats pour lui répondre.

— D'abord, je dois te féliciter, Michel ! Même si vous avez réussi un peu grâce à ma fille, tu t'es surpassé, et ce que tu as fait est incroyable ! Aucun être humain ne l'aurait fait. Je ne savais pas non plus que ton cœur parlait aussi bien, c'est très touchant. Malheureusement je ne vais pas pouvoir te donner mon consentement, car un humain ne peut se marier avec une fée. Il fit un court silence, sa décision sema le trouble dans la petite communauté des elfes, ils n'avaient pas l'air d'accord avec lui ! Ils l'avaient accepté à part entière, et cela le surprit car les elfes méprisaient les humains. Bien sûr, je parle en tant que chef, mais je serais très fier de te donner la main de ma fille, Michel, et

comme les elfes semblent être d'accord, alors j'accepte de vous marier, ajouta-t-il en souriant.

Stella sauta et cria de joie, l'embrassa, puis elle sauta dans les bras de sa sœur Eléa. Michel prit Shanti dans ses bras pour le remercier. Les elfes se remirent à frapper dans leurs mains, heureux...

Michel se retourna, chercha Nataraja du regard. Il se tenait à l'écart, heureux du bonheur de son peuple, et fier de son élève. Michel s'approcha de lui, ils se fixèrent, puis se saluèrent avec respect :

— *Bonjour, Nataraja.*

La façon solennelle dont il le salua fit taire toute la petite communauté. En réalité, le vrai chef des elfes était Nataraja lui-même.

— *Bonjour, Michel, tu as l'air en pleine forme. Félicitations ! Je dois te l'avouer, j'étais persuadé de votre réussite, et puis tu as eu un bon maître,* répondit-il par télépathie.

— *Merci pour ta confiance, mon ami, cela me fait très plaisir... Te rappelles-tu, tu m'as fait une promesse?*

— *Une promesse ! Quelle promesse ?* répliqua-t-il d'un air naïf, souriant à pleines dents.

— *Tu m'avais promis de réviser cette ancestrale décision, à propos de Shanti et de ses filles. Et je t'avais demandé de les faire vivre et dormir comme des êtres normaux, près de vous, si je réussissais ma mission avec Stella.*

— *Ah, oui ! Seulement je ne t'ai rien promis, mon ami ! Je t'ai simplement dit que j'y penserais, et j'y ai très sérieusement pensé depuis sept jours...*

Michel ne voulait pas paraître oppressant, et attendait sa réponse, or celui-ci laissa s'installer un long silence... Décontenancé, Michel répliqua :

— Ouais, je vois, tu es toujours aussi têtue ! J'ai mis mon cœur et mes tripes à l'ouvrage sans compter pour ton peuple. Et toi c'est comme ça que tu me remercies, sans même me répondre ! Bon ! Allons-nous en, je prendrai mes propres décisions.

Énervé, il partit avec Stella, et fit signe à Shanti et à Eléa de le suivre.

— Attends! cria Nataraja d'une voix autoritaire.

Ils se retournèrent, et se fixèrent les uns les autres, pantois.

— Tu parles ? demanda Shanti stupéfait.

— Hé bien oui! Il fit un court silence, puis s'adressa à Michel : tu es devenu un grand maître spirituel maintenant, Michel, pourtant tu es toujours aussi impatient. Il te faudra le contrôler avec le temps, car la patience est l'apanage le plus important des grands guerriers et des grands maîtres, dit-il avec sa gracieuse voix. Venez avec moi, j'ai quelque chose à vous montrer.

Ils marchèrent sur une distance de cinq cents mètres à travers bois, la nuit avait descendu son voile sombre qu'ils transperçaient de leurs torches ; celles-ci scintillaient, en étrange harmonie avec les étoiles. Il s'arrêta. Deux petites cabanes en bois se dressaient devant eux, là où les elfes dormaient.

— C'est pour nous ? demanda Eléa d'une très jolie voix, cristalline et douce.

— Oui ! C'est pour Shanti et toi, l'autre cabane est pour Michel et Stella, répondit-il avec un large sourire. Michel, je ne t'avais rien promis, toutefois, ce que tu as fait pour notre peuple, et pour le monde, m'a redonné de l'espoir pour croire en l'être humain et en un monde meilleur. Alors j'ai pris la décision de vous laisser vivre à nos côtés. J'ai aussi décidé que Shanti, ses filles et toi-

même, étiez libres de partir de notre monde si vous en aviez envie. C'est à vous de choisir, de plus, vous pourrez revenir quand vous le voulez, et repartir à votre guise. Je vous demande une seule chose, c'est de ne parler à personne de l'endroit où nous vivons. Plus de cinq cents ans ont passé depuis notre guerre avec les humains, et par la seule force de ton cœur, tu as réussi à nous redonner confiance en eux. Je t'en remercie, Michel, je t'en remercie du fond du cœur, dit-il avec une grande émotion.

Shanti fut submergé d'émotion par cette nouvelle, par ses mots... Michel était très fier. Pour remercier Nataraja, il enleva l'émeraude qu'il portait autour de son cou dans un petit sac de toile, et la lui offrit.

— Qu'est-ce, Michel ? demanda-t-il, surpris, mais néanmoins ému de ce cadeau.

— Cette pierre a en quelque sorte sauvé le monde, mon ami. Seul un être digne de la plus grande des confiances peut la porter. Nataraja, je serais très honoré que tu sois cette personne.

Les mots lui manquèrent. Ce cadeau et ces mots firent naître une intense émotion. Ses yeux se remplirent d'une cascade de fierté, mêlée à un étrange sentiment d'amour. Il ouvrit son cœur à une dimension qu'il ne connaissait pas : le bonheur et l'amour... Il lui serra d'abord la main chaleureusement, et ils se serrèrent l'un contre l'autre pour sceller cette sincère et vraie amitié. Les elfes applaudirent de bonheur... Ils firent un grand feu, puis tout le petit peuple fêta ces retrouvailles et ces bonheurs simples, jusqu'à une heure avancée de la nuit. La fête terminée, ils se couchèrent les uns à côté des autres, dans l'harmonie de la nature...

*

Le gentil peuple des elfes était sauvé, ainsi que les humains, de cette terrible pollution. Un monde nouveau s'installait, dans le respect de la nature. Tout semblait évoluer vers un bonheur certain. Celui-ci prendrait sa source dans le temps, le respect de la nature et l'intelligence de la préserver. Pourtant, de multiples dangers pointaient à l'horizon, le pouvoir et la destruction en faisaient partie. Le Capitaine Sargeret resserrait l'étau dans son investigation pour les retrouver, travaillant en étroite collaboration avec d'autres gouvernements. Il avait lié ces événements au vaisseau spatial, qui malheureusement n'était pas passé inaperçu, et aux étranges pouvoirs de Stella et Michel. Il était persuadé que ce cataclysme était leur œuvre. Cependant, le plus grand des dangers venait d'une très lointaine planète, située dans une galaxie encore inconnue. Dans une gigantesque caverne, un signal lumineux étincelait dans la profondeur du silence, rendant vivante une des nombreuses petites pyramides posées sur une des roches...

FIN

Notre société actuelle se renferme dans un monde d'égoïsme envers les autres, la nature, et la planète !

Il est temps de réagir, avant qu'il ne soit trop tard. Comment ? Très bonne question ! Le simple fait de se la poser, fait naître l'espoir, car la réponse est dans notre cœur...

Michel GENOT, Janvier 2007

Remerciements

D'abord et avant tout, aux Éditions Bénévent, qui me font confiance...

Ensuite je remercie du fond du cœur Vanina LARBALESTIER, pour tous ses conseils d'écriture et sa correction exemplaire.. Mille mercis à ma sœur Adeline pour ces précieux conseils. Également à Joël BOURG, mon ami de toujours, priant chaque jour pour moi, et qui m'a tant éclairé, par nos longues conversations, sur la voie à suivre. Ma gratitude également à Claudine PÉRY, qui m'a beaucoup inspiré avec ses si jolis et si mystérieux yeux vert émeraude, ainsi que par la force de son sourire... Un grand remer

Table des matières

<i>Préface</i>	8
Partie I La rencontre (la Terre)	10
Partie II L'émeraude (l'Eau).....	66
Partie III L'écrin, pouvoir de l'émeraude (l'Air).....	291
Partie IV La magie de l'amour, passion éternelle (le Feu)	330
<i>Remerciements</i>	345

Imprimé en France
ISBN 978-2-7563-0437-3
Dépôt légal: 2^e Trimestre 2007

Couverture que j'avais choisie au départ, pour ce 1^{er} roman, que je veux vous faire partager... C'est en fait un tableau que mon ex-beau-père avait peint pour moi à ma demande et qui de ce fait a une valeur sentimentale très forte...

